

Faculté de philosophie, arts et lettres

Émotions et occupations à l'Est

La vie quotidienne dans les journaux personnels
polonais durant la Première Guerre mondiale

Auteure : Ilona DAUW

Promoteur : Emmanuel DEBRUYNE

Lectrices : Sophie DE SCHAEPDRIJVER et Laurence VAN YPERSELE

Année académique 2021-2022

Master 120 en histoire. Finalité communication de l'histoire

ANNÉE ACADÉMIQUE : 2021-2022 SESSION : Juin

NOM : Dauw

PRÉNOM : Ilona

TITRE DU MÉMOIRE : Émotions et occupation à l'Est. La vie quotidienne dans les journaux personnels polonais pendant la Première Guerre mondiale.

PROMOTEUR : Emmanuel Debruyne

Résumé du mémoire :

Un front, quatre zones d'occupations et huit expériences uniques. À travers la plume de huit diaristes polonais, ce travail propose d'étudier la vie quotidienne sous occupation durant la Première Guerre mondiale. Cette thématique est étudiée à la lumière des émotions exprimées explicitement dans des journaux personnels tenus sous quatre régimes d'occupation différents. À la période de chaos sentimental suscité par le déclenchement du conflit, succède le temps long de l'occupation. La guerre et ce système d'exploitation s'immiscent dans toutes les sphères de la vie des civils : à la fois privées et publiques. Partout, il règne une atmosphère de méfiance et d'isolement par rapport au monde extérieur auquel les occupés n'appartiennent plus. Le régime émotionnel des diaristes évolue durant cette période de tourments. Les populations occupées s'habituent à l'omniprésence de la peur et de l'anxiété qui laissent place à un profond sentiment de lassitude et d'apathie. Tenir un journal personnel permet d'observer et de supporter ces bouleversements.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer toute ma reconnaissance à Monsieur Emmanuel Debruyne, pour son encadrement, mais surtout pour m'avoir fait découvrir la richesse infinie des journaux personnels et de m'avoir offert la possibilité de travailler sur une thématique chère à mon cœur.

À titre plus personnel, je tiens à remercier mes proches pour leur présence, leurs encouragements et leur intérêt tout au long de mes études et de ce mémoire.

Mes remerciements s'adressent aussi à mes co-mémorantes pour m'avoir fourni un cadre paisible et propice à la rédaction et de m'avoir rassurée jusqu'au dernier moment.

Comme il est heureux de pouvoir témoigner de ma profonde gratitude envers mes parents pour leur soutien indéfectible et qui, par leur éducation, m'ont partagé l'amour et le respect de l'histoire. Merci de m'avoir transmis cette soif insatiable de connaître, mais surtout de comprendre.

Enfin, une pensée particulière pour ma mère. L'écriture de ce mémoire n'aurait pas été possible sans son aide et sa disponibilité à toute heure. Merci pour ces précieux instants de partage autour de cette langue et de ce pays qui me semblent à présent bien plus familier.

Introduction

« Il y a un dessin dans un journal français qui nous a frappés. Des soldats discutent dans les tranchées et l'un d'eux demande à l'autre : *Tiendront-ils. Qui ? – Les civils ! – Nous vaincrons, disent les combattants, pourvu que les civils tiennent.* Et je crois qu'il y a une vérité cachée, mais profonde dans ce dire, qui à première vue semble être à rebours¹ ».

La Première Guerre mondiale, conflit tragique au cours duquel plusieurs dizaines de millions d'êtres humains ont perdu la vie et en a traumatisé encore un plus grand nombre.² Elle laisse sur son passage des traces visibles dans les paysages et dans le papier, mais aussi invisibles dans les mémoires. La Grande Guerre est ce qu'on appelle la première guerre totale. Comme l'illustre l'extrait ci-dessus, les forces militaires ne sont pas les seules à participer au conflit. Les civils demeurent une composante essentielle de ce macro-événement. Ils ont vu la guerre entrer brutalement et s'immiscer dans toutes les sphères de leur vie. Cependant, l'expérience de la population n'est pas homogène. Les premiers combats, le positionnement des armées et ensuite des fronts délimitent des zones aux frontières mouvantes. La situation des civils par rapport à ces éléments influence leur vécu. Alors que certains se situent en zone libre à distance du front, d'autres subissent l'occupation.

Le caractère mondial du conflit s'explique par la participation d'armées du monde entier, mais aussi par la diversité des lieux de combat. En effet, les fronts où les armées se font face sont multiples. On peut mentionner le front important de l'Ouest où les belligérants s'affrontent dans le nord de la France. À l'Est, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie s'opposent à l'Empire russe sur le territoire morcelé de la Pologne. Le front de l'Est et avec lui ses mouvements durant la période de guerre, traverse la totalité de l'ancienne République polonaise. Là-bas, ce conflit entre les grandes puissances est perçu comme une nouvelle chance de redonner un territoire à une nation pourtant encore bien présente.³

¹ « W gazecie fancuskiej jest rysunek, który nas uderzył. W okopach rozmawiają żołnierze i jeden pyta drugiego : *Tiendront-ils. Qui ? – Les civils ! – Nous vaincrons, disent les combattants pourvu que les civils tiennent.* Et je crois qu'il y a une vérité cachée, mais profonde dans ce dire, qui à première vue semble être à rebours. » Maria Lubomirska, le 3 août 1915.

² KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003, p. 11.

³ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Śmierć – wygnanie – głód, w dokumentach osobistych. Ziemia polska w latach Wielkiej Wojny 1914-1918*, Varsovie, Instytut Historii PAN, 2015, p. 8.

Lorsque les hostilités débutent en 1914, la Pologne est un territoire divisé dont les habitants sont répartis sous la domination de plusieurs puissances étrangères. On peut penser que la guerre n'amène pas de rupture avec l'occupation impériale qui dure depuis le siècle passé. La situation s'avère bien plus complexe en réalité. Si la Pologne n'existe plus en tant que tel, certains Polonais s'engagent tout de même au sein des armées des belligérants et les civils font quant à eux l'expérience de l'occupation. Durant ces quatre années de guerre, les habitants voient les régimes d'occupation se multiplier sur leur territoire et les frontières se modifier. La situation des Polonais durant la Première Guerre mondiale s'avère très spécifique. L'occupation ne s'opère pas de la même manière que l'envahisseur soit Allemand, Autrichien ou encore Russe. Le type de régime et d'occupant est l'une des causes de la multiplicité des vécus. Il est essentiel de prendre connaissance des caractéristiques propres à chaque régime d'occupation et de procéder de manière comparative.

De manière générale, le présent travail se focalise sur l'expérience de la population polonaise durant la Première Guerre mondiale. Si les régimes d'occupation modifient l'expérience de la guerre, quels sont les autres facteurs peuvent aussi l'influencer ? Des données telles que l'âge, le milieu social, le genre, le fait de résider en ville ou en milieu rural, ont-elles des répercussions sur la manière de s'adapter, de vivre et de raconter l'occupation ? Nombreux sont les civils qui ont décidé de prendre la plume au début de la guerre. De manière plus ou moins régulière, ils décident de noter dans leur journal personnel les phénomènes qu'ils vivent et observent. Le début du processus d'écriture laisse supposer qu'un changement s'est opéré et qu'il est à l'origine de cette prise de notes quotidienne. D'ailleurs, le journal intime offre un angle d'approche novateur du premier conflit mondial. Il permet de renverser le regard. D'autres historiens ont déjà mobilisé cette source pour étudier la vie quotidienne sous occupation, mais sur le front de l'Ouest⁴. Le but est de laisser de côté les documents officiels et administratifs produits par les autorités occupantes, et de se focaliser sur la production des civils. L'utilisation des journaux personnels permet d'humaniser un phénomène qui déshumanise, de mettre en avant la pluralité des vécus de ce qu'on présente souvent comme une expérience collective d'un même macro-événement. Cette source permet de mettre des noms et des visages sur les millions de victimes de la Grande Guerre.

⁴ Nous pouvons citer à titre d'exemple l'ouvrage de Philippe Salson sur l'occupation allemande dans le département de l'Aisne dans le nord de la France : SALSON Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

Le journal personnel permet d'aller à la rencontre des individus et de prendre conscience des conséquences de l'occupation sur leur vie, mais aussi sur leur personne. Dans quelle mesure la guerre et l'occupation exercent-elles une influence sur le développement personnel des diaristes ? Est-il possible de démontrer une évolution de la psychologie de ces derniers ? Le caractère très intime du carnet rend aussi la source plus propice à l'expression d'émotions. Plus il est chargé en émotion, plus le sentiment d'intimité est renforcé. L'introduction de l'histoire émotionnelle dans l'historiographie de guerre apporte un nouvel angle d'approche. Quels sont les événements, les objets, les personnes qui suscitent des émotions auprès des diaristes ? Et inversement, quels sont les éléments au sujet desquels il est possible d'observer un silence émotionnel ? De manière plus globale, quelles émotions caractérisent la vie des civils occupés lors de cette première guerre totale ?

Le fil rouge de se focaliser sur la vie quotidienne sous occupation à travers le spectre des émotions. Quels sont les éléments de cette expérience qui engendrent des sentiments et de quel type sont-ils ? L'entrée en guerre et l'instauration d'un régime d'occupation supposent un bouleversement et une modification de la vie quotidienne, mais ne persiste-t-il pas des composantes de la vie d'avant-guerre dans ce qu'on peut qualifier de « nouvelle vie quotidienne » ? L'erreur serait de se focaliser uniquement aux phénomènes de guerre et à des thématiques liées directement à celle-ci. Cependant, est-on réellement en guerre chaque heure de la journée ? La vie quotidienne sous occupation ne concerne pas uniquement la guerre, même s'il est évident qu'elle y occupe une place conséquente. Quelle place occupent les phénomènes étrangers à la guerre tels que les relations intra-familiales et les activités sociales et intellectuelles ?

D'un point de vue plus personnel, il est aussi possible d'observer l'influence de la guerre sur les individus en analysant l'évolution des sentiments exprimés dans leurs journaux. Depuis Charles Darwin en 1872, on sait que les émotions sont notamment « adaptatives ». C'est-à-dire qu'elles permettent aux individus de survivre en s'adaptant aux exigences de leur environnement.⁵ Il est ici question d'établir une évolution du régime émotionnel en fonction de l'avancement de la guerre et de ses répercussions sur les diaristes. L'être humain qui fait face à la barbarie de la guerre en 1914 est-il encore le même après quatre années d'occupation, de violence, de deuil et de faim ? Par quelles émotions passent ces civils et quelles en sont les

⁵ NUGIER Armelle, « Histoire et grands courants de recherche sur les émotions », dans *Revue électronique de psychologie sociale*, n°4, 2009, p. 8.

causes ? Si l'écriture est un outil, l'historien doit pouvoir observer comment et à quel sujet cet outil est utilisé par des individus pris dans la guerre.

Les émotions consignées dans les journaux personnels ne sont pas uniquement celles ressenties par le diariste. En tant que fin observateur du monde qui l'entoure, il lui arrive aussi d'inscrire les sentiments de son entourage. Ainsi, en plus des sentiments du diariste, les journaux personnels permettent de connaître les sentiments ressentis et exprimés par d'autres personnes. En temps d'occupation, l'occupant quelle que soit sa nationalité est un nouveau protagoniste dans la vie quotidienne des civils. On peut dans certains cas parler d'omniprésence de l'ennemi. De ce fait, il n'est pas rare de retrouver des informations sur l'occupant en tant que cause ou objet, mais aussi comme sujet de l'émotion. On peut se demander de quelle manière le diariste consigne les émotions d'autrui, mais aussi celles de ceux que la guerre présente comme « ennemi ».

Pour répondre à ces questions, l'étude qui suit est répartie en plusieurs chapitres qui se succèdent de manière chronologique. Pour commencer, un point de vue général sur l'expression des émotions durant la guerre permet de mieux appréhender la suite de l'analyse. À ce premier chapitre s'ajoute une partie sur le début de la guerre, du processus d'écriture et de l'occupation. Les deux chapitres suivants constituent le point central de ce mémoire. Les thématiques qui caractérisent le temps long de l'occupation et qui suscitent des émotions y sont abordées. Le dernier chapitre se focalise sur les moments où les diaristes posent la plume et sur le climat de tension qui entoure la fin de la Première Guerre mondiale pour les Polonais.

1. ÉTAT DE LA QUESTION

Longtemps éclipsée par la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre a gagné en intérêt depuis plus de trente ans et il ne fait qu'augmenter avec le temps. Le début du 21^e siècle et la commémoration du centenaire du conflit furent un tournant déterminant pour les recherches. De nombreuses sources sont en effet sorties de l'ombre et ont permis aux historiens d'apporter un nouveau regard sur cette période de l'histoire. Dans le cadre de cette recherche, l'intérêt se porte sur l'historiographie plus spécifique du front de l'Est. Comparé à celui de l'Ouest, le front de l'Est et la Pologne « restent encore, en termes qualitatifs comme quantitatifs, en comparaison avec le front Ouest, une terra *incognita* » d'après Stephan Lehnstaedt.⁶

⁶ LEHNSTAEDT Stephan, « La Première Guerre mondiale en Pologne : simple prodrome à l'indépendance nationale ? », dans *Histoire@Politique*, vol. 22, n°1, 2014, p. 138.

A. L'occupation des terres polonaises

Les territoires alors occupés par les deux Empires du centre durant la Première Guerre mondiale ne font l'objet que de très peu d'études. La question des buts de guerre allemands à l'Est et les processus de négociations diplomatiques avec l'Autriche-Hongrie demeurent les thématiques les plus étudiées. L'histoire diplomatique reste au centre de l'attention pendant presque 50 ans. Les discussions au sujet de la reconstruction du territoire accaparé entre Berlin et Vienne ont fortement intéressé les historiens polonais.⁷ Tous ces travaux conservent cependant une perspective allemande de la question de l'occupation des territoires polonais. Si on souhaite laisser de côté la question des politiques extérieures, des événements militaires⁸ et de la situation économique⁹, l'intérêt porté à l'occupation en Pologne est peu important. La perspective des populations occupées reste largement mise de côté.

Pour ce qui est de la littérature au sujet du gouvernement militaire austro-hongrois de Lublin, celle-ci est encore moins fournie. On peut néanmoins mentionner les recherches de Tamara Scheer et de Stephan Lehnstaedt qui se sont intéressés à la dureté de la politique d'occupation. Leurs recherches offrent les éléments nécessaires à la recontextualisation des propos des diaristes de cette région. Les recherches de Tamara Scheer démontrent notamment à quel point le pillage économique dans cette zone a été d'une dureté très comparable à celle de l'occupation allemande.¹⁰

⁷ À ce sujet-là, les travaux allemands antérieurs de Werner Conze restent fondamentaux. CONZE Werner, *Polnische Nation und deutsche Politik im Ersten Weltkrieg*, Cologne, Böhlau, 1958.

⁸ Pour ce qui des événements militaires et de la situation du front de l'Est, l'étude ancienne de Norman Stone reste pertinente dont la première édition est parue en 1975 (STONE Norman, *The Eastern Front 1914-1917*, London, Penguin Books Ltd, 1998) Néanmoins, il faut attendre 2006 pour que de nombreuses zones d'ombre du front de l'Est soient étudiées dans un ouvrage collectif de l'Institut de recherche en histoire militaire allemande (GROß Gerhard (éd.), *Die ergessene Front. Der Osten 1914/1915. Ereignis - Wirkung - Nachwirkung*, Paderborn, München, Schöningh, 2006).

⁹ Pour des aspects plus économiques de l'occupation, l'historien Reinhold Zilch a comparé la politique financière en Belgique et en Pologne. Il y donne un aperçu des politiques financières des occupants et plus généralement de l'économie de guerre négligée jusque-là (ZILCH Reinhold, *Okkupation und Währung im Ersten Weltkrieg. Die deutsche Besatzungspolitik in Belgien und Russisch-Polen 1914-1918*, Goldbach, Keip, 1994).

¹⁰ SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsmacht in Russisch-Polen während des Ersten Weltkriegs (1914-1918) », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, n° 58, 2009, p. 538-571; SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsregime im Königreich Polen unter besonderer Berücksichtigung von Religions- und Kultusfragen (1915-1918) », dans EISFELD Alfred, HAUSMANN Guido et NEUTATZ Dietmar (éd.), *Besetzt, interniert, deportiert. Der Erste Weltkrieg und die deutsche, jüdische, polnische und ukrainische Zivilbevölkerung im östlichen Europa*, Essen, Klartext, 2013, p. 173-198; LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die „Nutzbarmachung“ Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », dans *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, n° 61, 2012, p. 1-26.; LEHNSTAEDT Stephan, « Dwie (różne) okupacje. Polityka gospodarcza Niemiec i Austro-Węgier w Królestwie Polskim w latach 1915-1918 », dans *Dzieje Najnowsze*, n° 45, 2013, p. 17-33.

Toujours du point de vue de l'occupant, Vejas Liulevicius¹¹ décrit dans son ouvrage le sentiment allemand d'une « mission civilisatrice ». Son ouvrage remarquable sert de base de connaissances pour les journaux personnels rédigés sous occupation allemande et leur rapport à « l'autre ».

Il est essentiel d'aussi mentionner les publications les plus récentes sur l'histoire politique et diplomatique de la guerre et de l'occupation d'historiens polonais telles que Damian Szymczak¹² et Piotr Mikietyński¹³. En ce qui concerne les recherches sur l'occupation de la Pologne durant la Première Guerre mondiale, on peut retenir la thèse de Stempin Arkadiusz¹⁴, mais aussi l'ouvrage récent de Włodzimierz Borodziej et Maciej Górny, *Nasza wojna*¹⁵. Dans ce dernier travail, les journaux personnels sont mobilisés, mais ils n'en constituent pas l'élément central. Il s'avère néanmoins indispensable à bien des égards pour notre recherche au vu de la multiplicité des thèmes qui y sont abordés. Pour d'autres aspects de l'occupation, tels que le cas spécifique de Varsovie, les travaux de Marta Polsakiewicz¹⁶ et de Robert Blobaum¹⁷ ont constitué un apport non négligeable. Malgré tous ces travaux d'historiens américains, polonais ou allemands, cette occupation reste néanmoins une « occupation oubliée » comme l'a appelé l'historien allemand Andréas Hofmann¹⁸. Jesse Kauffman¹⁹ constate que l'occupation de l'Est est enracinée dans une négligence de la part des historiens beaucoup plus large et de longue date. Stephan Lehnstaedt dans son article récapitulant l'état de la recherche qui concerne la Pologne durant la Première Guerre mondiale, les possibilités et l'importance d'étudier, dans une histoire sociale et une histoire des mentalités, d'un côté les populations polonaises, de l'autre les occupants, en comparant la Russie, l'Allemagne et les multiples nationalités de la double monarchie.

¹¹ LIULEVICIUS Vejas, *War land on the Eastern front. Culture, national identity and German occupation in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

¹² SZYMCZAK Damian, *Miedzy Habsburgami a Hohenzollernami: Rywalizacja niemiecko – austro-węgierska w okresie I Wojny Światowej a odbudowa państwa polskiego*, Cracovie, Avalon, 2009.

¹³ MIKIETYŃSKI Piotr, *Niemiecka droga ku Mitteleuropie*, Cracovie, Historia Iagellonica, 2009.

¹⁴ STEMPIŃ Arkadiusz, *Próba “moralnego podboju” Polski przez Cesarstwo Niemieckie w latach I Wojny Światowej*, Varsovie, Neriton, 2013.

¹⁵ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Nasza wojna*, Varsovie, W. A. B., 2021, p. 289.

¹⁶ POLSAKIEWICZ Marta, *Warschau im Ersten Weltkrieg: Deutsche Besatzungspolitik zwischen kultureller Autonomie und wirtschaftlicher Ausbeutung*, Marburg, Herder-Institut, 2015.

¹⁷ BLOBAUM Robert, *A Minor Apocalypse. Warsaw during the First World War*, Ithaca, Cornell University Press, 2017.

¹⁸ HOFMANN Andreas, *Die vergessene Okkupation. Lodz im Ersten Weltkrieg*, dans *Deutsche, Juden, Polen. Geschichte einer wechselvollen Beziehung im 20. Jahrhundert*, Francfort, Campus, 2004, p. 55-79.

¹⁹ KAUFFMAN Jesse, *Elusive Alliance : The German Occupation of Poland in World War I*, Harvard, Presses universitaires de Harvard, 2015.

L'histoire politique, diplomatique et militaire ont déjà été abordées principalement par les historiens allemands et polonais. Mais où en sont les études qui s'intéressent aux régimes d'occupation à l'échelle des occupés ? Ce vide se remarque d'ailleurs dans le bref état de l'art réalisé par Katarzyna Sierakowska, qui en dépit de l'absence de références pour le front de l'Est, a utilisé la littérature du front de l'Ouest. À ce titre elle cite par exemple *L'encyclopédie de la Grande Guerre* de Stéphane Audouin-Rouzeau et de Jean-Jacques Becker²⁰ ou *Allons enfants de la patrie* de Manon Pignot²¹.

B. Renverser le regard : histoire sociale et expérience des civils

Très peu d'historiens se sont attardés sur l'expérience civile de l'occupation en Pologne durant la Première Guerre mondiale. Pour une analyse sociale de l'occupation, Marek Przeniosło²² et Jan Molenda²³ ont réalisé des monographies sur l'expérience des paysans et de la situation en milieu rural. Les deux auteurs polonais dépassent largement le cadre chronologique de la Première Guerre mondiale en soulevant des questions relatives aux grands propriétaires terriens et la situation économique et financière des petits paysans. La spécificité de la Grande Guerre est ainsi gommée. Cette manière de procéder, c'est-à-dire d'insérer les années 1914-1918 au sein d'autres continuités, est majoritaire dans les recherches d'histoire sociale et économique où la Première Guerre mondiale ne représente qu'un petit chapitre sans réel intérêt particulier ou monographique.²⁴ Jerze Pajak²⁵ a quant à lui étudié la vie politico-sociale en Galicie en mobilisant notamment des journaux personnels d'auteurs galiciens.

La presque totalité des travaux cités précédemment utilise le contenu des journaux personnels uniquement comme citation pour appuyer leur propos. Philippe Salson propose des méthodes d'analyse à appliquer à cette source pour en retirer tout son potentiel d'exploitation.²⁶ À ce titre,

²⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.

²¹ PIGNOT Manon, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande-Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

²² PRZENIOSŁO Marek, *Chłopi Królestwa Polskiego w latach 1914-1918*, Kielce, Wydawnictwo Akademii Świętokrzyskiej, 2003.

²³ MOLENDAN Jan, *Chłopi, naród, niepodległość kształtowanie się postaw narodowych i obywatelskich chłopów w Galicji i Królestwie Polskim w przededniu odrodzenia Polski*, Varsovie, Neriton, 1995.

²⁴ LEHNSTAEDT Stephan, « La Première Guerre mondiale en Pologne : simple prodrome à l'indépendance nationale ? », *Op. cit.*, p. 3.

²⁵ PAJAK Jerzy, *Od autonomii do niepodległości. Kształtowanie się postaw politycznych i narodowych społeczeństwa Galicji w warunkach Wielkiej Wojny 1914-1918*, Kielce Wydawnictwo Uniwersytetu Jana Kochanowskiego, 2012.

²⁶ SALSON Philippe, « Peut-on faire une lecture sociale de l'expérience de l'occupation », dans CONNOLLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018.

deux historiens polonais ont basé leur recherche sur les informations disponibles dans les carnets intimes. C'est le cas de Katarzyna Sierakowska²⁷ qui s'est focalisé sur la perception polonaise de la vie quotidienne sous occupation à partir d'*egodocuments*. Son ouvrage s'est avéré central en terme méthodologique et de contenu sur la perception de l'exil et de la faim. Krzysztof Dunin-Wasowicz²⁸ a quant à lui dirigé le rare ouvrage d'histoire sociale qui existe au sujet Varsovie durant la Première Guerre mondiale. L'auteur y donne une image de Varsovie durant la Grande Guerre vue à travers les yeux de ses habitants. Ces deux ouvrages ont permis de nourrir notre réflexion sur la manière d'exploiter les journaux personnels et de mobiliser leurs extraits au sein de l'analyse.

C. L'histoire des émotions

L'objet de recherche ne porte pas que sur l'histoire des occupations, mais il se situe au confluent de ce champ, de celui de l'écriture de soi et de l'histoire des émotions. « Les émotions aussi ont une histoire », c'est ainsi que commence l'article de Damien Boquet de Piroška Nagy sur *l'histoire des émotions incarnées*.²⁹ Si ce premier constat peut sembler évident, son application concrète n'est que très récente. L'histoire des émotions ou de l'affectivité a mis du temps avant de devenir un champ historiographique autonome. Nombreux sont les chercheurs qui ont contribué à démontrer les spécificités et les apports d'un tel angle d'approche : « Loin d'être des parasites de la rationalité, les émotions en sont les sentinelles : elles nous renseignent sur ce qui est conforme à nos valeurs et aux attendus sociaux ». ³⁰ À partir du tournant des années 2000, d'autres chercheurs réalisent un apport non négligeable à l'histoire des émotions, notamment en termes de concepts.³¹ Barbara Rosenwein a introduit la notion de *emotional*

²⁷ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Śmierć – Wygnanie – Głód w dokumentach osobistych. Ziemia polskie w latach Wielkiej Wojny 1914-1918*, Warszawa, Instytut Historii PAN, 2015. Le livre rassemble des résultats publiés plus tôt dans plusieurs articles : « Braki w zaopatrzeniu – niedożywienie – głód. Ziemia polskie w latach 1914-1918 », dans GRINBERG Daniel, SNOPEK Jan et ZACKIEWICZ Grinberg, *Wielka Wojna poza linią frontu*, Białystok, Wydawnictwo Prymat, 2013, p. 69-79 ; « Lęk przed śmiercią, bezdomnością, demoralizacją. Polki i Polacy 1914-1918 », dans *Przegląd Humanistyczny*, n°6, 2014, p. 7-18.

²⁸ DUNIN-WASOWICZ Krzysztof, *Warszawa w Pamiętnikach Pierwszej Wojny Światowej*, Varsovie, Państwowy Instytut Wydawniczy, 1971.

²⁹ BOQUET Damien et NAGY Piroška, « Une histoire des émotions incarnée », dans *Médiévales*, n°61, 2011, p. 5-24.

³⁰ *Ibid.*, p. 7.

³¹ ROSENWEIN Barbara, « Worrying about Emotions in History », dans *AHR*, vol. 107, n°3, 2002, p. 822-824.

community³² et William Reddy³³ le concept de *emotional regime* que nous utilisons dans ce travail.³⁴

L'énonciation de faits historiques se voit dépassée par la remise en contexte de l'homme dans son milieu, imposant l'histoire sociale comme essentielle dans le cadre d'une perspective historique contemporaine.³⁵ À ce titre, les articles des historiennes Clémentine Vidal-Naquet³⁶ et Laurence Van Ypersele³⁷ offrent des exemples édifiants d'application de l'analyse émotionnelle à des thématiques de la Grande Guerre.

2. LES SOURCES : L'ÉCRITURE DE SOI ET LES JOURNAUX PERSONNELS

La Première Guerre mondiale est à l'origine d'une véritable explosion des écrits populaires. L'expérience de la séparation, d'événements inédits et violents, ainsi que l'augmentation du niveau d'alphabétisation dans toute l'Europe ont favorisé la montée en puissance d'un phénomène unique : des millions d'hommes et de femmes, d'horizons culturels et personnels variés, ont décidé d'écrire leur expérience du même macro-événement.³⁸

Si aujourd'hui il est possible de connaître le quotidien, mais aussi les civils qui ont fait l'expérience de l'occupation durant la Première Guerre mondiale, c'est notamment grâce à l'existence des journaux personnels. Il est essentiel de mesurer la chance que nous avons aujourd'hui d'avoir ces sources à disposition, la chance que des personnes aient décidé un jour de guerre de prendre la plume et de nous livrer – à leur manière – leur vie et leurs pensées. C'est sur ce plan que réside l'intérêt de ces documents. Ils proposent « une expérience subjective de la guerre » et « donnent à voir comment les contemporains interprètent leur propre expérience ».³⁹

³² *Ibid.*, p. 821-845.

³³ REDDY William, *The Navigation of Felling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

³⁴ PLAMPER Jan, « The history of emotions: an interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns », dans *History and Theory*, vol. 49, n°2, 2010, p. 237.

³⁵ DELUERMOZ Quentin, FUREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé et OUALDI M'hamed, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 47, 2013, p. 155-189.

³⁶ VIDAL-NAQUET Clémentine, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 47, 2018

³⁷ VAN YPERSELE, Laurence. « Trois volontaires de guerre dans les geôles allemandes, 1914-1918. Expériences et émotions », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 268, n°4, 2017, p. 135-156.

³⁸ MAZZINI Federico, « Writing the Self-at-War: World War I. Popular Writings as "Technologies of the Self" », dans *Open Science Journal*, vol. 2, n°4, 2017, p. 1.

³⁹ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « Neuf sources, trois visages de la Belgique pendant la Grande Guerre », dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire : 1914/1918 Fragments de guerre / Oorlogsfragmenten*, vol. 184, 2018, p. 24.

À priori, écrire est un acte à la portée de tous. Seules quelques conditions sont nécessaires pour pouvoir l'exercer : avoir appris au préalable à écrire, posséder des feuilles et un crayon ou de l'encre. De ce fait, ceux que nous nommons diaristes forment un ensemble hétérogène d'êtres humains de tous âges, homme ou femme, riche ou pauvre. Chaque carnet est unique.

Il ne s'agit pas du seul exemple d'écriture de soi. À celui-ci s'ajoutent aussi le genre autobiographie et les mémoires. Jean-Philippe Miraux différencie en ces termes le journal intime de l'autobiographie : « Si écrire un journal permet, au jour le jour, de noter les impressions, les faits anodins, les rencontres quotidiennes avec exactitudes, il n'en est pas de même pour l'autobiographie qui recompose le moi à partir de souvenirs plus ou moins diffus⁴⁰ » La première différence entre ces deux types de récits se situe donc sur le plan du moment de la rédaction et du « type » de mémoire utilisé. Si les auteurs des deux genres se basent bien sur leur vécu, l'autobiographe relate les faits plusieurs années voire dizaine d'années après les avoir vécus, alors que le diariste se situe plutôt dans l'immédiateté. La différence de caractéristique des deux genres fait qu'ils doivent être questionnés et analysés à l'aide de méthodes différentes. Le caractère immédiat du journal intime rend son contenu plus « vrai ». Le diariste n'a pas le temps de prendre beaucoup de recul entre le moment où il vit un événement et le moment où il le raconte. Il peut seulement prendre du recul par rapport à celui-ci au moment où il l'écrit ou plus tard dans son carnet. Miraux évoque aussi le caractère « anodin » des faits relatés dans les journaux. Le carnet intime n'est pas initialement prévu pour avoir des lecteurs. De ce fait, le diariste lorsqu'il prend la plume, ne s'interroge pas sur la pertinence ou l'intérêt que peut susciter ce qu'il écrit :

« Le journal, par exemple, offre à ce titre un confort intellectuel et affectif indéniable : initialement écrit dans l'intimité, il n'est pas destiné à être publié. Si des actions compromettantes, des actes indéliques, des tromperies, des mensonges, des trahisons ont été commis, le diariste peut les consigner sans pour cela prendre le risque de la honte publique ou de l'opprobre. Une fois ce journal refermé, les mots garderont jalousement le silence⁴¹ ».

Tous ces éléments font aussi du carnet intime, une source plus propice à l'expression des émotions. Le diariste n'ayant pas la crainte d'être jugé sur ses opinions ou ce qu'il ressent est libre de dévoiler ses sentiments.

⁴⁰ MIRAUX Jean-Philippe, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Fernand Nathan, 1996, p. 8.

⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

A. Limites de la source

Les pages du journal personnel font le lien entre l'historien et le diariste. Le carnet sert d'intermédiaire entre deux personnes issues de deux époques différentes. La présence d'un intermédiaire est à considérer lors de la lecture des carnets. Le journal personnel nous permet d'être au plus près de l'expérience vécue par le diariste, mais il ne nous est pas possible de la vivre. Dès qu'il est question d'intermédiaire, il faut être conscient que l'information que nous avons sous nos yeux a d'abord été vécue et puis posée sur le papier. Seul le diariste sait véritablement ce qu'il a vécu et les émotions qu'il a ressenties. Nous n'avons pas accès aux sentiments, mais à leur expression. En tant que seul maître de son carnet, le diariste est libre de faire des omissions volontaires. La transparence absolue n'existe pas. Les diaristes ne nous offrent pas une vision de la réalité, mais de leur réalité. À la lecture d'un carnet intime, on peut s'interroger sur le degré de véracité des éléments racontés.⁴² Seuls les faits dignes d'intérêt pour lui sont consignés dans son cahier. Lorsqu'il est question de ce type de documents, il n'est pas adapté de parler d'objectivité. Jean-Philippe Miraux préfère employer le terme « sincérité » : « Peu importe la question de la vérité : la loi du genre est plutôt celle de la sincérité, car le texte reproduit en conscience ce qui semble vrai au scripteur ». ⁴³ Du point de vue de la méthodologie, il est essentiel de prendre cela en compte pour ne pas tomber dans le piège de la surinterprétation des éléments et émotions consignés dans les carnets.

B. Les journaux personnels polonais

Huit journaux personnels ont été mobilisés dans le cadre de cette recherche. Tous les huit sont rédigés en polonais. Dans l'historiographie polonaise, les journaux personnels d'occupés n'ont pas encore fait l'objet d'une étude dédiée et n'ont donc pas encore été répertoriés. Certes, il existe un nombre considérable de journaux personnels de Polonais, mais très peu correspondent aux critères indispensables pour cette étude. Les journaux personnels analysés sont donc ceux d'occupés polonophones. Pour chaque zone d'occupation correspondent deux diaristes. Les diaristes sont issus de milieux socio-économiques moyen ou élevé. La parité des genres n'a pas pu être obtenue, le corpus se compose de cinq femmes et de trois hommes. Les journaux personnels d'occupés polonais restent encore à être découverts et

⁴² SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier et VRINTS Antoon, « Fighting and Writing. The psychological functions of Diary Writing in the First World War », dans WARLAND Geneviève (éd), *Experience and Memory of the First World War Belgium: Comparative and Interdisciplinary insights*, Waxmann, Münster, 2018, p. 23.

⁴³ MIRAUX Jean-Philippe, *Op. Cit.*, p. 50.

nombreux sont ceux qui ont été révélés à la lumière du jour, mais qui s'avèrent inexploitable ou inaccessibles.

Le corpus de source⁴⁴ est constitué du journal personnel de Stanisław Cywiński et de Michał Brensztejn. Les deux hommes de condition moyenne vivent à Vilnius et ils y font l'expérience de l'occupation allemande. Janina Gajewska et Maria Lubomirska sont deux habitantes de Varsovie au statut social plus élevé, la deuxième est d'ailleurs issue de la haute aristocratie polonaise. Une fois l'envahisseur allemand installé dans la ville, elles se retrouvent dans le gouvernement général militaire de Varsovie. Dans la partie sud du Royaume de Pologne, résident à l'ouest Ludwika Ostrowska et à l'est, le prêtre Józef Rokoszy. Les deux font l'expérience de l'occupation autrichienne dans le Gouvernement général militaire de Lublin. Enfin, en Galicie habitent la plus jeune des diaristes, Jadwiga Rutkowska à Lvov et Helena Kozicka à Tarnopol. Les deux villes demeurent sous occupation russes dès les premières semaines du conflit. En ce qui concerne le nom des villes, la dénomination francophone a été préférée, le présent travail étant rédigé en français et les extraits étant traduits dans cette même langue.

C. Méthodologie : analyser et quantifier les émotions

Les journaux personnels et les émotions qu'ils contiennent sont soumis à une analyse à la fois qualitative et quantitative. L'analyse quantitative est rendue possible par la mise en place d'une base de données réalisée sur Microsoft Access.⁴⁵ Elle permet tout d'abord d'encoder les informations utiles disponibles pour chaque diariste et de les faire dialoguer. Ainsi, il est possible d'avoir un aperçu visuel de la période couverte par les carnets intimes, mais aussi de souligner les caractéristiques du corpus telles que la moyenne d'âge. Ensuite, la partie la plus conséquente concerne l'encodage de chaque extrait dans lequel au moins une émotion est manifestée. La date du passage ainsi que son auteur sont précisées. Lié à l'extrait, on retrouve les émotions exprimées. Celles-ci sont réparties en trois catégories : plaisantes, déplaisantes et ambivalentes. Il s'agit à la fois d'émotions primaires (la joie, la tristesse le dégoût, la colère et la peur) et secondaires, qui représentent des sentiments plus complexes et qui proviennent d'une combinaison des cinq émotions plus simples citées précédemment.⁴⁶ Elles sont au nombre de

⁴⁴ Voir l'Annexe 1 pour davantage d'informations sur les huit diaristes.

⁴⁵ Voir Annexe 2.

⁴⁶ NUGIER Armelle, *Op. cit.*, p. 8.

trente dans notre base de données.⁴⁷ Les informations suivantes sont reprises pour chaque émotion : le sujet qui la ressent, sa cause, son objet et son thème.

La base de données est pleinement exploitable si les informations sont enregistrées selon des règles d'uniformisation établies au préalable. Ainsi, pour chaque catégorie telle que le type d'émotions, le sujet, l'objet ou la cause, des typologies sont déterminées. Il est indiqué à quelle thématique générale l'extrait est rattaché et si elle est liée à la guerre ou non. Il en va de même pour les sujets qui ressentent les émotions, ceux-ci sont encodés selon une typologie préétablie comme suit :

Tableau 1 – Typologie des sujets associés à des émotions dans les journaux personnels

Le diariste est associé à l'émotion	Le diariste n'est pas associé à l'émotion
Diariste	Autre
Diariste+famille	Famille
Diariste+autrui	Autrui
Diariste+communauté	Communauté
Diariste+un/lesAllemand(s)	Un/LesAllemand(s)
Diariste+un/lesRusse(s)	Un/LesRusse(s)
Diariste+un/lesAutrichien(s)	Un/LesAutrichien(s)

Toutes ces informations disponibles pour chaque sentiment exprimé offrent une infinité de possibilités. La présence de la date à laquelle l'émotion est écrite permet tout d'abord de remarquer des évolutions. Il est ainsi possible d'observer l'évolution des émotions durant toute la guerre pour tous les individus. Cette évolution peut aussi être réalisée pour chaque diariste, ce qui permet d'analyser le développement de son régime émotionnel. La base de données permet aussi d'établir la carte d'identité émotionnelle des diaristes et de mieux les connaître dans une certaine mesure. On peut ainsi savoir si on lit le récit de vie d'une personne plutôt optimiste ou pessimiste, réservée par rapport à l'expression de ses émotions ou très expressive. Ces résultats quantitatifs liés aux caractéristiques disponibles pour chaque diariste telles que l'âge par exemple, permettent de connaître l'influence de cette donnée sur la manière dont les plus jeunes ou les plus âgés font l'expérience de la guerre, et ainsi de démontrer des similitudes ou des écarts.

⁴⁷ Sous la dénomination émotions *Plaisantes*, se retrouvent les émotions suivantes : joie, espoir, reconnaissance, confiance, compassion, amour, admiration, plaisir, excitation, courage et soulagement ; *Ambivalentes* : surprise, curiosité, envie et résignation ; *Déplaisantes* : dégoût, colère, tristesse, peur, honte, méfiance, découragement, haine, lassitude, mépris, anxiété, jalousie, nostalgie, indignation et indifférence.

L'analyse qualitative de pas moins de trois cent septante extraits permet quant à elle de connaître les mots qui se cachent derrière les résultats chiffrés de l'analyse quantitative. L'analyse qualitative des propos tenus par les diaristes permet une approche plus fine. Elle met en avant des éléments différents, plus précis qui dialoguent avec les chiffres et les courbes présentées dans la partie quantitative. Elle permet aussi d'apprendre à connaître le diariste d'une autre manière. Si l'analyse quantitative permet de connaître par exemple la moyenne d'émotions exprimées par jour, l'analyse qualitative donne accès à sa manière d'exprimer ses émotions : de manière brève ou lors de longs paragraphes très personnels, à l'aide de nombreux signes de ponctuations et d'interjections ou dans un style très formel. Tous les résultats obtenus ne sont pas à généraliser. L'objectif est d'offrir un aperçu de ce que pouvait être la vie sous occupation du côté du front de l'Est.

Traduire les émotions

Lors de la lecture des carnets, mais aussi de l'encodage des émotions, rigueur et vigilance sont les maîtres mots. Les émotions font appel à la sensibilité de chacun et là où une personne peut observer de la peur, une autre peut y déceler de l'anxiété. Il faut aussi éviter de tomber dans le piège de la surinterprétation. Ces affirmations témoignent du caractère nébuleux, polysémique et donc difficilement définissable des émotions.

Nous avons tout de même tenté d'analyser l'expression de celles qui sont fréquemment qualifiées d'« insaisissables » et d'« intraduisibles ». À la difficulté de percevoir le plus fidèlement possible les sentiments exprimés dans les journaux personnels, s'ajoute dans notre cas, le problème de la traduction. Selon Barbara Rosenwein, les émotions sont « le fruit d'évaluations socialement déterminées⁴⁸ ». Ainsi, analyser des émotions s'avère être une tâche complexe et exigeant beaucoup de rigueur. À la fois la langue et les émotions interagissent avec la culture dans laquelle elles sont nées. Chaque société, mais aussi chaque individu possède sa propre manière d'extérioriser ses sentiments. Ce processus dépend de caractéristiques culturelles, mais aussi très personnelles. Tous les hommes ne sont pas imprégnés de la même culture et ne ressentent pas de la même façon. La traduction est dans notre cas perçue comme un moyen de transmission du message du texte original aux lecteurs d'aujourd'hui.⁴⁹ La traduction est rendue possible selon le principe d'universalité des émotions. Leur caractère universel a été confirmé par les psychologues, les historiens et les chercheurs en neuroscience.

⁴⁸ ROSENWEIN Barbara, « Les communautés émotionnelles et le corps », dans *Médiévales*, vol. 61, n°2, 2011, p. 73.

⁴⁹ CHAMSINE Chirine, *Traduire les émotions*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 7-8.

Cette caractéristique les rend dès lors traduisibles. Les différences culturelles portent davantage sur les règles d'expression des émotions. Les émotions primaires revêtent un caractère profondément universel. Tandis que les émotions secondaires sont davantage construites par la culture.⁵⁰ Une méthode consiste à préserver « l'émotivité » du texte original. C'est-à-dire replacer la traduction dans le modèle de la culture de la langue d'accueil et d'évoquer avec les référents de la culture étrangère. Nos compétences en traduction étant limitées, nous avons choisi une seconde méthode qui consiste à « naturaliser » les émotions. Ce choix pose le risque de perdre la charge émotionnelle d'origine ainsi que les nuances connotatives.⁵¹ Prenons l'exemple du sentiment le plus exprimé dans les journaux personnels : la peur. Cette émotion se présente selon plusieurs intensités qu'il est difficile de mesurer. Il est impossible de prétendre trouver une traduction exacte à chaque terme employé par les diaristes pour évoquer la peur. Les mots sont uniques, ils possèdent leurs propres nuances qui ne sont pas toujours traduisibles dans la langue cible.

Tableau 2 – Nomenclature de l'émotion « peur »

Langue Intensité	Français	Polonais
1. « Léger »	crainte, appréhension	bojaźń
2. « Normal »	peur, frayeur	obawa, strach, przestach, lęk
3. « Excessif »	effroi, terreur, panique	postrach, panika, popłoch, przerażenie, trwoga, terror,

Ainsi, il existe onze mots qui permettent de qualifier un même sentiment et chacun d'entre eux est pourtant unique et spécifique. Néanmoins, l'analyse et les traductions réalisées dans le cadre de cette étude ont veillé au mieux à rendre compte des nuances qui sous-tendent chaque terme dans la mesure du possible. Nous avons tenté au mieux de rendre au lecteur un texte et une analyse compatible avec la sensibilité de chaque individu en transmettant dans la mesure du possible les nuances affectives de la langue d'origine.⁵²

⁵⁰ DANTZER Robert, « Chapitre II. Expression des émotions », dans *Les émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 25.

⁵¹ CHAMSINE Chirine, *Op. cit.*, 2018, p. 188.

⁵² *Ibid.*

Chapitre 1 : l'expression d'émotions durant la Grande Guerre

À partir de l'été 1914 et pendant au minimum quatre années, les civils traversent toute une série d'épreuves qui sont la cause d'émotions variées. Avant de se focaliser sur des thématiques et des épisodes précis de la Grande Guerre, il est essentiel d'avoir un point de vue global de l'expression des émotions durant ces longues années de conflit.

Chaque diariste possède un profil unique. Des éléments tels que l'âge, le genre, le milieu socio-économique et le lieu d'habitation influencent la manière de tenir un journal personnel et d'y exprimer ses sentiments. L'objectif de ce chapitre est de mettre en évidence les particularités de chaque individu en ce qui concerne l'écriture de ses émotions, mais aussi de remarquer des récurrences qui peuvent persister au sein du corpus de source. Quelle place occupent les émotions au sein des journaux personnels ? Quel est le « profil émotionnel » de chaque diariste durant cette période de guerre ?

Ensuite, nous allons aussi nous focaliser sur l'évolution de l'expression des sentiments en ces temps particuliers afin d'essayer d'en dégager des périodes significatives, du moins en ce qui concerne notre corpus.

Toutes ces informations constituent des connaissances de base pour appréhender au mieux la suite de l'analyse et être conscients des limites et des spécificités de l'ensemble des sources mobilisé, des résultats obtenus et des interprétations exposées.

1. L'EXPRESSION D'ÉMOTIONS DANS LES JOURNAUX PERSONNELS

De nombreux éléments peuvent être pris en compte pour tenter d'extraire des tendances parmi les journaux personnels et de réaliser une représentation des profils de diariste. En effet, Frédérique Amselle avance justement « qu'il existe autant de types de journaux que de "scripteurs"⁵³ ». Pour dégager les caractéristiques des journaux personnels mobilisés dans cette entreprise, le regard est d'abord focalisé sur la durée pendant laquelle le diariste tient son journal et sur la fréquence à laquelle il y consigne des notes. Le régime émotionnel est ensuite établi par l'analyse du type de sentiments exprimés, mais aussi grâce au rapport qui existe entre la durée du journal et le nombre d'entrées présentes. La répartition des sujets qui ressentent les émotions mises par écrit permet de préciser les résultats obtenus et d'essayer d'établir, par l'interprétation des résultats obtenus, un degré d'intimité pour chaque journal. Ces conclusions doivent être traitées avec vigilance, car la notion même d'intimité est difficilement définissable. L'intime correspond à ce que l'individu cache au monde, à ce qu'il a de plus personnel et de plus secret. Cette notion est assimilée aux sentiments profonds et à la sensibilité. Ainsi averti, l'historien pourrait renoncer à étudier ce concept insaisissable et en respecter le caractère privé.⁵⁴ Cependant, ce serait faire l'impasse sur le fait que « dans le creux de l'intime, se logent les sociétés dans leur entier⁵⁵ ».

Dans l'appellation « journal intime », c'est bien l'adjectif « intime » qui pose un problème. Effectivement, tous les carnets ne sont pas toujours intimes.⁵⁶ S'il est possible d'avancer que certains journaux ne peuvent être qualifiés de la sorte, c'est qu'il existe un moyen et des éléments caractéristiques qui permettent de définir si un document l'est ou non, et de voir si, en confrontant ces attributs, certains documents semblent plus personnels que d'autres. L'intimité demeure l'une des caractéristiques principales de ce genre auquel se rapportent aussi la temporalité et la liberté de la démarche.⁵⁷

⁵³ AMSELLE Frédérique, *Virginia Woolf et les écritures du moi. Le journal et l'autobiographie*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2008, p. 33.

⁵⁴ VIDAL-NAQUET Clémentine, « Habité, l'intime ? », dans *Sensibilité*, 2019, vol. 1, n°6, p. 7-8.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁶ AMSELLE Frédérique, *Op. cit.*, p. 33.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 34.

A. Tenir un journal personnel

L'utilisation du terme « journal » dans l'appellation « journal personnel » permet d'insister sur la notion de temps tout en mettant l'accent sur le fait qu'il s'agit d'un exercice supposé être linéaire et quotidien. Cependant, comme tout exercice, tenir un journal personnel de manière systématique et journalière est une réelle contrainte que s'impose le diariste. Ce projet ambitieux peut rapidement se révéler être une tâche ardue et fatigante qui demande d'avoir de la force. La princesse Lubomirska évoque cette difficulté, le 1^{er} septembre 1918 : « Il y aurait beaucoup à dire, mais je résume, car je n'ai pas de force⁵⁸ ». Prendre des notes durant plus de quatre années de guerre et d'occupation est un exercice d'autant plus laborieux.

À quelle fréquence les diaristes rédigent-ils dans leur journal et qu'est-ce que ces chiffres peuvent nous apprendre sur sa tenue en temps de guerre ?

Pour rappel, cinq des huit journaux personnels couvrent les quatre années traditionnelles du conflit. Entre les premières déclarations de guerre et le 11 novembre 1918, plus de quatre années et trois mois se sont écoulés. Maria Lubomirska et Janina Gajewska, les deux diaristes de Varsovie, ont toutes les deux tenu leur journal personnel autour de ces deux bornes chronologiques. Stanisław Cywiński, Józef Rokoszy et Jadwiga Rutkowska, ont continué à écrire durant plusieurs mois après le premier janvier 1919. Quant aux trois derniers diaristes, Michał Brensztejn, Helena Kozicka et Ludwika Ostrowska, ceux-ci prennent des notes durant une période plus courte et n'attendent pas la fin des hostilités pour poser la plume.

Si certains diaristes couvrent les quatre années de guerre – voire plus – cela ne signifie pas qu'ils écrivent quotidiennement durant cette période, bien au contraire.

Un exercice quotidien...

En confrontant la quantité de jours qui se situent entre la première et la dernière entrée du journal avec le nombre total d'entrées, il ressort de cela que seuls deux diaristes écrivent de manière presque journalière. Il s'agit de Maria Lubomirska et de Józef Rokoszy. La première fait partie de la haute aristocratie polonaise et prend des notes tous les 1,77 jours, alors que le second est un prêtre de la petite ville de Sandomierz située à la frontière autrichienne et écrit tous les jours – à quelques lacunes près. À priori, tout oppose ces diaristes que ce soit sur le plan de la situation géographique, du genre et de leur place dans la société. Cependant, on peut

⁵⁸ « Duzo byloby do opowiadania, ale streszczam, bo nie mam sily ». Maria Lubomirska, le 1^{er} septembre 1918.

se demander si le lien entre les deux ne se situe pas sur le plan de la raison qui les a conduits à entamer le processus d'écriture. Il doit exister une ou plusieurs motivations qui mènent à l'accomplissement d'un tel exercice. La réponse est à chercher dans le but que poursuivent les deux diaristes en tenant leur journal personnel. Tous les auteurs ne prennent pas note uniquement pour eux-mêmes. Dans certains cas, il est possible de parler d'auteurs délégués. Il s'agit de personnes qui n'écrivent pas en tant qu'individu, mais pour une collectivité. C'est souvent le cas des communautés religieuses. Il est possible que ce soit dans cette catégorie que se situe le prêtre Józef Rokoszyński, rédigeant pour les membres de sa paroisse afin de garder une trace de leur histoire.⁵⁹ Quant à Maria Lubomirska, ses motivations peuvent s'expliquer par son rang. Sa place en tant que femme de Zdzisław Lubomirski⁶⁰, une figure politique influente du Royaume de Pologne lui permet d'être la témoin privilégiée des aléas politiques notamment autour de la question de l'indépendance polonaise⁶¹. Le 16 août 1915, alors que son mari est le maire officiel de Varsovie depuis onze jours, elle prend conscience de la portée de ce qu'elle écrit pour le futur : « Je vois maintenant que mes pâles journaux peuvent devenir des documents historiques, puisque je suis devenue *la présidente lointaine*⁶² ». L'intérêt que soulèveront ses notes exerce une pression sur la diariste de Varsovie. Le journal de la princesse conserve néanmoins un caractère très personnel tout au long des pages. La mission que les deux diaristes se sont assignée permet d'expliquer la régularité de leur écriture.

La systématisation rigoureuse de l'exercice n'est pas uniquement présente chez ceux qui prennent la plume durant les quatre années de guerre. Michał Brensztejn écrit durant une période de deux ans et six mois, répartie entre le mois de mai 1915 et le mois de décembre

⁵⁹ Il tient d'ailleurs déjà des notes lors de ses séjours à l'étranger. L'un à Venise en 1908 (ROKOSZYŃSKI Józef, *Dziennik z pobytu we Włoszech w okolicach Wenecji*, 1908, Rps akc. 7765 t.3, <https://polona.pl/item/dziennik-z-pobytu-we-wloszech-w-okolicach-wenecji,ODYyOTA3NQ/0/>) et l'autre au Danemark en 1913 (ROKOSZYŃSKI Józef, *Dziennik z wizytacji ośrodków polskiej emigracji zarobkowej w Danii*, 1913, Rkps akc.7765 t.4, <https://polona.pl/item/dziennik-z-wizytacji-osrodkow-polskiej-emigracji-zarobkowej-w-danii,ODYyOTExMw/0/>).

⁶⁰ Zdzisław LUBOMIRSKI (1865-1943) est un juriste de formation et un homme politique important durant la Première Guerre mondiale. Sa famille est issue de la noblesse princière de Pologne. Sa place avantageuse dans la société et son esprit militant le place au premier rang lors de la prise de décisions en termes d'autonomie polonaise durant la Grande Guerre. Il est ainsi successivement maire de Varsovie et membre du Conseil de régence durant cette période. Il prend aussi le poste de sénateur durant la période de l'entre-deux-guerres. PAJEWSKI Janusz, « Lubomirski Zdzisław », dans *Polski Słownik biograficzny*, t. XVIII, Cracovie, Nakładem polskiej akademji umiejętności, 1973, p. 66.

⁶¹ L'historiographie polonaise s'est beaucoup intéressée au long chemin qui menait à l'indépendance. À ce sujet, Magdalena Micińska a écrit une histoire culturelle de la mise en scène des désirs d'indépendance sous la domination des trois Empires : MICIŃSKA Magdalena, *Goląb i Orzeł: Obchody rocznic kościuszkowskich w latach 1894-1917*, Varsovie, Neriton, 1997.

⁶² « Teraz widzę, że te moje blade pamiętniki mogą się stać dokumentem historycznym, odkąd się stałam *La présidente lointaine* ». Maria Lubomirska, le 16 août 1915.

1917. Le diariste écrit au minimum tous les deux jours, le rapport entre le nombre de jours et le nombre d'entrées s'élevant à 1,9. La réflexion réalisée dans le paragraphe précédent pour les deux autres diaristes est transposable à la situation du diariste de Vilnius. Le caractère personnel de son journal est presque inexistant. Il s'agit du carnet présentant le moins d'émotions par rapport au reste du corpus et seule une émotion a pour sujet le diariste. Si ce n'est pas pour lui, pour quelles raisons réalise-t-il cet exercice de manière si régulière ? Nous pouvons le deviner par le type de contenu jugé assez digne d'intérêt par le diariste pour se retrouver couché sur le papier. En effet, Michał Brensztejn se concentre uniquement sur les renseignements liés à Vilnius alors sous occupation allemande. On y retrouve essentiellement des ordres des autorités occupantes et des fragments d'articles de la presse de la ville lituanienne. Il ne fait pas mention des faits généraux liés à la guerre. L'auteur fournit des informations précises sur les événements auxquels il a probablement participé, mais il reste avare en commentaires personnels. L'objectif poursuivi par l'auteur est peut-être de réaliser un mémoire des événements vécus par les habitants de Vilnius durant cette période. D'autant plus qu'il est une personnalité très connue de la ville.⁶³

... mais irrégulier

Les cinq autres diaristes prennent note de manière plus sporadique. Entre la date de début et de fin des journaux personnels, quatre à dix-huit jours s'écoulent. En moyenne, Helena Kozicka et Ludwika Ostrowska, écrivent tous les 4,6 jours, Janina Gajewska tous les huit jours, Stanisław Cywiński tous les douze jours et Jadwiga Rutkowska tous les dix-huit jours. Ces nombres démontrent d'abord que la fréquence de rédaction est un élément propre à chaque diariste et à chaque carnet. Le diariste est le seul maître de son journal, la prise de notes dépend entièrement de sa volonté ou non de réaliser l'exercice qu'il s'est imposé. D'ailleurs, même si la mère de la plus jeune diariste semble l'avoir encouragée à entamer le processus d'écriture, Jadwiga Rutkowska refuse de se plier à ses suggestions le 7 août 1914 : « Ma mère me dit d'écrire davantage sur la guerre, mais je ne suis pas un garçon pour me préoccuper autant de la guerre⁶⁴ ». Ce constat permet de mettre en avant le troisième élément caractéristique du journal intime qui s'ajoute à l'intime et à la temporalité : la liberté de la démarche.⁶⁵

⁶³ DOMAŃSKA-NAGOJCZYK Maria et WÓJCIK Tomasz, « Seria wydawnicza : Kresy w Polskich Pamiętnikach i Listach 1795-1918 – omówienie », dans *Wrocławskie Studia Wschodnie*, n°22, 2018, p. 215.

⁶⁴ « Mama mówi, bym pisała więcej o wojnie, lecz nie jestem chłopcem, abym się tak wojna przyjmowała ». Jadwiga Rutkowska, le 7 août 1914.

⁶⁵ AMSELLE Frédérique, *Op. cit.*, p. 34.

Ensuite, rappelons que ces valeurs représentent des moyennes. Elles permettent de prendre conscience de la longueur plus ou moins conséquente de ce qu'on peut appeler « les silences ». Il s'agit de tous ces moments où le diariste ne prend pas note. Un journal personnel est ainsi une succession de moments où l'auteur écrit de manière régulière – voire quotidienne – durant un temps, auquel succède une période de vide avant de reprendre la plume. Le rythme caractérise donc aussi la pratique du journal personnel. Pour résumer, il s'agit d'un exercice constant ponctué de silences qui peuvent être expliqués ou non. Il est possible que le diariste évoque la raison de cette absence, telle que la maladie ou un voyage. La princesse Maria Lubomirska mentionne cette problématique le 16 mars 1916 : « Je n'ai pas écrit depuis dix jours ; plus souvent on écrit, plus il y a à dire, moins on écrit, moins il y a d'actualité et rien de notable ne semble s'être produit⁶⁶ ». L'explication de ce silence peut aussi être extrapolée des données contextuelles et chronologiques. Ainsi, il n'est pas rare d'observer un silence autour d'événements perturbateurs pour les diaristes tels que la mort d'un proche ou encore l'arrivée de l'ennemi. Ainsi, Helena Kozicka avoue être trop fatiguée pour écrire le soir de l'arrivée de l'envahisseur russe à Tarnopol le 23 août 1914 : « Le soir. C'est arrivé. Les Moscovites ont pris la ville. Je suis tellement fatiguée que je ne peux pas écrire aujourd'hui⁶⁷ ». Nous le verrons, la durée particulièrement longue de la guerre et l'absence de perspectives rendent l'exercice de rédaction de plus en plus fastidieux. Il arrive que les diaristes ne trouvent tout simplement plus la motivation qui les animait au début et qui les a poussés à entamer le processus d'écriture. Les variations dans la prise de notes entre les diaristes mettent en évidence qu'il s'agit d'un exercice de rédaction particulier qui place le rapport au temps au cœur de la pratique. Le journal s'inscrit dans la durée et son écriture est fragmentée : fragmentée par le découpage temporel représenté par les dates d'entrées et par les interruptions de l'écriture. On préfère alors dire que le diariste rédige pendant « une série de jours » qui se situe entre deux moments d'interruption.⁶⁸

Tous les journaux personnels ne sont donc pas aussi réguliers que l'appellation le suggère. Néanmoins, l'irrégularité et l'absence de contenu ne signifient pas forcément un vide d'information. Même du silence, des renseignements peuvent être extraits.

⁶⁶ « Nie pisałam od dziesięciu dni; im częściej się pisze, tym jest więcej do powiedzenia, im rzadziej, tym maleją wypadki bieżące i zdaje się, że nie zaszło nic godnego zanotowania. » Maria Lubomirska, le 16 mars 1916.

⁶⁷ « Wieczór. Stało się. Moskale wzięli miasto. Jestem tak zmęczona, że pisać dziś nie potrafię ». Helena Kozicka, le 23 août 1914.

⁶⁸ AMSELLE Frédérique, *Op. cit.*, p. 36.

B. Les émotions dans les journaux personnels

Le journal personnel possède la particularité de rendre possible l'expression d'émotions de manière plus ou moins abondante selon les diaristes. Pour étudier la combinaison sentimentale qui règne durant la guerre, il est essentiel de se focaliser sur le régime émotionnel qui transparait des notes.

La fréquence d'expression des émotions

La fréquence à laquelle le diariste rédige est un élément qui permet de caractériser son journal personnel et l'auteur lui-même. La périodicité de la rédaction des sentiments en est un autre. Est-ce inhérent au genre de l'écriture de l'intime et des journaux personnels d'y retrouver des émotions ? Selon ses caractéristiques, le journal personnel semble être un support particulièrement disposé à l'expression de sentiments. Mais est-ce que tous les journaux peuvent réellement être qualifiés de personnels ? À priori, le diariste ne pose pas consciemment le choix de coucher explicitement ses émotions sur le papier. Quels sont les éléments qui encouragent ou répriment l'expression des émotions ?

Par rapport à la fréquence d'expression des sentiments, il est possible de distinguer trois comportements parmi nos huit diaristes. Dans un premier temps, il s'agit des individus pour lesquels on retrouve en moyenne une émotion par entrée. Ces diaristes sont au nombre de cinq et il s'agit de l'ensemble des femmes de notre corpus. Pour toutes, il existe un rapport allant de 1 à 1,5 entre le nombre d'entrées et le nombre d'émotions extériorisées. Helena Kozicka, qui demeure à Tarnopol durant toute la guerre, affiche même un nombre supérieur d'émotions par rapport au nombre d'entrées. Pour 146 jours de prise de notes, 162 émotions sont exprimées de manière explicite. Dans un second groupe, le prêtre Józef Rokoszny et le journaliste Stanisław Cywiński présentent des émotions de manière plus espacée, tous les trois à quatre jours pour le premier et tous les cinq jours pour le second. Même si la densité d'émotions est moindre dans leurs carnets, ils ne se privent pas pour autant de les mettre par écrit. Le dernier diariste, Michał Brensztejn, habitant de Vilnius dont seulement dix émotions sont extériorisées dans l'ensemble de ses cahiers. Ses notes n'en demeurent pas moins pertinentes pour notre analyse. Les passages d'expression sont tellement rares qu'ils sont d'autant plus intéressants à étudier avec précision. Alors qu'il ne semble pas enclin à exprimer ses émotions, nous verrons quels sont les rares moments où le diariste déroge à sa règle et écrit explicitement ce qu'il ressent.

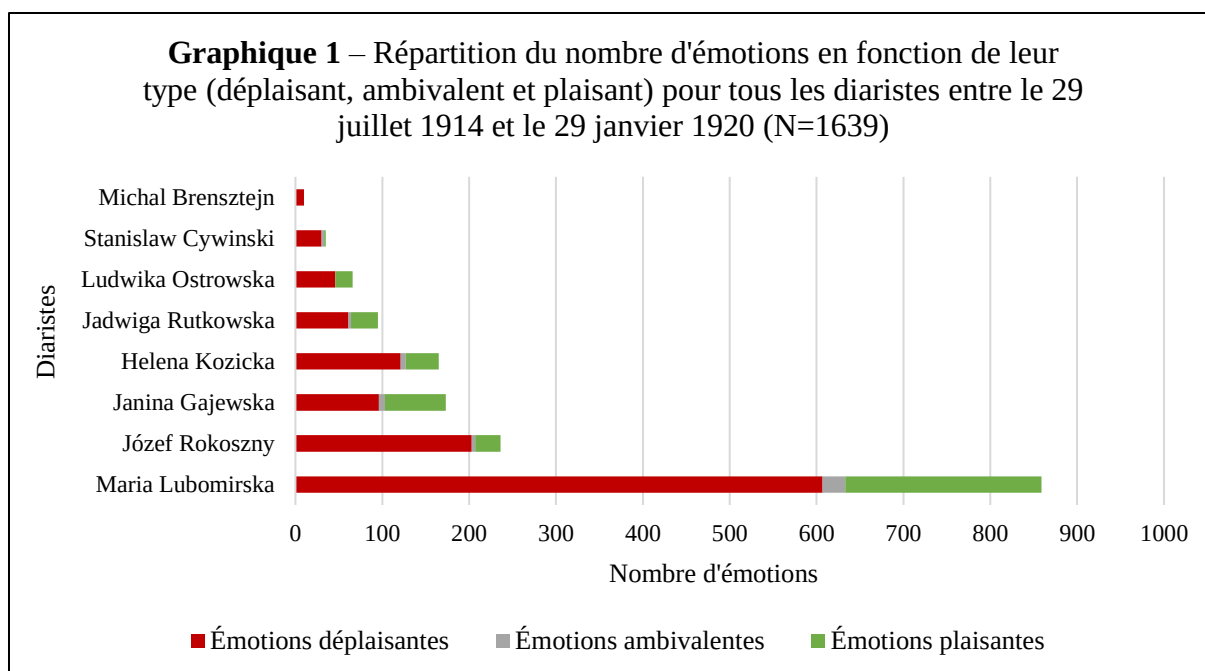
Il est possible de se demander si le genre est un facteur assez conséquent pour influencer l'expression des sentiments. Les données présentées dans le paragraphe précédent mettent en avant que la gent féminine semble plus encline à s'épancher. Il s'agit de véritables journaux intimes selon le sens qui leur est attribué par la société de l'époque, vus comme un exercice d'abord réservé aux femmes. À quel point les représentations de genre de l'époque influencent-elles la manière de rédiger des diaristes et le contenu qui se trouve dans leur journal ? On peut se demander s'il est possible de séparer en deux catégories distinctes les journaux personnels rédigés par des femmes d'un côté et ceux tenus par des hommes de l'autre, et d'en établir des caractéristiques spécifiques aux deux genres. Ces informations chiffrées concernant la présence d'émotions dans les journaux permettent d'avoir une idée du degré d'intimité des journaux personnels. Il pourrait s'agir d'une première caractéristique à souligner entre les deux types de carnets : l'un présentant un degré d'intimité bien plus important que le second. Certes, Józef Rokoszy exprime un nombre conséquent d'émotions dans son journal, mais il n'en demeure que très rarement le sujet.⁶⁹ S'il existe des exceptions des deux côtés, il serait intéressant par le biais d'un plus grand corpus d'essayer de voir s'il est possible de tout de même ressortir une tendance générale allant dans ce sens.

Le type d'émotions exprimées

Maintenant que la présence d'émotions est attestée, de manière plus ou moins intense en fonction des diaristes, le moment est venu de se focaliser sur le type de sentiments exprimés. Il s'agit d'une donnée abstraite et complexe. C'est pourquoi seules les émotions exprimées de manière explicites font l'objet d'une analyse. En effet, l'historien n'a pas directement accès aux émotions telles qu'elles sont ressenties par le diariste, mais seulement à la manière dont il les exprime.⁷⁰ Elles ont été répertoriées et peuvent être classées selon trois rassemblements : plaisantes, déplaisantes et ambivalentes.

⁶⁹ Voir page 26 : Tableau 4 – Répartition relative des émotions en fonction de leur sujet pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639).

⁷⁰ VAN YPERSELE, Laurence, *Op. cit.*, p. 136.



Ce graphique⁷¹ rend tout d'abord compte de manière visuelle du poids de chaque journal personnel au sein du corpus de source en ce qui concerne le nombre d'émotions. Le graphique ne fait pas de différence entre les sujets qui ressentent les émotions répertoriées. Il permet de remarquer une première fois que les émotions exprimées en temps de guerre sont davantage déplaisantes. Pour presque tous les diaristes, les sentiments désagréables représentent trois quarts des émotions totales pour un quart d'émotions plaisantes. Pour les deux habitantes de la Galicie, Jadwiga Rutkowska et Helena Kozicka, ainsi que pour Ludwika Ostrowska du Royaume de Pologne, le rapport est plutôt de deux tiers d'émotions déplaisantes pour un tiers d'émotions plaisantes. Une diariste fait exception de ce point de vue. Il s'agit de l'habitante de Varsovie, Janina Gajewska, pour qui les deux types d'émotions se répartissent plus équitablement. Il est possible de se demander si c'est parce que la vie de la diariste s'avère moins affectée par la situation de guerre. En effet, au vu du contenu présenté dans son journal personnel, celle-ci poursuit de manière intensive ses activités d'avant-guerre en matière de vie sociale et intellectuelle.

La guerre dans les journaux personnels : une omniprésence à nuancer

Il serait faux de penser que toutes les émotions affichées dans ces journaux personnels d'occupés concernent uniquement la guerre et les changements qu'elle amène dans la vie des diaristes. Tous les civils ne font pas la même expérience du conflit, qui s'immisce à des degrés

⁷¹ Pour le détail des données du *Graphique 1*, voir annexe 3.

variables dans ces vies. Pour certains, la guerre devient tellement invisible, qu'ils ont l'impression qu'elle n'existe plus. Józef Rokoszy le constate le 24 juin 1916 alors qu'il se trouve à Radom, ville sous occupation austro-hongroise : « Lundi Saint. Hier soir, j'étais à un dîner chez le Dr Szczepaniak – on ne connaît pas la guerre : dîner avec vin, bière brune, alcool de prunes, filet chaud et jus de fruits, entrées froides. Comme s'il n'y avait pas de guerre !⁷² ». « Comme s'il n'y avait pas de guerre », alors que le diariste continue à prendre des notes pendant plus de deux ans. Sur quoi écrit-il alors si ce n'est plus sur la guerre et pourquoi continue-t-il à prendre des notes ? Les diaristes continuent d'évoquer des événements qui rythment leur vie durant la guerre, mais qui étaient déjà une composante de leur quotidien avant celle-ci, tel qu'un repas entre amis.

Tableau 3 – Répartition du nombre d'émotions en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant), liées ou non à la thématique de la guerre pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639)⁷³

Contexte de l'émotion Type d'émotion	En lien avec la guerre	Pas en lien avec la guerre	Total
Plaisantes	272	144	416
Déplaisantes	1021	152	1173
Ambivalentes	41	9	50
Total	1334	305	1639

La grande majorité des émotions exprimées concernent la guerre. Celles-ci représentent les trois quarts du total des émotions pour tous les diaristes. Un quart d'entre elles concernent tout de même des faits indépendants du conflit. Le constat le plus révélateur qui ressort de ce tableau se situe sur le plan de la proportion d'émotions plaisantes et déplaisantes pour les deux catégories. Alors que pour celles liées à la guerre, ce sont les émotions déplaisantes qui dominent largement, la situation est différente pour l'autre catégorie. Seulement huit émotions permettent aux sentiments déplaisants de devancer le nombre de sentiments plaisants. L'équilibre entre les deux est presque parfait, alors qu'un fossé existe pour l'autre ensemble. Tous les diaristes affichent largement davantage d'émotions en lien avec la guerre. À nouveau,

⁷² « Wielki Poniedziałek. Wczoraj wieczór byłem na wincie u dr. Szczepaniaka – wojny nie znac : kolacja z winem, porterem, sliwowica, goraca poledwica i kompoty, zimne przekaski. Jakby wojny nie bylo ! ». Józef Rokoszy, le 24 juin 1916.

⁷³ Pour le détail des données du *Tableau 3*, voir annexe 3.

Janina Gajewska semble être l'exception de ce point de vue. Elle est la seule diariste à exprimer presque autant d'émotions en lien avec sa vie personnelle qu'avec la guerre.

Ainsi, les situations qui ne concernent pas directement le conflit semblent plus favorables à l'expression d'émotions plaisantes. Dans une certaine mesure, on peut imaginer que la répartition des émotions par type et causées par des éléments extérieurs aux hostilités puisse représenter le climat émotionnel existant en temps de paix. C'est-à-dire en situation de vie quotidienne sans influence du spectre de la guerre, qui intensifie notamment la quantité d'émotions déplaisantes. Dans les parties concernées, il sera intéressant d'observer dans quelle mesure la guerre influence tout de même l'expression des émotions indépendantes de celle-ci : est-ce que le spectre – même presque invisible – de la guerre joue un rôle dans la manière de ressentir des émotions typiques du temps de paix ? Par exemple, est-ce que la guerre intensifie la joie ressentie par un événement anodin, mais qui a perdu de sa banalité avec l'arrivée de la guerre ?

C. Les sujets des émotions

L'appellation journal personnel ou intime, laisse entendre que le contenu qui s'y trouve concerne exclusivement – ou du moins principalement – le diariste lui-même. La réalité est bien différente, d'autant plus dans le cas des journaux tenus en temps de guerre et dont la création est motivée par celle-ci. Les auteures demeurent les observateurs du monde qui les entoure et chacun accorde un degré d'intérêt différent aux éléments qui ne concernent pas uniquement leur propre vie. De ce point de vue, s'il semble naturel que les diaristes expriment leurs propres émotions dans leur journal, il n'est pas rare d'être confronté à des émotions décrites par l'auteur comme ressenties par d'autres acteurs de l'époque. Ces émotions sont éprouvées et extériorisées par d'autres individus et nous parviennent grâce au diariste qui les aperçoit et les interprète. Il existe de ce fait un biais supplémentaire entre l'émotion ressentie par la personne et la manière dont le lecteur du journal la reçoit. Ces émotions sont d'autant plus compliquées à analyser. Néanmoins, cela offre d'autres informations sur le diariste et son rapport aux sentiments. Il est ainsi possible d'étudier sa perception des émotions d'autrui.

Tableau 4 – Répartition relative des émotions en fonction de leur sujet pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639)⁷⁴

Sujet Diaristes	Diariste	Communauté	Famille	Autrui	Étrangers	Total
Michał Brensztejn	10%	80%			10%	100%
Stanisław Cywiński	88,6%	2,9%		5,7%	2,9%	100%
Ludwika Ostrowska	70,4%	11,3%	5,6%	5,6%	7%	100%
Jadwiga Rutkowska	58,5%	9,4%	25,5%	5,7%	0,9%	100%
Helena Kozicka	37,9%	26,2%	5,5%	20,5%	9,7%	100%
Janina Gajewska	69,3%	9,4%	11,9%	7,9%	1,5%	100%
Józef Rokoszny	24,8%	57,4%		10,4%	7,4%	100%
Maria Lubomirska	71,7%	1,4%	9,6%	12,7%	4,6%	100%
Total	59,5%	15,2%	8,5%	11,7%	5,1	100%

Plus de la moitié des émotions écrites sont ressenties par les diaristes, il s'agit de près de trois émotions exprimées sur cinq. Néanmoins, une part considérable des émotions consignées dans les journaux personnels concernent les sentiments d'autres individus. De ce point de vue, les profils des diaristes diffèrent. Tous ne concèdent pas la même quantité d'encre aux émotions d'autrui qu'à celles qui leur sont propres. Stanisław Cywiński, Ludwika Ostrowska, Janina Gajewska et Maria Lubomirska demeurent les quatre diaristes qui accordent plus largement que les autres un intérêt pour leurs propres sentiments. Dans leurs carnets, le nombre d'émotions ressenties par d'autres individus est bien moins significatif. Pour deux autres diaristes, Jadwiga Rutkowska et Helena Kozicka qui habitent en Galicie, les émotions personnelles restent majoritaires, mais celles d'autres groupes de personnes occupent aussi une place manifeste. La plus jeune diariste qui réside à Lvov mentionne régulièrement les émotions ressenties par les membres de sa famille. Principalement celles de sa mère avec qui elle reste durant toute la guerre, mais parfois aussi celles de son frère engagé dans l'armée autrichienne et qui parvient quelques fois à rendre visite à sa famille. Quant à Helena Kozicka, elle note davantage les émotions de sa communauté, des habitants de Tarnopol auxquels elle s'associe, mais aussi celles d'autrui. Les deux derniers diaristes, Michał Brensztejn de Vilnius et Józef Rokoszny de Sandomierz dans le sud du Royaume de Pologne, renseignent davantage les sentiments liés à leur communauté.

⁷⁴ L'appellation « Étrangers » fait référence aux émotions ressenties par des individus de nationalité allemande, autrichienne ou russe. Il s'agit en général des émotions liées à l'occupant. Pour le détail des données du *Tableau 4*, voir annexe 3.

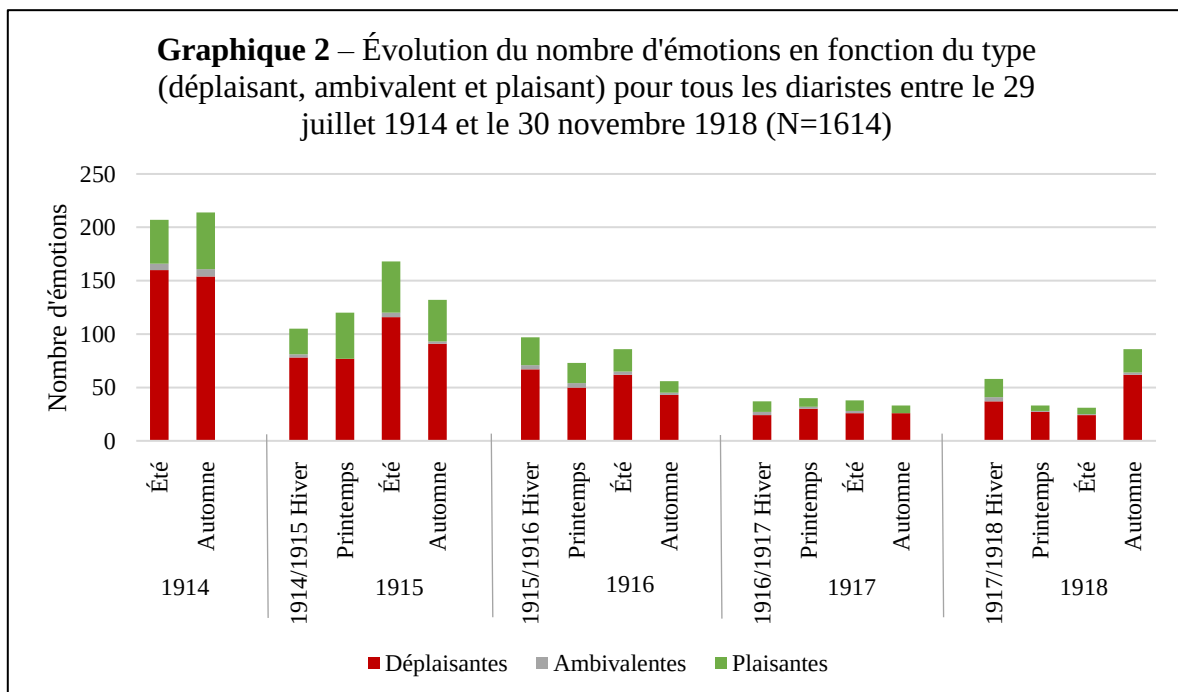
Ces constats peuvent être mis en lien avec les résultats des analyses précédentes concernant la fréquence de la prise de notes et de l'expression d'émotions, ainsi que leur type. L'hypothèse selon laquelle Józef Rokoszy écrit pour sa communauté est appuyée par les résultats concernant la répartition des émotions en fonction des sujets. Avec Michał Brensztejn, leurs deux journaux personnels revêtent un caractère impersonnel. Ensuite, la présence d'un nombre conséquent et récurrent d'émotions, additionné au fait qu'elles sont essentiellement ressenties par les diaristes elles-mêmes, rend les journaux personnels des deux habitantes de Varsovie profondément intime. Le résultat est plus mitigé pour les autres diaristes. Si Stanisław Cywiński relate très majoritairement des émotions qui lui sont propres, la faible fréquence des sentiments consignés rend le journal moins intime. Chez Ludwika Ostrowska, la domination de sentiments ayant comme sujet la diariste peut notamment s'expliquer par son choix de ne pas se marier bien avant la guerre et de ne pas fonder de famille. Enfin, les journaux personnels des deux diaristes de Galicie, Helena Kozicka et Jadwiga Rutkowska, présentent un degré d'intimité avancé en raison du nombre d'émotions exprimées, mais aussi grâce à l'équilibre entre les émotions ressenties par la diariste et celles d'autrui.

2. PANORAMA GÉNÉRAL

L'EXPRESSION D'ÉMOTIONS DURANT LA GUERRE

De l'été 1914 jusqu'au début de l'année 1920, les raisons qui provoquent des émotions sont multiples et spécifiques au contexte dans lequel évoluent les civils. Avant de se focaliser sur des thématiques et des moments précis de la Grande Guerre, il est essentiel d'avoir un point de vue global de l'expression des émotions durant ces longues années de bouleversement.

A. L'évolution chronologique des émotions durant la guerre



Sur ce graphique⁷⁵, les émotions sont réparties selon leur type sur les années délimitées par le cadre chronologique des journaux personnels. À la division par année est ajoutée une sous-division par saison. En plus d'offrir des résultats plus précis, force est de constater que les saisons peuvent aussi être un facteur prégnant en ce qui concerne l'apparition d'émotions en contexte de guerre. De plus, en temps de perquisition, de rationnement et de pénurie, les contraintes ne sont pas les mêmes d'un mois à l'autre. Par exemple, les mois d'hiver s'avèrent plus compliqués notamment du point de vue des conditions météorologiques et alimentaires qui influencent considérablement les sentiments des diaristes.

⁷⁵ Pour l'ensemble des graphiques de cette étude, l'hiver correspond aux mois de décembre, janvier et février ; le printemps aux mois de mars, avril et mai ; l'été aux mois de juin, juillet et août ; l'automne aux mois de septembre, octobre et novembre. Pour le détail des données du *Graphique 2*, voir annexe 3.

Le *Graphique 2* présente les émotions exprimées par tous les diaristes durant la Première Guerre mondiale. Il illustre une tendance générale pour ces années de conflit. Il a déjà été constaté que les émotions déplaisantes sont largement majoritaires. Dans le cas présent, à aucun moment durant la guerre les sentiments plaisants ne prennent l'avantage sur les autres types. Dans tous les cas, ces émotions désagréables représentent au moins deux tiers de l'entièreté des données, les émotions plaisantes restant sous-représentées. Certaines saisons se démarquent des autres, notamment en ce qui concerne le nombre total d'émotions. Ainsi, la tendance générale est à la baisse durant toute la période, les valeurs diminuant graduellement de saison en saison. Il est essentiel de rappeler ici que trois des huit diaristes arrêtent d'écrire avant 1918.⁷⁶ Malgré qu'ils posent leur plume de manière anticipée, il est tout de même intéressant de considérer leurs données. Elles mettent en évidence la lassitude et la morosité qui s'empare progressivement des diaristes et qui est assez forte pour les conduire à poser la plume.

En se focalisant de plus près sur les fluctuations présentées sur le *Graphique 2*, les valeurs les plus hautes sont exprimées au début de la guerre et durant les mois qui terminent l'année 1914. C'est aussi durant cette période que les journaux personnels s'avèrent les plus riches en matière d'informations fournies. Katarzyna Sierakowska justifie l'intensité émotionnelle de ce moment d'abord par l'adaptation ultérieure des diaristes aux événements et aux nouvelles conditions de vie, mais aussi parce que la majorité de la population rencontre toutes les difficultés et les dilemmes de la guerre dès le début de celle-ci.⁷⁷ Une diminution radicale survient ensuite durant une fois l'hiver installé. Il faut attendre l'hiver suivant, pour que le nombre d'émotions redescende aussi bas que durant cet hiver 1914/1915. Le durcissement des conditions de vie peut expliquer ces diminutions, ainsi que la durée de la guerre et l'absence de perspectives. Ces conjonctures procurent très tôt un sentiment de lassitude aux diaristes, comme le fait ressentir Maria Lubomirska alors sous domination russe à Varsovie dans cet extrait du 13 janvier 1915 : « Je n'ai pas regardé ces notes depuis quelques jours, car rien de marquant ne s'est produit. La guerre s'allonge... s'étire... écrase...⁷⁸ ». La forme de l'écriture, la ponctuation et le choix du vocabulaire offrent un aperçu très concret de l'atmosphère morose dans laquelle sont plongées les populations. Le temps s'allonge jusqu'à donner l'impression de s'arrêter. Les émotions augmentent ensuite jusqu'à l'été 1915, après lequel elles décroissent de manière constante

⁷⁶ Ludwika Ostrowska pose la plume le 8 octobre 2015, Helena Kozicka le 9 juin 1916 et Michał Brensztejn début son carnet seulement 18 mai 1915 et le termine le 17 décembre 1917.

⁷⁷ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 72

⁷⁸ « Nie zagladalam do tych notatek przez dni kilka, bo nic uderzajacego nie zaszlo. Wojna sie dluzzy... Przeciaga...gniecie... ». Maria Lubomirska, le 13 janvier 1915.

jusqu'à l'hiver 1917/1918. Cette saison est réputée pour être une période particulièrement pénible pendant la Grande Guerre. La population fait face à un hiver plus rude et à de mauvaises récoltes. Les deux camps s'épuisent, et les conditions de vie, que ce soit sur le front ou dans les zones occupées, deviennent de plus en plus difficiles. Jusqu'aux derniers instants de la prise de notes, les émotions fluctuent entre dix et cinquante. Une période se démarque des autres, il s'agit de l'automne 1918 durant lequel septante-sept émotions sont consignées. Ce moment met en avant l'importance des événements des mois de novembre 1918 qui représentent le moment de la libération à Varsovie, la disparition du pouvoir autrichien dans les régions anciennement sous occupation, mais aussi le début des combats qui doivent mener à l'indépendance.⁷⁹

Si la fin de guerre semble moins riche émotionnellement parlant, la période qui nous intéresse ici, c'est-à-dire celle de l'occupation, est bien représentée sentimentalement parlant. On peut d'ailleurs se demander si la fin de ce système dans certaines régions permet d'expliquer en partie la diminution du nombre d'émotions exprimées, en y ajoutant la lassitude engendrée par la longueur de la guerre.

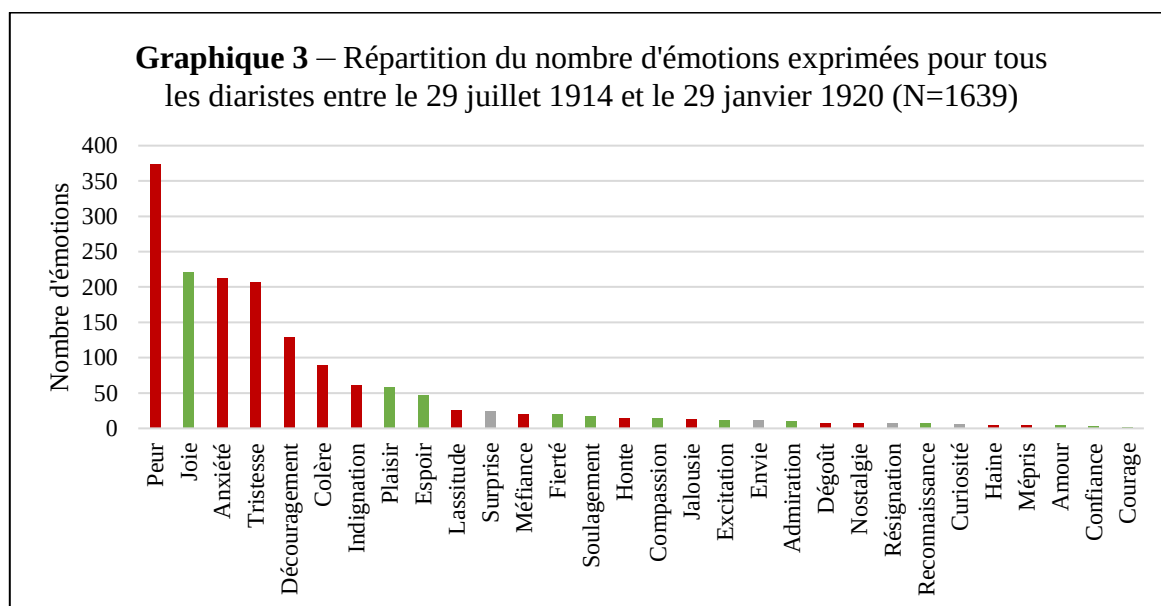
L'analyse du *Graphique 2* a permis de se faire une idée générale des émotions exprimées à différents instants du conflit et de mettre en exergue des moments clés. Cependant, lorsqu'on regarde l'évolution de ce macro-événement à travers le prisme des expériences personnelles, le temps prend lui-même un caractère individuel. Un événement qui affecte une personne au début de la guerre peut en toucher une autre qu'à mi-chemin de celle-ci, alors que certains ne le vivront pas du tout. La lecture de descriptions de phénomènes spécifiques et unanimement présents dans les journaux, telle que l'éclipse solaire du 21 août 1914, permet d'observer le passage du temps qui semble alors linéaire pour le lecteur. Pour les diaristes, le temps fonctionne selon un ordre différent, il ne se déroule pas pour tous de la même façon entre le jour où la guerre a débuté et la signature de la paix. Les événements inhabituels qui se produisent dans la vie d'un individu brisent la linéarité du temps, ils provoquent des arrêts et des virages. Pour chaque auteur, il existe ce que l'historienne polonaise Katarzyna Sierakowska appelle des « points nodaux », c'est-à-dire des événements de rupture qui arrivent à des moments différents dans la chronologie de la guerre et qui, par conséquent, ont une influence spécifique sur la manière de l'écrire.⁸⁰

⁷⁹ SZYMCZAK Damian, « 1914-1920 : comment les Polonais retrouveront-ils leur indépendance ? », *Op. cit.*, p. 49.

⁸⁰ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 24.

B. L'éventail émotionnel des journaux personnels

La situation de guerre et d'occupation amène des éléments inédits qui influencent les émotions ressenties par ses contemporains. Nous ne connaissons pas la répartition des émotions en temps de paix. Néanmoins, les journaux personnels et le relevé des émotions qui y sont consignées rendent compte du panel d'émotions exprimées durant le conflit et de remarquer celles qui sont les plus représentées et celles qui au contraire sont absentes.



Trente émotions sont consignées et réparties dans les huit journaux personnels qui composent le corpus de sources.⁸¹ L'éventail de sentiments est riche, mais on peut évoquer l'absence de la culpabilité qu'aucun des diaristes ne mentionne dans son journal personnel. Tous les auteurs n'affichent pas systématiquement ces trente émotions. On constate que neuf émotions sont davantage exprimées que les autres. Ces sentiments sont au minimum au nombre de cinquante ou presque (quarante-sept en ce qui concerne l'espoir). Parmi les émotions les plus représentées se trouvent principalement des émotions primaires. La peur, la joie, la tristesse et la colère font partie des émotions les plus exprimées. Le dégoût constitue l'exception de ce point de vue avec le sentiment de surprise, même s'il s'agit de l'émotion ambivalente la plus extériorisée. Les diaristes sont plus enclins à exprimer des émotions dites simples que des émotions plus complexes. La peur demeure l'émotion la plus extériorisée, dépassant de plus d'une centaine d'unités la joie, l'anxiété et la tristesse qui la suivent de près. Même si elle n'est pas plus conséquente que la tristesse et l'anxiété, la joie demeure la deuxième émotion la plus

⁸¹ Pour le détail des données du *Graphique 3*, voir annexe 3.

représentée en temps de guerre. Le climat de peur et de tristesse intense semble davantage propice à l'expression de joie lorsque la situation le permet.

Les émotions déplaisantes composent largement le panel émotionnel du temps de guerre. Cette catégorie se compose principalement de peur, d'anxiété, de tristesse, de découragement, de colère et d'indignation. Toutes ces émotions caractérisent le quotidien des diaristes. Elles démontrent à quel point celui-ci peut s'avérer pénible, malgré qu'il soit ponctué d'épisodes plus plaisants mis en évidence par la présence de la joie, du plaisir et de l'espoir. Janina Gajewska résume parfaitement le chaos émotionnel qui règne à Varsovie le 6 décembre 1914 : « Certaines personnes sont très nerveuses, d'autres déprimées, certaines apathiques, d'autres joyeuses. Chacun réagit différemment à ces "temps difficiles" ⁸² ». Tous les éléments sont repris dans cet extrait : la diversité des sentiments, la place prépondérante des émotions déplaisantes, l'existence d'émotions tout de même plaisantes et l'aspect éprouvant de ce temps de guerre.

L'essentiel de l'analyse qui suit va tenter au mieux de détailler les résultats obtenus dans cette partie et de les expliquer par l'analyse qualitative et la recontextualisation des extraits, même pour les émotions les moins représentées. En effet, l'espoir, la jalousie ou encore la résignation n'ont pas les mêmes causes ni les mêmes objets en temps de conflit qu'en temps de paix.

⁸² « Jedni ludzi są bardzo zdenerwowani, inni przygnębieni, jedni apatyczni, inni weseli. Każdy inaczej reaguje na te naprawdę "ciężkie czasy" ». Janina Gajewska, le 6 décembre 1914.

3. CONCLUSION

Cette partie pose les fondements de l'analyse sur lesquels vont venir se greffer les chapitres suivants. Il semble indispensable de tout d'abord prendre conscience des spécificités inhérentes au type de source mobilisé et de connaître les grands traits caractéristiques des journaux personnels qui composent le corpus de source. Il s'agit de documents rédigés par des individus aux profils personnels et de diaristes variés. Chaque journal s'avère unique sur le fond et la forme, chronologiquement parlant par rapport à la fréquence de prise de notes et aux bornes temporelles qui le délimitent ; mais aussi du point de vue émotionnel, par rapport à la fréquence d'expression des émotions et aux caractéristiques mêmes de ces sentiments qui varient en type, sujets et causes. Tous ces éléments soulignent des points de rencontre, mais aussi de divergence profonde entre ces huit profils de diariste et de journaux personnels qui relatent pourtant une expérience commune.

Quatre années de guerre et bien plus encore sont consignées dans ces lignes rédigées par des habitants des terres polonaises. Il est indéniable que la Première Guerre mondiale s'apparente à un supplice interminable pour les civils. Ce constat est appuyé par les fluctuations observées en matière d'expression d'émotions durant toute la période. Ces sentiments qui, nous l'avons vu, sont nombreux et principalement déplaisants.

Chapitre 2 – Le début de tout

« Même sans la catastrophe qu’il déclencha sur l’Europe, cet été de 1914 nous serait demeuré inoubliable. Car j’en ai rarement vécu de plus luxuriant, de plus beau, je dirais presque de plus estival⁸³ ». Ciel bleu, air doux et journées radieuses sont les mots-clés utilisés par l’écrivain Stefan Zweig pour définir ce mois de juillet 1914. Même le soudain assassinat de l’héritier du trône François Ferdinand et son épouse ne semble pas capable de gâcher le bel été qui a si bien débuté.⁸⁴ Et pourtant, alors que le septième mois de l’année touche à sa fin, la princesse polonaise Maria Lubomirska couche sur le papier ces mots retentissants : « La guerre est probablement déjà inévitable !⁸⁵ ».

Les réactions des individus propulsés dans une sphère de la réalité à laquelle ils ne sont pas préparés demeurent multiples. Elles varient d’un contexte à l’autre et il est essentiel de s’interroger sur ce que signifie *entrer en guerre* pour les personnes qui se qualifient comme Polonais à l’époque. Pour les Français, le mois d’août 1914 représente le moment où le peuple tout entier s’est levé pour combattre l’Allemagne qui l’a attaqué.⁸⁶ Pour les diaristes concernés par cette étude, il est possible de citer trois temps liés à l’arrivée du conflit : le début de la guerre, le début du journal personnel et le début de l’occupation. En réponse à l’éclatement de la guerre, une partie des habitants décide de prendre la plume. Ils ne le savent pas encore, mais une partie d’entre eux vont vivre une expérience spécifique de la guerre : celle de l’occupation. Pour comprendre et appréhender au mieux le contenu des journaux personnels d’occupés, il est inévitable de prendre le temps de se focaliser sur le déroulement de l’instauration de d’un nouveau régime, ainsi que sur les raisons qui ont conduit le diariste à entamer le processus d’écriture.

⁸³ ZWEIG Stefan, *Le Monde d’hier, souvenirs d’un européen*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 255.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 257.

⁸⁵ « Wojna juz chyba nieunikniona ! ». Maria Lubomirska, le 30 juillet 1914.

⁸⁶ BECKER Jean-Jacques, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre : contribution à l’étude de l’opinion publique, printemps été 1914*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 573.

1. LE DÉBUT DU CONFLIT

PARTICULARITÉS DES TERRES POLONAISES FRAPPÉES PAR LA GUERRE

Les journaux personnels étudiés ont la particularité d’être rédigés par des personnes qui reconnaissent appartenir à la nation polonaise. Une nation existe tant que des individus croient appartenir à une communauté dite imaginée. Parmi ceux qui se présentent comme polonais au début de la guerre, certains se considèrent aussi comme apatride, c’est-à-dire qu’ils ne sont défendus par aucun état. Pourtant, les Polonais ont bel et bien participé à cette Grande Guerre.

A. Une nation sans territoire : la « Pologne » avant la Première Guerre mondiale

Cette partie se borne à effectuer une rapide recontextualisation qui aide à comprendre comment on en est arrivé à parler de la Pologne comme étant une « nation sans territoire » et ainsi mettre en évidence les racines de la situation dans laquelle demeurent les Polonais au déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Cent ans de disparition

La dispersion des Polonais sur le territoire de trois Empires rivaux rend leur position unique lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Il est essentiel de considérer toutes les particularités des personnes appartenant à une nation sans territoire et de comprendre l’origine de cette expression.

Depuis le traité de l’Union de Lublin en 1569, le Royaume de Pologne et le Grand-duché de Lituanie forment un seul État : la République des Deux Nations. Malgré le fait qu’il soit clairement stipulé dans le traité que les deux entités ne forment plus qu’un tout inséparable et indistinguishable, chaque moitié de cette nouvelle République possède sa propre nation selon l’acception de ce terme à l’époque. C’est-à-dire que durant la deuxième moitié du 16^e siècle, ces deux nations étaient toutes deux homogènes d’un point de vue ethnique et linguistique.⁸⁷

À la suite de nombreuses invasions et d’un affaiblissement du pouvoir polonais, Catherine II de Russie, Marie-Thérèse d’Autriche et Frédéric II de Prusse signent l’acte de partition de la République des Deux Nations le 5 août 1772. Ce premier partage de la Pologne l’ampute de trois parties de son territoire ainsi que de la population qui s’y trouve. Après un deuxième partage en 1793, c’est finalement le 24 octobre 1795 que l’accord concernant le troisième

⁸⁷ DABROWSKI Patrice, *Poland. The first thousand years*, Cornell University Press, 2016, p. 125-132.

partage de la Pologne est signé et que le territoire est réparti entre la Prusse, la Russie et l'Autriche. Cette date marque la disparition de la Pologne de la carte pendant plus d'un siècle. Varsovie et la Mazovie font à présent partie du Royaume de Prusse, l'Empire russe s'empare des terres les plus à l'est, tandis que la Mazovie méridionale ainsi que la région de Cracovie sont sous régime autrichien. Les trois puissances mènent un objectif commun : « abolish everything which could revive the memory of the existence of the Kingdom of Poland ».⁸⁸

Alors que Napoléon a rétabli un ensemble territorial du nom de Pologne, son invasion manquée de la Russie et sa défaite ont imposé une restructuration de l'Europe. Au congrès de Vienne en 1815, la région est réorganisée en plusieurs entités. Une partie des Polonais demeure dans le nouveau Royaume du Congrès (aussi appelé Royaume de Pologne), qui devient un État satellite de l'Empire russe. La Galicie demeure une possession austro-hongroise. Le Grand-Duché de Posen devient une province autonome du Royaume de Prusse. Cracovie est une ville libre sous protectorat des Empires russe et autrichien et du Royaume de Prusse.⁸⁹ Rapidement, à la suite des insurrections polonaises, le Royaume du Congrès perd son autonomie en 1831, la ville libre de Cracovie est annexée par l'Empire d'Autriche en 1846 et le Grand-Duché de Posen devient une simple province du royaume de Prusse en 1848⁹⁰. Plus le 19^e siècle se poursuit, plus la Russie et la Prusse souhaitent effacer les spécificités des Polonais et les assimiler de façon forcée au reste de leur territoire. La situation est différente en Autriche-Hongrie, où avec l'arrivée de François-Joseph à la tête de la monarchie, les Polonais disposent d'une certaine autonomie qui leur permet de mettre en place une administration polonaise et de participer aux décisions gouvernementales.⁹¹

Néanmoins, à Vienne et tout au long du 19^e siècle, la question polonaise interpelle les Européens : le plus important était l'équilibre entre les grandes puissances ; mais qu'en est-il des droits historiques de la Pologne, ou même du droit des nationalités ?⁹²

⁸⁸ DABROWSKI Patrice *Op. cit.*, p. 291.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 309-311.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 317-328.

⁹¹ SZYMCZAK Damian, *Op. cit.*, p. 34.

⁹² DAVION Isabelle, KŁOCZOWSKI Jerzy et SOUTOU Georges-Henri, *La Pologne et l'Europe : du partage à l'élargissement (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 7.

Une histoire nationale peu ordinaire

« Situé en Pologne, c'est-à-dire nulle part. », c'est ainsi qu'Alfred Jarry introduit le cadre spatial de sa pièce de théâtre *Ubu Roi*.⁹³ Aucune autre phrase ne définit mieux la situation de la Pologne durant les cent années qui précèdent la Grande Guerre. L'histoire nationale de la Pologne, pays âgé de plus de mille ans, ne correspond pas aux histoires nationales ordinaires. Plus grand pays d'Europe continentale au début des Temps modernes, elle disparaît ensuite de la carte pendant plus de cent ans.

Qui sont donc les Polonais et quelles sont les caractéristiques nécessaires pour être défini comme tel ? Au vu du contexte, les réponses à ces questions sont loin d'être évidentes. La définition de ce qu'est un « Polonais » a varié au fil des années et de son histoire. Le territoire que l'on peut qualifier de polonais se définit principalement par son caractère multiethnique et multiconfessionnel.⁹⁴ Durant l'ère post-impériale, l'auto-détermination des peuples était en plein développement. Dans le cas des habitants situés sur le territoire de la future Pologne, la tâche d'unification nationale demeure particulièrement fastidieuse.⁹⁵ Ainsi, il est faux de penser que sous la dénomination « Polonais » demeurent uniquement des personnes d'ethnicité polonaise, des catholiques romains ou des personnes parlant la langue polonaise. Avant la partition de la Pologne, la population du pays était composée de personnes aux identités diverses : Polonais, Lituanais, Ruthènes, Arméniens, Juifs, etc.

D'un autre point de vue, sous le terme « Polonais » sont rassemblés des individus qui pourraient être qualifiés de Russes, Prussiens ou Autrichiens durant le 19^e siècle. Les Polonais qui nous intéressent ici se situent au croisement des frontières de trois territoires de l'époque. Mais comment se représentent les Polonais dans cette situation ? Dans quelle mesure se sentent-ils les sujets de l'autorité qui les gouverne ? La majorité des citoyens polonophones des empereurs et du roi de Prusse possèdent un sentiment national et se définissent comme principalement « Polonais ». Ces derniers se rassemblent autour de la mémoire de ce 19^e siècle marqué par le martyre de la nation. Privée de son propre État pendant plus de cent ans, la mémoire de la génération du début du 20^e siècle est marquée par le traumatisme des faux espoirs suscités par Napoléon Bonaparte, de la répression des mouvements d'indépendance et des projets de

⁹³ DABROWSKI Patrice, *Op. cit.*, p. 6.

⁹⁴ DABROWSKI Patrice, *Op. cit.*, p. 7.

⁹⁵ LABBÉ Morgan, « 8 : National indifference, statistics and the constructivist paradigm. The case of the Tutejsi ('the people from here') in interwar Polish censuses », dans VAN GINDERACHTER Maarten et FOX Jon, *National indifference and the history of nationalism in modern Europe*, Londres, Routledge, 2019, p. 161.

germanisation ou de russification. Les Polonais ne désespèrent cependant pas de retrouver un jour leur indépendance, qui ne peut se faire que par la guerre comme l'annonce le célèbre poète polonais Adam Mickiewicz dans sa *Litanie des pèlerins*⁹⁶ : une « guerre générale pour la liberté des peuples ».⁹⁷

La conscience nationale polonaise se développe durant ces années-là, mais de manière inégale en fonction du système sous lequel elle évolue. En effet, les États reconnaissent de manière différente la nationalité polonaise. La situation en Autriche est tout à fait contraire à celle que l'on retrouve en Prusse et en Russie au même moment.

Lorsque les hostilités débutent en 1914, la Pologne est un territoire morcelé dont les habitants sont répartis sous la domination de plusieurs puissances étrangères. De ce fait, la date de 1914 ne semble jouer qu'un rôle subalterne. Elle ne représente pas de rupture – à quelques nuances près – avec l'occupation impériale qui dure depuis le siècle précédent. En d'autres termes, le début de la guerre semble n'apporter qu'un déplacement des zones de domination étrangère. Néanmoins, il demeure essentiel d'essayer de remarquer les répercussions de l'arrivée de la guerre pour les habitants polonais en prenant en considération les tumultes du siècle passé. En effet, les Polonais sont des centaines de milliers à s'engager comme conscrits – et parfois comme volontaires – au sein des armées belligérantes, les civils font quant à eux l'expérience d'un nouveau régime. Peu imaginent la gravité de la situation et de quelle manière leur quotidien va être bouleversé. Les premières lignes d'un journal intime contiennent souvent le secret de son origine.⁹⁸ Ici, il s'agit de l'arrivée d'un événement collectif malheureux dans la vie des diaristes.

⁹⁶ MICKIEWICZ Adam, *Livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais*, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 139.

⁹⁷ SZYM CZAK Damian, *Op. cit.*, p. 33.

⁹⁸ LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Un journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003, p. 78.

2. LE DÉBUT DU CARNET

LES HABITANTS DES TERRES POLONAISES HAPPÉS PAR LA GUERRE

La Première Guerre mondiale a provoqué une véritable explosion de l'écriture populaire. La nouveauté déconcertante des événements et le taux d'alphabétisation croissant dans toute l'Europe ont favorisé l'émergence d'un phénomène sans précédent, et unique à bien des égards : des millions d'individus, aux cultures et aux chemins de vie différents ont décidé de prendre des notes au sujet du même macro-événement.⁹⁹ Cette partie propose de se focaliser sur le moment de la première prise de notes et les raisons précises qui ont conduit les diaristes polonais à prendre la plume.

A. Prendre la plume

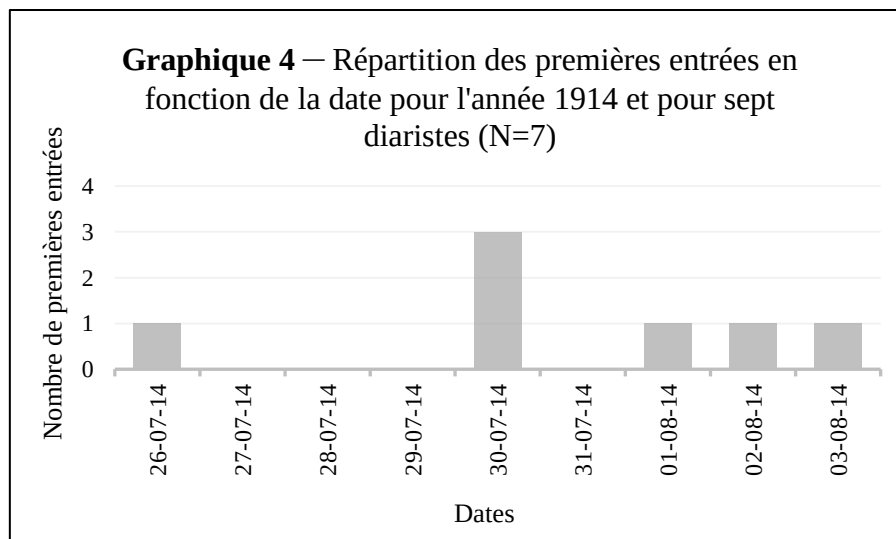
En ce début d'août 1914, nombreux sont ceux qui ne se rendent pas compte de l'importance de cette date et du tournant qu'elle constitue dans leur vie. Peu nombreux sont ceux qui, comme Janina Gajewska, ont cru que l'assassinat de Sarajevo pourrait déboucher sur ce qui deviendra la Première Guerre mondiale. Le 2 août 1914, la diariste âgée de 28 ans se trouve chez elle à Varsovie lorsqu'elle évoque cet événement :

« L'Autriche, après l'assassinat connu de l'héritier du trône et de sa femme à Sarajevo, a envoyé à la Serbie une note très énergique avec la tâche d'accepter les conditions lourdes qui y sont données dans les quarante-huit heures. [...] Il semblait pourtant qu'une telle querelle serait certainement réglée pacifiquement. L'Angleterre et l'Italie ont commencé à faire de la médiation. Dimanche, il y a une semaine, nous étions encore avec papa au concert des Namyslowski, à côté, dans la vallée, et nous étions encore pleins des meilleures pensées¹⁰⁰ ».

La surprise et le choc n'en sont que plus brutaux. Peu imaginent la gravité de la situation et de quelle manière leur quotidien va être bouleversé. Des millions de personnes se retrouvent subitement embarqués dans une spirale de la terreur et de l'inconnu. Alors qu'elle ne sait pas de quoi sera fait leur lendemain, une partie de la population européenne décide au même moment d'entamer la rédaction d'un journal personnel.

⁹⁹ MAZZINI Federico, *Op. cit.*, p. 1.

¹⁰⁰ « Austria, po wiadomym morderstwie następcy tronu i jego żony w Serajewie, przesyłała Serbii bardzo energiczna notę z zadaniem przyjęcia podanych w niej ciężkich warunków w ciągu czterdziestu ośmiu godzin. [...] Zdawało się jednak, że taki zatarg będzie na pewno pokojowo załatwiony. Anglia i Włochy zaczęły pośredniczyć. W niedzielę, tydzień temu, byliśmy jeszcze z Tatusiem na koncercie Namyslowskich, obok, w Dolinie, i byliśmy jeszcze pełni najlepszej myśli ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.



Sur les huit diaristes qui composent le corpus de source étudié, sept d'entre eux ont débuté leur journal personnel entre le 26 juillet et le 3 août 1914.¹⁰¹ Michał Brensztejn est le seul diariste à prendre la plume bien plus tardivement, le 5 mai 1915. De manière générale, les raisons qui conduisent une personne à commencer à tenir un carnet diffèrent. Pour ceux qui ne sont pas des diaristes invétérés depuis plusieurs années, c'est un élément déclencheur extérieur qui les pousse à prendre des notes quotidiennes – ou presque – dans un cahier. Aucun des diaristes n'exprime explicitement les raisons qui l'ont poussé à entamer le processus d'écriture. L'apparition d'un conflit européen semble être une raison toute trouvée pour entamer un tel exercice. Néanmoins, des causes plus spécifiques peuvent être relevées. La date du début du journal personnel ainsi que le contenu de la première entrée permettent de le deviner.

Les déclarations de guerre

« La situation est grave - mais nous sommes encore de bonne humeur - malgré la nouvelle que l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie¹⁰² ». C'est sur ces mots que débute le journal personnel de Maria Lubomirska le 26 juillet 1914. Il n'est pas rare de voir que les déclarations de guerre successives entre les États servent de raison suffisante pour prendre la plume. Deux jours plus tard, le 28 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie déclare officiellement la guerre à la Serbie. Les nouvelles se diffusent rapidement. Le bruit de l'ultimatum de quarante-huit heures lancé à la Serbie le 23 juillet, ainsi que l'annonce de la mobilisation générale du même pays le 25 juillet 1914, n'offrent que très peu de possibilités quant au déroulement de la

¹⁰¹ Michał Brensztejn prend la plume le 5 mai 1915. Il n'est pas représenté sur le *Graphique 1* pour permettre une meilleure lecture des résultats. Pour le détail des données du *Graphique 4*, voir annexe 4.

¹⁰² « Położenie jest poważne – ale jeszcze jesteśmy dobrej myśli - pomimo wiadomości, że Austria Serbii wypowiedziała wojnę ». Maria Lubomirska, le 26 juillet 1914.

suite des évènements. Il est tout de même surprenant que la diariste évoque de manière anticipée la première déclaration de guerre d'un conflit qui va durer plus de quatre ans, alors qu'elle se situe à des milliers de kilomètres du théâtre des opérations. Le fait qu'elle choisisse de débiter son carnet à ce moment précis souligne l'importance d'un tel évènement, elle l'exprime elle-même sans équivoque dans le précédent extrait où elle qualifie la situation de « grave¹⁰³ ». Néanmoins, la diariste ne semble pas plus inquiétée que cela par la situation. Malgré la gravité du contexte dans lequel elle évolue à présent, elle précise que cela n'atteint pas son humeur qui reste « bonne¹⁰⁴ ».

Entre la fin juillet 1914 et le début du mois d'août de la même année, les déclarations de guerre entre les États de l'époque se succèdent à une vitesse effrénée. Les réactions face à ces annonces ne suscitent pas les mêmes réactions chez tous les Polonais étant donné leur situation très spécifique. Ainsi, si Maria Lubomirska mentionne la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie dans les premières lignes de son journal, le journaliste Stanisław Cywiński, accorde davantage d'importance à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Il en va de même pour l'autre habitante de Varsovie, Janina Gajewska qui débute son journal personnel le 2 août 1914, soit le lendemain de la déclaration : « Aujourd'hui au matin, un important et extraordinaire complément d'information est sorti ce matin : l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. Si quelqu'un avait encore des espoirs de paix, cette annonce leur a porté le coup de grâce¹⁰⁵ ». La diariste ne commence pas son journal sur ces mots, il faut attendre qu'elle relate les évènements politiques des jours qui précèdent avant qu'elle fasse mention de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Nous y reviendrons plus tard, mais une deuxième raison peut expliquer le début de prise de notes de Janina Gajewska. C'est le même évènement qui conduit Stanisław Cywiński à entamer le processus d'écriture. En tant que sujets de l'Empire russe, cet évènement touche plus directement ces trois diaristes. L'annonce laisse le journaliste et écrivain de Vilnius sans voix.

¹⁰³ « Powazne ».

¹⁰⁴ « Dobrej ».

¹⁰⁵ « Dzisiaj z rana wyszedl przede wszystkim wazny dodatek nadzwyczajny : Niemcy wypowiedzialy wojne Rosji. Jezeli ktos mial jeszcze jakie nadzieje co do pokoju, to to obwieszczenie bylo dla nich ostatnim ciosem ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

Il décide alors de commencer à mettre par écrit ce qu'il n'arrive pas à exprimer tout haut le 3 août 1914 :

« J'étais entre le 11 (24) juin et le 22 juillet (4 août) à Poladze ; après la déclaration de guerre, nous sommes venus ici - avec de terribles problèmes. Lorsque j'ai lu la dépêche : "L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie", quelque chose a éclaté dans ma tête : mes yeux se sont ouverts en grand et je ne pouvais pas comprendre dans quelle sphère de la réalité j'étais passé¹⁰⁶ ».

La princesse Lubomirska présente une réaction similaire un jour avant, le 2 août 1914 : « La guerre ! La guerre ! Nous empruntons le "*Kurier Poranny*" taché à une dame du buffet et je le avec émotion la déclaration de guerre à la Russie par Pourtalés, l'ambassadeur allemand à Pétersbourg - puis la mobilisation générale en France¹⁰⁷ ». La déclaration de guerre de l'Allemagne à l'État dont ils sont sujets suscite en eux des émotions, dont le type n'est pas précisé par la princesse polonaise. Pour Stanisław Cywiński, l'annonce peut s'avérer tellement choquante qu'elle semble irréelle. Tandis que pour Janina Gajewska, la brutalité de cette nouvelle met un terme à ses espoirs de paix. Même si le caractère polonais prime sur leur appartenance à l'Empire russe du point de vue de leur identité, les diaristes se sentent donc davantage concernés par l'entrée en guerre de l'autorité qui les gouverne. La réaction très positive de Maria Lubomirska lorsqu'elle évoque la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie le démontre aussi.

Les déclarations de guerre entre les pays semblent être la raison la plus évidente de prendre la plume. Ces proclamations qui marquent l'entrée en guerre des nations ne sont pas forcément l'élément le plus éminent pour tous les civils. Rappelons que seuls trois des huit diaristes ont entamé la rédaction de leur journal pour cette raison. Quels sont les autres facteurs qui interviennent au début de la guerre et qui peuvent mener à une prise de notes quotidienne ?

¹⁰⁶ « Bylem pomedzy 11 (24) czerwca a 22 lipca (4 sierpień) w Poladze ; po wypowiedzeniu wojen przyjechalismy – ze strasznymi tarapatami – tu. Gdy przeczytałem depesze : « Niemcy wypowiedziały wojnę Rosji » - w głowie mej jakdyby coś pekło : szeroko otworzyłem oczy i nie mogłem zrozumieć, do jakiej sfery rzeczywistości się przeniosłem ». Stanisław Cywiński, le 3 août 1914 (CYWIŃSKI Stanisław, *Kartki z pamiętnika (1914–1920)*, Vilnius, 1931).

¹⁰⁷ « Wojna ! Wojna ! Pozyczamy poplamiony "*Kurier Poranny*" od damy przy bufecie i czytam z przejęciem o wypowiedzeniu wojny Rosji przez Pourtalésa, ambasadora niemieckiego w Petersburgu - dalej o powszechnej mobilizacji we Francji ». Maria Lubomirska, le 2 août 1914.

La mobilisation

Au même moment, la guerre montre son premier visage, celui de la séparation avec le départ des hommes. L'entrée en guerre est en effet aussi révélée par l'annonce soudaine de la mobilisation. Les hommes des différentes nations sont appelés à se présenter à leur commune. Tous les États essaient de mobiliser les hommes adultes pour servir sous les drapeaux. Certains restent néanmoins derrière les lignes de combats : ceux dont la présence demeure indispensable dans la vie quotidienne et ceux considérés comme inaptes au service militaire. Ces derniers doivent faire face à la stigmatisation et à l'idée du soldat comme seul protecteur des civils durant la guerre.¹⁰⁸ Le départ et plus tard, l'absence d'une partie de la population sont un élément caractéristique du début du conflit. Ainsi, la moitié des diaristes ont pris la plume après la proclamation de la mobilisation russe entre le 30 juillet et le 1^{er} août 1914, soit deux jours après la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. Tous les quatre ont comme point commun le fait de résider dans des territoires situés plus au sud de Varsovie et possédés par la Russie ou l'Autriche-Hongrie. La mobilisation est visible par les civils. L'annonce engendre une atmosphère de peur au sein de la population comme l'exprime le 30 juillet le prêtre de Sandomierz, Józef Rokoszny : « À Koprzywnica, la nouvelle s'est répandue que la Russie a annoncé la mobilisation. [...] Trafic et peur¹⁰⁹ ». En réponse à la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie le 28 juillet 1914, la mobilisation sur le territoire de l'Empire russe est annoncée le 30 juillet 1914. Ludwika Ostrowska vivant dans cet empire et Helena Kozicka dans l'Empire austro-hongrois, décrivent la même scène de désordre et de confusion créée par le départ des hommes alors qu'elles résident de part et d'autre de la frontière d'états ennemis. Helena Kozicka dépeint ainsi la situation de désordre qui règne dans les rues de Tarnopol le 4 août 1914 :

« Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ! Depuis l'annonce de la mobilisation, la ville est en ébullition, et à la gare, que je regarde de ma fenêtre, des scènes incroyables se déroulent. La foule des conscrits envahit la plate-forme en une vague grise et mouvante et l'air résonne des cris, des querelles et des chants des conscrits et des gémissements des femmes¹¹⁰ ».

¹⁰⁸ PROCTOR Tammy, *Civilians in a World at War, 1914-1918*, New-York, New-York University Press, 2010, p. 4.

¹⁰⁹ « W Koprzywnicy rozeszła się wiadomość, że Rosja ogłosiła mobilizację. [...] Ruch i strach. » Józef Rokoszny, le 30 juillet 1914.

¹¹⁰ « Co się dzieje, co się dzieje! Od chwili ogłoszenia mobilizacji zakotłowało się w mieście a na dworcu, na który patrzę z moich okien, odgrywają się sceny niebywale. Tłumy powołanych zalewają peron ruchomą szarą falą a powietrze rozbrzmiewa krzykiem, kłótniami i śpiewami poborowych i zawożeniem kobiet. » Helena Kozicka, le 4 août 1914.

Dans ce dernier extrait, il est tout à fait pertinent de se focaliser sur le choix des termes posé par la diariste : ébullition, vague, cris, querelles, chants, gémissements. Même si aucune émotion n'est exprimée explicitement, les mots utilisés permettent de s'immerger dans l'atmosphère de ce moment particulier. Les bruits et les sons sont décrits avec précision, ce qui laisse imaginer au lecteur le chaos ambiant dans lequel sont plongés les civils. Ludwika Ostrowska est la témoin des mêmes scènes de départ de l'autre côté de la frontière dès le 30 juillet 1914 :

« Le lendemain, après une messe solennelle et endeuillée, les réservistes se mettent en route. Il n'y a pas de résistance. Anton Jakubowski, le gardien de jardin, laisse sa femme et 3 enfants, Jan Górnik, le gardien de cuisine - 5 enfants, Wiśniewski, le gardien de ferme - 5 enfants. À Piotrków, il y en aurait eu 15 000 en grand désordre ; ils n'ont reçu ni armes, ni uniforme, ni aucune nourriture¹¹¹ ».

Alors du côté de l'Empire russe, la diariste insiste sur la tristesse la séparation des hommes et leur famille, ainsi que du manque d'organisation en ce qui concerne leur départ. Si le style de la sujette russe est plus tranquille que celui d'Helena Kozicka, le fait que Ludwika Ostrowska insiste sur le nombre d'enfants et de femmes privés de leur père et de leur époux renforce le sentiment d'explosion des foyers à la suite de l'annonce de la mobilisation.

À l'exception des deux diaristes de Vilnius, la mobilisation est une cause directe de l'expression de nombreux sentiments. Stanisław Cywiński et Michał Brensztejn n'évoquent pas cet épisode pourtant spécifique à l'état de guerre. Il est possible de se demander s'il existe une différence de genre par rapport à l'expression d'émotions causées par la mobilisation. Les cinq femmes de ce corpus de documents personnels semblent très affectées par le départ des hommes en direction des lieux de combat. Néanmoins, le prêtre de Sandomierz, Józef Rokoszny, décrit les mêmes scènes de séparation dans sa ville du sud du Royaume de Pologne le 1^{er} août 1914 : « Pleurs d'hommes et de femmes, lamentations et bras qui tombent. Consternation en ville et tristesse générale. Mais les appelés s'en vont paisiblement¹¹² ».

¹¹¹ « Nazajutrz, po uroczystej, żałosnej mszy świętej, wyruszają rezerwiści. Oporu żadnego nie ma. Z na-szej służby idzie Antoni Jakubowski, stróż ogrodowy, zostawiając żonę i 3 dzieci, Jan Górnik, stróż kuchenny – 5 dzieci, Wiśniewski, stróż folwarczny – 5 dzieci. W Piotrkowie było ich podobno 15000 w wielkim nieporządku; nie dano im ani broni, ani munduru, ani żadnego utrzymania ». Ludwika Ostrowska, le 30 juillet 1914.

¹¹² « Placz mezczyzn i kobiet, lament i łamanie rak. Konsternacja w miasteczku i powszechny smutek. Ale wezwani ida spokojnie ». Józef Rokoszny, le 1^{er} août 1914.

Les émotions que la mobilisation suscite sont presque exclusivement déplaisantes. Un mélange de peur, d'anxiété et de tristesse caractérise l'état d'esprit de Maria Lubomirska et des civils de Varsovie lors de l'annonce du départ des hommes décrit par la diariste le 31 juillet 1914 : « Demain matin, tous les trois : Mateusz, Szczepann, Karol partent à l'armée, avec un grand nombre de nos gardes-chasse, de nos stagiaires, etc. Je les ai pleurés de tout cœur et je suis profondément émue par l'horreur de la situation, par le cataclysme qui se prépare¹¹³ ». Il est difficile pour les personnes qui restent chez elles d'être séparées des hommes qui étaient quotidiennement présents dans leur vie. D'autant plus au vu de l'incertitude de la situation vers laquelle ils se rendent. Tous pensent à ces hommes qui sont des pères, des maris, des frères, des fils au destin incertain, mais qui se dirigent vers un danger certain : « Dans toute la ville, il y a des scènes de désespoir, à cause de la conscription des pères, des maris, des frères. Dans l'église aujourd'hui, la moitié des femmes ont les yeux qui pleurent¹¹⁴ ». Dans les deux extraits précédents, la mobilisation suscite de la tristesse. Tous les six diaristes expriment explicitement cette émotion lorsqu'ils évoquent la mobilisation. Ces hommes laissent derrière eux maisons, familles et femmes en pleurs.

Jadwiga Rutkowska fait aussi partie des diaristes qui prennent la plume à l'annonce de la mobilisation. Elle se situe dans la ville de Lvov, en Galicie sous domination austro-hongroise à ce moment-là. En 1914, la diariste a 12 ans. Son jeune âge offre d'autres réactions lors de l'entrée en guerre. La mobilisation entraîne la fermeture de son école. Cela démontre à quel point cette annonce bouleverse le quotidien des civils et même celui des enfants. Même si la jeune diariste ne se rend pas directement compte de la gravité de la situation, elle constate tout de même qu'il s'agit d'un événement assez conséquent pour interrompre sa scolarité. L'arrivée de la guerre perturbe la vie quotidienne des civils à tous les niveaux. Ainsi, elle exprime une grande joie de ne plus devoir suivre de leçons le 30 juillet 1914 : « Il y a déjà une mobilisation écrite dans tous les journaux. Donc, une déclaration de guerre. À la vôtre ! Cela m'a rendue très heureuse. Les écoles seront fermées, c'était ma première pensée. Et en sautant dans la pièce, j'ai tapé dans mes mains¹¹⁵ ». Néanmoins, c'est lorsqu'elle est directement confrontée aux conséquences de la mobilisation que la jeune diariste prend conscience de la l'ampleur

¹¹³ « Jutro rano wszyscy trzej: Mateusz, Szczepan, Karol ida do wojska wraz z licznym zastępem naszych gajowych, probków itd. Serdecznie się nad nimi splakałam i przejęta jestem do głębi grozą sytuacji, ogromem kataklizmu, który się gotuje ». Maria Lubomirska, le 31 juillet 1914.

¹¹⁴ « W całym mieście odgrywają się sceny rozpacz, z powodu poboru do wojska ojców, mężów, braci. W kościele dzisiaj połowa kobiet miała zplakane oczy ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

¹¹⁵ « Jest już mobilizacja wypisana we wszystkich gazetach. A więc wypowiedzenie wojny. Wiwat ! To mnie bardzo ucieszyło. Szkoły będą zamknięte, było pierwsza moja myśl. I skaczac po pokoju, klaskałam w dłonie ». Jadwiga Rutkowska, le 30 juillet 1914.

dramatique de la situation quelques semaines plus tard. En effet, les hommes de sa famille, son père et son frère ont prêté serment à l'empereur d'Autriche et sont partis combattre sur le front de l'Est. Leur départ provoque une grande tristesse chez la diariste : « Je ne décrirai pas l'adieu. Ce serait trop triste. Je ne pouvais pas croire que Staszek¹¹⁶ partait et je pensais sans cesse qu'un obstacle se dresserait sur son chemin, ce qui l'obligerait à rentrer chez lui¹¹⁷ ».

La mobilisation n'est pas l'occasion d'élans d'enthousiasmes et d'excitation pour les diaristes polonais et la population de manière générale. Dans d'autres pays comme en France, l'annonce de la mobilisation n'est pas une bonne nouvelle non plus. Les hommes de la nation apprécient peu d'être appelés à la guerre. Les sentiments ne sont pas homogènes, mais les enthousiastes constituent qu'une faible minorité.¹¹⁸ Pour les Polonais sans nation, il est d'autant plus difficile de voir ces hommes partir servir sous des drapeaux qui ne les représentent pas forcément. Néanmoins, dans les extraits qui mentionnent la mobilisation, les hommes semblent accepter leur sort de manière résignée. Les réservistes chantent et s'en vont paisiblement sans présenter de visages joyeux pour autant. À Varsovie, Maria Lubomirska constate un certain enthousiasme de la part de la population lors du défilé de troupes le 4 août 1914 : « Le soir, de nombreux détachements de l'armée ont défilé sous nos fenêtres, en une longue procession. Ils étaient accompagnés d'une foule enthousiaste, criant hurra ! !! Vive l'armée ! La rue entière a tremblé d'enthousiasme. C'était un spectacle choquant dans cette nuit étoilée - un spectacle nouveau, inattendu¹¹⁹ ». Certaines régions réagissent mieux que d'autres à l'annonce de la mobilisation. L'excitation semble plus significative dans les grandes villes et contraste avec la situation en milieu rural. C'est le cas à Maluszyn et à Sandomierz, deux petites localités sous domination russe en 1914 où résident Ludwika Ostrowska et Józef Rokoszy.

¹¹⁶ Il s'agit du surnom du frère de la diariste, Stanisław Bożywoj Rutkowski, né le 3 juin 1898 à Lvov. *Pamiętnik lwowianki 1914-1919*, Toruń, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 2017, p.44.

¹¹⁷ « Opisować nie będę pożegnania. Byłoby to nadto smutnem. Nie mogłam uwierzyć, że Staszek odjeżdża i ciągle zdawało mi się, że stanie mu na drodze jakaś przeszkoda, która zmusi go do wrócenia do domu ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

Sous l'entrée du 16 août 1914, la diariste prend note des événements qui surviennent les jours et les semaines suivantes jusqu'au 22 juin 1915. Entre ces deux dates, elle ne précise pas la date exacte de ses prises de notes.

¹¹⁸ BECKER Jean-Jacques, *Op. cit.*, p. 575.

¹¹⁹ « Wieczorem szły pod naszymi oknami liczne oddziały wojska, długim korowodem. Towarzyszył im tłum entuzjastyczny, krzycząc hurra!!! Niech żyje armia! Cała ulica drżała zapalem. Wstrząsający był to widok w tę noc gwiaździstą - widok nowy, nieoczekiwany ». Maria Lubomirska, le 4 août 1914.

Néanmoins, le prêtre décrit une scène à la note plus positive le 5 août 1914 à Sandomierz :

« Une foule d'accompagnateurs, des wagons remplis de soldats, une famille saluent chaleureusement un officier, un petit enfant commence à pleurer, les larmes coulent ; l'officier le calme, finalement avant le départ du train, il se tient sur les marches et parle aux personnes rassemblées avec l'idée que nous ne devons pas être tristes, mais joyeux, de cette guerre il ne peut y avoir qu'un avantage pour les Polonais, donc nous allons nous battre pour notre patrie : "la Pologne n'est pas encore morte ! "¹²⁰ il commence, et la foule entière chante après lui, avec cela il dit au revoir au train qui part¹²¹ ».

Certains essaient de remonter le moral des Polonais lors du départ des hommes en mettant en avant la possibilité d'un dénouement heureux pour leur nation.

Dans le cadre des journaux personnels, c'est le bouleversement du quotidien des civils qui conduit le diariste à prendre la plume. Il est possible de remarquer que pour les régions concernées de près par la mobilisation, c'est cet événement qui s'avère être le déclencheur de l'écriture.

La visibilité de la guerre

La mobilisation n'est pas le seul élément qui confronte les civils à la triste réalité de la guerre. Lors des premiers affrontements, les personnes qui ont décidé de prendre la route et de fuir le conflit se mêlent aux soldats fraîchement mobilisés. Ainsi, c'est à la vue de l'arrivée de réfugiés que Michał Brensztejn débute son carnet le 5 mai 1915 : « Le premier train d'environ 50 wagons de marchandises transportant des Juifs de Kaunas et du gouvernorat de Kaunas est passé par Vilnius. Le train s'est arrêté à Nová Vilejka, où les exilés ont installé leur camp¹²² ». Leur apparition rend la réalité de la guerre plus palpable pour les civils qui demeurent éloignés du front et des zones de combat. Les migrations, qu'elles soient volontaires ou non, demeurent l'un des phénomènes qui précèdent l'instauration de l'occupation. Pour les civils proches des lieux de confrontation, une toute autre question se pose : partir ou rester ? Selon les historiens

¹²⁰ « *Jeszcze Polska nie zginęła* », il s'agit de l'hymne national polonais introduit officiellement lors de la réapparition de l'État indépendant en 1918. Créé en 1797 par Józef Wybicki après le troisième partage de la Pologne pour remonter le moral des soldats des légions polonaises qui ont servi avec l'armée révolutionnaire française de Napoléon. Il s'agit de la chanson patriotique la plus populaire auprès des Polonais depuis la fin du 18^e siècle. DĄBROWSKI Patrice, *Op. cit.*, p. 332.

¹²¹ « Tłum odprowadzających, wagony pełne żołnierzy, rodzina żegna oficera serdecznie, małe dziecko zaczyna płakać, łzy się udziela; oficer uspokaja, wreszcie przed odejściem pociągu staje na stopniach i przemawia do zgromadzonych w tym duchu, że nie smuć się nam, ale radować, z tej wojny może być tylko dla Polaków korzyść, idziemy się więc bić za ojczyznę : *Jeszcze Polska nie zginęła !* » zaczyna, a za nim śpiewa cały tłum i tym żegna odjeżdżający pociąg ». Józef Rokoszyński, le 5 août 1914.

¹²² « Przez Wilno przejechał pierwszy pociąg złożony z około 50 wagonów towarowych wywożących Żydów z Kowna i guberni kowieńskiej. Pociąg stanął w Nowej Wilejce, gdzie wygnańcy rozłożyli się obozem ». Michał Brensztejn, le 5 mai 1915.

Andrzej Chwalba et Pierre Gatrell, le nombre de Polonais contraints de quitter leur domicile est supérieur à six millions. En ce qui concerne les régions occupées par l'Autriche-Hongrie, celles-ci sont dépeuplées de plus d'un tiers de leur population au début de la guerre. Les civils ont dû s'adapter aux avancées des armées.¹²³ Les régions occidentales et méridionales de l'espace russe ont aussi vu leurs civils se déplacer vers l'intérieur de l'Empire. La situation se dégrade au printemps et à l'été 1914 lorsque l'armée allemande avance pour finalement occuper toute la Pologne, la Lituanie et une partie de la Biélorussie.¹²⁴ C'est cette situation qui conduit Michał Brensztejn à prendre la plume le 5 mai 1915. Il accorde les premières lignes de son journal personnel aux populations forcées de prendre la fuite vers l'est à la suite de la percée allemande à l'Est. Les émigrés juifs forcés de fuir sont logés dans des camps arrangés. Cependant, leur situation à Vilnius est spéciale. Il s'agit des habitants les plus atteints par la Première Guerre mondiale notamment du point de vue économique, mais surtout parce qu'ils sont davantage suspectés d'espionnage par l'armée russe. Cette paranoïa de l'espion, très répandue en temps de guerre, a entraîné l'évacuation de plusieurs milliers de Juifs vers l'intérieur de l'Empire russe.¹²⁵

En ce qui concerne Janina Gajewska, outre la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, il faut attendre que la diariste prenne conscience de la gravité de la situation pour commencer à écrire. Dans les premières lignes de son journal personnel qu'elle débute le 2 août 1914, on comprend que la diariste ne s'attend pas à un tel enchaînement des événements :

« Je répète une fois de plus que les choses les moins prévues au monde se produisent souvent. Mais ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'une sorte d'avalanche, qui grandit de jour en jour et nous saupoudre d'une poussière de plus en plus épaisse, pour s'effondrer en un instant¹²⁶ ».

Le premier jour de son journal, elle prend la peine de noter l'un après l'autre les événements éminents des jours qui ont précédé le début de l'écriture. Elle évoque ainsi l'assassinat de Sarajevo, l'ultimatum autrichien et la mobilisation générale de l'Empire austro-hongrois. Néanmoins, ce ne sont pas forcément ces événements qui ont lancé le processus d'écriture. Avant d'effectuer la liste de tous ces événements notables, elle écrit : « Je commence par le

¹²³ CHWALBA Andrzej. « Le quotidien difficile des terres polonaises, 1914-1918 », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 260, n° 4, 2015, p. 19.

¹²⁴ GATRELL Peter, *A whole empire walking. Refugees in Russia during World War I*, Bloomington, Presses universitaires de l'Indiana, 2005, p. 17.

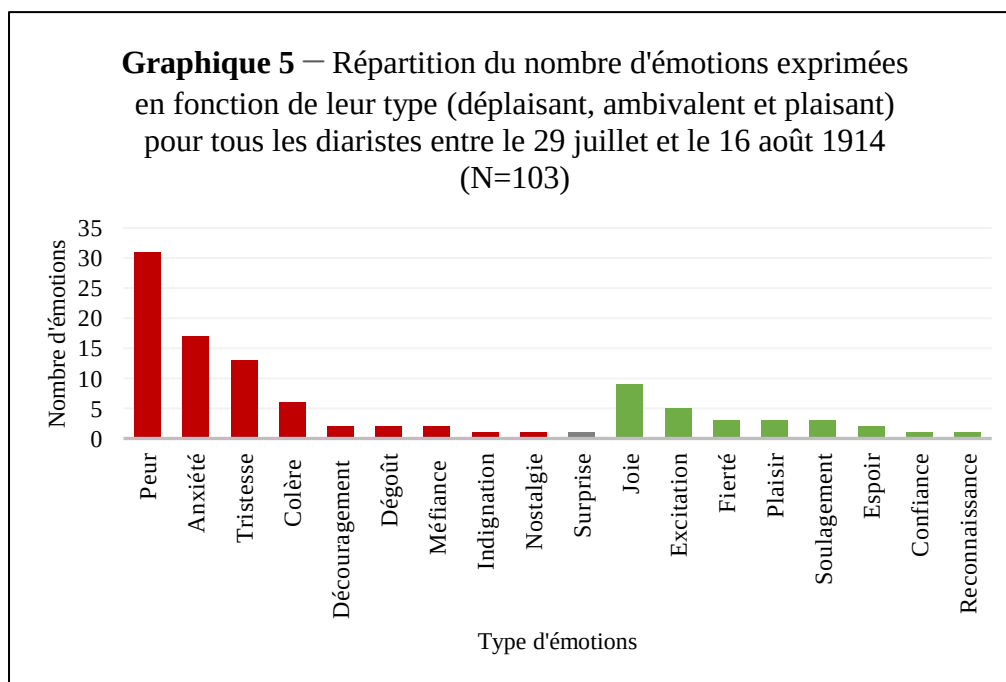
¹²⁵ WEEKS Theodore, « Vilna, Wilno, Vilnius 1863-1939 : Une étude de cas sur les cultures parallèles et sur 'l'Autre' invisible », dans *Revue germanique internationale*, n° 11, 2010, p. 96.

¹²⁶ « Jeszcze raz powtarzam, że na świecie dzieją się najczęściej rzeczy najmniej przewidywane. To jednak, co się dzieje teraz, jest po prostu rodzajem lawiny z dnia na dzień rosnącej i osypującej nas coraz gęstszym pyłem, aby za małą chwilę runąć nam zapewne ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

début. À partir d’aujourd’hui, pendant une semaine, papa et moi serons tous deux en congé, et je désire que cette année ce soit fait correctement et pour de vrai¹²⁷ ». L’arrivée de la guerre force la diariste et son père à prendre des congés. En tant que civile, c’est lorsque la guerre l’empêche de se rendre à son travail où elle se rend de manière quotidienne que la diariste réalise l’importance de ce qui est en train de se dérouler. Comme pour la diariste de Lvov, Jadwiga Rutkowska, c’est la guerre en tant qu’élément perturbateur de son quotidien qui mène au début du processus d’écriture.

B. Climat émotionnel au début de la guerre

Si la majorité des diaristes décident de prendre la plume entre la fin juillet et début août, c’est bien à cause du contexte du moment. Quelle atmosphère trouve son reflet dans les notes des habitants des terres polonaises au moment de coucher leurs premiers mots sur le papier ?



La période qui s’étend du 29 juillet au 16 août 1914 représente le moment où les diaristes expriment des émotions en lien avec l’entrée en guerre, la mobilisation et dans certains cas le risque d’exil.¹²⁸ L’émoi est général, les émotions de toute sorte se mélangent : la tristesse de voir des hommes se diriger vers les zones de combat, l’inquiétude du lendemain et le soulagement de ne pas faire l’expérience de l’exil. Le panel de sentiments exprimés est

¹²⁷ « Zaczynam od poczatku. Od dzis za tydzien mamy oboje z Tatusiem otrzymac urlopy i pragnac w tym roku porzecznie i prawdziwie ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

¹²⁸ Pour le détail des données du *Graphique 5*, voir annexe 4.

diversifié. Des émotions déplaisantes telles que la peur, l'anxiété et la tristesse sont davantage représentées, mais contrebalancées par des émotions plaisantes telles que la joie ou l'excitation, qui restent néanmoins plus minoritaires. La peur et l'anxiété représentent la moitié des émotions consignées durant cette période de bouleversement et de grande inquiétude. Elles sont engendrées par des phénomènes propres au début de la guerre. Les sentiments se mélangent, de manière complémentaire ou en s'opposant. L'arrivée du spectre de la guerre engendre ainsi des émotions propres aux premiers jours du conflit. L'analyse de l'objet des émotions exprimées à ce moment-là permet d'approcher de plus près les pensées qui meublent et traversent les esprits des diaristes.

Tableau 5 – Répartition du nombre d'émotions en fonction de leur objet et de leur type (déplaisant et plaisant) pour sept diaristes entre le 29 juillet et le 16 août 1914 (N = 88)¹²⁹

Type d'émotion Objet de l'émotion	Plaisantes	Déplaisantes	Total
Ennemis		19	19
État de guerre	1	17	18
Mobilisation	4	13	17
Nouvelles	5	4	9
Futur	1	4	5
Alliés	4		4
Soldats	3	1	4
Comportement civils	1	2	3
Pénuries		3	3
Son		3	3
Exil		2	2
Total	19	69	88

De manière générale, les trois quarts des émotions exprimées par les diaristes sont déplaisantes (ce constat a aussi été mis en avant par le *Graphique 1*¹³⁰). Dans un premier temps, les diaristes accordent une place plus ou moins conséquente aux faits de guerre. Les informations qu'ils obtiennent au sujet de ceux qu'ils considèrent comme leurs alliés ou leurs ennemis sont

¹²⁹ Dans ce tableau ont été repris les objets qui concernaient au minimum l'expression de deux émotions. Les cas uniques, mêmes si très peu nombreux, ont été écartés pour permettre une meilleure lisibilité des résultats. Pour le détail des données du *Tableau 5*, voir annexe 4.

¹³⁰ Voir page 23 : *Graphique 1 – Répartition du nombre d'émotions en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N=1639).*

considérées comme éminentes. Au début de la guerre, les civils espérant une guerre courte accordent davantage d'attention aux premières victoires et aux premières défaites. Par la suite, ils se questionnent sur des phénomènes qui caractérisent le début de la guerre : la mobilisation et l'exil. Il n'est pas surprenant de remarquer que la mobilisation est l'objet d'un quart des émotions exprimées au début de la guerre. Les personnes qui entourent les diaristes en ce début de guerre demeurent aussi l'objet d'émotions. L'apparition des soldats dans les rues suscite des sentiments opposés, alors que le comportement des civils est une source de fierté pour certains tels que Janina Gajewska qui l'exprime explicitement le 2 août 1914 : « Jusqu'à présent, on doit admettre avec fierté que Varsovie se comporte avec une dignité calme face à ces événements tragiques. Dans les rues, malgré la circulation accrue, l'ambiance est sérieuse¹³¹ ».

Après la mobilisation, c'est l'état de guerre qui interroge les diaristes et est l'objet de sentiments. Dans les premiers jours de guerre, les auteurs essaient de conceptualiser la nouvelle réalité dans laquelle ils ont été plongés et expriment bon nombre de réflexions à ce sujet-là. Le spectre de la guerre rend soudainement inquiétantes toutes leurs activités quotidiennes et la vie elle-même : « J'ai passé une nuit terrible, sans pouvoir dormir. La terreur de la situation s'est à nouveau emparée de moi. Nous sommes assis ici, comme dans un piège en zone de guerre [...]»¹³². À ce moment-là, pour les diaristes de Varsovie ou de Vilnius, le spectre de la guerre n'apparaît que dans le bouleversement de certains éléments de leur vie quotidienne. Il n'est pas encore question de combats rapprochés ou de présence d'une quantité considérable de militaires. Il n'y a donc pas besoin d'être à quelques dizaines de kilomètres du front pour subir les répercussions de l'état de guerre.

Si le simple fait d'être conscient de la situation engendre autant d'anxiété et de peur, c'est notamment parce que les Polonais s'inquiètent au sujet des futurs possibles : l'avenir du monde, de la jeunesse, leur propre avenir et celui de la Pologne. Le 15 août 1914, Maria Lubomirska évoque l'appel du grand-duc Nicolas adressé la veille aux Polonais :

« J'ai envoyé Róża¹³³ chercher le journal et j'ai commencé à le lire dans mon lit, encore à moitié endormi. L'"Appel aux Polonais" joint ici m'a secoué d'un frisson inhumain,

¹³¹ « Jak dotąd, trzeba z dumą przyznać, że Warszawa w obliczu tych tragicznych wydarzeń zachowuje się ze spokojną godnością. Na ulicach, mimo wzmożonego ruchu, atmosfera jest poważna ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

¹³² « Noc miałam okropną, bez możliwości zmruczenia oka. Znowu mnie opanowała groza położenia. Siedzimy tu, jakby w pułapce na samym terenie wojny [...] ». Maria Lubomirska, le 3 août 1914.

¹³³ Róża – Róża z Branickich Tyszkiewiczowa (1881-1953), il s'agit de la petite sœur de Maria Lubomirska. LUBOMIRSKA Maria, *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*, éd. PAJEWSKI Janusz, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2001, p. 40.

l'émotion de générations figées dans le désespoir. J'ai commencé à lutter contre l'égarement, la méfiance, la foi - j'ai senti des larmes sur mon visage¹³⁴ ».

Le contenu de cet appel sonne comme une promesse d'autonomie¹³⁵ qui n'entraîne pas pour autant un élan d'enthousiasme auprès des Polonais¹³⁶ et de la diariste qui s'inquiète du sort réservé aux générations. Les civils et plus particulièrement les femmes s'inquiètent du sort des jeunes hommes. L'arrivée de la guerre marque l'envolée de la jeunesse qui part se battre sur le front. Mais à cette crainte pour la jeune génération sacrifiée s'ajoute l'espoir. L'espoir d'un avenir meilleur exprimé le 6 août 1914 par Helena Kozicka, sujette de l'empereur d'Autriche : « La guerre ! Que va-t-elle apporter ? Cette incertitude inspire la peur, mais aussi l'espoir d'un avenir meilleur¹³⁷ ». De l'autre côté de la frontière, à Vilnius, Stanisław Cywiński espère un avenir meilleur pour tous les Polonais, avec une Pologne indépendante :

« De grandes choses se passent ! Nous nous sommes habitués au mot "grand", qui pour nous est presque identique à l'irascibilité. Y aura-t-il quelque chose pour nous à partir d'ici ? Je pense que nous sommes menacés par le danger de l'irréalisme : une incapacité à saisir la dimension et l'essence des événements. Il est peut-être encore prématuré de vouloir l'indépendance aujourd'hui. Cependant, ces choses doivent être claires : [...] 3) présenter la question polonaise comme une question internationale [...]»¹³⁸.

Malgré la séparation géographique des deux diaristes, répartis de part et d'autre de la frontière entre l'Empire austro-hongrois et l'Empire russe, tous les deux nourrissent les mêmes espoirs pour ce « nous » qui les inclut eux-mêmes, ainsi que tous les Polonais.

Tous les diaristes ne sont pas aussi optimistes quant à l'avenir réservé aux Polonais. Janina Gajewska fait partie de ces personnes qui remarquent les spécificités et les implications de cette guerre pour les Polonais. Alors à Varsovie, elle est consciente qu'ils servent de frontière entre les états belligérants et que les terres auparavant polonaises seront le terrain d'affrontements sanglants : « Ce qui nous attend, mon Dieu ! Un transfert d'une main à l'autre, un effort économique et beaucoup de sang en vain ! L'avenir ne doit pas être exagéré, mais il faudrait un

¹³⁴ « Poslałam Róze po dziennik i poczelam czytac w łózk, na pół senna jeszcze. Załączone tu "Wezwanie do Polaków" zatrzęsło mnie jakimś nieludzkim dreszczem, wzruszeniem pokoleń zamarłych w beznadziejności. Poczelam walczyć z oszołomieniem, z nieufnością, z wiara - poczułam lzy na twarzy ». Maria Lubomirska, le 15 août 1914.

¹³⁵ SUMPFF Alexandre, *La Grande Guerre oubliée 1914-1918*, Paris, Perrin, 2014, p. 300.

¹³⁶ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 26.

¹³⁷ « Wojna! Co ona przyniesie? Niepewność ta budzi lęk, ale i nadzieję lepszej przyszłości ». Helena Kozicka, le 6 août 1914.

¹³⁸ « Wielkie rzeczy się dzieją! Myśmy już odwykli od tego słowa: wielki! jest ono dla nas niemal iden- tyczne z irazese. Czy coś stąd dla nas będzie? Sadzę, że grozi nam niebezpieczeństwo irrealizmu: niezorientowanie się w wymiarze i istocie wypadków. Bodaj, że chcieć dziś niepodległości jeszcze przed- wcześniej. Takie jednak rzeczy winny być jasne: [...] 3) postawić sprawę polską jako międzynarodową [...] ». Stanisław Cywiński, le 3 août 1914.

miracle pour que quelque chose de bon sorte de cette tourmente pour nous¹³⁹ ». En effet, d'après Andrzej Chwalba, 95% du territoire correspondant à la République des Deux Nations a été directement touché par les opérations de guerre. Tous les habitants de la future Pologne indépendante sont happés par la guerre et même à plusieurs reprises pour certains.¹⁴⁰ Elle ne le sait pas lorsqu'elle l'écrit, mais Janina Gajewska utilise très justement l'expression de « transfert d'une main à l'autre » le 2 août 1914.

Immergés dans ce chaos émotionnel, les diaristes ne sont pas moins affectés par le bouleversement de cet été 1914 malgré le fait que leur nation soit répartie entre trois États. Les déclarations de guerre, la proclamation de la mobilisation générale, ainsi que l'apparition de réfugiés sont autant d'éléments perturbateurs de la vie quotidienne des diaristes. Tous ces bouleversements sont à l'origine du processus d'écriture. Des hommes et des femmes vont ainsi conter leurs malheurs personnels, mais aussi chroniquer des aventures collectives : celle de la guerre, et ensuite de l'occupation. Cette expérience identique de la guerre connaît néanmoins des variations en fonction de la zone concernée. Si tous les civils prennent connaissance du début de la guerre au même moment, tous ne doivent pas affronter l'occupant de manière si précoce. En quelques jours seulement, les diaristes sont submergés par une vague de sentiments, où des émotions à priori opposées sont ressenties au même moment et causées par le même évènement.

¹³⁹ « Cóż to nas czeka, mój Boże ! Przerzucenie z jednych rak w drugie, wysilek ekonomiczny i morze krwi na marne wylanej ! Nie można przesadzać przyszłości, ale trzeba by chyba cudu, żeby z tej zawieruchy coś dobrego dla nas wypadło ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

¹⁴⁰ CHWALBA Andrzej, *Op. cit.*, p. 19.

3. LE DÉBUT DE L'OCCUPATION

L'INSTAURATION D'UN NOUVEAU RÉGIME

Les huit diaristes font l'expérience de la vie sous occupation durant une période plus ou moins longue répartie sur ces quatre années de guerre. Dans cette partie, il est question de se focaliser sur les jours qui précèdent directement l'arrivée de l'envahisseur et le climat émotionnel ambiant lors des premiers jours de son installation. L'intérêt est porté sur cette étape de transition qui fait passer l'ennemi du statut d'envahisseur à celui d'occupant.

A. L'ennemi arrive

Définir l'ennemi est un processus inévitable en temps de guerre auquel les forces en présence consacrent pléthore de moyens. La propagande est un élément clé qui est utilisé pour mobiliser les soldats, mais aussi les civils. L'État dessine le visage d'un ennemi qu'il faut combattre en s'unissant. Tous les diaristes mentionnent un adversaire et des alliés dans leur journal personnel, et ce dès l'apparition du spectre de la guerre. Cependant, la notion d'ennemi n'est pas évidente lorsqu'il est question des terres polonaises. Inutile de rappeler que les Polonais disposent de très peu – voire pas – d'autonomie en fonction de l'autorité qui les gouverne, et qu'ils n'ont donc déclaré la guerre à aucun autre état qui ferait de lui son ennemi « officiel ». Dans les parties annexées par le Royaume de Prusse et l'Empire autrichien, l'adversaire à combattre demeure l'Empire russe. Naturellement, dans les parties sous domination russe au début de la guerre, l'Allemagne est désignée en tant qu'adversaire. Mais il est difficile d'établir à quel point les habitants polonais adhèrent à cette vision de l'ennemi imposée par une autorité étrangère. L'adhésion ou non de la population polonaise à ce point de vue dépend notamment du degré de reconnaissance de la nationalité polonaise au sein de ces états.¹⁴¹

En ce qui concerne la Cisleithanie, les Polonais disposaient d'une pleine autonomie culturelle dans la région de la Galicie où vivent Jadwiga Rutkowska et Helena Kozicka. Il n'est pas étonnant que les sujets polonais de cette région demeurent les plus enclins à reconnaître l'autorité dominante comme étant leur patrie. De ce fait, ces habitants sont aussi plus disposés à reconnaître celui qu'ils appellent *Moskala*¹⁴² comme ennemi, tel que l'écrit Helena Kozicka le 26 août 1914 alors sous occupation russe : « Ainsi, malgré les assurances des autorités

¹⁴¹ SCHRAMM Tomasz, « Les Polonais : citoyens des états belligérants », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 260, n°4, 2015, p. 5.

¹⁴² Le Moscovite.

autrichiennes que les Russes ne mettraient pas les pieds à Tarnopol, les Moscovites parcourent la ville, il n'y a aucun signe des Autrichiens et nous sommes laissés à la merci et à la défaveur de l'ennemi haï¹⁴³ ».

Les six autres diaristes font partie de ce qu'on peut appeler la Pologne russe qui comprend en réalité deux parties bien distinctes. Au déclenchement de la guerre, rappelons que deux diaristes, Stanisław Cywiński et Michał Brensztejn, résident à Vilnius, capitale provinciale russe du gouvernement de Vilnius. Quant aux quatre derniers diaristes, ils se situent dans le Royaume de Pologne qui a perdu toute autonomie et qui subit une forte russification. Privée du semblant de liberté que François-Joseph accorde à ses sujets polonais en Autriche-Hongrie, la population polonaise sous domination russe présente des avis plus contrastés vis-à-vis de l'autorité tsariste. Il est alors difficile d'établir un adversaire dans ces régions. Rappelons que Janina Gajewska évoque de la satisfaction lors de la fuite des hauts fonctionnaires russes de Varsovie à la suite de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Néanmoins, ces sentiments antiruses ne signifient pas de l'autre côté une germanophilie évidente. Alors qu'elle réside aussi à Varsovie, Maria Lubomirska défend une autre opinion par rapport aux Russes le 3 août 1914 : « Après tout, il s'agit d'un combat entre deux races qui luttent depuis longtemps. Il est impossible de ne pas souhaiter la victoire aux Slaves !¹⁴⁴ ». Il est important de ne pas oublier que la diariste est la femme de Zdzisław Lubomirski, figure politique influente de la ville et membre du Comité civique de la ville de Varsovie¹⁴⁵ créé le 3 août. Il est proche des autorités russes dans la Pologne du Congrès.¹⁴⁶ De l'extérieur, les habitants de Varsovie renvoient l'image de fervents russophiles.

¹⁴³ « Oto więc, pomimo zapewnień władz austriackich, że noga rosyjska nie stanie w Tarnopolu, Moskale snują się po mieście, Austriaków ani śladu i jesteśmy zdani na łaskę i nielaskę znieawidzonego wroga ». Helena Kozicka, le 26 août 1914.

¹⁴⁴ « Wszak jest to bój dwóch z dawna zmagających się ras. Niepodobna nie życzyć zwycięstwa Słowianom ! ». Maria Lubomirska, le 3 août 1914.

¹⁴⁵ Komitetu Obywatelskiego miasta Warszawy (KO). Le Comité civique de la ville de Varsovie a été approuvé par le gouverneur général de la ville le 3 août 1914 en tant qu'institution sociale par le conseil municipal. Au début, la mission du comité était d'organiser l'aide aux habitants de Varsovie, mais il s'est progressivement transformé en un gouvernement autonome de la capitale. LUBOMIRSKA Maria, *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*, éd. PAJEWSKI Janusz, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2001, p. 39.

¹⁴⁶ PAJEWSKI Janusz, « Lubomirski Zdzisław », dans *Polski Słownik biograficzny*, t. XVIII, Cracovie, Nakładem polskiej akademji umiejętności, 1973, p. 66.

Le 29 août 1914, le prêtre de Sandomierz note à ce sujet-là des propos qui lui ont été rapportés sur l'enthousiasme des habitants de la capitale vis-à-vis des soldats russes :

« Je me souviens que M. Pradzynski a dit qu'à Varsovie il y avait un enthousiasme général envers les Russes, que ces jours-ci la garde était arrivée, qui a été accueillie avec enthousiasme. Les dames jetaient des fleurs à l'armée, dans les restaurants les Polonais demandaient à l'orchestre de chanter l'hymne russe, les Moscovites : "La Pologne n'est pas encore morte"¹⁴⁷ ».

Alors que la guerre débute et que certains y voient le moyen d'obtenir une Pologne indépendante, la première condition que cite Stanisław Cywiński à ce sujet concerne l'Allemagne : « 1) n'aller sous aucun prétexte avec les Allemands [...] »¹⁴⁸. Sous domination russe, l'ennemi devient celui qui empêche l'autonomie polonaise et l'allié celui qui la défend et la met au premier plan. Les Polonais sont conscients de leurs divergences d'opinions vis-à-vis de la question polonaise et de l'attitude à adopter par rapport aux trois états belligérants qui les entourent. Józef Rokoszyński rapporte l'atmosphère presque patriotique qui règne en Galicie le 5 août 1914 :

« Ceux qui reviennent de Galicie racontent l'enthousiasme fervent des Polonais pour l'Autriche. Que partout ils saluent nécessairement, mais joyeusement les soldats qui partent. Aux stations, ils applaudissent les soldats, leur offrent de la nourriture et de la limonade. Des wagons pleins de soldats, un train après l'autre, les troupes partent en direction de Przemyśl, Lwów¹⁴⁹ ».

Janina Gajewska émet à ce sujet un avis depuis Varsovie le 31 août 1914 sur les Polonais de Galicie qui croient aux promesses d'autonomie des autorités autrichiennes : « La plus grande inquiétude maintenant est la Galicie. Ces malheureux persistent dans leurs illusions autrichiennes¹⁵⁰ ».

Pour le prêtre de Sandomierz et les habitants de la ville, définir un adversaire s'avère particulièrement compliqué. La ville se situe du côté du Royaume du Congrès, mais sur la frontière qui le sépare de la Galicie autrichienne. Durant toute la guerre et en fonction des

¹⁴⁷ « Przypomniało mi się, że p[an] Pradzynski mówił, że w Warszawie jest ogólny zapal w kierunku Rosjan, że w tych dniach przyjechała gwardia, która spotykano z entuzjazmem. Panie obrzucały wojsko kwiatami, w restauracjach Polacy zadają od orkiestry hymnu rosyjskiego, Moskale : " Jeszcze Polska nie zginęła " » . Józef Rokoszyński, le 29 août 1914.

¹⁴⁸ « 1) nie iść pod żadnym pretekstem z Niemcami » . Stanisław Cywiński, le 3 août 1914.

¹⁴⁹ « Wracający z Galicji opowiadają o gorącym entuzjazmie Polaków na rzecz Austrii. Ze wszędzie koniecznie, ale radosnie zegną odjeżdżających wojskowych. Na stacjach robią wojskom owacje, częstują żołnierzy potrawami i lemoniadą. Wagony pełne żołnierzy, pociąg jedzie za pociągiem, wojska zdążają w stronę Przemyśla, Lwowa » . Józef Rokoszyński, le 5 août 1914.

¹⁵⁰ « Największe zmartwienie teraz, to Galicja. Ci nieszczęśliwi ludzie trwają jeszcze w swoich iluzjach austriackich » . Janina Gajewska, le 31 août 1914.

événements et des mouvements de troupes, l'opinion publique change fréquemment et rapidement de camp. Józef Rokoszyński évoque cette problématique le 26 août 1914 :

« Rien n'a été avancé sur notre position, mais tous ont été unanimes à exprimer que toute action était dangereuse et qu'il était difficile de se prononcer en faveur de l'un ou l'autre camp, puisque notre ennemi est à la fois l'Autriche, la Russie et la Prusse, pour aucun de ceux-ci nos cœurs ne sont attirés ; et la raison nous conseille d'être dans l'attente sans action¹⁵¹ ».

Toutes les armées sont considérées comme ennemies dans cette région. À Sandomierz durant la guerre il n'est pas question de connaître le véritable adversaire, mais de savoir lequel est le pire. Ainsi, le 27 août 1914, le prêtre Rokoszyński décrit une scène où le Russe est présenté comme ennemi : « Sur une charrette montent deux blessés des deux camps, tous deux Polonais de la région de Sandomierz. Ils transportent un Moscovite blessé. Quelqu'un demande du thé pour lui, et Mme Przylecka : quoi ? Pour ces traîtres moscovites ?¹⁵² ». Deux semaines plus tard, les Russes semblent tout de même être une solution préférable aux Prussiens : « Les gens sont nerveux et ont extrêmement peur des Prussiens, et ils répètent : si nous devions être sous un Prussien, je préférerais cent fois être sous un Moscovite¹⁵³ ».

L'avis par rapport aux différents belligérants n'est pas immuable, les combats, le passage des troupes et l'instauration d'un régime d'occupation entraînent une modification de l'opinion des diaristes.

B. Avant l'arrivée de l'occupant

En fonction des régions, l'installation de l'occupation ne s'opère pas de la même façon. Dans certains cas, c'est à la suite d'un affrontement que le nouveau régime est officiellement instauré, comme à Sandomierz où réside Józef Rokoszyński et dont les rues deviennent le théâtre de combats entre les armées russes et autrichiennes. Le vainqueur de la bataille devenant l'occupant. Pour les autres diaristes, l'occupation s'instaure de manière simple, à quelques nuances près. Les combats s'étant effectués à distance des lieux d'habitation, l'actuel occupant

¹⁵¹ « O naszym stanowisku nic nie postanowiono, ale wszyscy jednomyslnie wyrazali się że każda akcja jest niebezpieczna i wypowiedzenie się za jakąś stronę trudne, gdyż zarówno wrogiem naszym jest Austria, jak Rosja, jak Prusy, za żadnym nas serce nie ciągnie; a rozum radzi być w oczekiwaniu bez akcji ». Józef Rokoszyński, le 26 août 1914.

¹⁵² « Na jednym wozie jedzie dwóch rannych z dwóch walczących stron, obydwaj Polacy z okolic Sandomierza. Wiozą rannego Moskala. Ktoś prosi dla niego o herbatę, a pani Przylecka : co ? dla tych zdrajców Moskali ? ». Józef Rokoszyński, le 27 août 1914.

¹⁵³ « Ludzie są zdenerwowani i ogromnie boją się Prusaków, i wciąż powtarzają : gdybyśmy się mieli dostać pod Prusaka, to już sto razy wole pod Moskala ». Józef Rokoszyński, le 7 septembre 1914.

laisse la place libre à l'ennemi. Ce retrait entraîne néanmoins des conséquences sur les habitants de ces zones de changement d'autorité.

Les civils s'adaptent aux avances des armées. Au début de la guerre, lors des percées russes dans la région de la Galicie, la population locale est forcée de prendre la fuite. Le même schéma se produit plus tard, lors d'avances allemandes vers l'est, lorsque les Russes battent en retraite et évacuent les habitants des zones qu'ils ont occupées ou simplement des territoires de l'Empire russe qu'ils sont en train d'abandonner. Ces mouvements incessants sont naturellement à l'origine de conséquences sur le paysage, mais aussi sur les habitants. De nombreuses destructions ont lieu, liées aux opérations militaires, mais aussi à cette guerre d'occupation et à la volonté de ne rien laisser à l'adversaire. À cet égard, plusieurs diaristes font mention dans leur journal de cette tactique « barbare » de la « terre brûlée » qui a lieu à la suite des avances allemande et autrichienne au printemps 1915 :

« Apparemment, les Allemands sont déjà là, près de Modlin, et près de Varsovie même. Mon cœur se serre de plus en plus à mesure que le terrible incendie se propage, engloutissant déjà tout notre pays. Apparemment, les Russes détruisent tout en battant en retraite. Et que va-t-il arriver à Varsovie ?¹⁵⁴ ».

Tout est détruit : objets de valeurs, villages, forêts, champs... : « À l'automne, lorsque, par crainte d'une attaque autrichienne, les Moscovites ont ravagé le village, brûlant les récoltes et les outils, les seuls biens de la population étaient les pommes de terre, qui gisaient encore dans le sol...¹⁵⁵ ». Ces actions n'ont fait qu'amplifier les sentiments négatifs de la population polonaise à l'égard des Russes.¹⁵⁶

Il est possible de comprendre pourquoi de nombreux civils sont forcés dès lors de prendre la route de l'exode. Pour ceux qui ont la chance de ne pas subir les évacuations et de pouvoir rester chez eux, d'autres changements au sein de la vie quotidienne s'ajoutent aux destructions.

¹⁵⁴ « Tam są już podobno Niemcy, i pod Modlinem, i pod samą Warszawą. Serce się ściska coraz to bardziej, gdy rozszerza się straszny pożar, obejmując już cały nasz kraj. Podobno Rosjanie wszystko niszczą, cofając się. A co się stanie z Warszawą? ». Ludwika Ostrowska, le 23 juillet 1915.

¹⁵⁵ « W jesieni, gdy w obawie natarcia austriackiego Moskale spustoszyli wieś, paląc zboża i narzędzia, jedynym dobrem ludności stały się kartofle, spoczywające jeszcze w ziemi ». Helena Kozicka, le 2 février 1916.

¹⁵⁶ SCHRAMM Tomasz, « Les Polonais : citoyens des états belligérants », *Op. cit.*, p. 11.

Partir ou rester ?

Si ce n'est pas l'expérience des exilés qui est étudiée ici, mais bien celle des civils sous occupation, il paraît tout de même inévitable d'évoquer la thématique de l'exode. En effet, juste avant de devenir des occupés, les diaristes sont confrontés à une question tout aussi inévitable : partir ou rester ? Tous les individus pris dans des combats dès le début de la guerre s'interrogent à ce sujet. Ils doivent prendre une décision qui engage leur vie et celle d'autrui dans un climat de grande incertitude. Le prêtre de Sandomierz, Józef Rokoszny, évoque mot pour mot cette interrogation le 12 mai 1915 alors que les troupes autrichiennes approchent et que l'armée russe prend la fuite : « La panique en ville. Ils s'enfuient [...] Les soldats rassemblent leurs affaires. Que faire ? Tout le monde se demande, partir ou rester. Je conseille de rester. Personne n'écoute¹⁵⁷ ». Dans les journaux personnels, c'est un moment de tension et de panique à la fois au sein de la population, mais aussi dans le for intérieur du diariste.

« Mon mari était si impatient : "Levez-vous, s'il vous plaît ! C'est mauvais. Les Moscovites seront là demain ! Nous devons réveiller nos invités, informer nos amis". Il a couru hors de la pièce, et j'ai commencé à me préparer. Des pensées désordonnées se sont précipitées dans ma tête. S'enfuir, comment ? Tout quitter, le travail que j'ai commencé pour les fusiliers, la maison et comment s'enfuir maintenant ? Je ne veux pas !¹⁵⁸ ».

Le 21 août 1914, les Russes arrivent à Tarnopol où réside Helena Kozicka. Les habitants de la région de la Galicie sont emprunts d'un loyalisme envers l'autorité autrichienne. La population est effrayée par l'idée de voir arriver les soldats de la brutale tyrannie tsariste.¹⁵⁹ Des scènes de paniques sont décrites par les diaristes lors de l'arrivée de l'ennemi. Lorsque les Russes arrivent à Tarnopol, le mari d'Helena Kozicka souhaite faire prendre la route de l'exode à sa famille. Dans l'extrait ci-dessus, la diariste est tourmentée à l'idée de devoir s'enfuir. Elle se pose une série de questions et avoue ne pas vouloir quitter son domicile, ses possessions, sa vie. Malgré son refus, toutes les personnes présentes dans leur maison à ce moment-là se préparent à partir : « Dans la fièvre formelle, nous avons tous bu du lait et quitté la maison. La panique était telle

¹⁵⁷ « W miescie panika. Uciekaja, do katedry zwoza akta magistrackie, kasowe, ubezpieczeniowe. Zolnierze zbieraja swoje manatki. Co robic ? Kazdy sie pyta, jechac czy zostac. Radze zostawac. Nikt nie slucha ». Józef Rokoszny, le 12 mai 1915.

¹⁵⁸ « Mąż mój tak się niecierpliwił: „Wstawajże proszę cię! Jest źle. Moskale jutro tu będą! Trzeba budzić naszych gości, zawiadomić znajomych. Wybiegł z pokoju, a ja zaczęłam się zbierać. Myśli bezładne cisnęły mi się do głowy. Uciekać, jakże? Zostawić wszystko; rozpoczęte prace dla Strzelców, dom i jak teraz zmykać? Nie chcę! ». Helena Kozicka, le 21 août 1914.

¹⁵⁹ SCHRAMM Tomasz, « Les Polonais : citoyens des états belligérants », *Op. cit.*, p. 8.

qu'il a été décidé de fuir à pied, en portant de petits paquets¹⁶⁰ ». Le climat de désordre et de panique complique la prise de décisions.

Néanmoins, une fois la situation calmée et après un temps d'hésitation, Helena Kozicka décide le 21 août 1914 de rester sur place et de faire l'expérience du face-à-face avec l'ennemi : « Comme l'ambiance s'était un peu calmée entre-temps, j'ai annoncé que je restais fermement et, cette fois, je n'ai rencontré aucune résistance. Calmée, je me suis mise à la fenêtre¹⁶¹ ».

La diariste de Tarnopol n'est pas la seule à avoir hésité à quitter sa maison pour fuir la violence de la guerre. C'est aussi le cas de Maria Lubomirska durant l'été 1915. Alors que les forces allemandes avancent vers l'est, le mari de Maria Lubomirska l'encourage à partir pour se mettre à l'abri. Comme Helena Kozicka, l'idée d'abandonner les siens et son foyer ne l'enchantait guère. Elle ressent un mélange de honte et de tristesse. Tout d'abord de la honte, la honte d'abandonner les siens et de laisser son mari vivre seul à une époque où il est mal vu que les époux soient séparés : « Je pars vendredi pour la Vistule. J'ai honte de quitter les miens - honte que mon mari puisse se passer de moi¹⁶² ». Ensuite, elle est envahie par un sentiment de tristesse à son départ :

« J'ai quitté Varsovie ce matin. Mon départ a été TRÈS triste, mais pas tragique, car les nouvelles sont meilleures et je garde dans mon cœur l'espoir de revenir. Sinon, je ne pense pas que j'aurais été capable de partir. Je suis si fatiguée que dans la voiture j'ai dormi et pleuré alternativement [...]»¹⁶³.

Ces émotions déplaisantes sont adoucies par la présence de l'espoir des retrouvailles et du retour prochain. Pour la princesse, il ne s'agit pas d'un faux espoir étant donné qu'elle fait partie de notre corpus de journaux personnels d'occupés. Elle va en effet rapidement revenir à Varsovie.

Pour décrire les scènes de départ des populations, tous les diaristes sans exception utilisent le terme « popłoch » ou « panika », signifiant « la panique », le premier mot insistant davantage sur la notion de désordre : « Bousculade, bruit, cris, indescriptible et cette tragédie indicible de la panique spontanée, dans laquelle chacun ne pense qu'à soi, se sentant seul parmi les gens !¹⁶⁴ ». Phénomène qui concerne plusieurs millions de personnes, mais qui reste une

¹⁶⁰ « W formalnej gorączce wypiliśmy wszyscy trochę mleka i wyszliśmy z domu. Był taki popłoch, że postanowiono uciekać pieszo, dźwigając malutkie pakunki ». Helena Kozicka, le 21 août 1914.

¹⁶¹ « Ponieważ w międzyczasie nastrój uspokoił się trochę, oznajmiłam, że stanowczo zostaję i tym razem nie natrafiłam na żaden opór. Uspokojona stanęłam w oknie ». Helena Kozicka, le 21 août 1914.

¹⁶² « Wyjeżdżam w piątek do Wisły. Wstyd opuszczać swoich - wstyd mi, że mój maz może się obejść beze mnie ». Maria Lubomirska, le 7 juillet 1915.

¹⁶³ « Dzisiaj rano opuściłam Warszawę. Wyjazd mój był BARDZO smutny, ale nie tragiczny, ponieważ wiadomości są lepsze i zachowuję w sercu nadzieję powrotu. Inaczej nie byłabym chyba potrafiła wyjechać. Jestem tak zmęczona, że w wagonie spałam i płakałam na przemian [...] ». Maria Lubomirska, le 7 juillet 1915.

¹⁶⁴ « Gwar, hałas, krzyk, nie do opisanego i ten niewysłowny tragizm żywiołowego popłochu, w którym każdy tylko o sobie myśli, czując się osamotnionym wśród ludzi! ». Helena Kozicka, le 21 août 1914.

expérience profondément personnelle face à laquelle on demeure seul à prendre une décision qui engage notre avenir. L'impression de panique est renforcée par le fait que les diaristes ne savent pas quelle décision est la bonne à prendre, notamment à cause de l'apparition de fausses informations dans le Royaume de Pologne au mois de décembre 1914 : « Vers le soir, tout le monde veut s'enfuir, ils ne savent pas où - toute l'administration. Une rumeur se répand selon laquelle le village aurait reçu l'ordre de quitter les lieux (fausse), les ponts sont détruits avant le soir, après avoir prévenu les autorités¹⁶⁵ ».

Voir les gens partir

Une fois l'occupant arrivé, ceux qui décident de rester doivent d'abord être les témoins des scènes de départ qui immerge la société dans un climat de peur, mais qui suscite aussi de la tristesse à Varsovie au mois de septembre 1915 :

« Déprimantes sont les rues de Varsovie, sur lesquelles il n'y a que ceux qui partent. Il y a des processions de chariots avec des paquets, des déchets provenant de l'intérieur des maisons de la ville, empilés dans un seul cheval avec un ficus ou un chrysanthème dans un pot au sommet. Devant les bâtiments du gouvernement, de grosses voitures emportent des papiers et des boîtes. Tout le monde se dépêche sauf ceux qui restent. Cependant, le soir, la panique faiblit, elle est indéfinissable, mais palpable...¹⁶⁶ ».

Dans cet extrait, la diariste met bien en évidence d'un côté, les personnes qui partent et qui se dépêchent, et de l'autre ceux qui restent. Maria Lubomirska tient ces mots le 21 septembre 1915, à peu près une semaine après la fin de la Bataille de Varsovie. La grande ville polonaise est définitivement prise le 14 septembre 1915 par l'occupant allemand.¹⁶⁷

L'envol d'un tel nombre d'individus qui étaient autrefois les membres d'une communauté entraîne des effets négatifs sur ceux qui ont décidé de rester. Tous ces nouveaux exilés occupent une fonction avant leur départ. À présent, un nombre considérable de secteurs se voient amputés d'une partie de leur main-d'œuvre. Certaines institutions ont de ce fait du mal à fonctionner au début de l'occupation. Les hommes au pouvoir constituent une catégorie plus spécifique de la population qui prend aussi la fuite. Dans le Royaume de Pologne, un grand nombre de cadres

¹⁶⁵ « Pod wieczór wszyscy chcą uciekać, nie wiedzą, gdzie – cała administracja. Rozchodzi się po-głoska, że przyszedł rozkaz, aby się wieś wynosiła (nieprawdziwa), mosty wysadzają przed wieczorem, uprzedziwszy ». Ludwika Ostrowska, le 19 décembre 1914.

¹⁶⁶ « Przygnebiające sa ulice Warszawy, na których sie spotyka tylko wyjeżdżających. Suna korowody dorozek z pakami, gratami z wnętrza domostw miejskich, spiętrzonych w jednokonce z fikusem lub chryzantema w donicze u szczytu. Przed gmachami rządowymi wielkie samochody wywoza papiery i skrzynie. Wszyscy sie spiesza prócz tych, którzy zostają. Jednak pod wieczór panika słabnie, jest to nieokreślone a wyczuwalne... ». Maria Lubomirska, le 21 septembre 1915.

¹⁶⁷ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 31.

sont d'origine russe. Ils sont nombreux à rapidement quitter leur place. Józef Rokoszyński remarque ce phénomène le 2 août 1914 à Sandomierz : « Presque tous les fonctionnaires russes sont partis, quelques chefs sont restés¹⁶⁸ ». La situation est la même à Varsovie comme le note Janina Gajewska un jour plus tôt, le 2 août 1914 : « Nos amis qui gouvernent - en foule et à un rythme fou - fuient Varsovie. J'avoue que cette précipitation, qui ressemble fort à une fuite, me procure une certaine satisfaction¹⁶⁹ ». La diariste utilise l'appellation « nos amis » de manière ironique pour faire référence aux sujets de même nationalité que le tsar. Cet extrait offre un aperçu sur des émotions plaisantes causées par une thématique telle que l'exode. Si dans la majorité des cas il engendre de l'anxiété et de la peur, dans certains cas très spécifiques il peut être à l'origine de l'expression de satisfaction. Néanmoins, la disparition de tous ces fonctionnaires peut entraîner des retards dans les transports, mais aussi dans le secteur de la poste, engendrant du délai dans la réception des nouvelles de la guerre et du courrier de manière générale : « Le bureau de poste, dont les responsables sont partis à Moscou, a cessé de fonctionner¹⁷⁰ ».

C. Le jour J : de civil en guerre à occupé

Une fois les combats et les troupes passés, l'occupant s'installe pour une durée indéterminée et avec lui un système de vie inédit. En fonction du diariste, l'occupation intervient à un moment et dans des conditions spécifiques. Durant la Grande Guerre, les terres polonaises vont être divisées en quatre zones. Les huit diaristes sont répartis de manière équitable entre ces espaces. Certaines caractéristiques propres aux habitants de ces régions telles que la manière d'appréhender le début de la guerre et l'ennemi ont déjà démontrées. Chacune des quatre zones est délimitée par des frontières dont le tracé répond à certaines stratégies et enferme les habitants de ces espaces dans un système particulier.

L'armée russe en Galicie

La Galicie orientale s'avère être le théâtre de nombreuses batailles, d'avancées et de replis de l'armée russe et austro-hongroise durant les premières semaines de la guerre. Alors qu'au nord du front de l'Est les Russes perdent la bataille de Tannenberg face à l'Allemagne, ils arrivent à repousser l'armée austro-hongroise dans les Carpates et à s'emparer des villes de

¹⁶⁸ « Wyjechali prawie wszyscy urzednicy Rosjanie, pozostalo kilku szefów ». Józef Rokoszyński, le 2 août 1914.

¹⁶⁹ « Nasi przyjaciele rzadzacy - tłumami i szalonym tempie uciekaja z Warszawy. Wyznaje sie, ze ten pospiech, bardzo wygladajacy na ucieczke, sprawia mi pewna satysfakcje. ». Janina Gajewska, le 3 août 1914.

¹⁷⁰ « Przestała funkcjonować poczta, której urzednicy wyjechali do Moskwy ». Michał Brensztejn, le 10 août 1915.

Tarnopol et de Lvov. L'invasion de la Galicie et de la Bucovine par les troupes russes a provoqué le départ de milliers de personnes vers l'arrière austro-hongrois.¹⁷¹ Les deux villes de l'est de la Galicie demeurent sous occupation russe dès les premières semaines de la guerre. Début septembre 1914, le gouverneur russe de la région est favorable à une annexion des terres conquises à la Russie. Une nouvelle province russe qui comprend le gouvernement de Tarnopol et de Lvov est ainsi créée.¹⁷²

L'armée du tsar doit d'abord repousser l'armée autrichienne à Tarnopol pour pouvoir traverser la ville et ensuite atteindre Lvov et Przemysl. L'armée russe entre dans la ville d'Helena Kozicka le 23 août 1914. Cependant, c'est dès le 20 août que les civils s'inquiètent de l'arrivée de l'ennemi : « Quelle journée nous avons vécue aujourd'hui ! Hier, la ville était déjà bondée de gens fuyant les villages pour échapper aux patrouilles russes apparaissant ici et là¹⁷³ ». Ils prennent la fuite dès les premières apparitions de l'adversaire. Les combats s'entendent et se rapprochent. Plus l'arrivée de l'ennemi est imminente, plus les émotions mêlant panique, incertitude et terreur deviennent intenses :

« À midi, nous avons été informés que les Moscovites étaient à Szlachcińce, et à une heure précise, le premier coup de canon a retenti. Quelle sensation ! On a couru devant la maison. Des maisons voisines, dans les faubourgs, des gens terrifiés ont commencé à se déverser, à crier et à pleurer, et au bout d'un moment, lorsque les coups de feu ont retenti plus densément, une foule de ces pauvres gens, chargés de ballots, a envahi les rues¹⁷⁴ ».

Le 21 et le 23 août, la diariste relate le bouleversement et les événements liés à l'arrivée de l'armée russe. Il s'agit de passages relativement longs et riches en émotions concernant le désordre et la détresse dans laquelle la population est plongée. Cependant, la description de ce moment si particulier terminée, elle renote une deuxième fois la date du 23 août 1914 à laquelle elle pose seulement ces mots : « Le soir. C'est arrivé. Les Moscovites ont pris la ville. Je suis tellement fatiguée que je ne parviendrai pas à écrire aujourd'hui¹⁷⁵ ». Le contraste est évident entre la manière de conter la peur de l'arrivée de l'adversaire, et le moment où son arrivée est actée et où l'espoir d'un dénouement plus heureux n'est plus possible. Le peu de mots utilisés,

¹⁷¹ LE NAOUR Jean-Yves, « Et la Russie perd pied », dans *1914-1918. L'intégrale*, Paris, Perrin, 2018, p. 454.

¹⁷² FLORCZAK Ilona et GOŁOTA Janusz, *Helena Kozicka. Rosjanie w Tarnopolu. Dziennik 1914-1916*, Ostrołęka, Ostrołęckie Towarzystwo Naukowe (OTN), 2015, p. 12.

¹⁷³ « Co za dzień przeżyliśmy dzisiaj! Wczoraj już zaroilo się w mieście od uciekających ze wsi przed pojawiającymi się tu i ówdzie patrolami rosyjskimi ». Helena Kozicka, le 21 août 1914.

¹⁷⁴ « W południe doniesiono nam, że Moskale są w Szlachcińcach, a punktualnie o pierwszej rozległ się pierwszy strzał armatni. Co za wrażenie! Wybiegliśmy przed dom. Z sąsiednich domów przedmiejskich zaczęła wysypywać się przerażona ludność, z krzykiem i płaczem, a po chwili, gdy strzały gęściej zagrzmiały, tłum tych biednych ludzi, obłożonych tobołami, zappełnił ulice ». Helena Kozicka, le 23 août 1914.

¹⁷⁵ « Wieczór. Stało się. Moskale wzięli miasto. Jestem tak zmęczona, że pisać dziś nie potrafię ». Helena Kozicka, le 23 août 1914.

l'absence d'émotions exprimées et l'incapacité de prendre la plume lors d'un évènement si influent permettent au lecteur de se rendre compte du grand bouleversement qui s'est produit. Le choc est d'autant plus fort que toute la population nourrissait l'espoir – même si méfiant – d'une victoire autrichienne définitive quelques heures auparavant :

« Soudain, un cri retentit : "on transporte un prisonnier" et en un instant nous avons vu le premier Moscovite, en uniforme gris, à cheval, armé d'une énorme bêche [...] Lorsque les sons de la musique militaire se sont répandus dans les rues, le public est entré dans une frénésie de joie et de triomphe. Malgré cela, je ressentais cette anxiété, qu'en est-il de demain, car les Moscovites auraient-ils pu abandonner si facilement ?¹⁷⁶ ».

Nous le verrons par la suite, Helena Kozicka n'est pas la seule pour qui le silence demeure le meilleur moyen de souligner le choc et l'aspect unique du moment vécu. Son silence ne dure que quelques jours. Elle reprend la plume le 26 août 1914 pour détailler le déroulement des évènements qu'elle n'a pas eu la force de consigner dans son journal personnel le 23 août. Elle y décrit l'état d'esprit des civils impuissants face à la brutalité de la guerre :

« Je n'arrive pas à reprendre mes esprits, le désespoir m'étouffe à la vue des Moscovites partout, se mêlant de tout et dictant nos lois ! Depuis leur entrée, il y a eu plusieurs cas de folie et plusieurs suicides par désespoir. Quiconque n'a pas vécu de tels moments ne pourra jamais en comprendre l'horreur. Ce n'est que maintenant que j'ai vraiment compris le désespoir de nos ancêtres après la dernière partition¹⁷⁷ ».

La diariste compare l'instauration de l'occupation russe au dernier partage de la Pologne. À nouveau, elle exprime ce sentiment de dépouillement et d'accaparement qu'on ressentit ses ancêtres lors du siècle passé. L'historien Stephan Lehnstaedt décrit d'ailleurs le début de la Première Guerre mondiale comme simple « déplacement des zones d'occupation¹⁷⁸ ».

Le désespoir exprimé par les civils est amplifié par le retournement de situation bien trop rapide : « Puis nous écoutons - qu'est-ce que c'est ? - musique ! Vingt-quatre heures à peine

¹⁷⁶ « Nagle rozległ się krzyk: „jeńca wiozą” i za chwilę zobaczyliśmy pierwszego Moskala, w szarym mundurze, na koniu, uzbrojonego w olbrzymią pikę. Kłaniał się uprzejmie dokoła, oglądany ciekawie i otoczony kołem. Gdy na ulicach rozległy się dźwięki muzyki wojskowej, publiczność ogarnął szal radości i triumfu. Uczuwałam pomimo to niepokój, co do jutra, bo czyż Moskale mogli tak łatwo zrezygnować? ». Helena Kozicka, le 23 août 1914.

¹⁷⁷ « Opamiętać się nie mogę, rozpacz mnie dławi na widok panoszących się wszędzie Moskali, wtrącających się do wszystkiego i dyktujących nam prawa! Od chwili ich wkroczenia było kilka wypadków oblędu i kilka samobójstw z rozpacz. Kto takich chwil nie przeżył, ten nigdy nie zrozumie ich grozy. Dopiero teraz rozumiałam naprawdę rozpacz naszych przodków po ostatnim rozbiórce ». Helena Kozicka, le 26 août 1914.

¹⁷⁸ LEHNSTAEDT Stephan, « La Première Guerre mondiale en Pologne : simple prodrome à l'indépendance nationale ? », *Op. cit.*, p. 138.

après les fanfares autrichiennes triomphantes, la musique russe a joué pour nous. La ville a été prise¹⁷⁹ ».

La ville de Lvov ne connaît pas le même climat de désordre et de terreur qui règne en maître à Tarnopol lors de l'arrivée des « Moscovites ». Les habitants de celle qu'on surnomme la Petite Vienne¹⁸⁰ savent que l'arrivée des Russes n'est plus qu'une question de jours après la prise de la ville d'Helena Kozicka. Le paysage sonore permet d'imaginer l'état des civils. Le bruit des rumeurs et des combats rapprochés, ainsi que leurs répercussions directes sur l'économie servent d'indice. La population ne sait pas encore, mais elle sent : « Les rues étaient désertes, les visages des passants étaient déprimés et l'on sentait ce qui se passait alors que les prix augmentaient et que la nourriture devenait inabordable¹⁸¹ ». Les civils accueillent avec tristesse et résignation le nouvel occupant. D'autres preuves plus symboliques confirment le changement d'autorité qui semble s'effectuer de manière naturelle : « Les aigles autrichiens ont été retirés des bâtiments officiels et des drapeaux blancs ont été accrochés en signe de soumission. Les Autrichiens ont quitté Lvov discrètement¹⁸² ». Les occupants prennent également possession de Lvov de manière symbolique. Le drapeau russe flotte au-dessus de l'hôtel de ville, et tous les emblèmes autrichiens accessibles sont remplacés par l'aigle impérial russe.¹⁸³ La population prend officiellement connaissance de l'arrivée de l'armée russe par le biais d'affiches : « [...] nous avons lu un ordre sur une affiche. Dans un moment, l'armée russe va entrer dans Lvov, et les gens doivent se comporter calmement. Maman était très inquiète à ce sujet¹⁸⁴ ». L'incertitude du comportement des soldats du tsar et des futures mesures imposées aux habitants inquiète. La présence de l'occupant se confirme une dernière fois lorsqu'il devient visible : « J'ai vu le premier soldat russe monté sur un chariot. Il avait un uniforme gris-vert. J'ai entendu dire que les Russes étaient entrés avec des chants et de la musique¹⁸⁵ ». L'armée russe prend Lvov la nuit du 3 au 4 septembre 1914. La population n'est pas officiellement au

¹⁷⁹ « Wtem słuchamy – co to? – muzyka! Równy 24 godziny po triumfalnych zwycięskich fanfarach austriackich, zagrała nam muzyka rosyjska. Miasto było wzięte », Helena Kozicka, le 26 août 1914.

¹⁸⁰ BECHTEL Delphine, « Lemberg / Lwów / Lvov / L'viv identité d'une « ville aux frontières imprécises », dans *Diogène*, vol. 2, n° 210, 2005, p. 74.

¹⁸¹ « Na ulicach były pustki, a na twarzach przechodni znac było przygnębienie i było czego, gdy drożyna wzrastała i nie można było dostać żywności », Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

¹⁸² « Pozdejmowano orły austriackie z urzędowych budynków i powywieszano białe chorągwie jako znak poddania. Austriacy wyjechali cichaczem ze Lwowa », Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

¹⁸³ MICK Christoph, *Lemberg, Lwów, L'viv 1914-1947. Violence and Ethnicity in a Contested City*, Indiana, Purdue University Press, 2016, p. 29.

¹⁸⁴ « [...] odczytaliśmy na plakacie rozkaz. Za chwilę wkroczą do Lwowa wojska rosyjskie, ludność powinna się spokojnie zachować. Mama bardzo się tym zmartwiła », Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

¹⁸⁵ « Pierwszego żołnierza rosyjskiego zobaczyłam jadącego na wozie. Miał mundur szarozielony. Słyszałam, że Rosja- nie wkroczyli ze śpiewem i muzyką », Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

courant de ce qui est en train de se produire. Si l'ennemi entre avec joie sur ses nouvelles terres, les Polonais l'accueillent avec peur et inquiétude. Le ressentiment des habitants de la Galicie à l'égard des Russes, ainsi que leur loyalisme à l'égard de l'empereur d'Autriche n'est pas inconnu des sujets du tsar :

« Ils ont donné l'ordre de rendre toutes les armes parce qu'ils avaient peur que les gens leur tirent dessus. [...] Cependant, dans le quartier juif, quelqu'un a tiré sur un militaire depuis une fenêtre, et les cosaques ont commencé à se venger et à tirer sur les Juifs. Il y eut une grande peur dans la ville¹⁸⁶ ».

Ainsi, la modification d'autorité s'opère sans grand affrontement entre les soldats des différentes armées dans les rues de la ville, mais cela ne se produit pas dans le calme pour autant. La peur règne en maître dans les deux camps lors de l'arrivée de l'occupant. D'un côté, les Russes craignent des agressions de la part des civils imprégnés de loyalisme autrichien. Alors que d'un autre côté, les habitants appréhendent l'arrivée de l'ennemi.

Allemands et Austro-hongrois dans le Royaume de Pologne

Exactement un an après le début de la Première Guerre mondiale, le même schéma se reproduit : « Anniversaire du début de la guerre ! Quelle année ! [...] Lublin prise !¹⁸⁷ ». Alors que les forces russes semblent avoir un net avantage en 1914, l'Allemagne remporte une première bataille retentissante en février 1915. Elle passe ensuite à l'offensive à partir de mai 1915 appuyée par son allié austro-hongrois et reconquiert jusqu'à la fin juillet non seulement Lvov, mais aussi des territoires de la Pologne russe, dont Lublin.¹⁸⁸ Durant le mois d'août, c'est aux Russes de battre en retraite face aux troupes allemandes qui entrent dans Varsovie le 5 août 1915.¹⁸⁹ Il s'agit d'un moment clé et symbolique pour la suite de la guerre et de l'expérience qu'en feront les civils. Depuis plusieurs mois, la Russie peine à tenir tête aux troupes des Empires centraux. Il ne fait plus aucun doute quant à la future arrivée des « Prussiens » à Varsovie, les autorités en sont conscientes et s'organisent en conséquence dès le mois de juin 1915 comme l'écrit Maria Lubomirska : « L'évacuation de Varsovie a commencé officiellement, elle se déroule par étapes, les autorités comptent sur trois ou quatre mois avant

¹⁸⁶ « Wydali oni rozkaz oddawania wszystkiej broni, gdyż obawiali się, żeby ludzie nie strzelali do nich [...] Jednakże w dzielnicy żydowskiej strzelił ktoś z okna do wojskowego. to kozacy zaczęli się mścić i strzelać do Żydów. Wtedy strach wielki był w mieście ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

¹⁸⁷ « Rocznicą wybuchu wojny ! Co za rok ! [...] Lublin wzięty ! ». Maria Lubomirska, le 1^{er} août 1915.

¹⁸⁸ LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die „Nutzbarmachung“ Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », *Op. cit.*, p. 4.

¹⁸⁹ LIULEVICIUS Vejas, *Op. cit.*, p. 19.

l'entrée du dur Prussien¹⁹⁰ ». Ce qu'ils ont moins anticipé, c'est la rapidité avec laquelle le « dur Prussien » s'installerait dans la capitale polonaise. Plus on s'approche de la date du 5 août, plus le spectre de la guerre se ressent. L'avance des troupes allemandes est comparable à celle d'un nuage dangereux et dense qui va bientôt recouvrir tout le Royaume de Pologne et ses habitants. Les sens sont davantage sollicités, les bruits s'intensifient, l'accroissement de l'inquiétude est proportionnel au danger qui se présente. On le sent en soi, la guerre est *dans l'air* comme l'écrit Janina Gajewska le 4 août 1914 :

« Pendant ce temps, les canons jouent, la situation devient de plus en plus dangereuse, il y a beaucoup d'armées autour de nous, la prise de Varsovie ne tient qu'à un fil, chaque jour de nouvelles rumeurs et alarmes arrivent, des dangers réels et imaginaires sommeillent dans l'air¹⁹¹ ».

L'état de guerre est pénible pour les civils avant même qu'il soit question d'occupation. Néanmoins, son arrivée signifie le début d'un phénomène nouveau, d'un autre conflit aux caractéristiques qui diffèrent de la précédente, comme l'écrit Maria Lubomirska le 1^{er} août 1915 : « Après une lecture attentive des journaux et après avoir écouté les opinions de ces messieurs, on a l'impression que la guerre ne fait que commencer, que l'année dernière sanglante n'a été qu'une épreuve de force, un abatement douloureux de l'expérience¹⁹² ». L'occupation est bel et bien le commencement d'un nouveau combat au sein des foyers : il n'est plus question de distinguer front et arrière-front ni de s'intéresser aux mouvements de troupes. L'ennemi est omniprésent dans les rues, les maisons et les esprits. Aucune des deux diaristes résidentes à Varsovie n'évoque l'entrée des Allemands dans la ville le 5 août 1915. Cela s'explique par le fait que toutes les deux se sont réfugiées dans leurs maisons de campagne à quelques dizaines de kilomètres de la ville. Il a en effet été décidé de mettre les femmes et les enfants à l'abri très tôt. Comme le note la princesse Lubomirska, il serait faux de penser que l'information est mieux reçue par la population parce qu'elle s'y attend :

« Varsovie prise ! Le jeudi 5, à cinq heures du matin, les Allemands sont entrés. Et c'est ainsi que le coup a été porté. Donc ça devrait faire moins mal parce qu'on le savait à

¹⁹⁰ « Ewakuacja Warszawy rozpoczeta oficjalnie, rozklada sie na etapy, wladze licza na trzy-cztery miesiace zanim nie wkroczy hardy Prusak ». Maria Lubomirska, le 26 juin 1915.

¹⁹¹ « Tymczasem armaty graja, sytuacja jest coraz grozniejsza, naokól nas pelno wojska, wziecie Warszawy wisi na jednyù wlosku, co dzien przychodza nowe plotki i alarmy, prawdziwe i urojone niebezpieczenstwa drza w powietrzu ». Janina Gajewska, le 4 août 1915.

¹⁹² « Po dokładnej lekturze gazet i po wysluchaniu zdania tych panów ma sie wrazenie , ze wojna sie dopiero rozpoczyna, ze krwawy rok ubiegly byl tylko epoka próbna zmierzenia sie sil, bolesnym zniwem doswiadczenia ». Maria Lubomirska, le 1^{er} août 1915.

l'avance ? On sait avec certitude que la mort viendra, mais quand elle arrive, elle dépasse toutes nos attentes. Pauvre Varsovie dans une autre captivité !¹⁹³ ».

La diariste évoque la prise de Varsovie quatre jours après que l'évènement s'est produit, notamment parce que les nouvelles mettent du temps à transiter dans de tels moments. Cependant, il règne un silence complet dans le journal personnel de la princesse entre ces quatre jours. Alors qu'elle prend note rigoureusement sans jamais faire l'impasse sur une journée même en cas de maladie, le 5 août marque la première fois où la diariste n'ouvre pas son journal plusieurs jours de suite, jusqu'au 8 août 1915. Comme Helena Kozicka, ce silence est révélateur du bouleversement engendré par l'arrivée de l'occupant.

Les victoires successives de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie et la prise de Varsovie matérialisent le début de l'occupation germano-autrichienne sur le territoire du Royaume de Pologne et encore bien plus à l'est. L'espace à présent conquis est divisé en deux zones : le gouvernement général de Varsovie et le gouvernement général militaire de Lublin.

La première est une zone allemande qui comprend environ deux tiers du Royaume avec Varsovie comme centre administratif. Les autorités autrichiennes gouvernent dans le dernier tiers de ce territoire où ils siègent dans la ville de Lublin.¹⁹⁴ Même si la manière dont ces zones ont été prises et divisées semble supposer un fonctionnement administratif similaire, la réalité s'avère bien différente. Chacune des deux puissances a une vision bien à elle de l'avenir de la Pologne. Si pour l'Autriche, cette région devait être incorporée à son ensemble, pour l'Allemagne, la Pologne doit s'intégrer dans l'un de ses projets d'ambition européenne. Le partage pacifique cache en réalité une mésentente et une adversité entre les deux monarchies.

Ober Ost : une colonie militaire à l'est

Les triomphes militaires de 1914 et 1915 ont conduit l'armée allemande à devenir maître d'un vaste territoire le long de la côte baltique. La route est ouverte vers Vilnius, la plus grande ville de la région. Le général Ludendorff est autorisé à mettre à exécution son plan pour encercler la capitale de l'ancienne province russe de Vilnius le 9 septembre 1915.¹⁹⁵ La ville se retrouve entièrement entre les mains allemandes dix jours plus tard.

¹⁹³ « Warszawa wzięta! W czwartek piątego o piątej rano wkroczyli Niemcy. A więc stało się cios zadany. Czyli ma mniej boleć dlatego, że się wiedziało z góry? Wie się na pewno, że śmierć przyjdzie, lecz gdy się zjawia, przechodzi wszelkie nasze o niej mniemania. Biedna Warszawa w odmiernej niewoli! ». Maria Lubomirska, le 8 août 1915.

¹⁹⁴ SCHRAMM Tomasz, « Les Polonais : citoyens des états belligérants », *Op. cit.*, p. 12.

¹⁹⁵ LIULEVICIUS Vejas, *Op. cit.*, p. 19.

Pour les deux diaristes polonophones de Vilnius, le 18 septembre représente le jour du changement. Comme les habitants de la Galicie un an plus tôt, la population de l'actuelle capitale lituanienne ressent déjà la présence de l'ennemi dans les jours qui précèdent son arrivée officielle. Le canon est plus présent, une certaine agitation est ressentie dans les rues et les mouvements de troupes sont plus fréquents : « La circulation dans la ville s'est complètement arrêtée en raison des captures et des déplacements incessants d'hommes. Toute la journée, les troupes ont défilé dans la ville d'ouest en est¹⁹⁶ ». Les inquiétudes se confirment lorsqu'ils voient l'armée russe abandonner la ville petit à petit : « Durant la nuit de [deux à quatre heures], une retraite terrifiante de l'artillerie russe au milieu de la pluie battante à travers les rues sombres¹⁹⁷ » ; « C'était probablement la dernière nuit de la domination russe à Vilnius. Il paraît que la police est déjà partie. Les gardes ont été retirés. La milice, à laquelle j'appartiens également, s'est organisée. Les Allemands sont à quelques kilomètres¹⁹⁸ ».

La retraite des Russes entraîne l'expression de la peur. La peur concernant l'incertitude de l'avenir, du comportement des Allemands lorsqu'ils seront présents, des possibles destructions et réquisitions d'hommes lors de la retraite de l'armée russe, comme l'écrit Stanisław Cywiński le 17 septembre 1915 : « Pendant quelques jours, les hommes ont eu peur et je me suis caché chez M. W. S. Ludwik Kucz, dormant dans le grenier parmi les sacs de céréales¹⁹⁹ ». Cette peur concerne principalement la communauté juive, mal vue par les autorités russes qui souhaitent l'évacuer de la ville. Les Juifs de Vilnius vivent dans la terreur de devoir abandonner leur domicile. De ce point de vue-là, l'avance allemande semble rassurante, toute la population espère se débarrasser des Russes.²⁰⁰

La nuit du 17 au 18 septembre, l'évènement tant redouté se produit. Les premiers mots du journaliste polonais pour ce jour-là ne laissent planer aucun doute : « Les Allemands sont dans Vilnius²⁰¹ ». En effet, malgré les fortifications effectuées par les Russes autour de la ville, les Russes décident de quitter Vilnius et sa région face à l'avancée allemande : « Toute la nuit, il a

¹⁹⁶ « Ruch w mieście ustał zupełnie z powodu nieustannego łapania i wywożenia mężczyzn. Cały dzień przemarsz przez miasto wojsk z zachodu na wschód ». Michał Brensztejn, le 16 septembre 1915.

¹⁹⁷ « W nocy od godziny [drugiej do czwartej] pełen grozy odwrót artylerii rosyjskiej wśród ulewnego deszczu przez ciemne ulice ». Michał Brensztejn, le 17 septembre 1915.

¹⁹⁸ « Bodaj to ostatnia noc panowania rosyjskiego w Wilnie. Policja już wyjechała podobno. Cofnieto warty. Zorganizowała się milicja, do której należy również. Niemcy o parę mil ». Stanisław Cywiński, le 17 septembre 1915.

¹⁹⁹ « Przez parę dni była trwoga na mężczyzn i ja się ukrywałem u p. W. S. Ludwik Kucz. gdzieś sypiał na strychu między workami zboża ». Stanisław Cywiński, le 17 septembre 1915.

²⁰⁰ WEEKS Theodore, *Op. cit.*, p. 96.

²⁰¹ « Niemcy są w Wilnie ». Stanisław Cywiński, le 17 septembre 1915.

plu abondamment et entraîné l'armée russe en retraite, abandonnant Vilnius sans bataille²⁰² ». Les deux diaristes décrivent la même scène dont sont témoins tous les habitants de Vilnius ce samedi matin vers neuf heures : « À huit heures, les premiers véhicules allemands sont apparus de l'autre côté de la rivière à Snipiszki, bientôt suivis par l'infanterie. Vers neuf heures, un officier accompagné de plusieurs soldats a traversé le pont vert²⁰³ ». Tandis que les Moscovites sont encore dans les rues de Vilnius, les premiers soldats allemands font leur entrée dans la ville par le *Zielony Most*²⁰⁴ : « À 9 heures et demie, est apparu sur le Pont Vert le premier Allemand avec un casque à pointe, que j'ai vu de mes propres yeux. De retour dans la rue Swieto-Jerska, j'ai rencontré un soldat moscovite complètement armé, à l'air très bon et intelligent [...] »²⁰⁵ ».

L'entrée des Allemands dans la ville signifie le début d'un nouveau régime, celui de l'occupation. Lorsqu'ils arrivent dans ces espaces, les soldats sont confrontés à une population avec des identités culturelles, des histoires et des traditions multiples, et radicalement opposées à la leur. L'armée allemande souhaite mettre de l'ordre dans ces terres désordonnées en y établissant une identité allemande. C'est ainsi que l'utopie militaire allemande prend la forme de l'*Ober Ost*, un État militaire au-delà des frontières de l'Allemagne. Le nom de cette zone provint du titre du commandant suprême de l'Est, l'*Oberbefehlshaber Ost*. Nous le verrons, ce lieu d'occupation allemande présente des similitudes avec les autres territoires occupés tels que la Belgique, la France ou le territoire du Royaume de Pologne, mais elle est aussi différente à bien des égards.²⁰⁶

D. L'expression d'émotions dans les premiers temps de l'occupation

Que le changement se produise dès les premières semaines de la guerre ou un an après son commencement officiel, la transition d'un régime à l'autre s'opère dans la panique et la peur. Qu'il soit russe, allemand ou autrichien, l'autre n'est pas attendu avec joie par la population forcée d'accueillir un occupant chez soi. Sa nationalité n'a pas d'importance, c'est sa dénomination qui influence l'appréhension de son arrivée : ennemi. L'invasion commence avant même son arrivée officielle. « L'autre » se sent déjà et occupe tous les esprits des jours

²⁰² « Całą noc padał deszcz rzęsy i przeciągły cofające się wojska rosyjskie, oddające Wilno bez bitwy ». Michał Brensztejn, le 17 septembre 1915.

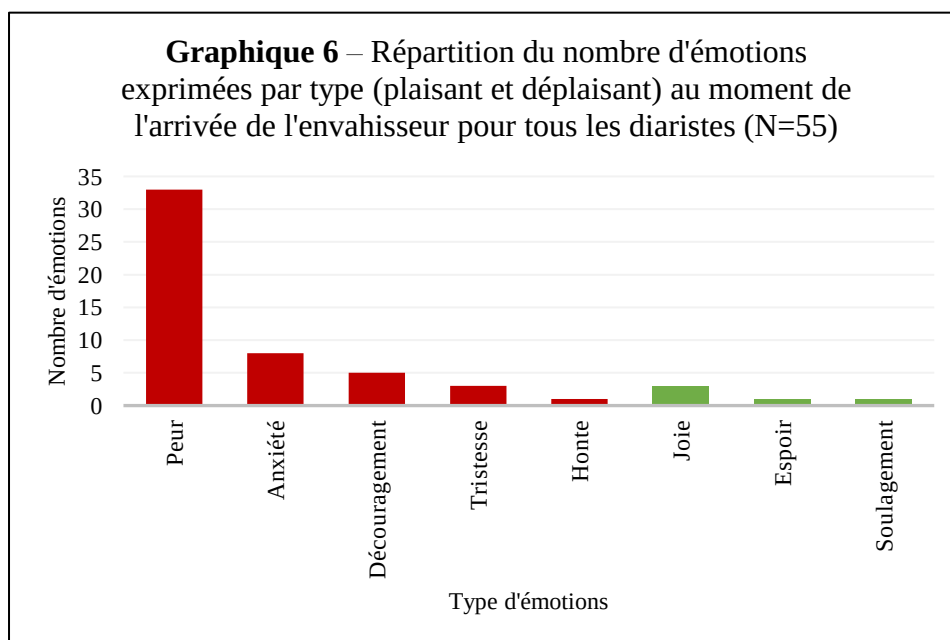
²⁰³ « O godzinie [ós]mej za rzeką na Śnipiszkach ukazały się pierwsze podjazdy niemieckie, a za nimi wkrótce i piechota. Mniej więcej około godziny [dziewią]tej oficer z kilku żołnierzami przeszedł przez most Zielony ». Michał Brensztejn, le 18 septembre 1915.

²⁰⁴ Le Pont Vert.

²⁰⁵ « O godz. 9 i pół zjawił się na Zielonym Moscie pierwszy Niemiec w pikethaubie, którego widziałem na własne oczy. Wróciwszy na ulicę Swieto-Jerska spotkałem jakiegos żołnierza-Moskala w pełnym uzbrojeniu, bardzo dobrze i inteligentnie wyglądającego [...] ». Stanisław Cywiński, le 18 septembre 1915.

²⁰⁶ LIULEVICIUS Vejas, *Op. cit.*, p. 7.

avant sa présence effective. Alors qu'il n'est pas encore physiquement visible, l'occupant est déjà omniprésent et le spectre de son arrivée demeure la cause de nombreuses émotions.



Le *Graphique 6*²⁰⁷ reprend les émotions exprimées par les diaristes concernant l'arrivée de l'envahisseur durant la semaine qui précède son arrivée, le jour de son arrivée et la semaine qui suit, tant qu'il est question du jour de sa venue. Le panel d'émotions pour cette période est relativement limité. Seules huit émotions différentes sont explicitement écrites dans les journaux personnels. Malgré le fait que les diaristes sont les témoins de quatre régimes distincts, on retrouve une unité autour de cette expérience spécifique de la guerre qu'est l'occupation. Seulement cinq émotions sur les quarante-huit exprimées durant cette période sont plaisantes. L'arrivée de l'occupant est un événement essentiellement négatif où la peur, qui représente plus de la moitié des émotions, règne en maître. Le même constat ressortait de l'analyse des extraits concernant ce moment clé du début de l'occupation. Les civils ont peur. Peur de l'ennemi en tant que personne, mais aussi du danger qui accompagne son arrivée, comme à Tarnopol le 26 août 1914 :

« Les armes tonnaient de façon assourdissante, résonnant douloureusement dans le silence ; un étrange picotement me parcourait. Dans tout mon corps, la faiblesse et la peur, une peur infernale du danger, et en même temps la honte et la révolte contre ma propre faiblesse d'esprit. Nous ne nous parlions pas du tout - qu'y avait-il à dire ? Nous sommes restés assis dans le silence et l'agonie, tremblant à chaque grondement plus fort²⁰⁸ ».

²⁰⁷ Pour le détail des données du *Graphique 6*, voir annexe 4.

²⁰⁸ « Działa grzmiały ogłuszająco, odbijając się bolesnym echem w ciszy; dziwne mrowienie czułam. W całym ciele, osłabienie i strach, podły strach przed niebezpieczeństwem, a równocześnie wstyd i bunt przeciw własnej

Les civils sont terrifiés par le danger et la mort qu'apportent les soldats qui luttent pour connaître le futur occupant des habitants qui vivent sur le champ de bataille actuel. La peur est tellement intense et incontrôlée que la diariste en ressent de la honte.

Il peut sembler curieux de retrouver l'expression de joie, de soulagement et d'espoir dans de telles circonstances, même s'il s'agit d'un phénomène minoritaire. Alors que Varsovie est déjà prise depuis plusieurs heures par l'armée allemande, Maria Lubomirska met en avant l'espoir persistant des Polonais concernant le sort réservé à la capitale : « J'avais peur de descendre voir Adam, craignant le son de ses paroles sinistres, mais il était moins noir que je ne l'avais prévu. Il affirme qu'en ce qui concerne Varsovie, une lueur d'espoir subsiste²⁰⁹ ». Il en va de même pour la joie et le soulagement que ressent Helena Kozicka lorsqu'elle décide finalement de rester chez elle alors que l'ambiance se calme à la suite d'une victoire austro-hongroise, quelques heures avant l'arrivée des troupes russes à Tarnopol : « Cela a duré environ une heure, puis un silence complet a suivi, et les gens ont commencé à rentrer chez eux en se cachant. Enfin, nous avons entendu des cris de joie de la ville, en raison de la victoire²¹⁰ ». L'espoir d'un meilleur dénouement persiste jusqu'à la dernière minute, intensifiant en même temps le choc de l'entrée de l'ennemi malgré l'absence d'effet de surprise.

słabości ducha. Nie mówiliśmy wcale do siebie – o czymże było mówić? W milczeniu i męce siedzieliśmy, wstrząsając się przy każdym silniejszym huku ». Helena Kozicka, le 26 août 1914.

²⁰⁹ « Bałam się zejść na dół do Adama lękałam się dźwięku jego złowróżbnych słów, jednak był mniej czarny, niż przewidywałam. Mówi, że co do Warszawy jeszcze błysk nadziei pozostał. » Maria Lubomirska, le 5 août 1914.

²¹⁰ « Około godziny to trwało, potem cisza nastąpiła zupełna, ludzie chyłkiem zaczęli wracać do domów. W końcu zaczęły nas dochodzić z miasta okrzyki radości z powodu odniesionego zwycięstwa ». Helena Kozicka, le 23 août 1914.

4. CONCLUSION

Comme Janina Gajewska le 2 août 1914, nous avons commencé par le début.²¹¹ Connaitre les racines de la guerre, du processus d'écriture, de l'occupation et des Polonais est un passage obligé. Cela permet d'appréhender au mieux la vie quotidienne des huit diaristes polonais et des personnes qui partagent avec eux cette même expérience de la guerre.

La présence de la guerre en tant qu'élément perturbateur du bon déroulement de la vie quotidienne des diaristes demeure la raison principale du commencement des journaux personnels. Le conflit montre son premier visage sous des formes multiples telles que la mobilisation ou les déclarations de guerre, qui sont à l'origine de conséquences similaires telles que la fermeture des écoles, l'arrêt de travail ou l'exil. La vie quotidienne n'est pas le seul élément perturbé. Il en va de même pour l'expression des émotions. L'arrivée de la Première Guerre mondiale signifie le passage d'une vie à une autre pour tous ses contemporains. Une nouvelle vie avec un nouveau régime émotionnel. Cette période qui marque le début de la guerre et de l'occupation est composée de sentiments intenses. S'il ne faut retenir qu'une seule émotion pour qualifier cette phase de la guerre, il s'agit de la peur et de ses différents degrés d'intensité. Les civils sont terrifiés, paniqués, mais surtout impuissants. L'ennemi arrive, ils le savent, ils le sentent, mais ils peuvent seulement l'attendre. Attendre qu'il entre et qu'il s'installe dans toutes les sphères de leur vie, et avec lui toutes les mesures liées à ce nouveau régime.

Les émotions exprimées au moment de l'instauration de ce système spécifique ne peuvent être mélangées à celles ressenties durant le temps long de l'occupation. Il s'agit d'une période à part entière, de transition, durant laquelle il n'est pas encore question de *vie quotidienne sous occupation*.

²¹¹ « Zaczynam od poczatku ». Janina Gajewska, le 2 août 1914. Voir la citation complète en page 48.

Chapitre 3 : Un nouvel entourage

Le passage de la phase d'invasion à la phase d'occupation se manifeste par l'installation des troupes ennemies, composées à la fois de troupes restant à demeure et de combattants de passage venant à l'arrière pour se reposer ou destinés à monter au front.²¹² Sur ce territoire fragmenté, les armées de passage présentent un visage multinational. D'autant que le front est déplacé sur ces territoires à deux ou même trois reprises.²¹³ Toutes les sphères de la vie quotidienne à la fois privée et collective sont troublées par l'apparition de ces nouveaux acteurs. Ainsi, la guerre de manière générale montre son premier visage lors de l'apparition des uniformes dans les rues. L'occupation quant à elle devient réelle avec l'arrivée de l'envahisseur qui devient très rapidement l'occupant. Avec lui, des changements brutaux qui sont la cause d'émotions contraires interviennent du jour au lendemain dans la vie de la population.

Les modifications de l'entourage des civils ne se limitent pas au seul occupant. Les nouvelles conditions de vie imposées par un phénomène tout aussi inédit augmentent le nombre d'intervenants quotidiens. Les membres de la communauté eux-mêmes deviennent une cause d'inquiétudes à bien des égards. La présence invisible de voleurs et d'espions parmi la population rend chaque rencontre dangereuse.

L'entourage des diaristes est déjà désorganisé par le départ des hommes mobilisés et des exilés. Les modifications ne s'arrêtent pas là. Ce vide fraîchement créé est comblé par de nouveaux personnages militaires ou civils, visibles ou invisibles et presque toujours détestés – du moins au départ.

²¹² NIVET Philippe, *La France occupée 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 26.

²¹³ CHWALBA Andrzej, *Op. cit.*, p. 26.

1. L'OMNIPRÉSENCE DE L'OCCUPANT

Dans le cadre d'une occupation militaire, deux catégories de personnes cohabitent et interagissent entre-elles : les occupants et les occupés. Les deux sont eux-mêmes hétérogènes et leurs relations varient d'un contexte à l'autre, d'un individu à l'autre.²¹⁴ Philippe Salson démontre que dans le nord de la France, le microcosme social des diaristes sous occupation s'organise autour de trois espaces : le domicile familial, le voisinage immédiat et la communauté.²¹⁵ Nous allons voir comment la présence de l'occupant est vécue par les diaristes et comment elle s'impose dans les journaux personnels.

A. L'occupant, une source d'émotions à part entière

Une fois la période de l'invasion passée et l'envahisseur installé, ce dernier prend le statut d'*occupant*. Vient à présent le temps de l'adaptation à ce nouveau système et à l'omniprésence de l'ennemi. À la ville et à la campagne, sa présence prend la forme de services administratifs de l'armée, mais également de troupes à loger, d'ouverture de magasins de ravitaillement et d'hôpitaux, avec toutes les nuances qui s'imposent en fonction des situations. Les officiers et les simples soldats qui traversent le territoire pour pouvoir rejoindre le front doivent être nourris et logés. L'occupant exerce une autorité totale sur les habitants de la région qu'il occupe, comme à Varsovie où la princesse Lubomirska craint encore sa présence le 8 octobre 1918 : « Il ne faut pas non plus oublier que l'occupant est toujours parmi nous et que pour le moment, nous restons sous son pouvoir. Il peut nous affamer et nous détruire complètement²¹⁶ ». Une fois installé, l'occupant semble posséder les civils qui subissent son joug, et ce jusqu'à son départ officiel. La fin de la guerre ne met pas un terme immédiat à la présence de l'adversaire. Naturellement, son omniprésence engendre une série d'émotions auprès des diaristes.

²¹⁴ BECKER Anette et DEBRUYNE Emmanuel, « Préambule. Occupation et rapprochements avec l'ennemi », dans CONNOLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 25.

²¹⁵ JULIEN Élise et NIVET Philippe, « Préambule. Les sociétés occupées : de l'expérience à la mémoire », dans CONNOLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 69.

²¹⁶ « Nie należy również zapominać, że okupant jeszcze u nas siedzi i że na razie pozostajemy w jego mocy. Może nas zagłodzić i zniszczyć doszczetnie ». Maria Lubomirska, le 8 octobre 1918.

Tableau 6 – Répartition des émotions liées à l’occupant en fonction de leur cause et de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) entre le 4 août 1914 et le 20 septembre 1918 pour tous les diaristes (N = 161)²¹⁷

Type d’émotion Cause	Déplaisantes	Plaisantes	Ambivalentes	Total
Arrivée de l’occupant	44 (89,8%)	5 (10,2%)		49 (100%)
Comportement de l’occupant	32 (84,2%)	5 (13,2%)	1 (2,6%)	38 (100%)
Présence de l’occupant	35 (76,1%)	10 (21,7%)	1 (2,2%)	46 (100%)
Perquisitions	19 (100%)			19 (100%)
Départ de l’occupant	2 (22,2%)	6 (66,7%)	1 (11,1%)	9 (100%)
Total	132 (82%)	26 (16,1%)	3 (1,9%)	161 (100%)

Après avoir repéré le nombre d’extraits qui contiennent des émotions provoquées par l’occupant et exprimées par les diaristes, il ressort de cela que plus de quatre-vingts pour cent d’entre elles sont déplaisantes. Le spectre de l’arrivée prochaine de l’occupant, son comportement, sa présence ainsi que les perquisitions sont une source conséquente de sentiments désagréables. De manière moins significative, le départ de l’ennemi et la fin de l’occupation entraînent davantage d’émotions plaisantes telles que le soulagement. Malgré tout, l’occupant et les conséquences de sa présence révèlent majoritairement les trois émotions suivantes : la peur, l’anxiété et la colère. Rappelons à ce sujet l’extrait de Helena Kozicka après l’arrivée de l’armée russe à Tarnopol :

« Je n’arrive pas à reprendre mes esprits, le désespoir m’étouffe à la vue des Moscovites qui se pavanent partout, se mêlant de tout et dictant nos lois ! Depuis leur entrée, il y a eu plusieurs cas de folie et plusieurs suicides par désespoir. Celui qui n’a pas vécu de tels moments ne pourra jamais en comprendre l’horreur²¹⁸ ».

Cet extrait est un excellent exemple de la terreur et du désespoir qui s’emparent de la population lors de l’arrivée de l’occupant. Ces constats semblent naturels. Il peut paraître évident que la présence de l’adversaire soit perçue négativement au vu de ses implications et qu’au contraire

²¹⁷ Pour le détail des données du Tableau 6, voir annexe 5.

²¹⁸ « Opamiętać się nie mogę, rozpacz mnie dławi na widok panoszących się wszędzie Moskali, wtrącających się do wszystkiego i dyktujących nam prawa! Od chwili ich wkroczenia było kilka wypadków obłądu i kilka samobójstw z rozpacz. Kto takich chwil nie przeżył, ten nigdy nie zrozumie ich grozy ». Helena Kozicka, le 26 août 1914.

son départ entraîne des incidences positives sur le type d'émotions éprouvées. Néanmoins, les valeurs les plus minoritaires démontrées par ce tableau demeurent en réalité les plus surprenantes et sont de fait aussi dignes d'intérêt. Comment justifier l'expression d'émotions négatives lors du départ de l'occupant ou à l'inverse, la présence d'émotions positives produites par son arrivée prochaine, son comportement ou sa présence ? En ce qui concerne le départ de l'occupant, si son absence signifie un large soulagement auprès de la population, il n'en reste pas moins une source d'inquiétude. Une fois parti, la vie reprend son calme, mais pour combien de temps ? Alors que son village s'avère être un carrefour d'échange et de passages des armées des Empires centraux sans qu'il soit encore question d'occupation, Ludwika Ostrowska et sa communauté s'inquiètent du départ de la troupe qui loge chez eux le 6 décembre 1914 : « Pour l'instant, la population respire, libérée de la surpopulation dans les pièces, mais l'inquiétude est de plus en plus grande, à savoir si nous n'aurons pas de nouveau d'autres invités²¹⁹ ». Son départ amène aussi la population à se demander si le futur occupant sera plus conciliant ou au contraire plus brutal. D'autant que la circulation des nouvelles et des rumeurs concernant le comportement des différentes armées met largement en avant la brutalité dont ferait preuve les armées des camps opposés. Cela maintient à un niveau élevé la peur et l'anxiété des futurs occupés. Lorsque les Russes s'écartent provisoirement de la ville de Tarnopol et que des murmures annoncent l'arrivée prochaine des troupes allemandes au mois d'octobre 1915, Helena Kozicka s'interroge sur la nationalité la plus souhaitable pour le futur occupant : « Sans doute les Allemands sont l'ennemi le plus dangereux, mais sont-ils plus méprisables que les insidieux Moscovites ?²²⁰ ». Les conséquences apportées par chaque régime d'occupation influencent aussi la préférence pour un occupant ou l'autre. Ainsi, le prêtre Józef Rokoszny de Sandomierz évoque les opinions opposées qui existent dans le sud du Royaume du Congrès vis-à-vis des occupants le 31 janvier 1915 :

« On dit qu'il vaut mieux se perdre avec l'intelligent que de trouver avec l'idiot, mais le Prussien nous élèvera économiquement, améliorera nos conditions de vie, et le Moscovite nous opprimerait et nous maintiendrait dans cette boue, comme avant. À leur tour, les personnes âgées ont peur de la puissance prussienne et de la vitesse de la dénationalisation, de l'inondation sur le marché économique²²¹ ».

²¹⁹ « Ludność na razie odetchnęła, oswobodzona od przepełnienia izb, a niepokój coraz to większy, czy nie będziemy mieć znów innych gości ». Ludwika Ostrowska, le 6 décembre 1914.

²²⁰ « Niezawodnie też Niemcy są wrogiem niebezpieczniejszym, ale czy wstrętniejszym od podstępnych Moskali? ». Helena Kozicka, le 20 octobre 1915.

²²¹ « Powiadają oni, że lepiej z mądrym zgubić niż z głupim znaleźć, ale Prusak podniesie nas ekonomicznie, umożliwi warunki życia, a Moskal będzie gniebił i trzymał w tym błocie, co dotąd. Z kolei starsi boją się pruskiej siły i rozpędu wynarodowienia, zalania nas na rynku ekonomicznym ». Józef Rokoszny, le 31 janvier 1915.

La non-linéarité des opinions vis-à-vis de l'occupant permet aussi d'expliquer dans un premier temps la présence d'émotions plaisantes causées par son comportement. Ces émotions peuvent être de deux sortes. Dans certains cas, l'envahisseur divertit les civils en devenant une source de distraction dont ils se moquent et s'amusent. Helena Kozicka tourne ainsi au ridicule les faits et gestes des soldats russes le 9 avril 1915 :

« Pour en revenir aux Moscovites, les actions de ces gens sans éducation, sans honte, mais têtus, plein de dynamisme et ruraux, qui font semblant de faire un effort pour la culture, donnent l'impression d'une opérette. Parfois, c'est très drôle. Quelle bande de marginaux, du gouverneur au soldat !²²² ».

Dans d'autres cas, c'est davantage le comportement agréable et sympathique de l'occupant qui est mis en avant. Il arrive que la population s'adapte et s'habitue à l'omniprésence de ces étrangers avec le temps ou tout simplement qu'ils soient agréablement surpris par le comportement correct de l'envahisseur. Jadwiga Rutkowska avoue apprécier les Russes et leur langue grâce à la gentillesse dont ils font preuve à Lvov au mois de septembre 1914 : « Les Russes aiment beaucoup Lvov et y règnent comme dans leur propre ville. [...] J'ai beaucoup aimé leur langue, et ils ne sont pas si mauvais eux-mêmes. Pour chaque mois, ils donnaient des provisions telles que de la farine, du sucre, du gruau et du sel²²³ ». Maria Lubomirska exprime même de l'admiration pour l'attitude et l'organisation militaire dont fait preuve l'occupant allemand, le 8 septembre 1916 à Varsovie : « Il faut avouer que les Allemands sont admirables. Jamais pris au dépourvu, prompts, frappant juste, décuplant leurs forces, ne bronchant devant aucun danger, maîtrisant la Faim et le Feu²²⁴ ». Ces passages de journaux personnels démontrent que l'horreur de l'occupation et le loyalisme n'empêchent pas une compassion plus générale devant les désastres de la guerre. Les populations semblent réceptives à une certaine humanisation de l'adversaire. Les soldats ennemis deviennent des êtres souffrants ou empreints de sympathie, en dépit de ce qu'ils font endurer aux occupés.²²⁵ Néanmoins, ces comportements amicaux et policés ne constituent pas la norme. Il ne faut pas oublier que leur comportement suscite davantage d'émotions déplaisantes. Helena Kozicka souligne les contraintes imposées par l'occupant russe et ses agissements jugés insupportables le 8 octobre 1915 :

²²² « Wracając do Moskali, poczynania tych ludzi bez żadnego wykształcenia, bez wstydu, pełnych za to buty, rozmachu i gminności, siłających się na pozory kultury robią wrażenie operetki. Czasem bywa to bardzo śmieszne. Co za hołota, od gubernatora do żołdata! ». Helena Kozicka, le 9 avril 1915.

²²³ « Rosjanom podobał się bardzo Lwów i rządzą się w nim jak w swoim mieście [...] Język ich bardzo mi się podobał, a oni sami nie są tak źli. Rozdawali bowiem co miesiąca za darmo prowianty, jak: mąkę, cukier, kaszę i sól ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

²²⁴ Maria Lubomirska, le 8 septembre 1916. L'extrait est rédigé en français dans la source.

²²⁵ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, Paris, Fayard, 2010, p. 105.

« Notre général est parti "à l'anglaise" sans dire "*Dieu vous bénisse*", et depuis, chaque jour, nous sommes harcelés par des soldats pour des "quartiers", et eux, ainsi que les officiers [...] se comportent grossièrement. Ils crient, nous grondent, donnent des coups de pied dans la porte, nous repoussent, entrent violemment, et tout cela est aussi illégal, car sans la permission du commandant²²⁶ ».

Le constat est le même en ce qui concerne l'approche de l'occupant. S'il est en général craint pour diverses raisons, son arrivée est parfois souhaitée par la population. Stanisław Cywiński s'avère enchanté par la présence l'armée allemande à Vilnius le 17 septembre 1916 :

« Jusqu'à présent, nous voyons encore des Moscovites, mais une dizaine est seulement allemande. Durant toute la journée, et encore plus longtemps, et encore plus longtemps, j'ai été heureux de l'arrivée des Allemands et j'ai cru qu'ils nous apporteraient la liberté. Aujourd'hui, quoi ? Ils ne font que nous harceler et nous faire perdre la tête²²⁷ ».

Une fois installé, la présence et le comportement de l'occupant, ainsi que toutes les contraintes qui l'accompagnent telles que les perquisitions, se révèlent très pénibles pour la population. La majorité des diaristes se situent dans des territoires qui ne sont pas directement soumis au feu, ni très proches des lieux de combats. Par haine et par peur, l'occupant est souvent rendu l'unique responsable du malheur des civils et de la violence qui s'abat sur eux. Néanmoins, il arrive que la guerre devienne l'ennemi principal. La population occupée rejette la guerre pendant la guerre, ce qui la mène à un certain respect de l'autre et de ses souffrances.²²⁸ Ainsi, Ludwika Ostrowska présente les soldats allemands comme étant aussi des hommes victimes de la brutalité de la guerre déjà le 17 août 1914 : « Toutefois, ils se sont comportés de manière tout à fait calme ; il y avait presque tous les *landwehrs* de Silésie, pleurant comme les nôtres leurs familles et leurs fermes abandonnées²²⁹ ». Elle met en avant la « lueur d'humanité » qui existe même chez l'adversaire.²³⁰ Il reprend sa condition d'être humain ordinaire qui fait la même terrible expérience du conflit. La diariste parvient à approcher l'expérience du conflit des civils de celle de son adversaire alors même que toutes les stratégies imposées par la guerre tentent de les éloigner. Cela n'empêche pas les auteurs de haïr l'ennemi pour autant. Car la guerre, ces

²²⁶ « Nasz generał wyprowadził się „po angielsku” nie powiedziawszy Bóg zapłać, a od tego czasu co dzień napastują nas soldaci o „kwaterę”, przy czym, tak oni, jak oficerowie [...] zachowują się po chamsku. Krzyczą, łajają, kopią nogami w drzwi, odtrącają nas, wchodzą gwałtem, a to wszystko w dodatku bezprawnie, bo bez zezwolenia komendanta ». Helena Kozicka, le 8 octobre 1915.

²²⁷ « Narazie widzieliśmy jeszcze Moskali, lecz od 10 samych Niemców. W ciągu całego dnia, i dłużej, i dłużej, cieszyłem się z przyjscia Niemców i wierzyłem, że oni nam wolność przyniosą. Dzisiaj co ? Szykany i bezmyślność tylko od nich mamy ». Stanisław Cywiński, le 17 septembre 1916.

²²⁸ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, Op. cit., p. 106.

²²⁹ « Zachowywali się jednak zupełnie spokojnie; byli prawie wszyscy Szlązacy landwerzyści, opłakujący jak nasi swoje rodziny i gospodarstwa opuszczone ». Ludwika Ostrowska, le 17 août 1914.

²³⁰ SALSON Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 237.

populations la subissent deux fois, sur le front militaire et sur le front domestique occupé, où les différentes mesures d'atteintes à leurs droits humains – conséquences directes de l'occupation – engendrent la peur, la colère et l'indignation.²³¹

B. L'instauration d'un système

« Les Allemands sont restés à Częstochowa, et des nouvelles de plus en plus tristes nous parviennent de là-bas. La famine, le typhus se répandent dans la ville²³² » : ce sont de telles informations que reçoivent les diaristes, dont Ludwika Ostrowska le 6 septembre 1914, au sujet de la présence de l'adversaire et de ses conséquences dans les villes polonaises. Une fois installé, il est omniprésent. Son arrivée se remarque et se concrétise par des actes symboliques. Ceux-ci exercent une influence non négligeable sur l'organisation de la société dont font partie les diaristes.

La symbolique des premiers changements

Chaque occupant a sa propre idée de l'ordre. Pour l'appliquer, il a besoin de la coopération de la population locale, mais il n'a pas l'intention de discuter avec elle de la pertinence de ses idées. L'armée et l'occupant priment sur le civil. La question de l'heure et de la date officielle est un bon exemple de la façon de penser des occupants. Les pays impliqués dans la guerre se trouvent non seulement dans des fuseaux horaires différents, mais utilisent aussi d'autres calendriers. Chaque occupation accélère ou fait reculer le temps qui n'est pas dépourvu de sens symbolique. Les Russes en Galicie orientale ont introduit l'heure de Saint-Pétersbourg et le calendrier julien, alors que les Allemands à l'Est ont instauré le calendrier grégorien et l'heure d'Europe centrale. À Sandomierz où réside le prêtre Józef Rokoszy, les Autrichiens ont décalé les horloges de trente-cinq minutes, les ajustant à l'heure de Vienne. À Lvov, occupée par la Russie, le calendrier julien a été introduit, ce qui signifie l'ajout de treize jours.²³³ La jeune diariste Jadwiga Rutkowska et Helena Kozicka de Tarnopol n'évoquent pas ces changements et maintiennent les dates de leur calendrier dans leur journal personnel. À Varsovie, l'autorité allemande introduit l'heure de Berlin. Peu importe l'heure officielle de ces villes, cette modification est mal accueillie par la population et perturbe leur façon de mesurer leur rythme de vie. Ces changements sont nécessaires pour améliorer le fonctionnement de

²³¹ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, Op. cit., p. 107.

²³² « W Częstochowie pozostali Niemcy i stamtąd coraz to smutniejsze dochodzą wieści. Głód, tyfus szerzą się po mieście ». Ludwika Ostrowska, le 6 septembre 1914.

²³³ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Nasza wojna*, Varsovie, W. A. B., 2021, p. 289.

l'armée et de l'administration de l'occupant. Mais chez les occupés, ce double comptage du temps engendre du chaos et désorganise leur vie plus qu'il ne la facilite. Pour l'occupant, il s'agit davantage de démontrer la force de son nouveau gouvernement. L'occupant allemand agit de la même manière en Belgique qu'au Royaume du Congrès. Là-bas, mettre les montres à « l'heure belge » revient à commettre un acte patriotique. En Europe centrale et orientale, ces manifestations restent moins fréquentes.²³⁴ À Vilnius, où une part conséquente de la population est d'origine juive, l'occupant va jusqu'à imposer son calendrier aux habitants de la ville. Ainsi, alors qu'il note systématiquement la date du calendrier hébraïque et celle du calendrier grégorien pour chaque entrée de son journal personnel, Michał Brensztejn arrête la notation des doubles dates à partir de 26 septembre 1915. Le calendrier grégorien, ou calendrier allemand comme le nomme le diariste, est introduit officiellement à Vilnius le 25 septembre 1915 : « [...] l'introduction du "calendrier allemand", désormais exclusivement en vigueur [...] »²³⁵. À quel point ces changements d'heures perturbent les diaristes étant donné que seul l'un d'entre eux en fait mention. D'ailleurs si Michał Brensztejn l'évoque, c'est bien parce ce changement a une incidence directe sur sa manière de noter les dates dans son journal personnel. Pour les sept autres diaristes, les tourments provoqués par les changements d'heures semblent moins conséquents que ce qui est avancé par les auteurs polonais de l'ouvrage *Nasza Wojna*.

Lorsque l'occupant arrive, qu'il soit russe, autrichien ou allemand, il instaure sa langue comme langue officielle. Rapidement, l'allemand et le russe deviennent la langue de référence du point de vue administratif principalement. La presse reste presque uniquement disponible dans la langue de l'occupant. Une traduction des textes en polonais ou en russe existe néanmoins en fonction des régions. À Vilnius, les annonces du commandement militaire allemand sont d'abord réalisées en quatre langues comme l'indique Michał Brensztejn le 25 septembre 1915 : « Outre l'ordre ci-dessus adressé à l'armée, le gouverneur a signé le même jour une proclamation affichée en quatre langues (allemand, polonais, lituanien et juif [sic]), contenant la même interdiction de réquisitions sans l'autorisation spéciale du bureau du commandant militaire [...] »²³⁶. Mais rapidement, l'autorité occupante transmet les informations uniquement en allemand, qui devient l'unique dans la ville lituanienne le 30 septembre 1915 : « Les annonces de guerre radiotélégraphiques affichées dans les rues ont commencé à être imprimées

²³⁴ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 290.

²³⁵ « [...] wprowadzenie obowiązującego odtąd wyłącznie „kalendarza niemieckiego" ». Michał Brensztejn, le 25 septembre 1915.

²³⁶ « Oprócz powyższego rozkazu do wojska, w tymże dniu gubernator podpisał obwieszczenie rozlepione w czterech językach (niemieckim, polskim, litewskim i żydowskim), zawierające tenże zakaz rekwizycji bez specjalnego pozwolenia Komendantury wojskowej [...] ». Michał Brensztejn, le 25 septembre 1915.

dans une seule langue : l'allemand²³⁷ ». La situation n'est pas fortement différente à Radom où le commandement autrichien s'est installé et avec lui sa langue comme le fait remarquer le prêtre Józef Rokoszy le 22 juillet 1915 : « Dans l'après-midi, *Befehl*, l'ordre, a été diffusé, en deux langues. Il contient 19 points concernant la santé, l'entretien des routes, etc. [...] Cet ordre a été émis par le commandement principal, c'est-à-dire le commandement autrichien²³⁸ ». Dans la partie du Royaume de Pologne sous domination austro-hongroise, l'occupant impose ainsi son propre appareil administratif, sous la forme d'un quartier général, qui concentre entre ses mains les tâches militaires, économiques et administratives. Ces pouvoirs sont détenus par un officier supérieur ou même un général.²³⁹

La presse et l'administration ne sont pas les seuls domaines où l'occupant impose sa langue. Il en va de même pour les noms des localités et des rues. Ainsi, le 20 septembre 1915, Michał Brensztejn observe l'ajout de noms allemands sous les plaques des rues de Vilnius, l'appellation polonaise étant conservée : « Ce matin-là, quelqu'un a cloué les premières plaques de noms de rues en allemand et en polonais sur les rues Świętojerska et Świętojańska²⁴⁰ ». Toutes ces modifications ne s'opèrent que quelques semaines après l'arrivée de l'occupant à Vilnius, le 7 septembre 1915. Dans toute la région de l'*Ober Ost*, toutes les gares ont aussi reçu de nouvelles plaques avec des transcriptions allemandes des noms de lieux locaux.²⁴¹ La situation est la même dans les villages qui entourent la ville de Varsovie où se promène Janina Gajewska au mois d'août 1916 :

« D'ailleurs, vous devriez savoir comment les Allemands ont joliment écrit les noms de nos villages sur les postes-frontière. Car maintenant, à chaque carrefour, il y a un poste, et je regrette beaucoup de ne pas avoir fait une collection de ces fleurs linguistiques, tirées directement des cartes russes. Ainsi, Kobylanka est répertorié comme *Kolbyljanka*, et à proximité il y a un panneau *nach Szolk*, ce qui signifie que c'est la route vers Solk²⁴² ».

²³⁷ « Rozlepiane na ulicach radiotelegraficzne komunikaty wojenne zaczęto drukować tylko w jednym języku: niemieckim ». Michał Brensztejn, le 30 septembre 1915.

²³⁸ « Po południu rozlepiono Befehl rozkaz, w dwóch językach. Zawierał 19 punktów, dotyczących zdrowotności, utrzymywania dróg itp. [...] Rozkaz ten wydała ck główna komenda, a więc austriacka ». Józef Rokoszy, le 22 juillet 1915.

²³⁹ LEWANDOWSKI Jan, « Okupacja austriacka w Królestwie Polskim (1914-1918) », dans *Dzieje Najnowsze*, vol. 30, n°4, 1998, p. 31.

²⁴⁰ « Tegoż dnia rano ktoś przybił na ulicach Świętojerskiej i Świętojańskiej pierwsze tablice z nazwami ulic w językach niemieckim i polskim ». Michał Brensztejn, le 20 septembre 1915.

²⁴¹ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 291.

²⁴² « A propos, trzeba wiedzieć, jak Niemcy ślicznie powypisywali nazwy naszych wsi na słupach granicznych. Bo teraz na każdym rozdrożu jest słup i żałuję bardzo, że nie zrobiłam kolekcji tych kwiatków językowych, wziętych wprost z map rosyjskich. Więc Kobylanka figuruje jako Kolbyljanka, a w pobliżu istnieje tabliczka nach Szolki, co ma znaczyć, że to jest droga do Solk ». Janina Gajewska, le 21 août 1916.

À Lvov, le gouvernement local résiste en expliquant à l'occupant russe qu'il n'y avait personne pour fabriquer des panneaux de signalisation en russe. De ce fait, les panneaux ne sont accrochés que six mois après l'occupation de la ville.²⁴³

Même s'il n'est pas interdit aux civils de pratiquer le polonais, la langue de l'occupant diffère de celle des occupés. Ainsi, il est omniprésent aussi dans le paysage sonore, sa langue n'étant pas appréciée par la population, ni par Janina Gajewska à Varsovie qui qualifie l'allemand de dégoûtant le 14 août 1915 : « Assis, adossés à la fenêtre de notre chambre, nous regardions dans la nuit noire la route derrière le jardin, où les canons défilaient lentement et où les cavaliers avec des torches allumées criaient dans leur langue dégoûtante²⁴⁴ ».

Les réquisitions et les perquisitions

L'appareil élargi de l'administration économique et tout le système de restrictions de rationnement et de réquisitions visent à extraire de l'occupation autant que possible de matières premières pour l'industrie de guerre.²⁴⁵ L'objectif de la structuration de l'administration militaire sert principalement à obtenir un contrôle absolu sur tous les biens disponibles. Les autorités responsables ne s'arrêtent à aucune propriété privée.²⁴⁶ S'il y a bien une spécificité à retenir de ce système, il s'agit du système de réquisitions sur lequel il se base. L'arrière-front devient un véritable puits de ressources pour les armées qui y stationnent. Tout objet jugé utile est susceptible d'être accaparé par l'ennemi, la propriété de biens devenant un concept caduc. La princesse Maria Lubomirska met justement en avant ce sentiment de dépossession le 29 mars 1916 : « Le printemps ! Le printemps ! Le seul bien qui ne pouvait pas nous être enlevé, ni réquisitionné ni effacé de la surface de la Terre par une grêle de balles²⁴⁷ ». Les réquisitions sont à la fois un malheur commun et individuel. Conformément à la convention de La Haye de 1907, les réquisitions pouvaient être faites contre paiement ou contre un bon remboursable par la suite. En réalité, les réquisitions sont plutôt synonymes de vol pour la population, surtout dans les premiers jours de l'occupation ou pendant le repli des troupes armées.²⁴⁸

²⁴³ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 292.

²⁴⁴ « Siedzac oparte w oknie naszego pokoju patrzylyśmy wśród ciemnej nocy na drogę za ogrodem, gdzie przeciągały z wolną armatą i jeźdźcy z zapalonymi pochodniami nawoływali się w swym obrzydłym języku ». Janina Gajewska, le 14 août 1915.

²⁴⁵ LEWANDOWSKI Jan, *Op. cit.*, p. 33.

²⁴⁶ SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsmacht in Russisch-Polen während des Ersten Weltkriegs (1915-1918) », *Op. cit.*, p. 553.

²⁴⁷ « Wiosna ! Wiosna ! Jedyne dobro które nie mogło nam być odjęte ni zarekwirowane, ni starte z czoła ziemi gradem pocisków ». Maria Lubomirska, le 29 mars 1916.

²⁴⁸ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 275.

De la lecture des journaux personnels, il ressort que la réquisition d'un style précis d'objet choque davantage les diaristes : celui des cloches. Lorsque les Russes abandonnent leurs territoires et après quelques mois d'occupation pour les Allemands, les soldats des deux camps se rendent dans les églises en quête de métaux, présents dans la toiture, mais aussi dans le clocher de l'édifice. Les cloches sont enlevées pour ensuite être fondues et contribuer à l'industrie militaire de l'occupant comme le précise Maria Lubomirska le 29 janvier 1918, quand les cloches des églises sont détachées pour en faire des canons :

« Les Allemands prennent les cloches des villes et des villages, ils vont fondre les cloches de prière pour en faire des canons. L'Ange du Seigneur, qui bénit les champs, le matin, à midi et au coucher du soleil, se taira... Il est possible d'imaginer l'indignation, déjà bien élevée, du peuple et de la société !²⁴⁹ ».

La mention récurrente de cet évènement par les diaristes rend compte de l'indignation que cela engendre auprès de la population. Une telle réaction peut d'abord s'expliquer par le caractère profondément religieux et traditionnel de la société de l'époque. Ensuite, les cloches sont des personnages essentiels du quotidien des civils. En faisant entendre systématiquement et quotidiennement leur voix, elles rythment leurs journées. Il s'agit d'un geste profondément symbolique pour la population qui voit un élément supplémentaire de leur vie être modifié. Cet acte suscite indignation et révolte auprès des habitants de Varsovie, mais aussi à Radom où réside le prêtre Józef Rokoszy et où l'autorité autrichienne menace de s'approprier les cloches de la ville le 18 juillet 1916 : « L'aumônier est intervenu personnellement auprès de Matuschka²⁵⁰, disant que la population ici est très amère contre le gouvernement autrichien, si les cloches sont enlevées, il y aura des craintes d'émeutes²⁵¹ ». Les communautés locales tentent de se défendre contre la réquisition des cloches des églises. Dans le précédent extrait, le prêtre met en avant l'avis de la population par rapport à cet acte jugé barbare. Cependant, un an plus tôt, le diariste sous-entend aussi ironiquement son indignation à cet égard. Les premières cloches de la ville sont en effet enlevées par les Russes, un mois avant qu'ils laissent leur place à l'occupant autrichien : « Ils enlèvent tout de l'église orthodoxe, ils montent des échafaudages pour enlever les cloches ; je ne sais pas s'ils ne vont pas enlever nos églises aussi.²⁵² » La

²⁴⁹ « Niemcy zabierają dzwony z miast i siól, przetapiać będą dzwony modlitewne na armaty. Zamilknie Anioł Pański błogosławiący pola, rankiem w południe i o zachodzie... Można sobie wyobrazić oburzenie już i tak podnieconego ludu i społeczeństwa ! ». Maria Lubomirska, le 29 janvier 1918.

²⁵⁰ Il s'agit du commandant qui dirige le conseil autrichien de Radom et de ses alentours.

²⁵¹ « Kapelan interweniował osobiście u Matuszki, mówiąc, że ludność jest tu bardzo rozgoryczona na rząd austriacki, jak się dzwony zabierze, będzie obawa o rozruchy ». Józef Rokoszy, le 18 juillet 1916.

²⁵² « Z cerkwi wywożą wszystko, stawiają rusztowanie do zabrania dzwonów ; nie wiem, czy i z naszych kościołów nie zabiorą ». Józef Rokoszy, le 24 juin 1915.

profanation est évidente. Cet extrait démontre aussi que la démolition des églises orthodoxes est perçue différemment dans les territoires polonais où ces lieux de cultes sont étrangers à la plupart de la population.²⁵³ À Vilnius, l'enlèvement des cloches est organisé par l'autorité russe avant même que l'occupant n'arrive, comme le signale Michał Brensztejn le 27 juillet 1915 :

« [...] le commandant en chef militaire de la région de Dźwina²⁵⁴ a jugé approprié de commencer le jour suivant, le 28 juillet (10 août), l'enlèvement des cloches des églises catholiques, qui doit avoir lieu sous la direction de l'architecte du gouvernement et de l'ingénieur de la ville [...]»²⁵⁵.

Il ne s'agit donc pas d'une manifestation propre à la vie sous occupation. Les réquisitions et les perquisitions généralisées représentent néanmoins le phénomène constitutif de tous les régimes d'occupation. Tout au long de la guerre, la liste des éléments à mettre à disposition de l'ennemi ne fait que s'allonger. Michał Brensztejn donne un exemple de liste d'éléments qui font l'objet de perquisition dans la ville de Vilnius le 17 août 1915 par le gouvernement russe :

« Dans la matinée, le gouverneur de Vilna [Piotr] Wierowkin, par un "Règlement obligatoire" affiché dans les rues, a annoncé la réquisition auprès des habitants de la ville de bétail, de chevaux, de charrettes, de harnais, de stocks de farine, de thé, de sucre, de sel, de beurre, de saindoux, de fourrage, de cuir, de tissu, de coton, de cuivre, d'aluminium, de plomb, de produits en étain, etc., leur ordonnant, sous peine d'une amende de 3 000 roubles ou de [trois] mois d'emprisonnement, de soumettre tout cela aux autorités dans les trois jours. L'annonce de la réquisition a provoqué une frénésie au sein de la population, en particulier chez ceux qui ne voulaient pas quitter Vilnius²⁵⁶ ».

La nourriture n'est pas le seul élément qui suscite de l'intérêt auprès de l'autorité gouvernante, puisque la totalité des objets peut lui être utile. Une lourde punition composée d'une amende et d'un emprisonnement attend ceux qui ne se plient pas aux ordres. Tous les éléments cités dans l'annonce doivent être transmis aux autorités en à peine trois jours. Il s'agit ici de réquisitions qui ont lieu deux mois avant l'arrivée du véritable occupant. Les Russes ne veulent rien laisser à leurs ennemis. Ce phénomène d'appropriation et de confiscation est une expérience vécue par

²⁵³ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 295.

²⁵⁴ Dźwina : il s'agit d'une rivière située au nord de Vilnius, traversant la Russie, le Biélorussie et la Lettonie actuelle. « Dźwina », *Encyklopedia Państwowe Wydawnictwo Naukowe*, <https://encyklopedia.pwn.pl/haslo/Dzwina;3896075.html> (Consulté le 2 mai 2022).

²⁵⁵ « [...] główny naczelnik okręgu wojennego dźwińskiego uznał za właściwe nazajutrz dnia 28 lipca (10 sierpnia) rozpocząć zdejmowanie dzwonów ze świątyń katolickich, co ma się odbywać pod kierownictwem architekta gubernialnego i inżyniera miejskiego [...] ». Michał Brensztejn, le 27 juillet 1915.

²⁵⁶ « Rano gubernator wileński [Piotr] Wierowkin przez „Rozporządzenie obowiązujące” rozlepione na ulicach ogłosił rekwizycję u ludności miejskiej bydła, koni, wozów, uprzęży oraz zapasów mąki, herbaty, cukru, soli, masła, słoniny, furazu, skór, sukna, bawełny, wyrobów miedzianych, aluminiowych, ołowianych, cynowych itp., nakazujące pod groźbą 3000 rubli grzywny lub [trzech] miesięcy więzienia złożyć to wszystko władzom w terminie trzydniowym. Ogłoszenie rekwizycji wywołało szalony popłoch wśród ludności, zwłaszcza niezamierzającej opuszczać Wilna ». Michał Brensztejn, le 17 août 1915.

l'ensemble des civils, pas uniquement par les occupés. Pour ces derniers néanmoins, elles revêtent un caractère davantage insupportable, leurs biens étant destinés à l'effort de guerre adverse. Les nombreuses réquisitions provoquent ainsi la panique chez ceux qui veulent rester à Vilnius. Les habitants de la ville sont déjà appauvris avant même que le véritable occupant n'arrive. Une fois présents, les militaires allemands n'attendent pas longtemps pour demander à la population de Vilnius de lui remettre divers objets qui peuvent contenir du métal tels que les vélos, les motocyclettes ou encore tous les appareils téléphoniques dès le 2 octobre 1915 : « [...] un avis du gouvernement provincial ordonnant la remise de tous les appareils téléphoniques²⁵⁷ ».

À nouveau, ce genre d'annonce entraîne une grande inquiétude auprès de la population. La ville de Varsovie n'est pas épargnée par la terreur produite par ces réquisitions, comme l'exprime Maria Lubomirska le 30 janvier 1917 : « La future réquisition des chevaux, après tant de choses traversées – terrifie²⁵⁸ ». La situation est exactement la même sous occupation autrichienne à Sandomierz où se trouve le prêtre Józef Rokoszy et où un ordre similaire est annoncé le 30 juillet 1915 :

« De nouveaux avis ont été affichés : avant le 15 août, tous les habitants sont tenus de déposer tous les récipients en cuivre, laiton, plomb, nickel et aluminium au dépôt des chemins de fer - pour ces articles, le gouvernement paiera 4 couronnes par kilo de cuivre pur, etc. Naturellement, cette annonce a provoqué une grande anxiété dans la ville, certains veulent cacher, d'autres ont peur, à cause de l'avertissement qu'après le 15 août il y aurait une recherche et que s'ils trouvaient l'un de ces métaux, ils confisqueraient tout, ne paieraient rien et puniraient sévèrement. Il est donc nécessaire de se débarrasser des samovars, des casseroles, des baignoires, des chandeliers, etc.²⁵⁹ ».

Tous les objets contenant du métal sont réquisitionnés. Les habitants sont privés de biens de première nécessité qu'ils utilisent quotidiennement tels que les casseroles, les baignoires, les chandeliers ou encore les poignées de porte. Les perquisitions sont exclusivement la cause de l'expression de la peur dans les journaux personnels. Dans l'extrait précédent, les civils craignent les visites et les vérifications de l'autorité occupante. D'autant plus qu'elle semble

²⁵⁷ « [...] ogłoszenie Zarządu Gubernialnego, nakazujące oddanie wszystkich aparatów telefonicznych ». Michał Brensztejn, le 2 octobre 1915.

²⁵⁸ « Przyszła rekwizycja koni, po tylu przebytych - przeraza ». Maria Lubomirska, le 30 janvier 1917.

²⁵⁹ « Rozlepiono nowe ogłoszenia: do 15 sierpnia wszyscy mieszkańcy obowiązani [sa] złożyć w magazynach kolejowych wszystkie naczynia miedziane, mosiężne, ołowiane, niklowe, aluminiowe - za te przedmioty ck zarząd będzie płacił 4 korony za kilo miedzi czystej itd. Ogłoszenie to, naturalnie, narobiło w mieście dużo niepokoju, jedni chcą ukrywać, inni się boją, bo ostrzeżenie, że po 15 sierpnia będzie rewizja i jeżeli coś znajdzie z tych metali, wszystko skonfiskują, nic nie zapłaci i surowo ukarze. Stąd przynębianie - trzeba będzie pozbyć się samowarów, rondli, wanien, lichtarzy etc. ». Józef Rokoszy, le 30 juillet 1915.

connaître le contenu des maisons comme le précise Józef Rokoszný le 3 août 1915, à peine quelques jours après l'annonce citée précédemment : « Les Autrichiens fouillent les maisons, cherchent des armes et enregistrent les biens. Aujourd'hui, à midi, ils sont venus nous voir - trois soldats, deux Polonais, un Ruthène. Ils ont noté la moitié des récipients en cuivre et en laiton²⁶⁰ ». Ainsi, sous la dénomination *occupant* demeurent aussi des hommes de la même nationalité que celle des occupés.²⁶¹

Cependant, cette nécessité militaire entraîne des conséquences sur la perception de l'occupant par la population. Les réquisitions et perquisitions ont terminé de convaincre les civils qu'ils ont connus de meilleures conditions sous l'ancienne domination russe. Rappelons que l'armée russe a déjà procédé à de vastes réquisitions, comme à Vilnius, avant l'arrivée des soldats de la monarchie danubienne, c'est pourquoi il n'y a presque plus rien à emporter.²⁶²

La population met en place des stratégies pour essayer de conserver ce qui lui est demandé malgré le risque que ça lui fait courir. Les perquisitions sont donc l'occasion d'exprimer de la peur. Celle d'être pris pour l'oubli volontaire ou involontaire de fournir des biens demandés par l'occupant. À Tarnopol, Helena Kozicka prend le risque de cacher certains éléments qui font l'objet de perquisitions au grenier, à la cave, mais aussi dans la terre. Cette mise en danger consciente provoque une grande frayeur lorsque l'occupant visite le foyer de la diariste le 15 juillet 1915 :

« Par miracle, j'ai réussi à cacher des samovars, des chandeliers, etc. dans le grenier, mais j'ai eu très peur quand une bande de gendarmes a balayé la maison du grenier à la cave, où ils ont même creusé dans la terre. Et j'ai toute mon argenterie et une boîte de cadeaux enterrée dans la cave [...] Un miracle les a empêchés de les trouver²⁶³ ».

Après des mois d'oppression, les civils commencent à réagir à la menace des multiples réquisitions. Les techniques employées sont plus ou moins fortes, cacher des objets est un moyen de riposter à ces mesures vexatoires.²⁶⁴ Aucune des quatre zones d'occupation ni aucun

²⁶⁰ « Robia Austriacy rewizje po domach - szukaja broni i spisuja miedz. Dzis o [dwunast]ej byli u nas - trzech zolnierzy, dwaj Polacy, jeden Rusin. Zapisali polowe naczyn miedzianych i mosiezných ». Józef Rokoszný, le 3 août 1915.

²⁶¹ Voir le point sur les soldats polonais dans les armées des États belligérants (p. 101-107).

²⁶² SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsmacht in Russisch-Polen während des Ersten Weltkriegs (1915-1918) », *Op. cit.*, p. 553.

²⁶³ « Jakimś cudem udało mi się ukryć na strychu samowary, lichtarze itd., ale najadłam się dość strachu, gdy zgraja żandarmów przetrząsała dom od strychu do piwnicy, gdzie nawet ziemię przekopywała. A mam w piwnicy zakopane całe moje srebro i skrzynkę z darami, ofiarowywanymi dla Legionów przed samem wkroczeniem Moskali. Miałam to wszystko wysłać, ale nie zdążyłam. Jakże bym wyglądała, gdyby te rzeczy przepadły! Cudem jakimś nie znaleźli ich ». Helena Kozicka, le 15 juillet 1915.

²⁶⁴ ALARY Éric, « 5. L'heure allemande », dans ALARY Éric, *La Grande Guerre des civils*, Paris, Perrin, 2018, p. 183.

des trois occupants ne fait exception, tous utilisent au maximum la population et ses possessions à son avantage. Cependant, c'est l'armée allemande qui a le plus recours à ce type de vol. Seuls les Russes et les Autrichiens paient les réquisitions comme convenu par le droit de la guerre codifié à La Haye.²⁶⁵ La population civile vit dans la peur constante des visites inattendues de soldats dans les foyers, qui détruisent et volent parfois des biens au passage.²⁶⁶

La réquisition de travailleurs

Les objets cités par les diaristes ne sont pas le seul élément que l'occupant décide de s'approprier. L'une des stratégies employées par les grands empires d'Europe centrale consiste aussi à utiliser les populations civiles comme travailleurs. Elles sont pressées ou contraintes de se porter volontaires pour servir d'ouvriers à l'occupant. Ces situations de travail forcé dépendent de l'état du marché du travail, de la proximité des fronts, du besoin des nations combattantes à un moment donné et de la géographie de la région.²⁶⁷ L'exploitation de la zone occupée comprend également l'utilisation de la main-d'œuvre. Dans la partie du Royaume de Pologne gouvernée par l'armée austro-hongroise, la main-d'œuvre exploitée est fournie soit par les municipalités tenues de dénoncer des travailleurs pour des emplois spécifiques, soit d'une manière plus organisée sous la forme d'unités de travailleurs civils formées par l'occupant. La manière de recruter et les conditions de travail contribuent à l'aversion croissante de la population occupée envers les nouvelles autorités de manière plus globale.²⁶⁸ Ce n'est pas seulement ce qu'elle possède qui est accaparé, mais aussi sa force de travail, son corps. L'occupant considère les civils occupés comme étant à sa disposition, en exerçant un pouvoir total sur eux, pouvoir assuré par la peur qu'il suscite. Michał Brensztejn est le seul à réellement évoquer cette réalité à Vilnius. Ainsi, ce sont tout d'abord les appareils de production et ses fruits qui sont réquisitionnés dès les premiers instants de l'occupation tels que les boulangers à partir du 19 septembre 1915 :

« Le commandant Schaarwächter a ordonné aux boulangers de Vilnius de cuire 75 000 kilogrammes de pain pour l'armée avant [dix] heures du matin le lendemain, mais pas avec de la farine provenant des stocks de la ville qui avaient été séquestrés. Une garde militaire est postée devant les magasins de farine et de biscuits de la ville²⁶⁹ ».

²⁶⁵ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 275

²⁶⁶ FLORCZAK Ilona, « Obraz armii rosyjskiej w okupowanej Galicji w świetle dzienników i wspomnień (1914-1915) », dans *Acta universitatis lodziensis*, n°102, 2018, p. 82.

²⁶⁷ PROCTOR Tammy, *Op. cit.*, p. 57.

²⁶⁸ LEWANDOWSKI Jan, *Op. cit.*, p. 34.

²⁶⁹ « Komendant Schaarwächter rozkazał piekarzom wileńskim do godziny [dziesiąt]ej rano nazajutrz wypiec dla wojska 75 000 kilogramów chleba, byle nie z mąki z zapasów miejskich, która została zaskwestrowana. Przy składach miejskich z mąką i sucharami postawiono wartę wojskową ». Michał Brensztejn, le 19 septembre 1915.

Des entrepôts sont en effet créés pour entasser le butin des réquisitions. Certaines entreprises restent ouvertes et produisent, sous la contrainte, pour l'effort de guerre allemand dans ce cas-ci. Ainsi obligés de servir les besoins de l'occupant, ces producteurs et commerçants ne sont jamais jugés comme collaborateurs économiques.²⁷⁰ L'alimentation n'est pas le seul secteur concerné par ces mesures, il en va de même pour les hôpitaux : « Le gouvernement municipal a reçu l'ordre de fournir 400 à 500 hommes pour nettoyer le bâtiment de l'hôpital militaire d'Antokol et de lui fournir 3100 lits avec matelas, couettes et sous-vêtements en nombre suffisant²⁷¹ ». La main-d'œuvre étant souvent rare sur le marché libre, l'administration militaire est rapidement passée du recrutement de travailleurs volontaires à l'obligation de travailler.²⁷² Les semaines se succédant, ce sont les hommes eux-mêmes qui sont interpellés et capturés dans les rues par la police militaire. Cette manière d'agir crée un climat de panique au sein de la population. Les rues deviennent un espace dangereux pour les civils dès le 2 novembre 1915 : « Le commandement militaire a de nouveau exigé 2 000 travailleurs pour le chemin de fer. La milice et la police militaire les ont attrapés dans les rues, ce qui a provoqué la panique.²⁷³ » Plus tard, ce sont les individus qui se sont portés volontaires auprès des légions polonaises qui sont étrangement pris pour cible : « Tous les volontaires enrôlés dans les Légions polonaises par les autorités allemandes à Vilnius ont été appelés au travail forcé²⁷⁴ ». Pourtant, les légions polonaises sont organisées et rattachées à l'Autriche-Hongrie et servent donc dans le camp des Allemands en 1915. Néanmoins, il est vrai qu'une certaine méfiance règne à l'égard des légionnaires. Notamment du côté allemand, où l'autorité craint une possible ingérence autrichienne dans ses plans, étant donné la présence de sujets autrichiens au sein des rangs de ces unités volontaires.²⁷⁵

²⁷⁰ BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre (1914-1918). Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998, p. 48-49.

²⁷¹ « Aarządowi Miejskiemu kazano dostarczyć 400–500 ludzi dla oczyszczenia gmachu szpitala wojskowego na Antokolu oraz zaopatrzyć go w 3100 łóżek z materacami, kołdrami i bielizną w odpowiedniej ilości ». Michał Brensztejn, le 26 septembre 1915.

²⁷² WESTERHOFF Christian, « 'A kind of Siberia' : German labour and occupation policies in Poland and Lithuania during the First World War », dans De Schaepdrijver Sophie (dir.), *Military Occupations in First World War Europe*, Londres, Routledge, 2014, p. 54.

²⁷³ « Komendantura wojskowa znowu zażądała 2000 robotników na kolej. Milicja wraz z policją wojskową łapała ich na ulicach, co wywołało panikę ». Michał Brensztejn, le 2 novembre 1915.

²⁷⁴ « Wszyscy ochotnicy zapisani przez władze niemieckie w Wilnie do Legjonów polskich, zostali wezwani do robót przymusowych ». Michał Brensztejn, le 2 novembre 1915.

²⁷⁵ SZYMCZAK Damian, *Op. cit.*, p. 48.

Ainsi, le travail forcé est un moyen utilisé par l'occupant pour écarter toutes les personnes jugées nuisibles au système, tels que les Juifs à Tarnopol le 2 avril 1915 sous occupation russe, comme l'explique Helena Kozicka :

« C'est risible de voir ce qui se passe : ils coupent la neige, sortent les ordures, lavent les toilettes. Celui qui est en vie se met au travail. Au grand amusement de la foule, les soldats se précipitent sur les Juifs, dont la maladresse avec une pelle est inégalée. S'il n'y avait pas le fait qu'ils traînent des personnes âgées au travail sous la menace des pelles, il n'y aurait rien contre cet ordre. Les Juifs sont désespérés, ils ont peur de sortir dans la rue et ont terriblement honte de "ce travail"²⁷⁶ ».

Cet extrait démontre que seuls les Juifs sont mis au travail par l'autorité russe. Michał Brensztejn ne le précise pas, mais il est possible qu'à Vilnius aussi les Juifs soient davantage pris pour cible par les Russes avant leur départ. Très représentés dans ces deux régions, ceux-ci sont aussi davantage suspectés d'espionnage. Ils sont mis au travail de force afin d'en faciliter la surveillance par l'occupant. Le fait que les Juifs de Tarnopol se voient assigner des tâches qui frôlent l'inutile rajoute du poids à l'hypothèse avancée. Ces kidnappings organisés intensifient la peur de se rendre dans les rues de la ville à présent trop dangereuses. Le travail obligatoire est donc la source de peur, mais aussi de honte au vu des tâches qui leur sont demandées d'accomplir. Le fait que les deux villes soient séparées de plus de 700 kilomètres et gouvernées au nord par les forces militaires allemandes et au sud par leurs homologues russes n'empêche pas ces deux diaristes de relater le même type d'évènements.

²⁷⁶ « Smiech patrzeć, co się dzieje: rąbią śnieg, wywożą śmiecie, myją ustępy. Kto żyje staje do roboty. Ku uciesze gawiedzi, żołdaci popędzali nahajkami Żydów do roboty, których niezdarność przy władaniu łopatą jest niezrównana. Gdyby nie to, że wloką starców do pracy pod grozą nahajów, nie by przeciw temu zarządzeniu mieć nie można. Żydzi są zrozpaczeni, boją się na ulicę wychodzić i okropnie się „tej roboty” wstydzą ». Helena Kozicka, le 2 avril 1915.

C. Jusque dans les foyers

La Convention de La Haye sur la guerre terrestre prévoit une limitation du zèle militaire.²⁷⁷ Le respect de la propriété privée est prévu, ainsi que l'interdiction de pillage dans l'article quarante-six : « L'honneur et les droits de la famille, la vie des individus et la propriété privée, ainsi que les convictions religieuses et l'exercice des cultes, doivent être respectés. La propriété privée ne peut pas être confisquée.²⁷⁸ » Le texte issu de la conférence se situe dans le prolongement des inventions humanitaires du 19^e siècle qui rappellent le devoir de protection des non-combattants et l'importance de la séparation des civils et des militaires.²⁷⁹ Sur le terrain, la réalité est bien différente. Des abus sont mis en évidence dans les récits des civils occupés. En plus d'être contrôlés par une administration étrangère, les civils se voient imposer la présence de l'autre au sein de leur propre foyer. Seuls les deux diaristes de Vilnius, Stanisław Cywiński et Michał Brensztejn ne font pas l'expérience de la présence de l'occupant chez eux, ou du moins n'en font pas mention. Tous les autres diaristes sont confrontés de manière plus ou moins longue à la présence de l'envahisseur dans leur maison. Pour les six autres auteurs et une partie de la population, la proximité avec l'occupant est amplifiée. Ils vivent constamment sous surveillance, avec pour obligation de s'occuper correctement de leurs « invités », dont la durée de séjour demeure variable et inconnue. Il n'est plus question de distinguer front et arrière-front dans cette situation : l'homme ennemi entre dans les maisons et devient l'homme dont les femmes et les filles principalement doivent s'occuper.²⁸⁰ Les occupés vivent en face-à-face avec leur douleur et leurs peurs, côte à côte avec l'adversaire qui ne poursuit qu'un but selon eux : jeter le désespoir sur leur cœur.²⁸¹ Leur quotidien s'organise à présent autour de la préparation des logements et des repas pour l'ennemi. L'omniprésence de ces étrangers qu'il faut nourrir et héberger demande beaucoup d'énergie. Cette cohabitation complique la vie quotidienne. Les occupés ont le sentiment de ne plus pouvoir vivre comme ils l'entendent, même dans ce qui fut leur espace privé.²⁸²

²⁷⁷ SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsmacht in Russisch-Polen während des Ersten Weltkriegs (1915-1918) », *Op. cit.*, p. 552.

²⁷⁸ « Article 46 », *Deuxième Conférence internationale de la Paix. Actes et documents. Convention IV concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre. Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, La Haye, vol. 1, 18 octobre 1907.

²⁷⁹ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, *Op. cit.*, p. 88.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 23.

²⁸¹ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, *Op. cit.*, p. 101.

²⁸² NIVET Philippe, *Op. cit.*, p. 29.

Les perquisitions sont présentées comme un phénomène collectif auquel tous les occupés sont confrontés, mais il s'agit aussi d'une intrusion extrêmement violente dans l'intimité du foyer. La maison n'est plus un refuge puisqu'elle devient le lieu d'une confrontation brutale avec « l'autre ». Le caractère inopiné et impromptu de la présence de l'occupant frappe les diaristes, dont le prêtre Józef Rokoszny, le 10 août 1915 : « Le matin, j'étais encore couché dans mon lit, un domestique entre : ils prennent les oreillers d'en bas ! Ma mère y est allée, il s'est avéré qu'un soldat en partance était entré et voulait emporter l'oreiller et la couverture²⁸³ ». L'occupant entre dans les maisons et s'en approprie le mobilier comme s'il était sien. L'obligation de loger des soldats ou des officiers impose aux civils de partager avec l'ennemi une intimité quotidienne. Chez Ludwika Ostrowska à Maluszyn officiellement sous occupation autrichienne, les mouvements de troupes provoquent un défilé continu d'hommes étrangers qu'elle énumère le 17 août 1914 :

« Le lendemain, 16 Prussiens à bicyclette, avec des fusils, sont venus avec l'ordre de garder notre pont. Ils se sont installés dans l'orangerie et ont occupé tout notre jardin, demandant de la nourriture, qu'ils doivent payer. Le mercredi 19, vingt-deux autres sont arrivés avec un officier [...]»²⁸⁴.

Le contexte d'occupation engendre une transposition de la guerre sur le plan domestique : les atteintes au linge, aux meubles, les gestes de dégradation même involontaires sont perçus comme des signes supplémentaires de domination militaire.²⁸⁵ La maison est un espace privé, domaine réservé avant tout aux femmes, tout ce qui y porte atteinte peut être vu comme une forme de viol symbolique :

« La saleté dans la maison est très élevée. L'état du reste du mobilier est minable, il n'y a pratiquement aucun objet non endommagé dans toute la maison. Cela fait mal au cœur de regarder cela, et il est difficile de comprendre comment des personnes vivant dans ces pièces pendant un an et demi, sans aucune intention de les abîmer, ont pu contrecarrer les efforts de cinq générations²⁸⁶ ».

Il est difficile pour la princesse Lubomirska de voir son héritage familial ainsi abîmé par des étrangers le 15 janvier 1916. La confiscation de toute une partie de la maison, ainsi que la privation du droit d'autorité sur son propre foyer représentent le stade ultime de la dépossession

²⁸³ « Rano jeszcze w łóżku leżałem, wpada służaca: zabierają poduszki z dołu ! Poszła mama, okazuje się, że jakiś wyjeżdżający żołnierz wpadł i chciał zabrać poduszki i kołdrę ». Józef Rokoszny, le 10 août 1915.

²⁸⁴ « Nazajutrz zjawili się 16 Prusaków na rowerach, z karabinami, z poleceniem pilnowania mostu naszego. Zakwate-rowali się w oranżerii i opanowali cały nasz ogród, prosząc o żywienie, za co mają płacić. We środę 19 przybyło jeszcze dwudziestu dwóch z oficerem [...] ». Ludwika Ostrowska, le 17 août 1914.

²⁸⁵ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 258-259.

²⁸⁶ « Brudy w domu niebotyczne. Stan pozostałych mebli popłakany, nie ma prawie nie uszkodzonego przedmiotu w całym domu. Serce boli na to patrzeć i pojąć trudno, jak ludzie mieszkający w tych pokojach przez półtora roku, bez zamiarów zepsucia, umieli zniewieczyc starania pięciu pokoleń ». Maria Lubomirska, le 1^{er} juillet 1916.

pour les diaristes. Maria Lubomirska rentre dans une colère noire lorsqu'elle prend conscience qu'elle n'est plus maîtresse chez elle le 15 janvier 1916 : « Franio a pris sur lui le rôle d'un hôte - et la furie monte en moi ! Un par un, ils profanent la partie la plus précieuse de notre patrie - nous venons de cesser d'être les propriétaires de notre propre maison !²⁸⁷ ».

Occupé ou prisonnier ?

Le système d'occupation limite très fortement – voir rend impossible – l'application du libre arbitre. La nouvelle manière dont se structure la vie des diaristes et de la population révèle une sensation d'enfermement et d'emprisonnement. Les civils évoluent dans une prison à ciel ouvert où leurs gardiens, qui sont aussi leurs bourreaux, sont omniprésents jusque dans leurs cellules. Helena Kozicka exprime explicitement ce sentiment de captivité que partagent tous les habitants de Tarnopol le 30 avril 1916 : « Celui qui n'a pas vécu une captivité comme la nôtre ne peut se faire une idée de ce qu'est le tourment. Depuis vingt mois, nous vivons dans la terreur, et depuis huit mois dans une prison officielle, car nous n'avons pas le droit de nous déplacer, de parler, de regarder !²⁸⁸ ». D'un point de vue chronologique, la période sous occupation russe représente une période de peur intense. La diariste utilise les termes captivité et prisons pour décrire la situation dans laquelle elle évolue depuis plusieurs mois. Tous les faits et gestes des occupés sont scrutés. Les comportements les plus naturels tels que se déplacer, parler ou regarder semblent interdits. Józef Rokoszyński illustre cette privation de liberté de mouvement le 8 octobre 1914 : « Nous sortions nous promener, et l'officier nous demande : et les prêtres vont où ? On lui dit à l'église. Nous avons l'impression d'être en captivité²⁸⁹ ». À nouveau, c'est le terme « captivité » qui est employé. Ce sentiment d'emprisonnement est amplifié par l'existence d'un couvre-feu imposé par l'autorité occupante qui permet un meilleur contrôle de la population. À Radom sous occupation autrichienne, le prêtre ne peut plus sortir la nuit à partir du 22 juillet 1915 : « [...] on ne peut se promener dans la ville que de quatre heures du matin à neuf heures du soir. Cet ordre a été émis par le commandement principal, c'est-à-dire le commandement autrichien²⁹⁰ ». Le sentiment est le même sous occupation allemande

²⁸⁷ « Franio wziął na siebie rolę gospodarza - a mnie roznosi furia ! Wszyscy po kolei bezczeszczą najdroższą nam część Ojczyzny - my tylko przestaliśmy być właścicielami we własnym domu ! ». Maria Lubomirska, le 15 janvier 1916.

²⁸⁸ « Kto nie przeżył takiej jak my niewoli, nie może mieć wyobrażenia, co to za męka. Toż my od dwudziestu miesięcy żyjemy w terrorze a od ośmiu miesięcy w formalnym więzieniu, bo ruszyć się nam nigdzie nie wolno, mówić nie wolno, patrzeć nie wolno ! ». Helena Kozicka, le 30 avril 1916.

²⁸⁹ « Wychodziliśmy na spacer, a oficer nas sapytuje: a księza dokąd ? Opowiadamy, że wokół kościoła. Czujemy się jak w niewoli ». Józef Rokoszyński, le 8 octobre 1914.

²⁹⁰ « [...] wolno chodzić po mieście tylko od [czwart]ej rano do [dziewiat]ej wieczór. Rozkaz ten wydała c.k. główna komenda, a więc austriacka ». Józef Rokoszyński, le 22 juillet 1915.

à Varsovie. À son tour, la princesse Lubomirska décrit l'asservissement imposé par l'occupant allemand aux civils et les répercussions de ces années d'occupation sur eux :

« Il y a une atmosphère de prison à Varsovie. La puissance teutonnes nous a scellés et les tours se resserrent au fur et à mesure des victoires. Il n'y a pas de fin ni d'issue en vue, et dans cet asservissement et cette misère, la force et l'âme des gens s'éteignent, la colère et le ressentiment grandissent, la cause du mal et de la culpabilité est vue chez les autres, le ferment grandit, personne ne sourit à rien, sauf peut-être au passant pour le profit. C'est une atmosphère empoisonnée dans laquelle l'âme se fane et la bonté se cache²⁹¹ ».

Selon Helena Kozicka, l'espoir que cette situation ne soit que temporaire peut suffire à supporter ce sentiment de captivité : « On peut s'habituer à tout : à l'absence de courrier, aux nouvelles du monde, à la captivité et aux Moscovites, tant qu'il y a l'espoir que tout cela passera bientôt !²⁹² ». Pour les femmes, la situation est d'autant plus difficile. Leur condition les fait se sentir encore plus impuissantes et esclaves de la situation dans laquelle il leur est impossible de manœuvrer ou de se créer un espace de décision personnel. Leur cellule semble encore plus étriquée que celle des hommes. Le conflit met en avant les hommes jugés indispensables en temps de guerre que ce soit pour se battre ou pour gérer la population comme l'écrit Maria Lubomirska : « Y a-t-il en nous un pouvoir des femmes courageuses ou n'ont-elles pas un avantage sur les hommes ? Cette tristesse de l'esclavage pour les femmes elles-mêmes est des plus blessantes²⁹³ ».

Le journal personnel : dernier espace de liberté

Les diaristes contraints de s'accommoder de l'omniprésence de l'ennemi au sein de leur domicile doivent aussi abandonner toute idée d'intimité. Ils subissent un siège de l'intérieur, une invasion de l'intime, dans lesquels terreur militaire et terreur administrative se relaient pour maintenir la sujétion.²⁹⁴ La notion d'espace privé est utopique en temps d'occupation. Les diaristes réussissent néanmoins à s'aménager un espace rien qu'à eux, leur jardin secret au milieu de la guerre : leur journal personnel. À un moment où leurs moindres faits et gestes sont

²⁹¹ « W Warszawie wiezienna jest atmosfera. Teutonska siła spetala nas i wiezy w miare zwyciestw aciesnia. Ni konca, ni wyjscia nie widac i w tej niewoli i niedoli gasna ludzkie sily i dusze, rozrasta sie zlosc i niechec jednych do drugich, w bliznich upatruje sie powód zlego i winy, rosnie ferment, nikt sie do niczego nie usmiecha, chyba paskarz do zysku. Jest to atmosfera zatruta, w której dusza usycha i dobro sie chowa ». Maria Lubomirska, le 13 juin 1918.

²⁹² « Do wszystkiego można się przyzwyczaić: do braku poczty, wiadomości ze świata, niewoli i do Moskali nawet, gdy się ma nadzieję, że to wszystko wkrótce minie! ». Helena Kozicka, le 18 janvier 1916.

²⁹³ « Jest u nas moc dzielnych niewiast czy nie mają przewagi nad mężczyznami? Ten smutek niewoli dla samych kobiet najbardziej jest krzywdzący ». Maria Lubomirska, le 9 août 1914.

²⁹⁴ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-19*, Op. cit., p. 13.

épiés par crainte de l'espionnage et où même leur corps réquisitionné pour travailler ne leur appartient plus, le carnet représente le dernier rempart contre la déshumanisation de l'occupé.

La tenue d'un journal personnel n'est pas sans danger en temps de guerre. Elle semble même interdite. À l'Est, Helena Kozicka et Maria Lubomirska sont les deux seules diaristes à évoquer cette problématique. À Tarnopol, l'occupant russe réprime l'écriture d'un journal personnel et le service secret russe, l'Okhrana, veille d'après la population à ce que les civils respectent cette règle. À ce sujet, Helena Kozicka conte un événement dérangeant survenu le 5 mars 1915 :

« Hier, une connaissance, m'ayant rencontré dans la rue, s'est exclamée joyeusement : "Ah, que je suis heureux de vous voir ! Ils ont dit qu'hier vous avez été convoqué à l'Okhrana !" Je me suis sentie un peu mal à l'aise à ces mots, et je suis rentrée immédiatement chez moi pour mieux cacher mon journal²⁹⁵ ».

D'après ses dires et ses efforts pour préserver son journal personnel, la tenue de ce dernier s'avère être un acte effectivement imprudent. L'acte de prendre la plume au risque d'être accusé d'espionnage, symbolise la résistance à la force occupante à un moment où les civils sont contraints à travailler pour lui. De plus, la crainte de l'espion existe pour les forces occupantes, mais elle est aussi réelle pour la population de Tarnopol en juillet 1915 :

« L'armée autrichienne approche, le trafic devient donc de plus en plus lourd. Il n'y a pas de fin aux arrestations, les espions entrent dans nos maisons. La moindre petite chose peut mener à la prison, alors j'écris ces notes dans l'angoisse et je les cache dans le grenier sous les poutres²⁹⁶ ».

La tenue de son carnet intime demeure une véritable source d'inquiétude, mais cela ne l'empêche pas de poursuivre son récit pour autant.

Face à l'omniprésence de l'ennemi, le comportement des civils n'est pas univoque. Divers procédés sont mis en place pour esquiver, se rebeller et s'opposer aux nouvelles contraintes imposées par l'étranger.²⁹⁷ Pour les diaristes, la tenue de leur journal demeure un acte de résistance contre l'opresseur, pour eux-mêmes et leur propre liberté d'agir, fortement limités par la présence du régime d'occupation. Écrire pour résister. Le journal personnel permet de

²⁹⁵ « Wczoraj ktoś ze znajomych, spotkawszy mnie na ulicy, wykrzyknął radośnie: „Ach, jakże się cieszę, że panią widzę! Mówiono, że wczoraj wzywano panią do ochrany!” Trochę nieswojo zrobiło mi się na te słowa i co prędzej wróciłam do domu, żeby mój pamiętnik lepiej schować ». Helena Kozicka, le 5 mars 1915.

²⁹⁶ « Armia austriacka zbliża się, więc ruch u nas coraz większy. Aresztowaniom nie ma końca, szpiedzy do domów zachodzą. Lada drobnostka może zaprowadzić do więzienia, więc piszę te notatki w niepokoju i chowam je na strychu pod belek ». Helena Kozicka, le 5 juillet 1915.

²⁹⁷ BOST Mélanie et Rzsöhazy Élise, « À contre-courant : les agents du contre-espionnage allemand en Belgique occupée durant la Première Guerre mondiale », dans CONNOLLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 41.

traverser l'épreuve terrible de la guerre, il permet de transformer le for intérieur en un camp retranché où l'on rassemble ses énergies et où l'on se ressource.²⁹⁸ Au mois de novembre 1915, Maria Lubomirska s'emploie aussi à disperser et à cacher ses cahiers afin de s'assurer de leur conservation après la guerre :

« Je disperse mes mémoires comme des bouffées de mes pensées dans le monde entier. J'ai confié mes carnets cognitifs à Rózia - j'ai enterré les premiers volumes du temps de la guerre dans le sol de Varsovie - et ces pages, mouettes nordiques d'angoisse, je les confie ici, à Stockholm²⁹⁹ ».

L'ensevelissement reste le meilleur moyen de préserver ses biens les plus précieux face au risque de perquisition, mais aussi de destruction.

²⁹⁸ LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *op. cit.*, p. 10.

²⁹⁹ « Pamiętniki moje jako puchy myśli moich rozsiewam po świecie. Kąjety wy- gnańcze powierzyłam Rózi - pierwsze tomy wojenne zakopałam w ziemi w Warszawie - te zaś kartki, północne mewy niepokoju, powierzam tu w Sztokholmie hrabinie Spane, o której już była mowa ». Maria Lubomirska, le 17 novembre 1915.

2. DES NOUVEAUX ACTEURS DANS LES RUES, LES MAISONS ET LES ESPRITS

Les occupés vivent à présent avec l'anxiété engendrée par l'omniprésence de l'ennemi et ses visites surprises. Néanmoins, d'autres acteurs renforcent cette tension constante et ce sentiment d'insécurité.

A. La méfiance au sein de la population

L'occupant instaure une atmosphère pesante pour les civils où l'anxiété et la peur constituent leur quotidien. Si son comportement engendre un climat de profonde insécurité pour les diaristes, une extrême méfiance demeure aussi au sein de la population. En effet, pour un meilleur contrôle et afin d'éviter tout mouvement de révolte, il peut sembler intéressant pour l'occupant que la population soit divisée. Cependant, la moralité de la population constitue une source réelle de préoccupations pour l'autorité au pouvoir. La dépravation des mœurs risque de mettre en péril l'ordre social, l'occupant doit donc contrôler les civils.³⁰⁰ Néanmoins, l'état de guerre et ses effets amènent les civils à se diviser d'eux-mêmes. Les récits écrits après-guerre par l'élite intellectuelle et sociale, décrivent la population occupée comme une communauté solidaire et mobilisée dans la lutte contre l'ennemi. Les documents personnels donnent une autre vision du monde social et présentent une population dont il faut se méfier.³⁰¹ Par exemple, des catégories sociales sont accusées de profiter du contexte économique et social de l'occupant pour assurer leur ascendant au sein des communautés locales. Les clivages sociaux paraissent ravivés du fait de l'inégalité devant les pénuries et les réquisitions. Il existe bel et bien des tensions entre civils occupés, notamment par rapport à l'ampleur des dénonciations, le manque de patriotisme des uns et le comportement égoïste des autres.³⁰²

Les voleurs

L'occupation force les civils à donner tout ce qui leur est demandé sans protester. Avant même que l'occupant arrive, la population est déjà dépouillée de ses biens par l'autorité qui bat en retraite comme dans le cas de Michał Brensztejn à Vilnius ou dans les régions où l'armée russe fait subir la pratique de la terre brûlée. Si l'occupant est considéré comme un voleur à cet égard, les conditions de vie pénibles et le manque de ressources engendrées par le contexte de

³⁰⁰ VRINTS Antoon, « Les normes de conduite en Belgique occupée », dans CONNOLLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 87.

³⁰¹ SALSON Philippe, *L'Aisne occupée*, *Op. cit.*, p. 131.

³⁰² *Ibid.*, p. 125-126.

guerre et les perquisitions elles-mêmes favorisent le banditisme. Ainsi, Józef Rokoszyński alors sous occupation autrichienne, craint deux types d'individus lorsque quelqu'un frappe à sa porte le 10 janvier 1916 : « La nuit, ils sont venus frapper à ma porte ; j'étais sûr que c'étaient soit des bandits, soit des gendarmes. Pendant qu'ils frappaient, l'électricité a été coupée dans la ville. Je n'ai pas eu qu'un peu peur, mais je n'ai pas ouvert³⁰³ ». De fait, la criminalité ne disparaît pas pendant la guerre, elle est même renforcée. Il n'est pas rare de voir les habitants les plus désœuvrés, compenser leurs pertes causées par l'occupant.³⁰⁴ C'est aussi le cas en Belgique où les statistiques criminelles durant la guerre démontrent une baisse des méfaits contre les personnes et une augmentation proportionnelle des délits contre les propriétés.³⁰⁵

Les diaristes relatent régulièrement des vols qu'ils ont vus ou entendus. C'est le cas de Michał Brensztyński à Vilnius le 18 janvier 1916 : « Dans la soirée, au 84 rue Antokolska, trois bandits ont attaqué Aleksandra Malinowska dans son appartement et, après l'avoir ligotée, ont emporté 60 000 roubles en devises et en espèces³⁰⁶ ». Ce sont plus souvent les riches propriétaires qui deviennent les cibles de ces actes criminels.³⁰⁷

Le phénomène existe encore après l'occupation dans le sud du pays à Lvov. Sous la domination autrichienne retrouvée, Jadwiga Rutkowska dessine le portrait de voleurs qui prennent l'apparence des militaires pour commettre leurs crimes le 27 novembre 1918 : « Lvov est désormais un refuge pour les voleurs, qui se déguisent en uniformes militaires et dévalisent les magasins. Chaque jour, on entend parler du vol d'un magasin³⁰⁸ ». Malgré la signature de l'armistice qui met provisoirement fin aux combats, les conditions de vie s'avèrent encore pénibles pour les civils et le cessez-le-feu ne signe pas la fin du climat d'insécurité qui règne dans les rues de la ville.

³⁰³ « W nocy dobijali się do mnie do drzwi; byłem pewien, że albo bandyci, albo zandarmi. W czasie dobijania się, zgaszono w miescie elektryczność. Strachu miałem niemalo, ale nie otworzyłem ». Józef Rokoszyński, le 11 janvier 1916.

³⁰⁴ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 276.

³⁰⁵ BACLIN Guillaume, CAMPION Jonas et ROUSSEAU Xavier, « Les chiffres en guerre », dans *Histoire & mesure*, vol. 22, n°1, 2007, p. 14.

³⁰⁶ « Wieczorem przy ulicy Antokolskiej 84 trzech bandyci napadli w mieszkaniu Aleksandrę Malinowską i zwiąawszy ją, zabrali 60 tysięcy rubli w walorach i gotówce ». Michał Brensztyński, le 18 janvier 1916.

³⁰⁷ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 276.

³⁰⁸ « Lwów jest teraz przytuliskiem rabusi, którzy przebierają się w wojskowe mundury i rabują sklepy. Co dnia słychać o obrabowaniu jakiegos sklepu ». Jadwiga Rutkowska, le 27 novembre 1918.

L'espionnite

Omniprésent dans les esprits et source d'une grande anxiété pour les diaristes, l'espion est un nouveau protagoniste invisible qui s'immisce dans leur quotidien. La crainte de l'espion est réelle : à la fois pour l'occupant, mais aussi auprès de la population. L'envahisseur craint les civils et inversement. La trahison est attendue à chaque coin de rue. Les deux côtés du front sont convaincus que les mouvements de troupes sont sous surveillance constante. Au plus près des lieux de combat, ce sont les Juifs qui représentent le plus gros danger aux yeux des Russes. Ils sont la cible de pogroms et de campagnes diffamatoires. L'armée ordonne l'évacuation des habitants juifs de la ville de Lublin, mais aussi de Varsovie et de Radom, où déménage le prêtre Józef Rokoszny au mois de mai 1915. Ces actes s'expliquent par le besoin de défendre la sécurité. L'autorité autrichienne est prise de la même paranoïa, certaine de l'omniprésence d'espions tsaristes. Ainsi, des civils sont soupçonnés de trahison uniquement en raison de leur nationalité, tels que les Juifs, mais aussi les Serbes, les Tchèques et les Ruthènes. Cela donne lieu à de nombreuses arrestations et contribue au climat de terreur instauré par l'occupant. Les accusations d'espionnage à l'arrière-front sont considérées comme beaucoup plus dangereuses pour la population. En effet, il y a le risque des exécutions sans procès. Il n'existe pas de nombre exact de victimes de cette peur de l'espion. Le retour de l'armée austro-hongroise en Galicie en 1915 ne change pas la situation pour les Ruthènes et les Ukrainiens. Notamment à cause des similarités langagières avec la Russie, cette ethnie, alors accusées d'espionnage par l'autorité russe, est à présent accusée d'être des partisans et des collaborateurs russes. La répression est réelle.³⁰⁹

L'espionnite a déjà été évoquée par Helena Kozicka dans un extrait daté du 5 juillet 1915 et se focalisant sur la question de l'interdiction des journaux personnels, la diariste sous occupation russe tient ces propos : « Il n'y a pas de fin aux arrestations, les espions entrent dans nos maisons³¹⁰ ». La crainte de l'espion est gravée dans la tête des civils. Elle est omniprésente dans leurs esprits. Toute relation de confiance est rendue impossible. Les voisins, les amis, tous deviennent de possibles ennemis prêts à dénoncer tout individu suspect à l'occupant. Déjà au mois d'avril 1915, Helena Kozicka décrit cette crainte de l'espion comme irrationnelle et s'apparentant à de la folie :

« La ville grouille d'espions et de dénonciateurs locaux, les arrestations n'en finissent pas. La suspicion se répand parmi nous. Il y a ceux qui voient de vieux amis comme des espions,

³⁰⁹ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 100-103.

³¹⁰ « Aresztowaniom nie ma końca, szpiedzy do domów zachodzą ». Helena Kozicka, le 5 juillet 1915.

ils ont une manie formelle de la persécution, s'attendant à des recherches de jour en jour. Pour beaucoup, la peur atteint une sorte de folie. Apparemment, il est déjà permis de sortir le soir jusqu'à dix heures, mais personne n'en profite – ils ont peur³¹¹ ».

La confiance est rendue impossible dans ce contexte. Les personnes se replient sur elles-mêmes, intensifiant leur solitude et le sentiment d'isolement. Les propos des occupés donnent l'impression que l'occupant crée volontairement cette crainte de l'espion. Lorsque les forces russes sont repoussées par les Empires centraux, l'occupant russe semble augmenter le nombre d'espions selon Helena Kozicka le 24 juin 1915 à Tarnopol après la prise de Lvov :

« Lvov prise hier ! Je n'ai pas écrit pendant longtemps parce que nous vivions si frénétiquement que nous n'avions pas le temps. Terrifiés et furieux, les Moscovites nous menacent de déportation et ont inondé la ville d'espions à tel point que les dénonciations n'en finissent plus. C'est une honte d'admettre que ce sont des espions polonais !³¹² ».

La diariste s'avoue honteuse du comportement de ses compatriotes. Certains se prêtent ainsi au jeu de l'espionnage par peur et intérêt personnel. La méfiance règne en maître parmi la population. La peur conduit les civils à s'imposer des conditions de vie encore plus stricte que celles imposées par l'occupant. Tout le monde craint de sortir de chez soi, mais même le foyer ne demeure pas un espace de sécurité. La crainte de l'espion n'est pas cantonnée à la ville de Tarnopol en Galicie. Selon le prêtre Józef Rokoszy, les espions sont aussi omniprésents à Radom le 19 mai 1915 : « Le soir, deux soldats demandent où se trouve le manoir, et ils rapportent qu'il y aura une grande bataille la nuit, mais ils parlent avec crainte, car on dit qu'il y a des espions partout³¹³ ». Cet extrait souligne cette impression de surveillance constante.

Si les citoyens voient des espions partout, il en va de même pour l'autorité gouvernante qui suspecte chaque citoyen. Alors que l'arrivée de l'armée allemande est imminente à Varsovie, les Russes s'inquiètent des civils qui décident de rester chez eux comme l'explique la princesse Lubomirska le 8 juillet 1915 :

« Aujourd'hui il n'y a pas de blagues, généralement ceux qui restent dans leurs domaines sont considérés comme des espions, ou au moins des personnes suspectes. Ce n'était pas le

³¹¹ « Miasto roi się od domorosłych szpiegów i denuncjatorów, aresztowaniom nie ma końca. Szerzy się wśród nas podejrzliwość. Są tacy, którzy w starych przyjaciółach upatrują szpiegów, dostają formalnej manii prześladowczej, z dnia na dzień oczekując rewizji. U wielu obawa dochodzi do pewnego rodzaju oblędu. Podobno wolno już wychodzić wieczorami do dziesiątej, ale nikt z tego nie korzysta – boją się ». Helena Kozicka, le 12 avril 1915.

³¹² « Lwów wzięty wczoraj! Nie pisałam długo, bo żyliśmy tak gorączkowo, że czasu nie było. Moskale przerażeni i wściekli, grożą nam wywozami i tak zasypali miasto szpiegami, że denuncjacjiom nie ma końca. Wstyd przyznać, że są to szpiegowie polscy! ». Helena Kozicka, le 24 juin 1915.

³¹³ « Wieczorem dwóch żołnierzy dopytuje się, gdzie dwór, i powiadają, że w nocy będzie wielki bój, ale mówią ze strachem, bo podobno wszędzie pełno szpiegów ». Józef Rokoszy, le 19 mai 1915.

cas au début de la guerre, où, au contraire, les Russes admiraient la constance des citoyens qui restaient à leur poste³¹⁴ ».

La crainte de l'espion s'intensifie du côté russe lorsque son armée se trouve dans des situations stratégiquement compliquées. C'est le cas lors de l'avancée allemande et austro-hongroise en Galicie et dans le Royaume de Pologne durant l'été 1915. L'approche du front, la peur et la panique croissantes, font augmenter la propagation d'informations sur les espions. Les autorités des trois partitions éliminent ou écartent dès le début de la guerre les personnes accusées d'espionnage et qui peuvent se révéler dangereuses.³¹⁵

B. Les soldats polonais

À l'occupant qui s'installe, s'ajoute le déplacement fréquent de soldats et de troupes. Même s'ils ne sont que de passage, ceux-ci sont souvent remarqués par les diaristes. Les rues sont remplies d'un nombre impressionnant d'hommes en uniformes de toutes les nationalités. Nombreux sont ceux qui se sont portés volontaires auprès de la puissance dominante de l'époque, mais malgré tout, ces armées se composent en grande majorité de simples conscrits et de réservistes de nationalité polonaise. Leur rencontre engendre des sentiments spécifiques auprès des diaristes. La loyauté et le nombre de conscrits à Varsovie auprès de l'armée russe impressionnent et interrogent la princesse Lubomirska quelques jours à peine après le déclenchement officiel de la guerre : « Étrange cet enthousiasme pour la Russie ! À mon avis - exagéré. Il y a plus de volontaires que nécessaire³¹⁶ ». Il est encore plus difficile pour les diaristes de comprendre la raison de cette guerre et la participation des hommes à celle-ci étant donné que le conflit n'engage pas directement la nation polonaise. Le 31 août 1914 à Varsovie, Janina Gajewska se demande à quoi serviront ces morts : « Mon cœur saigne à la pensée de nos frères, de ces jeunes têtes vives qui reposent sur les champs de bataille. Au nom de quoi ?³¹⁷ ».

La question polonaise réapparaît grâce aux états belligérants eux-mêmes. Dès le début des hostilités, toutes les trois forces en action sur le front de l'Est réalisent des promesses d'indépendance aux Polonais. Ces paroles servent d'impulsion pour les plus actifs d'entre eux et font renaitre l'espoir au sein de la population. Des citoyens polonais voient dans la guerre un

³¹⁴ « Dziś nie ma żartów, na ogół ci, którzy pozostają w swych majątkach, uważani są za szpiegów, a co najmniej za ludzi podejrzanych. Nie było tak na początku wojny, gdy, przeciwnie, Rosjanie podziwiali stałość obywateli pozostających na swoim stanowisku ». Maria Lubomirska, le 8 juillet 1915.

³¹⁵ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 69.

³¹⁶ « Dziwny ten entuzjazm dla Rosji ! Moim zdaniem - przesadny. Jest więcej wolontariuszy niż potrzeba ». Maria Lubomirska, le 6 août 1914.

³¹⁷ « Serce się krwawi na myśl o tych braciach naszych, o tych młodych, zapalonych głowach, które legna na pobożowiskach. W imię czego ? ». Janina Gajewska, le 31 août 1914.

moyen d'obtenir leur indépendance. Dès le début de la guerre, une partie d'entre eux souhaite prendre part aux combats, les armes à la main. Plusieurs unités de volontaires voient ainsi le jour dès la fin de l'été 1914. Cela se produit à la fois du côté des Empires centraux, mais aussi du côté des Alliés.³¹⁸ C'est face à un soldat polonais de cette unité que Janina Gajewska semble confrontée au mois de février 1915 :

« Nous l'avons examiné très attentivement sous tous les angles, en comparant chaque détail avec une copie de la photo de Cosaques. Eh bien, quand aucun d'entre eux n'a de casque, et ces casquettes russes, bien qu'amarantines, sont terribles. Sur les boutons, des aigles à deux têtes. Pauvres légions ! Aujourd'hui, on les appelle déjà "escadrons de volontaires"³¹⁹ ».

L'État tsariste a accepté la création d'une unité polonaise distincte au sein de l'armée impériale russe, avec des uniformes russes légèrement modifiés et l'utilisation du polonais comme langue de commandement. La Légion a été appelée la *Légion de Puławy*, du nom de la ville où ils se sont organisés.³²⁰

Janina Gajewska réalise un parallèle le 10 août 1915 entre la réalité des légions polonaises et de son rôle secondaire auprès des armées d'un état belligérant, avec la situation qu'elles ont connue un siècle plus tôt aux côtés de Napoléon³²¹ :

« Je ne sais pas pourquoi, à la vue de ces jeunes personnages polonais, je me suis rappelé les épisodes des guerres napoléoniennes et mon cœur s'est serré. Les Polonais arrivent à la cour polonaise en tant que troupes suivantes³²² ».

Une autre force militaire polonaise est formée au début de la guerre à Varsovie et opère sur le territoire russe. Il s'agit d'un réseau clandestin de cellules de combattants loyales à Piłsudski, composé de plus ou moins treize mille membres au début de 1917 : l'Organisation militaire polonaise (*Polska Organizacja Wojskowa* ou POW).³²³

³¹⁸ SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 37-38.

³¹⁹ « Obejrzaliśmy go najdokładniej ze wszystkich stron, porównywując jednocześnie każdy szczegół z kopią obrazu Kossaka. Cóż, kiedy żaden z nich nie ma kasku, a te rosyjskie czapki, choć i amarantowe, są okropne. Na guzikach dwugłowe orły. Biedne legiony ! Dzisiaj nazywają je już 'drużynami ochotniczymi' ». Janina Gajewska, le 9 février 1915.

³²⁰ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 69.

³²¹ Des légions polonaises servent dans l'armée française de Napoléon. Avec son soutien, elles ont l'espoir de récupérer leurs terres accaparées à la suite du troisième partage de la Pologne en 1795. Ces unités militaires ne rassemblent pas plus de dix mille soldats polonais. Malgré les déceptions qu'a généré la portée limitée des actions de Napoléon à l'égard des Polonais, celui-ci est considéré comme un héros et ces Légions ont laissé une marque durable dans la mémoire polonaise. BEAUVOIS Daniel, *La Pologne : histoire, société, culture*, Paris, La Martinière, 2004, p. 204-205.

³²² « Nie wiem, dlaczego na widok tych młodzieńczych, polskich postaci przypominały mi się epizody z wojen napoleońskich i serce mi się scisnęło. Polacy przyjeżdżają do polskiego dworu w charakterze wojsk następujących ». Janina Gajewska, le 10 août 1915.

³²³ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 69.

De l'autre côté, au début du mois d'août, Piłsudski est accompagné d'un groupe armé de Polonais fidèles appelant la population à lutter contre la Russie.³²⁴ Elle se rend dès les premiers instants de la guerre vers la frontière russe et fait partie des premières troupes austro-hongroises à envahir le territoire ennemi.³²⁵ Cette troupe n'est pas accueillie à bras ouverts par la population comment elle l'a imaginé. Il décide alors de retourner en Galicie où s'organise le Comité national suprême³²⁶ à Cracovie. Cette institution sert de base pour élaborer une solution à la « question polonaise » et permettre la participation polonaise à la guerre. Le NKN et le gouvernement central autrichien travaillent ensemble pour établir des unités militaires polonaises : les Légions polonaises. Les Légions polonaises du Comité national sont la plus importante des formations militaires créées au cours des premières années de la guerre. Elles sont créées par le comité pour devenir l'aile militaire représentant la lutte contre les Russes.³²⁷ Piłsudski et ses fidèles sont absorbés dans la Première brigade à l'origine du célèbre hymne polonais de l'époque « Nous, la Première brigade »³²⁸ Les Polonais sous domination russe se méfient d'eux et ils ne se joignent pas à l'armée de Piłsudski contrairement à ses attentes.³²⁹ Piłsudski et ses tirailleurs sentent que leur dévouement et leurs sacrifices ne sont pas appréciés par la population pour laquelle ils se battent. Cela se reflète dans les paroles de leur marche³³⁰ :

« Les légions sont la mélodie du soldat,
Les légions sont un bûcher sacrificiel,
Les légions sont la fierté du soldat,
Les légions sont le destin d'hommes damnés³³¹ ».

Le fondement de la mémoire de l'action polonaise pendant la guerre est davantage marqué par la Première brigade menée par Piłsudski.³³²

Au mois d'octobre 1914, Józef Rokoszyński voit des volontaires d'unités polonaises rattachées à l'armée russe traverser Sandomierz : « Et j'ai vu ces tirailleurs légionnaires qui ont défilé dans la ville cet après-midi, mais je ne les ai pas regardés avec fierté, plutôt avec douleur et avec honte. Comme ils avaient l'air misérables face aux troupes allemandes, autrichiennes et

³²⁴ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 28

³²⁵ DABROWSKI Patrice, *Op. cit.*, p. 378.

³²⁶ En polonais, *Naczelny Komitet Narodowy* (NKN)

³²⁷ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 70.

³²⁸ *Ibid.*, p. 28.

³²⁹ DABROWSKI Patrice, *Op. cit.*, p. 378.

³³⁰ ROTHSTEIN Robert, « Piłsudski in song », dans *The Polish Review*, vol. 56, n°1/2, 2011, p. 11.

³³¹ « Legiony to żołnierska nuta, Legiony to ofiarny stos, Legiony to żołnierska buta, Legiony to stracenców los ».

³³² SCHRAMM Tomasz, « La mémoire polonaise de la Première Guerre mondiale », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 228, n°4, 2007, p. 62.

russes³³³ ». La population de manière générale dans le Royaume de Pologne émet des réserves par rapport à ces légionnaires à ce stade de la guerre.³³⁴ Les Légions officielles rattachées à L'Autriche sont accueillies avec bien plus d'enthousiasme une fois sous occupation autrichienne le 3 janvier 1916 à Radom :

« Leurs visages sont tous deux forts, et bien que je sois contre la formation des Légions, d'une certaine manière la vue de ces braves garçons en uniformes polonais saisit le cœur et attire vers eux – pas étonnant que les femmes forment des Ligues et soient si enthousiastes³³⁵ ».

Un réel enthousiasme s'éveille à la vue de ces hommes en uniformes polonais. La présence de ces volontaires et légionnaires rattachés aux armées des États belligérants engendre des émotions contradictoires qui démontrent une évolution en fonction du contexte.

Même si ces les Légions sont organisées au départ auprès de l'armée austro-hongroise, les Allemands sont les principaux interlocuteurs de Piłsudski, surtout à partir de 1915.³³⁶ Les Légions sont en proie dès le départ de relations difficiles avec leurs alliés supposés. Les Autrichiens se méfient d'ailleurs des Légions et de leur comportement.³³⁷ La situation se complique au passage de l'année 1916 à 1917. Les Légions indépendantes, mais rattachées à l'Autriche-Hongrie, sont transférées de l'Autriche au gouvernement-général. Hans von Beseler souhaite exclure les Autrichiens du processus de construction de l'armée polonaise. Il craint également que ce transfert n'entraîne une ingérence autrichienne dans ses plans. Les Légions doivent constituer la base de la future armée polonaise. Une fois entre les mains de Beseler, l'armée du Royaume reçoit le nom de *Polonische Wehrmacht*.³³⁸ À ce moment, Piłsudski commence à prendre ses distances avec les Puissances centrales. Les possibilités de la coopération avec ces derniers ont été épuisées et la Russie a cessé d'être l'ennemi principal après la révolution. Les soldats de la *Polnische Wehrmacht* doivent prêter serment aux deux empereurs, ce que Piłsudski refuse. Ce désaccord entre le commandant polonais et les Allemands a mené à son internement et à celui d'un grand nombre de légionnaires à partir de l'été 1917. Maria Lubomirska est particulièrement bien informée à ce sujet au vu de sa position.

³³³ « I ja widziałem tych strzelców legionistów, jak dziś w południe maszerowali przez miasto, ale nie z duma patrzyłem na nich, raczej z bólem i ze wstydem. Jakże oni niedźnie wyglądali wobec wojska niemieckiego, austriackiego i rosyjskiego ». Józef Rokoszyński, le 16 octobre 1914.

³³⁴ SZYMCZAK Damian, *Op. cit.*, p. 38.

³³⁵ « Miny mają obydwaj mocne i chociaż jestem przeciwny formowaniu Legionów, jakos widok tych dzielnych chłopców w polskich mundurach ogromnie chwyta za serce i pociąga do nich - nie dziw, że kobiety tworzą Ligi i tak się zapalają ». Józef Rokoszyński, le 3 janvier 1916.

³³⁶ SCHRAMM Tomasz, « La mémoire polonaise de la Première Guerre mondiale », *Op. cit.*, p. 63.

³³⁷ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 70.

³³⁸ SZYMCZAK Damian, *Op. cit.*, p. 48.

Elle est consciente des tensions politiques qui gravitent autour des Légions durant cette période. Elle émet d'ailleurs beaucoup de réserves par rapport à cette armée et à son implication dans la guerre le 25 août 1917 :

« Et quant aux Légions, dont la marche hors de Varsovie blesse, aigrit, quant à ceux de nos frères qui vont être exécutés (car déjà sans réserve supplémentaire [sic]), tragiques sont leurs destins : un champ de bataille, bien que chevaleresque, mais plein de chagrin - le mérite déjà révélé, mais le sacrifice n'a pas atteint le fruit désiré³³⁹ ».

Dans cet extrait, la diariste fait référence au chant de la célèbre brigade : « Nous sommes la première brigade³⁴⁰ » D'autant plus que la proximité entre les Légions et les Empires centraux n'est pas vue d'un bon œil par les habitants du Royaume de Pologne. Au mois d'août 1917, l'aristocrate Maria Lubomirska éclaire sur cette problématique et les dissidences qui peuvent régner au sein des légions au fur et à mesure de l'avance de la guerre :

« Les légions ne sont pas les cadres idéaux pour une future armée polonaise, car elles manquent de santé morale, mais après tout nous n'avons pas le choix. Toute l'affaire militaire semble sans issue - une tragédie indicible pèse sur elle - les vivants sont glorieusement envieux de ceux qui sont tombés... Les Allemands divisent les légions, détachent les sujets autrichiens. Les légionnaires expriment leur indignation, démissionnent et rejoignent l'armée autrichienne. Un pas fatal de désespoir³⁴¹ ».

Les tensions autour des Légions à l'été 1917 ne font que confirmer les craintes que possède une partie des habitants du Royaume de Pologne. L'établissement d'une armée polonaise sous contrôle allemand est un échec. Les exigences de la guerre ont conduit l'Allemagne à suivre constamment des politiques qui ont mis à mal son désir de gagner la sympathie des Polonais. La lutte pour exercer une autorité sur les soldats polonais continue à être un moteur de l'hostilité germano-polonaise, germano-autrichienne, russo-allemande et intra-polonaise jusqu'à la fin de l'occupation.³⁴²

³³⁹ « A co do Legionów, których wymarsz z Warszawy boli, rozgorycza, co do tych naszych braci idących na stracenie (bo już bez rezerw uzupełniających), tragiczne są ich losy: bojowa pieśń choć rycerska, ale smętku pełna - zasługa już wyjawiona, ale ofiara nie doszła w pożądanym owocu ». Maria Lubomirska, le 25 août 1917.

³⁴⁰ « My, pierwsza brygada »

³⁴¹ « Legiony nie są wymarzonymi kadrami przyszłej siły zbrojnej polskiej, bo im brak zdrowia moralnego, ale jednak nie mamy wyboru. Cała sprawa wojskowa zdaje się bez wyjścia - niewypowiedziany tragizm na niej ciąży - żywi chwalebnie poległym zazdrości... Niemcy dzielą Legiony, odłączają poddanych austriackich. Legioniści dają wyraz oburzenia, podając się do dymisji i wstępując do wojska austriackiego. Zgubny krok rozpacz ».

³⁴² KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 103-104.

Une guerre fratricide

Les Polonais qui s'engagent volontairement dans les armées ou qui sont de simples conscrits, se retrouvent de part et d'autre du front et se font face. Ils se rencontrent sur le champ de bataille, mais aussi de manière exceptionnelle dans les rues des villes lorsque des soldats des différents camps se rencontrent : « Les soldats marchent, comme un soldat, on peut voir la fatigue, la lassitude sur leur visage. Une plus grande tristesse se lit sur les visages des camarades qui surveillent l'armée en retraite³⁴³ ». De nombreuses rumeurs et histoires émanent du front et content les péripéties de ces soldats polonais. Helena Kozicka relate l'une d'entre elles le 5 mars 1916 :

« Il y a beaucoup d'histoires sur cette désertion des Polonais. Récemment, j'ai entendu parler d'un soldat qui, poussé par un désespoir soudain, est sorti des tranchées en sous-vêtements et s'est précipité vers l'ennemi. Ses camarades sont tellement surpris qu'ils ne tirent pas, et lui, regardant en arrière, court jusqu'à atteindre les tranchées autrichiennes, à 800 m de là. Pauvre gars ! Combien d'excitation il a éprouvée pendant cette fuite, combien d'anxiété, combien d'espoir !³⁴⁴ ».

Cet extrait éclaire sur l'isolement de certains Polonais et le fait qu'ils n'appartiennent réellement à aucune armée, malgré le fait que d'autres mettent en avant un profond sentiment de loyauté envers l'autorité dont ils sont les sujets. Néanmoins, les moins patriotes d'entre eux ont la possibilité de passer d'un camp à l'autre. Ici, le Polonais en question déserte l'armée russe pour se rendre dans l'armée autrichienne. Le caractère fratricide de ce conflit pour les Polonais est aussi mis en évidence. Si le soldat en question se permet de passer d'un camp à l'autre, c'est qu'il existe des soldats de même nationalité des deux côtés. Il s'agit d'un extrait riche en émotions. La diariste de Tarnopol attribue toute une série de sentiments tels que l'excitation, l'anxiété et l'espoir au protagoniste de l'histoire qu'elle conte. On peut supposer qu'il s'agit de ce fait d'un épisode troublant pour l'auteure.

Janina Gajewska s'avère être la diariste la plus indignée et affectée par le caractère fratricide qu'elle souligne à maintes reprises dans son journal personnel dès le début de l'année 1915 :

« Le premier escadron de lanciers..." Dieu ! S'il ne s'agit pas d'une véritable résurrection, pourquoi de tels mirages apparaissent-ils sur notre pauvre horizon ? S'il doit y avoir une

³⁴³ « Zolnierze idzie, jak zolnierz, widac na twarzy zmeczenie, utrudzenie. Wiekszy smutek widac na twarzy patrzacych współbraci, jak nad cofajacym wojskiem unosza sie ». Józef Rokoszy, 19 octobre 1914.

³⁴⁴ « O tej dezercji Polaków opowiadają wiele. Niedawno słyszałam o szeregowcu, który, pod wpływem jakiejś naglej desperacji, wybiegł z okopów w białiznie pędem puścił się ku przeciwnikom. Towarzysze jego tak się zdziwili, że nie strzelali, a on, oglądając się za siebie, biegł aż dopadł okopów austriackich o 800 m oddalonych. Biedak ! Ile on przeżył wrażeń w czasie tej ucieczki, ile niepokoju, ile nadziei ! ». Helena Kozicka, le 5 mars 1916.

lutte fratricide, pourquoi nous tromper si terriblement ? Le premier escadron de lanciers...³⁴⁵ ».

Pour la diariste, ces combats fratricides qui de plus ont lieu sur le sol de leur patrie représentent la plus grande des tragédies pour elle et pour son peuple : « Les Polonais arrivent à la cour polonaise en tant que troupes qui suivent. Ceux qu'ils poursuivent peuvent aussi être des Polonais, et des combats fratricides ont lieu sur le sol polonais. Une tragédie, une tragédie telle qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire³⁴⁶ ». Ainsi, les Polonais en plus de s'entretuer, font couler le sang qui est le leur sur la terre qui les a tous vus naître : « Le frère se dresse contre le frère, la terre est éclaboussée de sang, piétinée et volée [...] ³⁴⁷ ».

C. Les blessés

Les premiers mois de la guerre se traduisent par l'apparition de victimes de la guerre. Avec le début de la guerre, des hôpitaux de campagne sont installés là où c'est possible et les habitants s'engagent à y travailler en tant que sujets loyaux de l'Empire russe et de la double monarchie. Un hôpital militaire est d'ailleurs installé dans le Palais rouge de Varsovie, à côté du Palais blanc où réside la princesse Lubomirska. De ce fait, la diariste s'y rend régulièrement avant l'occupation allemande et elle y fait la connaissance de nombreux blessés pour qui elle éprouve notamment de l'admiration : « Dans l'après-midi, huit malades ont été amenés à l'hôpital de Frascati. Je suis allé les visiter ; ils étaient parmi les moins touchés. Comme toujours avec les soldats russes, ni plainte ni indignation - beaucoup de dignité calme, et une patience sans faille³⁴⁸ ». Plus on est proche du front, plus la présence de blessés est effective. Ils suscitent de l'intérêt de la part des habitants. Les soldats de passage dans les villes sont souvent en mauvais état, malades ou très fatigués. Le 27 octobre 1914, Józef Rokoszy décrit le défilé d'un cortège de prisonniers de guerre autrichiens dans les rues de Sandomierz alors sous domination russe :

« Dans la rue Długa, j'ai vu une foule d'Autrichiens blessés qui se dirigeaient vers la gare. Une procession douloureuse, quelle expression sur leurs visages, une douleur bêtante.

³⁴⁵ « Czyta się dziwne słowa: „Pierwszy szwadron ułanów...” Boże! Jeśli to nie ma być prawdziwe zmartwychwstanie, dlaczego aż takie miraże ukazują się na naszym biednym hory- zontcie? Jeśli ma być w tym cel walki bratobójczej, dlaczego nas tak strasznie łudzić? Pierwszy szwadron ułanów... ». Janina Gajewska, le 26 janvier 1915.

³⁴⁶ « Polacy przyjeżdżają do polskiego dworu w charakterze wojsk następujących. Ci, których scigają, też mogą być Polacy, a walka bratobójcza odbywa się na polskiej ziemi. Tragizm, tragizm, jakiego jeszcze w dziejach nie było ». Janina Gajewska, le 10 août 1915.

³⁴⁷ « Brat staje przeciwko bratu, ziemia krwią zlaną, zdeptana i okradziona ». Janina Gajewska, le 23 mars 1915.

³⁴⁸ « Po południu przywieziono z osmiu chorych do szpitala na Frascati. Poszłam ich odwiedzić; należeli do mniej dotkniętych. Jak zawsze u żołnierzy rosyjskich ani skargi, ani oburzenia - dużo spokojnej godności, a cierpliwość bezdenna ». Maria Lubomirska, le 1^{er} juin 1915.

Celui-là marche de travers, celui-là boite, celui-là est courbé vers le sol, celui-là est tordu sur le côté, celui-là a le visage douloureux, coupé sans un œil, celui-là a un pansement sur le nez, celui-là a la bouche en sang. Un spectacle horrible³⁴⁹ ».

Ces hommes, présentés en tant qu'ennemi et qui font effectivement partie de l'armée de l'adversaire, semblent faire de la peine au diariste. Après la fin d'une bataille, les soldats sont transportés en train vers les hôpitaux situés à l'arrière-front par ordre de gravité de leurs blessures.³⁵⁰ Helena Kozicka décrit aussi ces trains remplis de blessés qui arrivent à Tarnopol sous occupation russe le 12 octobre 1914 :

« La gare est remplie de trains de blessés, beaucoup de pauvres gens sans jambes ni bras, attachés, pâles, et ce sont, après tout, des blessés légers, car les blessés graves sont couchés dans des charrettes ou transportés sur des civières vers les hôpitaux. Leurs yeux, pleins de tristes interrogations, ne quitteront jamais ma mémoire !³⁵¹ ».

À la fois en zone libre et sous occupation, les diaristes semblent profondément bouleversés à la vue de ces hommes abimés qui marquent leurs esprits de manière indélébile.

Ce qui choque les diaristes c'est aussi le nombre de blessés qui arrivent du front, notamment à Varsovie dès le début de la guerre : « Des milliers de blessés sont amenés à Varsovie, accueillis avec enthousiasme par la population³⁵² ». De manière générale, la population polonaise se révèle amicale avec l'ensemble des blessés, quelle que soit leur nationalité. Leur état physique leur inspirant de la compassion. Les blessés d'origine polonaise inspirent davantage d'enthousiasme et d'excitation, ceux-ci sont célébrés comme de véritables héros. La vision de ces corps meurtris rend la sauvagerie de la guerre bien visible pour les civils situés à distance des combats. La présence de ces blessés révèle ainsi la brutalité des combats et amène la réalité du front sous les yeux de la population. La vision de cette barbarie met en avant le caractère mortel, sauvage, mais surtout irrationnel de la guerre. Les combats ayant débuté depuis à peine quelques semaines, Maria Lubomirska rédige un passage résumant la situation dans les rues de Varsovie sous domination russe le 27 août 1914 :

« Aujourd'hui, j'ai vu les effets tangibles de la guerre pour la première fois ! Dans la foule de la rue poussiéreuse et chauffée, on ressent de la curiosité plutôt que du respect et de la

³⁴⁹ « Na ulicy Długiej widziałem tłum rannych Austriaków zdążających do stacji kolejowej. Bolesny pochód, co za wyraz twarzy, wybieczenie bólu. Ten idzie okrakiem, ten kuleje, ten przygięty do ziemi, ten skrecony w bok, ten z obolalą twarzą, ten bez oka, tamten ma bandaż na nosie, ów zniżała pokrwawiona usta. Okropny widok ». Józef Rokoszny, le 27 octobre 1914.

³⁵⁰ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 96.

³⁵¹ « Dworzec zapelniony pociągami z rannymi, snuje się mnóstwo biedaków bez nóg i rąk, obwiązanych, białych, a to są przecież lżej ranni, bo ciężko ranni leżą w wozach lub są przenoszeni na noszach do szpitali. Straszne, pełne smutnego zapytania ich oczy, nigdy mi z pamięci nie wyjdą ! ». Helena Kozicka, le 12 octobre 1914.

³⁵² « Do Warszawy zwoza tysiące rannych, entuzjastycznie witanych przez ludność ». Janina Gajewska, le 31 août 1914.

compassion pour ces centaines de blessés traînés dans les rues de la ville sur des voitures ou des chariots de la Croix-Rouge. Certains gisent sans esprit, d'autres sont assis avec les mains ou la tête bandées. Des foules de spectateurs de part et d'autre. Parfois, des femmes courent vers ces véhicules sanglants avec des petits cadeaux pour les soldats malades. Certains vont porter des fleurs. Ce n'est pas la saison des gladiateurs aux couleurs viriles. J'ai entrevu des visages si torturés, des visages misérables marqués par une si terrible souffrance, que mon cœur se brise... La gloire ne me semble plus qu'un vain mot³⁵³ ».

La plume de l'aristocrate traduit avec précision l'atmosphère qui règne dans les rues de la ville lors de la présence des blessés, un an avant que l'occupant allemand entre dans la capitale. À chaque fois, l'arrivée des transports remplis de blessés dans la ville fait affluer la population curieuse dans les rues. Une fois acheminés, les soldats blessés sont placés dans les hôpitaux. Ils sont improvisés partout où c'est possible jusque dans les habitations sans demander l'autorisation des propriétaires, notamment sous occupation autrichienne comme l'explique Józef Rokoszyński le 5 août 1915 :

« Troubles et soucis partout : je suis allé chez la famille Glogier, dont on va enlever la maison pour en faire un hôpital, une carte déjà attachée à la maison ; ils sont inquiets, il court, il essaie, mais en vain ; il était dans le bureau du commandant, on lui a dit qu'on ne sait rien, que ce sont les Allemands qui font ça, sans consulter ni le commandant ni le Magistrat³⁵⁴ ».

La population anxieuse est contrainte de léguer son foyer. Les blessés couchés dans les lits sont à la fois d'ordre physique, mais aussi psychologique. Il est possible de se demander si les soldats qui se retrouvent dans une telle situation ont vraiment eu de la chance de survivre. Au lieu de mourir comme des héros sur le champ de bataille, ceux-ci deviennent des victimes de la guerre. Maria Lubomirska prend le temps de décrire avec précision le profil des blessés qu'elle rencontre à la fin du mois d'octobre 1914 : « Il y en a un joyeux et bavard, les autres sont très silencieux, et entre les "silencieux", il y a deux "tristes", qui regardent toujours au loin avec une profondeur de douleur indescriptible sur leur visage.³⁵⁵ » Les blessures physiques en tout genre

³⁵³ « Dziś po raz pierwszy widziałam namacalne skutki wojny ! W tłumie na zakurzonej, rozgrzanej ulicy czuć ciekawość zamiast uszanowania i współczucia dla tych setek rannych przeciągających ulicami miasta na samochodach lub wózkach Czerwonego Krzyża. Jedni leżą bez ducha, inni siedzą z obandażowanymi rękami lub głową. Po obu stronach tłumy widzów. Czasem kobiety podbiegają do tych krwawych wehikułów z małymi podarkami dla chorych żołnierzy. Niektórzy jadą obdarowani kwiatami. To nie jest pora męźnie wyrośniętych barwnych gladiatorów. Przesunęły mi się przed oczyma tak znękaną twarz, mizerna oblicza napiętnowane tak strasznym cierpieniem, że serce pęka... La gloire ne me semble plus qu'un vain mot ». Maria Lubomirska, le 27 août 1914.

³⁵⁴ « Wszędzie kłopoty i zmartwienia : poszedłem do p[anstwa] Glogierów, którym dom mają zabrac na szpital, już na domu przywieszona karta; oni zmartwieni, on biega, stara się, ale bez rezultatu; był w komendanturze, powiedzieli mu, że nic nie wiedzą, że to robią Niemcy bez porozumienia się ani z komendantem, ani z Magistratem ». Józef Rokoszyński, le 5 août 1915.

³⁵⁵ « On jeden wesół i gadatliwy, inni spokojni bardzo, a po-między „spokojnymi” jest dwóch „smutnych”, wiecznie zapatrzonych w dal z nieopisaną głębią bólesci na twarzy ». Maria Lubomirska, le 31 août 1914.

se rassemblent dans une même pièce : « L'un a une balle dans le poumon, un autre un éclat d'obus dans la tête, un troisième une épaule brisée.³⁵⁶ » Voir les conséquences de son aide sur les visages des blessés remplit la diariste de bonheur :

« En dehors des personnes gravement malades, les autres ont des visages joyeux, des visages agréables, du contentement et de la gratitude dans les yeux. Il est connu que la grande salle lumineuse, un bon lit et un dîner savoureux sont leur plaisir, et pour moi c'est leur plaisir³⁵⁷ ».

Cependant, les conséquences des blessures physiques et l'expérience du champ de bataille provoquent des séquelles irréversibles sur l'état psychologique de ces hommes qui semblent avoir laissé leurs âmes sur le champ de bataille :

« Il fuit manifestement ses compagnons, s'assied sur les marches et plonge son regard dans le jardin. Mais il ne voit que ce que nos yeux ne peuvent atteindre, toute la mélancolie de la vie est concentrée dans ses pupilles, ce qui est effrayant... Déraillé, arraché à la terre, noyé dans le terrible gémissement du champ de bataille, il ne retrouve plus son âme. Je touche son épaule, je demande, à quoi il pense ? Il pense à sa femme et aux enfants qui sont restés à la maison ; il parle comme à travers un brouillard...³⁵⁸ ».

La mutilation du corps est étroitement liée au traumatisme psychologique. Certains se révèlent ainsi incapables de se réconcilier avec leur « nouveau » corps qui semble leur privé de tout avenir heureux³⁵⁹ :

« Puis il ajoute qu'il ne se mariera probablement jamais avec son bras transpercé de balles. Je lui explique que la main gauche ne signifie rien, "elle" s'en remettra. Si c'était la droite, ce serait différent ! Le blessé me sourit, mais au bout d'un moment, il retourne à ses affaires et à son inquiétude sans espoir³⁶⁰ ».

Les hôpitaux sont surchargés de blessés, le personnel professionnel est insuffisant. Nombreux sont les civils qui apportent leur aide soit comme simple soutien moral ou en remplaçant les médecins manquant sans aucune expérience préalable :

³⁵⁶ « Jeden ma kule w plucu, drugi kawalek szrapnela w glowie, trzeci strzaskane ramie ». Maria Lubomirska, le 27 octobre 1914.

³⁵⁷ « Poza tymi powaznie chorymi inni maja pogodne miny, mile twarze, zadowolone i wdziecznosc w oczach. Znac, ze ta duza jasna sala, dobre łozko i smaczny obiad sa im rozkosza, a mnie rozkosza ich zadowolenie ». Maria Lubomirska, le 27 octobre 1914.

³⁵⁸ « Widocznie stroni od towarzyszy, siada na schodkach i wzrok zatapia w ogród. Lecz widzi tylko to, czego nasz wzrok nie dosięga, cała melancholia życia skupia się w jego źrenicach aż straszno... Wykolejony, wydarty ziemi zagłuszony strasznym jękiem pola bitwy, nie może już odnaleźć duszy własnej. Dotykam jego ramienia, pytam, o czym myśli ? Myśli o żonie i dzieciach, które pozostały w domu; opowiada jak przez mgłę... ». Maria Lubomirska, le 31 août 1914.

³⁵⁹ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 132.

³⁶⁰ « Potem dodaje, że już się chyba nie ożeni z tą ręką przestrzeloną. Tłumaczę mu, że lewa ręka to nic nie znaczy, „ona” się z tym pogodzi. Gdyby prawa, to co innego! Uśmiecha się do mnie ranny, lecz po chwili powraca do swej nieruchomości i troski beznadziejnej ». Maria Lubomirska, le 31 août 1914.

« Bolo³⁶¹ travaille courageusement, jeune, dans son hôpital, au point de faire lui-même les pansements et de ne pas avoir assez de médecins. Rózia horrifiée, il risque la gangrène, mais Bolo n'abandonne pas et étant rentré chez lui, il s'enfonce allègrement sur un fauteuil, car ses jambes sont douloureuses à force de rester debout et il a des ampoules aux pieds³⁶² ».

La princesse de Varsovie accorde beaucoup d'encre à la situation des blessés au mois d'août 1914. Cela démontre la nouveauté du phénomène dans la vie de la diariste. Par la suite, notamment une fois l'occupant allemand installé à Varsovie, Maria Lubomirska n'évoque plus la problématique des blessés. Ce constat peut s'expliquer par la disparition de l'hôpital situé dans l'une de ses propriétés, ainsi que par l'accommodement à l'état de guerre. Il est aussi possible que les blessés allemands suscitent un intérêt moindre chez elle, en tant que sujette loyale de l'Empire russe.

L'inadaptation au nombre de blessés, le manque de professionnels et les pénuries de médicaments et de pansements engendrent des normes d'hygiène inadéquates qui font des hôpitaux des nids à maladie.³⁶³ Ils ne se composent pas uniquement de blessés physiques ou psychiques, mais aussi de malades. C'est le cas à Vilnius, où Michał Brensztejn compte le nombre de malades le 4 septembre 1915, deux semaines avant l'entrée effective des troupes allemandes dans la ville : « 40 soldats malades du choléra ont été amenés à Vilnius³⁶⁴ ». Les médecins doivent faire face à des maladies tels que le typhus, la dysenterie et le choléra. Les hôpitaux deviennent l'habitat privilégié de ces maladies infectieuses. Néanmoins, la plupart des cas de choléra et de fièvre typhoïdique sont signalés parmi les soldats dans les premières années de la guerre. Le nombre de cas diminue considérablement par la suite. Cette diminution prouverait l'efficacité des actions entreprises par le service de santé de l'armée selon les chercheurs.³⁶⁵ Sur le plan de l'hygiène, les soldats russes vivent dans les pires conditions, et cela a probablement contribué à la propagation de certaines maladies, notamment le choléra. Du côté austro-hongrois et allemand, l'épidémie est combattue de manière plus probante en organisant des cliniques séparées pour les personnes atteintes de maladies infectieuses.³⁶⁶ Dans

³⁶¹ Bolo – Benedykt Jan Tyszkiewicz (1875-1948), il s'agit du mari de la sœur de Maria Lubomirska, Rózia z Branickich Tyszkiewiczowa. LUBOMIRSKA Maria, *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*, éd. PAJEWSKI Janusz, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2001, p. 39.

³⁶² « Bolo dzielnie, młodzienczo pracuje w swoim szpitalu, do tego dochodzi, że sam robi opatrunki i doktorów nastarczyć nie może. Rózia przerażona, grozi mu gangrena ale Bolo się nie daje i powróciwszy do domu, opada pogodnie na fotel, bo ma od stania nogi zbolale i bank na stopach ». Maria Lubomirska, le 7 décembre 1914.

³⁶³ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 99.

³⁶⁴ « Przywieziono do Wilna 40 żołnierzy chorych na cholerę ». Michał Brensztejn, le 4 septembre 1915.

³⁶⁵ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 99.

³⁶⁶ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 113.

les faits, les épidémies sont craintes par la population et les autorités. Tout le monde appréhende que les maladies cantonnées aux soldats ne se répandent parmi la population. Après avoir remarqué la propagation du typhus dans le cercle de ses fréquentations, Maria Lubomirska en devient elle-même la victime le 6 octobre 1917 :

« Hier, dès le matin, je me suis sentie très mal, avec un estomac dérangé, du dégoût, et une légère augmentation de la température. Nous craignons qu'il s'agisse du début d'une fièvre typhoïde, car aujourd'hui je ne vais pas mieux. Je suis pétrifiée par cette peur, et Zdzis devient fou³⁶⁷ ».

L'âge des blessés et leur état choquent davantage les diaristes, comme ce jeune soldat d'origine polonaise que rencontre Helena Kozicka le 28 octobre 1914 :

« Dans la guerre en général, la férocité de la guerre est souvent rencontrée parmi les blessés. Je n'oublierai jamais un jeune soldat autrichien, un Polonais, qui, avec un genou brisé, se promenait dans le hall avec des béquilles, comme un convalescent. J'ai eu pitié du pauvre homme et, m'approchant, j'ai crié : "Ô ! Pauvreté !" ³⁶⁸ ».

Les diaristes sont plus sensibles aux morts et aux blessures éprouvées par la partie la plus jeune de la population. Il est plus fréquent de voir des enfants, des adolescents ou de jeunes adultes être l'objet de la compassion des auteurs et susciter l'intérêt de leur plume.

³⁶⁷ « Wczoraj od rana czulam sie bardzo niedobrze, rozstrój zoladka, niesmak i lekkie podniesienie temperatury. Obawiamy sie, czy to nie przedwstep tyfusu, bo dzis nie jest mi lepiej. Skamienialam z tej obawy, a Zdzis szaleje ». Maria Lubomirska, le 6 octobre 1917.

³⁶⁸ « W ogóle zacierzewienie wojenne spotyka się często wśród rannych. Nigdy nie zapomnę młodego żołnierza austriackiego, Polaka, który mając roztraskane kolano, o kuli chodził po sali, jako rekonwalescent. Żał mi się zrobiło biedaka i zbliżając się zawołałam "O! Bieda! " ». Helena Kozicka, le 28 octobre 1914.

3. CONCLUSION

La guerre s'impose à différents niveaux dans la vie des diaristes : d'abord dans la ville, au sein de la communauté et ensuite dans la sphère privée, au sein des foyers. C'est dans ces espaces restreints que se pose la question de la préservation et de la dissimulation des biens dans un contexte de réquisitions et de pénuries. À tous les égards, les sociétés occupées sont des sociétés de privations matérielles et abstraites.³⁶⁹ Les individus sont privés de toutes leurs possessions, de leurs biens, mais aussi de leur domicile, de leur sécurité et de leur liberté.

L'occupant parvient à ancrer une atmosphère de peur et d'insécurité dans tous les domaines de la vie des civils, par sa présence et l'instauration de son système. Les rues deviennent le lieu de nouvelles rencontres où se mélangent des hommes en uniformes, valides et invalides, aux identités multiples. Il en va de même au sein des habitations et des esprits où des invités non souhaités s'imposent. Ces nouveaux arrivants perturbent la vie quotidienne à bien des égards, ainsi que l'expression des émotions. Leur omniprésence devient la première source de sentiments, la peur étant à nouveau surreprésentée. Le contexte particulier nourrit aussi l'extériorisation d'émotions contraires. Les contacts rapprochés avec l'ennemi rendent possible son humanisation.

L'adversaire n'est pas le seul à porter l'uniforme. Dans la catégorie des militaires se trouvent aussi les frères de la nation et ces hommes couchés dans les hôpitaux, rendus inoffensifs et plus humains par leurs blessures. Paradoxalement, l'abondance quotidienne de personnes renforce la sensation d'isolement. Tous ces individus peuvent se révéler être des dangers pour la vie des diaristes. La méfiance règne en maître, aussi bien envers l'ennemi, le compatriote que le voisin. Face à cette solitude et à cette vie qui contient son lot de prises de risque, le journal personnel demeure le dernier espace de liberté et le dernier risque qui en vaille la peine.

³⁶⁹ JULIEN Élise et NIVET Philippe, *Op. cit.*, p. 69.

Chapitre 4 – Le temps long de l’occupation

« Partout l’on est atteint, la guerre pénètre dans chaque coin et recoin de votre bien, de votre existence et de votre personne³⁷⁰ ». Ces mots sont écrits par Maria Lubomirska le 31 mai 1915. Cela fait alors près d’un mois que les Empires centraux ont lancé leur offensive éclair et repoussent avec succès les forces russes. Il s’agit d’un véritable tournant pour le front de l’Est et ses habitants.³⁷¹ Alors que cela signifie la fin de l’occupation russe dans la ville de Lvov où réside Jadwiga Rutkowska, cela annonce le début de cette même expérience pour le reste des diaristes. Déjà ébranlée par l’arrivée de la guerre, leur vie quotidienne subit de nouveaux changements. Nous l’avons vu, l’entourage est l’une des premières composantes de ce quotidien à être affectée, mais elle est bien loin d’être la seule.

Le contenu des journaux personnels permet de reconstituer dans une certaine mesure le nouveau visage de la vie des civils polonais en contexte d’occupation. Les thèmes récurrents évoqués par les diaristes fondent l’ossature de ce chapitre. En tant que besoin primaire indispensable, les difficultés liées à l’alimentation constituent un élément central présent dans tous les journaux personnels. Une pénurie d’un autre type perturbe ensuite les civils, celle de l’information. Les nouvelles et le paysage sonore permettent aux civils de s’orienter dans le conflit. Enfin, le temps et la manière dont il s’écoule demeurent un autre élément dérégulé par la guerre.

Rappelons que l’omniprésence de la guerre est à nuancer dans les carnets. Les documents analysés mettent aussi en évidence des aspects de la vie quotidienne qui n’éprouvent pas directement l’influence du spectre de la guerre.

³⁷⁰ L’extrait est rédigé en français dans le journal personnel de Maria Lubomirska, le 31 mai 1915.

³⁷¹ SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 33.

1. OBSERVER ET ENDURER LA FAIM

L'entrée en guerre et l'appel des hommes sous les drapeaux ont vidé la ville et les campagnes d'une partie de leur main-d'œuvre. Les hommes qui travaillent dans le secteur industriel et agricole se trouvent à présent sur le front. Ils ne participent plus à la production notamment alimentaire du pays, mais ils restent encore les consommateurs. L'approvisionnement des combattants sur le front, des troupes en stationnement chez l'habitant, ainsi que de l'ensemble de la population, demeure un véritable enjeu pour les états belligérants. Le ravitaillement est une question derrière laquelle toutes les autres doivent s'effacer en raison de l'importance centrale que revête l'alimentation en période de conflit.³⁷²

Il ressort de la lecture des huit journaux personnels que la faim et la nourriture n'engendrent pas un nombre conséquent d'émotions. Cette thématique n'en reste pas moins intéressante. En effet, les perturbations sur le plan de l'alimentation sont un phénomène typique de l'état de guerre, qui entraîne de grandes difficultés dans la production agricole dès l'été 1914.³⁷³ Elle ne peut que s'effondrer dans toute l'Europe malgré les efforts des populations. Sur les 1639 émotions répertoriées, seules vingt-trois d'entre elles concernent ce sujet. Comment expliquer un tel silence émotionnel chez ces diaristes, alors même qu'ils y accordent une place prépondérante dans leurs notes ? Ils évoquent fréquemment l'augmentation des prix ou l'absence de certains aliments, sans forcément que cela suscite un sentiment. En réalité, la redondance des annotations sur la situation alimentaire n'est pas surprenante. La satisfaction de la faim demeure l'un des besoins biologiques fondamentaux des organismes vivants et donc l'un des principes le plus éminents de la vie quotidienne humaine.³⁷⁴ Ces informations sur des éléments anodins tels que le temps ou la nourriture sont inscrites dans les journaux personnels dans le but explicite de démontrer le caractère inhumain de la guerre et la souffrance du diariste.³⁷⁵

³⁷² LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die „Nutzbarmachung“ Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », *Op. cit.*, p. 15.

³⁷³ KRAMER Alan, *Dynamic of destruction. Culture and mass killing in the First World War*, Oxford, Presses universitaires d'Oxford, 2007, p. 41.

³⁷⁴ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 188.

³⁷⁵ MAZZINI Federico, *Op. cit.*, p. 16.

A. Le manque et les pénuries

L'arrivée de la guerre entraîne un bouleversement des voies de communication. La diffusion du courrier et de la presse s'en retrouve perturbée, ainsi que le transport de personne. Il en va de même pour l'approvisionnement, principalement des villes, en nourriture et autres produits non alimentaires.

Les pénuries non alimentaires

Les pénuries alimentaires sont évoquées plus tardivement dans le temps de la guerre par les diaristes. La représentation de cette thématique dans les journaux personnels permet en effet de distinguer nettement la période qui précède l'occupation de celle de l'occupation à proprement dite. Le premier manque que remarquent les auteurs situés en milieu urbain au tout début de la guerre concerne l'approvisionnement en eau. Déjà le 2 août 1914, Janina Gajewska évoque cette problématique à Varsovie : « Une heure plus tard, la nouvelle locale selon laquelle il manquait de l'eau s'est répandue et a rempli toutes les cours de Varsovie d'une grande nervosité³⁷⁶ ». Le prêtre Józef Rokoszny réalise le même constat plus au sud à Sandomierz deux jours plus tard : « Ils disent qu'il n'y a pas d'eau [...] »³⁷⁷. Cependant, les diaristes ne semblent pas remarquer par eux-mêmes la pénurie d'eau. Ils l'apprennent par le biais des nouvelles ou d'autrui.

Après avoir mentionné le manque d'eau, l'extrait de Józef Rokoszny se poursuit ainsi : « [...] il y a un manque de charbon, ils sont inquiets pour l'éclairage. On dit qu'il y a un manque de petite monnaie³⁷⁸ » Très rapidement, le moindre produit utile à la guerre et aux armées devient un bien en pénurie. Au début du conflit, ce sont le charbon, le bois et la paraffine qui font défaut en premier. Ces privations créent d'abord de l'inconfort auprès des habitants, notamment les plus riches. Il devient difficile de réchauffer leurs grandes propriétés : « Le manque de charbon crée une situation dramatique ici ; nous allons importer d'urgence du bois de Mała Wieś. Entre-temps, le froid, le manque de service à la maison, l'inconfort ; nous en viendrons bientôt à une abnégation complète et obligatoire. Juste pour survivre ! »³⁷⁹. Cet extrait éclaire sur le rang

³⁷⁶ « W godzinie potem rozeszła się wieść miejscowa, że zabrakło wody i napelniła wielkim zdenerwowaniem wszystkie warszawskie podwórza ». Janina Gajewska, le 2 août 1914.

³⁷⁷ « Mówią, że brak wody [...] ». Józef Rokoszny, le 4 août 1914.

³⁷⁸ « [...] że brakuje węgla, obawiają się o oświetlenie. Podobno brak drobnych pieniędzy ». Józef Rokoszny, le 4 août 1914.

³⁷⁹ « Brak węgla stwarza tu dramatyczne położenie; będziemy na gwałt sprowadzali drewno z Malejwsi. Tymczasem zimno, w domu brak służby, niewygoda; dojdziemy wnet do zupełnej, a musowej abnegacji. Byle przżyć ! ». Maria Lubomirska, le 24 septembre 1914.

élevé de Maria Lubomirska pour qui le manque de chauffage et de personnel demeure un élément dramatique. La diariste parle déjà de survie au mois de septembre 1914, alors que la suite de la guerre et l'instauration de l'occupation ne vont faire qu'accentuer l'état de manque. La diariste indique que pour pallier ce manque, ils apportent du bois provenant de leur maison de campagne. Il existe une différence manifeste entre la situation en ville et à la campagne. Les centres urbains reposent en effet sur l'approvisionnement reçu des zones rurales. La pénurie de charbon semble affecter grandement la princesse. Il ne faut pas sous-estimer les effets de la diminution de la qualité de vie sur l'état psychologique des civils. En perdant son confort, c'est tout l'univers de Maria Lubomirska qui semble s'effondrer avant même l'arrivée de l'occupant, comme elle l'écrit le 2 avril 1915 à Varsovie :

« Je dormais profondément lorsque mon mari me réveilla avec la lamentable nouvelle que, selon l'annonce du gouverneur général, Varsovie serait encore privée de charbon et obligée de se contenter de bois. Mais comment obtenir ce combustible - que va-t-il se passer avec les usines - je suis terriblement découragée de vivre !³⁸⁰ ».

Ces privations renforcent le sentiment d'incertitude, obscurcissent l'image du futur et découragent la diariste. Józef Rokoszny, sous domination russe au mois de novembre 1914, insiste bien sur le fait qu'une telle pauvreté en termes de combustible n'a encore jamais été éprouvée : « La pire des pauvretés avec les combustibles. Il n'y a pas de charbon, il y a du bois, mais il n'y a pas de chevaux pour le transporter, alors il faut payer très cher³⁸¹ ». Le diariste démontre la permanence d'un cercle vicieux. Les civils sont immergés dans une société de pénurie où l'absence d'un bien de consommation empêche l'acheminement d'autres denrées indispensables. L'eau, l'éclairage, le charbon et le bois sont les premiers éléments dont les civils des zones urbaines sont privés.

L'occupation et les crises alimentaires

La destruction militaire est le résultat de calculs stratégiques, politiques et économiques. L'une de ces stratégies s'étend à l'exploitation impitoyable des territoires occupés ainsi qu'à la destruction de la propriété et du capital industriel et agricole. Les politiques d'occupation ont causé de nombreuses difficultés à la population. L'organisation de l'alimentation est un facteur essentiel à maîtriser pour l'occupant afin de garder le contrôle sur ses militaires, mais aussi sur

³⁸⁰ « Smacznie spalam, gdy obudzil mnie malzonek oplakana wiadomoscia, iz wedle zapowiedzi generala-gubernatora Warszawa pozbawiona bedzie nadal wegla i zmuszona zadowolic sie drewnem. Ale jak dowiedz ten opal - co sie stanie z fabrykami - Okropnie jestem zniechecona do zycia ! ». Maria Lubomirska, le 2 avril 1915.

³⁸¹ « Najgorsza bieda z opalem. Wegla nie ma, drzewo jest, ale nie ma koni, zeby je sprowadzic, wiec trzeba bardzo drogo placic ». Józef Rokoszny, le 9 novembre 1914.

les civils. La réquisition de nourriture et d'autres biens a commencé au moment de l'invasion et se poursuit sous une autre forme pendant toute la durée de l'occupation. Côté allemand, il ne s'agit pas d'une recherche aléatoire de nourriture par des troupes affamées, mais bien d'une politique officielle : les plans militaires allemands d'avant-guerre prévoient de faire vivre les troupes sur les terres du territoire ennemi, voire d'en réquisitionner toutes les ressources et la production disponible.³⁸² Tandis que de l'autre côté, les militaires sur les terres occupées de la double monarchie ont dû remarquer après quelques mois de guerre qu'aucune planification et aucune disposition n'a été prise pour des combats de longue durée. Dès le mois de janvier 1915, le haut commandement responsable de la Pologne rejette la responsabilité du ravitaillement des autochtones. Même s'il proclame qu'il ne faut pas laisser les gens mourir de faim, il est plus essentiel d'assurer d'abord le succès militaire et économique.³⁸³

Dans tous les journaux personnels, il faut attendre l'instauration de l'occupation pour que les pénuries alimentaires deviennent un élément qui obsède. Le prolongement de la guerre est accompagné de l'apparition d'un sentiment d'apathie. Cela constitue une première hypothèse qui expliquerait l'absence d'émotions engendrées par les pénuries. À Varsovie par exemple, la faim dans la population est apparue alors que la ville se trouve sous domination russe, mais celle-ci a été maîtrisée par les autorités. De ce fait, la famine reste pendant cette période un spectre qui ne devient que plus tard, pendant l'occupation allemande, une horrible réalité – principalement pour la partie la plus défavorisée de la population.³⁸⁴ Bien loin d'être intégrés à cette catégorie, il est possible que les huit diaristes aient moins ressenti les effets de la faim.

Les civils accordent néanmoins beaucoup d'encre à l'augmentation des prix. À Vilnius, Michał Brensztejn évoque presque quotidiennement les montants instables des denrées alimentaires. Les prix imposés par l'occupant allemand le 7 octobre 1915 sont les suivants :

« Le Conseil de gouvernance a établi la taxe maximale suivante : un quart de lait - 30 pfennigs = 18 kopecks ; une livre de beurre - 1,67 mark = 1 rouble ; un œuf à 10 pfennigs = 6 kopecks ; 1 « pud »³⁸⁵ de pommes de terre - 1,33 mark = 80 kopecks (imprimé en quatre langues [sic])³⁸⁶ ».

³⁸² KRAMER Alan, *Op. cit.*, p. 41.

³⁸³ LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die „Nutzbarmachung“ Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », *Op. cit.*, p. 10.

³⁸⁴ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 80.

³⁸⁵ Le « pud » est une ancienne unité de masse russe, 1 pud correspondant à 16,38 kg.

³⁸⁶ « Zarząd Gubernialny ustanowił następującą takse maksymalną: kwarta mleka – 30 fenigów = 18 kopiejek; funt masła – 1,67 marki = 1 rubel; jajo po 10 fenigów = 6 kopiejek; pud kartofli – 1,33 marki = 80 kopiejek (druk w czterech językach) ». Michał Brensztejn, le 7 octobre 1915.

Il est fréquent d'apercevoir ce type de commentaires dans les journaux personnels. Les diaristes notent régulièrement le montant de ce qu'ils achètent et les produits qui ne sont plus disponibles. Ici, Michał Brensztejn prend le temps de faire correspondre le mark allemand avec l'ancienne monnaie russe qu'il utilisait encore il y a moins d'un mois. Ces données permettent aussi de constater la rapidité de l'inflation des prix et donc des difficultés d'acheter de la nourriture en tant qu'occupé. Les produits se raréfient, ils deviennent plus précieux et donc plus chers, aggravant encore plus la situation pour les civils.³⁸⁷ Exactement un mois plus tôt, encore sous domination russe le 7 septembre 1915, le diariste de Vilnius annonce le prix des œufs : « Sur le marché, 10 œufs sont payés 43 kopecks ». Ainsi, en un mois, leur valeur passe de quarante-trois à soixante kopecks pour une boîte de dix œufs. Józef Rokoszyński remarque aussi, le 27 octobre 1915, la flambée des prix depuis l'installation de l'ennemi autrichien à Radom au mois de juillet 1915 : « Tout augmente de manière irrationnelle ³⁸⁸ » ; c'est aussi le cas à Varsovie comme l'indique Janina Gajewska le 22 février 1916 : « Dans notre chère ville s'est formé un véritable marché de produits alimentaires. Les prix sont inouïs depuis longtemps, mais le prix du pavot, du sucre, de la paraffine et d'autres choses sautent et changent de jour en jour [...] ³⁸⁹ ». Si les prix augmentent, les revenus des civils eux ne changent pas, voire diminuent. Helena Kozicka laisse entendre que la situation financière des habitants de Tarnopol sous occupation russe se dégrade et complique leur quotidien : « Depuis que les caisses de la ville ont été emmenées, les fonctionnaires ne reçoivent pas d'avance de salaire, ce qui, compte tenu de l'hiver et du coût élevé de la vie, irrite énormément les gens ³⁹⁰ ». La récurrence des informations à ce sujet laisse deviner implicitement un sentiment qui n'est pas nommé, tandis que la colère est explicite dans l'extrait précédent.

L'absence d'un type précis d'aliment se démarque dans les récits des occupés : la viande. Il s'agit de la pénurie qui éveille le plus l'indignation de la population. L'occupant semble en effet être un grand demandeur de viande et être la cause première de la pénurie de cette denrée. L'arrivée de l'envahisseur est d'ailleurs crainte pour cette raison à Radom le 23 mai 1915 : « On dit que toute l'unité autrichienne va venir pour quelque temps - le pain et la viande vont

³⁸⁷ CONNOLLY James, *The experience of occupation in the nord 1914-18*, Manchester, Presses universitaires de Manchester, 2018, p. 19.

³⁸⁸ « Nieslychanie wszystko idzie w górę ». Józef Rokoszyński, le 27 octobre 1915.

³⁸⁹ « W naszym kochanym grodzie utworzyła się teraz istna giełda na produkty spożywcze. Ceny są już od dawna wprost niesłychane, ale kurs maki, cukru, nafty i innych rzeczy skacze i zmienia się dnia na dzień [...] ». Janina Gajewska, le 22 février 1916.

³⁹⁰ « Odkąd wywieziono kasę miejską, urzędnicy nie dostają zaliczek na pensje, co wobec zimy i drożyzny, rozdrażnia ludzi ogromnie ». Helena Kozicka, le 20 octobre 1915.

manquer³⁹¹ ». La situation est la même à Varsovie, où l'ennemi a même autorisé la vente de viande chien, ce qui indigna Janina Gajewska le 22 février 1916 : « Je n'ai pas mangé de viande depuis longtemps, parfois une fois tous les quinze jours. Je ne peux pas pardonner aux Allemands d'avoir officiellement autorisé la vente de viande de chien, de la vraie viande de chien³⁹² ». La date de l'extrait correspond au moment où, en février 1916, la vente de viande et de produits dérivés, tels que la volaille et le poisson est interdite dans certains lieux de la ville pour des raisons de santé publique. L'occupant allemand contrôle l'approvisionnement alimentaire de la capitale, qui se resserre de plus en plus. Le transport du bétail et de la viande des campagnes vers la ville est aussi prohibé.³⁹³ Cette interdiction permet de donner une première explication à la pénurie de viande évoquée par les diaristes. À Vilnius aussi, la viande fait défaut au mois d'août 1916 comme le note Michał Brensztejn : « Premier "vendredi sans viande" forcé à Vilnius³⁹⁴ ». Ainsi, en ville la situation en viande semble compliquée. Cependant, au mois de décembre 1915, Helena Kozicka réalise un autre constat dans la ville de Tarnopol sous occupation russe : « En ville, la viande et les produits laitiers ne manquent pas³⁹⁵ ». Et pourtant, à la fin du mois d'août 1915, la même denrée qui semble être présente en ville d'après Helena Kozicka, ne l'est pas à Vilnius : « La ville manque de lait³⁹⁶ ».

Il est un fait indéniable que les pénuries ont tourmenté les habitants de pratiquement toutes les terres polonaises, mais elles étaient particulièrement fortes dans les grandes villes.³⁹⁷ Avec les réquisitions, l'approvisionnement des villes devient catastrophique, tandis que la situation reste supportable dans les bourgs et les villages.³⁹⁸ En ce qui concerne la présence de l'occupant et la manière dont il exploite les ressources des occupés, il existe donc une véritable différence entre la ville et la campagne selon les propos des diaristes. Helena Kozicka met en évidence cette problématique le 6 décembre 1915 :

« Il semble certain que les Moscovites ont des problèmes ici maintenant ; l'armée reçoit déjà ½ portion de viande, et souvent au lieu de la viande on donne du poisson, du pain de maïs. Il y a un manque de foin pour les chevaux et dans certains villages, les paysans ont reçu l'ordre de nourrir les soldats et les chevaux pendant dix jours ! Le bétail, qui, dans

³⁹¹ « Przyjeżdża podobno na jakiś czas cały pułk austriacki – będzie bieda z chlebem i mieniem ». Józef Rokoszyński, le 23 mai 1915.

³⁹² « Miesza nie jadłem już dawno, czasem raz na dwa tygodnie. Nie mogę darować Niemcom, że urzędownie pozwolili na sprzedaż psiego, wyraźnie psiego miesza ». Janina Gajewska, le 22 février 1916.

³⁹³ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 86.

³⁹⁴ « Pierwszy w Wilnie przymusowy „piątek bezmięsny” ». Michał Brensztejn, le 4 août 1916.

³⁹⁵ « W mieście nie bywały brak mięsa i nabiału ». Helena Kozicka, le 6 décembre 1915.

³⁹⁶ « W mieście brak mleka ». Michał Brensztejn le 29 août 1915.

³⁹⁷ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 187.

³⁹⁸ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, *Op. cit.*, p. 132.

certaines endroits, a été partiellement restitué au cours des dernières périodes plus calmes, est à nouveau "réquisitionné"³⁹⁹ ».

Rappelons que l'occupant est un grand demandeur de ressources en tout genre et qu'il faut aussi le loger. Ainsi, alors qu'ils ne possèdent plus beaucoup de nourriture pour eux-mêmes, les civils ont en plus de cela l'obligation de subvenir aux besoins des soldats de passage. Les réquisitions évoquées précédemment aggravent les pénuries. Dans cet extrait, la viande est à nouveau citée. Les campagnes deviennent le seul réservoir de nourriture pour les villes. C'est notamment le cas à Vilnius où la ville s'appuie sur les provisions de la campagne pour subvenir aux besoins de ses habitants comme l'indique Michał Brensztejn une semaine avant l'occupation par l'armée allemande, le 7 octobre 1915 : « Les premiers wagons urbains, sous escorte militaire, partent à la campagne pour aller chercher des provisions pour la ville⁴⁰⁰ ». Mais là-bas aussi la situation s'avère problématique et confronte même les riches propriétaires à des situations dilemmatiques, tels que Ludwika Ostrowska alors sous occupation autrichienne le 15 juin 1915 :

« Je m'étonne moi-même d'avoir décidé de mettre en place le couvoir, alors que j'ai constamment l'impression que le lendemain est incertain, et que je ne sais pas vraiment ce que nous allons donner à manger aux poules. Mais d'un autre côté, c'est le seul espoir d'avoir un peu de viande dans quelques semaines et tout le monde a insisté sur ce point. La question est de savoir pour qui ce sera, qui sera le maître ici ?⁴⁰¹ ».

D'abord, la diariste investit dans la production de poules sans même savoir si elle aura de quoi les nourrir. La pénurie est telle, qu'il ne reste même pas de quoi subvenir aux besoins primaires des plus petits animaux. À nouveau, ce passage appuie le constat de récurrence de la thématique de la viande dans les journaux personnels. Ensuite, Ludwika Ostrowska met en avant le problème de l'occupant. Celle-ci se démène pour produire de la nourriture, même de manière incertaine, tout en étant consciente que cette nourriture ne lui sera pas uniquement destinée. L'occupant déstabilise jusqu'à la production de nourriture. En effet, pour toutes les raisons évoquées précédemment, le secteur agricole est aussi considérablement bouleversé. Tandis qu'elle se trouve dans sa maison de campagne à Varsovie, la princesse Maria Lubomirska

³⁹⁹ « Ze z Moskalami tu krucho teraz, zdaje się być pewne; wojsko dostaje już ½ porcji mięsa, a często zamiast mięsa ryby, chleb dają kukurydziany. Siana dla koni brak i w niektórych wsiach kazano chłopom żywić żołnierzy i konie przez dni dziesięć! Bydło, które gdzieś niedawno częściowo zwrócono w ostatnich spokojniejszych czasach, teraz „rekwirują” na nowo ». Helena Kozicka, le 6 décembre 1915.

⁴⁰⁰ « Wyruszyły pierwsze furmanki miejskie pod eskortą wojskową na wieś po produkty spożywcze dla miasta ». Michał Brensztejn, le 7 octobre 1915.

⁴⁰¹ « Sama się dziwię, że się zdecydowałam nastawić wylęgarkę, gdy ciągle mam wrażenie, że jutro jest niepewne, a nie wiem właściwie, czym żywić będziemy kurczęta. Ale z drugiej strony, to jedyna nadzieja jakiegoś mięsa za kilka tygodni i wszyscy na to namawiali. Pytanie tylko, dla kogo to będzie, kto tu będzie panem? ». Ludwika Ostrowska, le 15 juin 1915.

constate le triste état des champs au mois d'avril 1917 : « Pas une charrue dans le champ n'est encore sortie - rien n'a été semé, les pommes de terre n'ont pas été plantées, et entre-temps les graines pour les semailles et les pommes de terre sont arrachées par l'occupant sans pitié⁴⁰² ». La mauvaise gestion des plantations complique l'approvisionnement en nourriture de la population, mais surtout des villes qui en sont dépendantes. D'autant plus que, comme l'indique la diariste, l'occupant n'hésite pas à piller les terres cultivées par les occupés. Jusqu'à ce qu'arrive le moment où occupés et occupants connaissent la même situation de disette permanente. Si les officiers sont alors plus ou moins ravitaillés, les simples soldats meurent de faim et les vols deviennent habituels.⁴⁰³ Un mois plus tard, Maria Lubomirska insiste davantage sur son indignation et son désespoir face au comportement de l'occupant allemand à Varsovie :

« Exploitation insensée des Allemands, entraînant la ruine des propriétés, la mauvaise récolte, le retard des travaux agricoles, les bandes d'affamés sur les routes et les autoroutes, la désolation des gens et l'augmentation de l'anarchie, les pommes de terre plantées le jour, arrachées la nuit - le désespoir. Ils promettent la naissance des fruits et la croissance des cerfs dans les mélèzes. Trop peu de consolation⁴⁰⁴ ».

Les occupants eux-mêmes, de plus en plus aux abois à cause du blocus et de la durée de la guerre, survivent uniquement grâce aux habitants.⁴⁰⁵ Mener la guerre suppose l'exploitation des régions occupées sans aucune limite, mais aussi sans autorité supérieure. Les officiers responsables sur le terrain doivent se débrouiller le plus possible dans leur secteur. Pas de protection de civils, donc pas de limites aux ordres de réquisitions et d'exploitation. Tout doit servir l'armée et elle uniquement. Le ravitaillement des populations occupées est alors problématique pour l'occupant qui a besoin de toutes les ressources disponibles pour maintenir la force de son armée.⁴⁰⁶

Pour remédier à ce problème de pénurie et lutter contre la famine décrite par Maria Lubomirska dans l'extrait précédent, des solutions sont apportées. D'abord, il est demandé dans les villes que toutes les parcelles de terre soient cultivées, comme à Vilnius au moins d'avril 1916 : « Proclamation du maire encourageant les habitants de la ville à utiliser chaque parcelle

⁴⁰² « Zaden plug na pole jeszcze nie wyszedł - nic nie posiano, kartofle nie posadzone, a tymczasem ziarno do siewu i kartofle do rozmnożenia porywa niemilosierny okupant ». Maria Lubomirska, le 21 avril 1917.

⁴⁰³ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, Op. cit., p. 138.

⁴⁰⁴ « Szalony wyzysk Niemców, przyprawiający majątki o ruiny, marne urodzaje, opóźnienie robót rolnych, bandy głodnych po drogach i szosach, rozprzeżenie ludzi i wzrost bezprawia, kartofle sadzone dniem, wykopywane nocami - rozpacz. Obiecuja urodzaj owoców i wzrost saren w modrzewinie. Za małą pociechą ». Maria Lubomirska, le 13 mai 1917.

⁴⁰⁵ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, Op. cit., p. 132.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 122.

de terrain libre pour semer des pommes de terre ou des céréales (imprimé en quatre langues [sic])⁴⁰⁷ ».

Les diaristes abordent très peu l'organisation de rationnement et du ravitaillement étranger ou effectué par l'occupant. Pourtant, les occupés sont bel et bien rationnés, notamment en pain, comme l'écrit Maria Lubomirska le 11 décembre 1915 à Varsovie : « L'autre surprise de la journée est la réduction de la ration de pain dans la ville à cent soixante-cinq grammes par jour – au lieu des deux cent cinq grammes initiaux⁴⁰⁸ ». La presse quotidienne, bien que soumise à la censure, confère également des informations sur les pénuries alimentaires.⁴⁰⁹ À Varsovie, les premiers bons pour le pain sont introduits à la fin du mois de septembre 1915. La même année, le système de cartes est également mis en place dans la région de l'*Ober Ost*.⁴¹⁰ Plus ou moins au même moment, Michał Brensztejn mentionne aussi le système de ravitaillement par carte pour le pain à Vilnius : « Une liste de 67 boulangeries a été affichée dans les rues, dans lesquelles le pain de la ville sera vendu sur des cartes de pain à partir du 1er décembre⁴¹¹ ». En Galicie, les bons apparaissent plus tard en 1916. En effet, entre 1915 et 1916, la situation de l'approvisionnement est pire que sous l'occupation russe, et les autorités militaires de Lvov insistent sur l'introduction de cartes de rationnement d'abord pour la farine et le pain.⁴¹² Ainsi, à Lvov aussi où se trouve Jadwiga Rutkowska, tout bien de consommation est à acheter avec des cartes de rationnement au mois de mars 1918 : « Les restrictions sont énormes, tout est acheté avec des cartes de rationnement, même les matériaux⁴¹³ ». Au milieu du mois de janvier, 1918, la situation de l'approvisionnement se détériore encore. Alors que la population s'est habituée aux privations, le manque total de farine et donc de pain ne peut être compensé.⁴¹⁴

Du ravitaillement provient aussi de l'allié anglais pour les habitants de Varsovie alors sous occupation allemande au mois de mars 1918 : « J'ai lu avec stupéfaction qu'à partir du 20 mars, les cartes de rationnement de viande en Angleterre accordent à chaque adulte un peu moins

⁴⁰⁷ « Obwieszczenie nadburmistrza zachęcające mieszkańców miasta do zużytkowania każdego wolnego kawałka gruntu pod zasiew kartofli lub zboża (druk w czterech językach) ». Michał Brensztejn, le 7 avril 1916.

⁴⁰⁸ « Druga niespodzianka dnia dzisiejszego, to zmniejszenie w miescie racji chleba na sto szescdziesiat piec gramów dziennie - zamiast pierwotnych dwustu pieciu ». Maria Lubomirska, le 11 décembre 1915.

⁴⁰⁹ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 187.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 205.

⁴¹¹ « Rozlepiono na ulicach spis 67 piekarń, w których od dnia 1 grudnia sprzedawać się ma chleb miejski na karty chlebowe ». Michał Brensztejn, le 30 novembre 1915.

⁴¹² MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 97.

⁴¹³ « Ograniczenia są ogromne, wszystko kupuję się na kartki, nawet materje ». Jadwiga Rutkowska, le 3 janvier 1918.

⁴¹⁴ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 100.

d'une livre par tête pour sept jours⁴¹⁵ ». La situation alimentaire de Varsovie, qui s'est dégradée depuis le début de la guerre, s'est davantage aggravée lorsque les rations ont à nouveau été réduites en février 1918. Au cours du dernier hiver de la guerre, la majorité des habitants de la ville affichent d'ailleurs des signes visibles de la faim.⁴¹⁶

Dans la capitale, il existe néanmoins une aide organisée par le Comité citoyen qui distribue des provisions et des repas gratuits aux habitants. À ce sujet, Janina Gajewska décrit – non sans indignation – ces files d'individus affamés le 27 octobre 1917 : « Ces queues remuantes pour le charbon, les pommes de terre, le pain, le sucre et la viande de comité, ces gens, maigres, ratatinés, sans chaussures, souvent debout dès quatre heures du matin !⁴¹⁷ ». Ce passage met l'accent sur la position sociale élevée de la diariste qui semble se placer à distance de la scène qu'elle dépeint. Il permet aussi d'évoquer le développement de longues files d'attente devant les magasins d'alimentation, l'inflation accélérée, l'appauvrissement toujours plus grand de la population et la mendicité omniprésente dans les rues de Varsovie.⁴¹⁸

De ce fait, la nourriture est la denrée dont la disparition a causé les plus grandes souffrances dans le Royaume de Pologne en guerre. Pour ce qui est de l'occupant allemand, il traite la Pologne comme une sorte de vaste garde-manger militaire dans lequel il peut puiser autant qu'il le souhaite. Varsovie est soumise à un blocus et tous les trafics entrants sont fouillés à la recherche de nourriture cachée. Janina Gajewska parvient ainsi tout de même à ramener un certain nombre de denrées alimentaires de sa maison de vacances où elle passe tous ses étés. Les réserves insuffisantes organisées par l'occupant et qui restent pour la consommation polonaise sont rationnées. Cet état de misère offre des conditions favorables à la propagation de maladies, mais aussi à l'éclatement d'émeutes alimentées par le désespoir, la colère et la faim.⁴¹⁹

⁴¹⁵ « Czytam z zdziwieniem, że od 20 marca kartki na mięso w Anglii przyznają każdemu dorosłemu niespełna funt na głowę na siedem dni ». Maria Lubomirska, le 19 mars 1918.

⁴¹⁶ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 92.

⁴¹⁷ « Te wiorstowe ogony przy węglu, kartoflach, chlebie, cukrze i komitetowym mięsie, ci ludzie wychudli, zaszarzali, bez butów, wystający często od godziny czwartej rano ! ». Janina Gajewska, le 27 octobre 1917.

⁴¹⁸ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 87.

⁴¹⁹ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 56.

B. La peur de la faim

Les circonstances entourant le déclenchement de la guerre et les incidents militaires qui ont suivi, ont enflammé la population impuissante qui a le sentiment de voir ses moyens de subsistance menacés. La peur d'avoir faim, mais aussi de mourir de faim devient un phénomène courant.⁴²⁰ Plus que le spectre de la guerre, c'est le spectre de la faim qui inquiète les civils occupés. Les rumeurs et la mauvaise réputation de l'occupant contribuent à répandre l'anxiété. C'est à ce sujet que les diaristes expriment davantage d'émotions. Il ne faut pas attendre qu'ils la ressentent ou la voient de leurs propres yeux pour que cette thématique soit jugée digne d'être couchée sur le papier. Même avant qu'elle soit visible ou ressentie physiquement, la faim est déjà crainte comme le note Maria Lubomirska le 17 octobre 1914 : « [...] pas d'approvisionnement – il n'y a plus de lait, et il faut se battre pour avoir du pain. Nous ne pouvons qu'attendre que la faim s'invite⁴²¹ ». La diariste est alors sous domination russe. Ce passage démontre que la faim est un phénomène inhérent à la guerre de manière générale et pas uniquement aux situations d'occupation. Tous les diaristes évoquent sans exception la crainte de ressentir un jour la faim. En effet, c'est aussi le cas à Tarnopol sous occupation russe au mois de janvier 1916 : « Si cela continue ainsi, nous sommes menacés de famine, car les magasins sont désespérément vides et celui qui n'a pas de provisions est déjà en difficulté⁴²² ». La famine menace, on ne se demande pas si elle va arriver, mais quand. L'augmentation des difficultés rencontrées par la population de Tarnopol en ce qui concerne l'alimentation évolue parallèlement au processus de détérioration de l'état des troupes russes. Dans la phase initiale de la guerre, le ravitaillement et l'équipement de l'armée sont d'un bon niveau. L'occupant russe distribue gratuitement certaines denrées alimentaires comme l'écrit Jadwiga Rutkowska à l'automne 1915 : « J'ai beaucoup aimé leur langue, et eux-mêmes n'étaient pas si mauvais. Chaque mois, ils distribuaient gratuitement des provisions telles que de la farine, du sucre, du gruau et du sel. De nouvelles cuisines ont ouvert dans la ville, gratuitement ou à bas prix⁴²³ ». Ils vendent même une partie des provisions qu'ils reçoivent sur les marchés en Galicie. Ainsi, au début de la guerre, la situation semble presque meilleure pour les occupés de l'armée russe

⁴²⁰ KRZEMINSKI Tomasz, « K-Brot, marmolada i ziemniaki. Pozywienie mieszkanców prus zachodnich w czasie pierwszej wojny swiatowej », dans *Zapiski Historyczne*, vol. 2, n°79, 2014, p. 56.

⁴²¹ « Dzisiaj telefony zamknięte dla publiczności - brak dowozu - nie ma już mleka, a chleb wywalczyć trzeba. Tylko patrzeć jak głód zawita ». Maria Lubomirska, le 17 octobre 1914.

⁴²² « Jeżeli tak dalej potrwa głód nam grozi, bo w sklepach pustki rozpaczliwe i kto zapasów nie ma już teraz jest w kłopotach ». Helena Kozicka, le 14 janvier 1916.

⁴²³ « Język ich bardzo mi się podobał, a oni sami nie są tak zli. Rozdawali bowiem co miesiąca za darmo prowianty, jak : make, cukier, kasze i sól. W mieście pojawiały się nowe kuchnie bezpłatne albo tanie ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

que pour les sujets russes du Royaume de Pologne d'après les diaristes. Cependant, la situation change avec la prolongation de la guerre. Au mois de mai 1915, lorsque la pression des Empires centraux a considérablement augmenté, les rations diminuent et les soldats ne partagent plus leurs provisions, bien au contraire. Le chaos dans l'armée est déjà visible au printemps 1915. Dans les premiers jours de l'occupation russe, l'armée semble bien organisée, mais après quelques mois, les conditions changent.⁴²⁴ De ce fait, la situation d'approvisionnement est bien plus terrible en 1916 à Tarnopol, après le recul des troupes russes et le placement de la ligne de front à quelques kilomètres de la ville.

Mais quand peut-on parler de famine ? C'est une question que se pose Janina Gajewska le 27 octobre 1917 : « Je ne sais pas si cet état de choses qui se passe actuellement s'appelle déjà famine ou pas encore⁴²⁵ ». Cette question est loin d'être dénuée de sens. L'historienne Katarzyna Sierakowska s'interroge d'ailleurs de la même façon que la diariste de Varsovie : « est-ce que, dans les conditions de la Première Guerre mondiale sur le sol polonais, on peut parler de famine ou peut-être seulement d'un grave manque de ravitaillement⁴²⁶ ». Pour répondre à cette question, il faut d'abord prendre conscience de la réalité qui sous-tend le terme « famine ». En physiologie, la faim est définie comme une perception négative et subjective de l'organisme lié à un manque de nourriture. La faim prolongée a des effets physiques. Elle ralentit la croissance et le développement des enfants par exemple. Psychologiquement, cela entraîne la présence d'apathie et dans les cas extrêmes, la mort.⁴²⁷ La faim engendre aussi de la tristesse et du découragement, tel qu'à Varsovie au mois de septembre 1915 alors sous occupation allemande : « Varsovie est généralement assez triste et déprimée. Avant tout parce qu'elle a faim⁴²⁸ ». La faim se ressent physiquement, mais aussi psychologiquement. Elle transforme les civils en esprits apathiques enfermés dans des corps amaigris.

Tous les individus ne sont pas égaux face à la faim, il s'agit d'un phénomène qui, une fois étudié, éclaire sur les inégalités sociales. Elles peuvent aussi être imposées par leur position au sein du conflit. Dans cette lignée, Maria Lubomirska réalise elle-même une classification le 28 novembre 1915 : « Les journaux ont écrit sans ambages qu'en cas de pénurie, les civils des pays

⁴²⁴ FLORCZAK Ilona, « Obraz armii rosyjskiej w okupowanej Galicji w świetle dzienników i wspomnień (1914–1915) », *Op. cit.*, p. 80.

⁴²⁵ « Nie wiem, czy ten stan rzeczy, jaki teraz trwa, to już się nazywa głód, czy jeszcze nie ». Janina Gajewska, le 27 octobre 1917.

⁴²⁶ « [...] czy w warunkach pierwszej wojny światowej na ziemiach polskich możemy mówić o głodzie, czy może tylko o poważnych brakach w zaopatrzeniu ». SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 188.

⁴²⁷ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 188-189.

⁴²⁸ « Warszawa jest na ogół dość smutna i przygnębiona. Przede wszystkim dlatego, że jest głodna ». Janina Gajewska, le 5 septembre 1915.

occupés seraient les premiers à mourir de faim, donc nous d’abord, puis les prisonniers de guerre, et seulement après la population allemande⁴²⁹ ». Ainsi, le statut spécifique d’occupé rend la vie des membres de cette catégorie moins précieuse et donc moins protégée. En effet, ils demeurent de simples civils, étrangers et à priori inutiles. Comment ne pas céder à la panique alors que la crise alimentaire bat son plein et que les journaux les désignent comme les premières futures victimes de la faim ? Les occupés vivent dès lors avec la crainte que l’occupant s’approprie à tout moment leurs maigres provisions, comme au sud-ouest du Royaume de Pologne déjà sous occupation autrichienne et où réside Ludwika Ostrowska au mois d’avril 1915 :

« Et maintenant commence une période de famine pour beaucoup, et de grandes difficultés pour nous. La viande de bœuf est déjà épuisée [...] Nous avons mangé la dernière dinde hier (nous essayons de garder une et quatre dindes pour la reproduction), nous avons le dernier canard dans la glacière, il y a encore plusieurs dizaines de poules et quinze porcelets dans le poulailler. Tout cela dans la crainte qu’une nouvelle vague vienne tout emporter. Si ce sentiment n’existait pas, d’autres auraient été sauvés⁴³⁰ ».

Les civils font des économies et des réserves sans savoir s’ils vont vraiment pouvoir en bénéficier. À la fin de l’extrait, la diariste avoue que cette crainte l’empêche d’aider les personnes dans le besoin.

La faim devient ensuite visible dans les rues, sur les corps des civils tels qu’à Varsovie au mois de janvier 1916 : « Et le nombre de mères avec des enfants affamés, malheureuses, autrefois riches, qui mendient un emploi, pour ne pas se noyer dans la pauvreté avec leur famille - toute cette horreur désespérée est en effet au-delà de toute mesure et de toute force⁴³¹ ». Ensuite, il faut aussi faire face aux premières victimes de ce fléau qui se répand partout, comme à Vilnius : « Le vieux Bartłomiej Stepajtis, qui n’avait pas mangé de pain depuis un certain temps, s’est effondré de faim⁴³² ». L’effet des pénuries n’est pas observable uniquement sur autrui. Janina Gajewska constate elle-même des traces physiques des privations sur son propre corps un an

⁴²⁹ « W gazetach pisano bez ogródek, że w razie braków pierwsi padną z głodu cywilni w krajach okupowanych, a więc my na wstępie, potem jency, a dopiero potem ludność niemiecka. » Maria Lubomirska, le 28 novembre 1915.

⁴³⁰ « A teraz zaczyna się okres głodu dla wielu, a trudności wielkich dla nas. Już się mięso wołowe zupełnie wyczerpało [...] Zjedliśmy wczoraj ostatniego indora (jednego i 4 indyczki próbujemy zachować na rozmnożenie), mamy w lodow-ni ostatniego kaczora, w kurniku jeszcze kilkadziesiąt kur i piętnaście prosiaków. Wszystko pod strachem, że nowa fala wszystko zabierze. Gdyby nie to uczucie, więcej by się było oszczędziło ». Ludwika Ostrowska, le 9 avril 1915.

⁴³¹ « A natłok matek z głodnymi dziećmi, nieszczęśliwych, dawnej zamożnych, błagających o posadę, by nie utonąć w nędzy z rodziną - to wszystko swej rozpaczliwej okropności przechodzi istotnie siły i miarę ». Maria Lubomirska, le 14 janvier 1916.

⁴³² « Zasłabł z głodu [stosiedmio]letni Bartłomiej Stepajtis, który od pewnego czasu nie jadł nawet chleba ». Michał Brensztejn, le 1^{er} mars 1916.

après l'arrivée de l'occupant allemand : « Hier, je me suis pesée : cent dix livres. Le désespoir ! C'est le manque de graisses et de sucre. Je n'irai plus en randonnée⁴³³ ». L'une des solutions apportées pour limiter les dégâts de la disette sur son corps est d'éviter tout exercice physique. Cela montre bien la force d'adaptation des civils à ces situations inédites. Pour tous les biens jugés manquants, de nouvelles habitudes sont mises en place pour les préserver ou les économiser au maximum, comme le fait Janina Gajewska à Varsovie : « Il y a une surenchère phénoménale, tout s'achète à prix cassé, on ne mange pas de viande du tout, on perd du poids, on se couche tôt pour ne plus avoir à allumer la lampe, ce sont des choses tellement usées qu'elles ne valent pas la peine d'être répétées⁴³⁴ ». Et en même temps, on constate une forme de lassitude et une indifférence face aux conditions pénibles dans lesquelles la diariste est immergée. D'autant plus que, comme cela a déjà été dit, la faim rend apathique : « Je ne veux rien faire. C'est un vilain sentiment qui m'envahit généralement à ce moment-là. [...] C'est le manque de graisses et de sucre⁴³⁵ ». Cette faiblesse permanente résulte de l'irrégularité du « mécanisme de nutrition ».⁴³⁶ Ainsi, le manque d'informations dans les journaux personnels à ce sujet s'explique par l'approche de la lassitude, même si cela peut paraître surprenant au vu de la gravité du fléau. Cela peut aussi se justifier par l'existence d'une forme de censure. En effet, le 3 mai 1917, Janina Gajewska évoque l'existence d'un tabou autour du terme « faim » : « Il n'y a pas si longtemps, alors que je regardais les fenêtres geler dans le bureau, j'ai écrit quelques strophes qui ont été imprimées dans le "Kurierze", mais ils ont supprimé le mot "faim", probablement en vertu du principe qu'il y a des choses dont on ne parle pas⁴³⁷ ». Selon la diariste, il est préférable de ne pas nommer ce fléau pourtant bien répandu. S'agit-il d'un moyen de protéger la population de la panique ? La faim demeure effectivement l'un des principaux déclencheurs des mouvements de révolte. C'est pourquoi l'usage du mot « faim » est interdit par la censure allemande.⁴³⁸ On peut dès lors se demander si les diaristes ne s'appliquent pas eux-mêmes cette censure dans leurs journaux pourtant personnels.

⁴³³ « Wczoraj sie wazylam: sto dziesiec funtów. Rozpacz! To ten brak tluszczów i cukru. Nie bede juz chodzila na wycieczki ». Janina Gajewska, le 15 juin 1916.

⁴³⁴ « Ze jest fenomenalna drozyna, ze wszystko kupuje sie za katka, ze sie nie jada wcale miesa, ze sie chudnie, ze sie chodzi wczesnie spac, aby juz nie zapalac lampy, to sa wszystko juz rzeczy tak oklepane, ze nie warto ich powtarzac ». Janina Gajewska, le 11 juin 1916.

⁴³⁵ « Nie chce mi sie nic robic. Jest to brzydkie uczucie, które ogarnia mnie zwykle o tej porze. Wczoraj sie wazylam: sto dziesiec funtów. Rozpacz! To ten brak tluszczów i cukru ». Janina Gajewska, le 15 juin 1916.

⁴³⁶ SALSON Philippe, *L'Aisne occupée*, Op. cit., p. 119.

⁴³⁷ « Niedawno, patrząc w biurze, jak szyby zamar- zają, napisałam parę strofek, które wydrukowali w "Kurierze", ale wyrzucili z nich słowo „głód”, zapewne w myśl zasady, że są rzeczy, o których się nie mówi ». Janina Gajewska, le 3 mai 1917.

⁴³⁸ SIERAKOWSKA Katarzyna, Op. cit., p. 188.

Enfin, il faut remarquer l'association de la sensation de froid avec la faim. En effet, l'hiver demeure la période où les pénuries sont les plus dévastatrices. Si les récoltes ont été mauvaises, les habitants doivent subsister avec leurs provisions, mais aussi sans la possibilité de se réchauffer et de s'éclairer au vu de l'absence de charbon, de bois et de paraffine. Au mois d'octobre 1916, le journaliste Stanisław Cywiński mentionne ainsi le froid et la faim qu'il ressent à Vilnius : « Actuellement, la chair en moi est terriblement envahissante - comme jamais auparavant dans ma vie : j'ai froid, j'ai faim physiquement et spirituellement. En même temps, la mentalité anti-allemande est maintenant plus répandue en moi⁴³⁹ ». Pour le diariste, l'occupant est le seul responsable de la situation pénible, autant physique que mentale, dans laquelle il se trouve. La famine et le froid ont la spécificité d'exercer des effets négatifs à la fois physiques et psychiques sur les individus qui s'inscrivent néanmoins dans un phénomène collectif qui se répand sur tout le continent européen : « La faim et le froid - ces deux fléaux touchent, à des degrés divers, tous les pays du continent et les épuisent⁴⁴⁰ ». Maria Lubomirska ne désigne plus directement la guerre comme coupable des maux de la population européenne le 1^{er} février 1917, mais bien ces deux fléaux.

À la lumière des renseignements tirés de la littérature des occupations, les journaux personnels qui constituent le corpus de cette entreprise ne soulignent pas une évolution nette de la situation de pénurie. Philippe Salson reconnaît néanmoins une aggravation de la disette en deux temps à l'Ouest. D'abord de manière sporadique entre l'invasion et la fin de l'année 1916 et ensuite de manière plus intensive avec de graves conséquences sur la santé et la mortalité. Les situations les plus dramatiques concernent davantage les franges les plus basses de la société, mais aussi les populations les plus proches des lieux de combats.⁴⁴¹ La première grande crise alimentaire se déroule durant l'hiver 1916-1917 à la suite de mauvaises récoltes en Allemagne.⁴⁴² Józef Rokoszyński évoque cet hiver meurtrier le 16 janvier 1916 : « Temps dégoûtant ; mortalité élevée, surtout chez les enfants⁴⁴³ ». Cette même crise se répète en 1918.⁴⁴⁴

Pour résumer, les vivres qui manquent le plus sous occupation sont le sucre, la farine, les combustibles et la cire. Dans les journaux personnels, une place particulière est accordée à

⁴³⁹ « Obecnie strasznie we mnie ciało przemaga - jak nigdy dotąd w życiu: chłód, głód odczuwam i fizycznie i duchowo. Łącznie z tem obserwuję teraz większą przewagę we mnie orjentacji anty-niemieckiej ». Stanisław Cywiński, le 7 octobre 1916.

⁴⁴⁰ « Głód i chłód - te dwie zmory obejmują w różnych stopniach wszystkie państwa kontynentu i wycieńczają je ». Maria Lubomirska, le 1^{er} février 1917.

⁴⁴¹ SALSON Philippe, *L'Aisne occupée*, Op. cit., p. 105.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 110.

⁴⁴³ « Obrzydliwa pogoda ; śmiertnosc duza, zwłaszcza dzieci ». Józef Rokoszyński, le 16 janvier 1916.

⁴⁴⁴ SALSON Philippe, *L'Aisne occupée*, Op. cit., p. 116

la pénurie de viande, notamment parce qu'elle ne peut plus être acheminée des campagnes. Les ersatz sont la solution trouvée pour pallier ces manques. Ceux-ci sont imaginés par la population elle-même, ou par l'occupant. Réalité pourtant bien concrète et caractéristique des régions soumises à l'occupation et aux pénuries, une seule diariste en fait mention dans son journal personnel. Il s'agit d'Helena Kozicka, sous occupation russe, où les denrées manquantes sont remplacées à son insu par d'autres substances au mois de février 1916 : « [...] des manques considérables, sans parler des surprises fréquentes quand, par exemple, on trouve de l'avoine dans les sacs au lieu de gruau, ou de la farine de charbon au lieu de riz⁴⁴⁵ ».

Même si le vécu d'individus de condition plus modeste est manquant, il semble évident que plus la position du diariste sur l'échelle sociale est élevée, moins celui-ci ressent les nuisances liées aux pénuries. Il est même possible de relever des différences au sein de notre corpus de documents. Ainsi, la diariste la plus élevée socialement Maria Lubomirska, évoque la faim et les pénuries de manière distanciée, sans jamais en être la sujette directe. Celle-ci devient la victime des pénuries lorsqu'elle évoque l'absence de charbon et l'inconfort que cela lui procure. Tandis que de manière générale, les diaristes constatent les difficultés croissantes d'approvisionnement alimentaire, Józef Rokoszny décrit des tables bien remplies : « Lundi Saint. Hier soir, j'étais à un dîner chez le Dr Szczepaniak – on ne connaît pas la guerre : dîner avec vin, bière brune, alcool de prunes, filet chaud et jus de fruits, entrées froides. Comme s'il n'y avait pas de guerre !⁴⁴⁶ ». La faim demeure un phénomène qui intensifie la visibilité de la guerre. Cette situation peut aussi s'expliquer par le bon fonctionnement du système mis en place dans la région du gouvernement militaire de Lublin. En effet, l'administration militaire mise sur l'utilisation accrue de brigades de récolte, dans lesquelles les ouvriers agricoles sont regroupés et utilisés de manière coordonnée dans les champs. Cette approche permet d'ailleurs de disposer, avant l'arrivée de l'hiver 1915/1916, de suffisamment de provisions pour la population urbaine qui ne peut pas subvenir à ses besoins. Les occupants ont calculé une ration quotidienne de quatre-cents grammes de céréales jusqu'à la prochaine récolte et disposent de plusieurs milliers de wagons de nourriture qu'ils peuvent livrer. Toutefois, l'approvisionnement

⁴⁴⁵ « [...] znaczne braki, nie mówiąc już o częstych niespodziankach, gdy np. zamiast kaszy znajdzie się w workach owies, albo zamiast ryżu miał węglowy ». Helena Kozicka, le 2 février 1916.

⁴⁴⁶ « Wielki Poniedziałek. Wczoraj wieczór byłem na wincie u dr. Szczepaniaka – wojny nie znac : kolacja z winem, porterem, sliwowica, goraca poledwica i kompoty, zimne przekaski. Jakby wojny nie bylo ! ». Józef Rokoszny, le 24 juin 1916.

de base ne permet pas de pratiquer l'élevage à une échelle significative, ce qui peut expliquer les pénuries en termes de viande évoquées par les diaristes.⁴⁴⁷

Janina Gajewska et Stanisław Cywiński, deux habitants urbains, l'une issue d'une famille noble appauvrie de Varsovie et l'autre journaliste de Vilnius, ressentent tous les deux la faim physiquement, mais aussi ses conséquences sur leur état psychologique. D'ailleurs Robert Blobaum avance que la catastrophe alimentaire de Varsovie en temps de guerre peut être comparée à celle de Vienne, mais surtout aux villes de l'*Ober Ost*.⁴⁴⁸ Les extraits des deux diaristes de Varsovie rendent aussi compte de l'aversion grandissante envers l'occupant allemand. L'approvisionnement de la ville s'est considérablement détérioré après l'occupation de la capitale par l'armée germanique.⁴⁴⁹ La catastrophe alimentaire a discrédité non seulement l'expérience plus vaste de la construction de l'État allemand, mais aussi les institutions issues d'une autonomie réelle, privées par les autorités allemandes de toute initiative dans la gestion des questions de vie.⁴⁵⁰ La désorganisation du système d'approvisionnement et la mauvaise gestion des terres agricoles ne font qu'augmenter le ressentiment de la population. Les pénuries alimentaires ont joué un rôle central dans la détérioration de l'obéissance populaire et de la confiance dans les régimes en place.⁴⁵¹ Cette partie a permis de démontrer que les Russes, qu'ils soient l'autorité dominante officielle à Varsovie par exemple ou occupant en Galicie, ont mieux géré la crise alimentaire. Le fait que l'armée russe soit au pouvoir dans ces régions au début de la guerre, peu importe son statut, joue certainement un rôle considérable. Néanmoins, cela a contribué à adoucir sa perception au détriment de la réputation allemande.

⁴⁴⁷ LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die „Nutzbarmachung“ Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », *Op. cit.*, p. 14.

⁴⁴⁸ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 80.

⁴⁴⁹ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 190.

⁴⁵⁰ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 92.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 79.

2. LA SOIF D'INFORMATIONS

La rédaction est une composante prédominante des sociétés du début du 20^e siècle. L'analphabétisme diminue et l'écriture se démocratise. Par cet exercice, les sociétés s'informent. Principalement par la presse qui s'est considérablement développée jusqu'à atteindre son âge d'or à la fin du 19^e siècle. Juste avant le début des hostilités, les journaux, mais aussi la correspondance, sont omniprésents dans le quotidien de la population européenne.⁴⁵²

Avec le début du conflit, les échanges de lettres se poursuivent, de même pour la presse, mais dans des circonstances inédites. Des modes de diffusion originaux et un contenu spécifique au temps de guerre voient le jour. La communication de manière générale, représente un autre secteur bouleversé par l'état de guerre. Elle doit s'adapter aux conditions et aux difficultés imposées par le conflit et par l'occupant. Les occupés doivent eux aussi s'accommoder de ces modifications supplémentaires. Dans quelle mesure ces changements communicationnels influencent-ils le régime émotionnel des diaristes ?

Durant la guerre, le temps semble s'écouler différemment. L'absence de nouveautés, de stimulations et de repères en est la cause. Les nouvelles sont une bulle de fraîcheur face à la monotonie de la vie sous occupation, mais leur absence renforce le sentiment d'isolement et de lassitude. L'espoir d'avoir des nouvelles des combattants, du front, de la guerre ou de ses proches concerne toute la population. Cette attente prend un caractère particulièrement dramatique en zone occupée, où les civils, soumis comme partout au manque d'informations, sont également privés de contact avec la zone libre.⁴⁵³

L'attitude de la guerre envers les médias est basée sur des règles simples. La vérité est la première victime de la guerre. La métamorphose de la presse européenne à l'été 1914 est d'autant plus évidente qu'elle se produit presque du jour au lendemain. Le visage de la presse se transforme au point de devenir méconnaissable. Sur le plan de la quantité, le nombre d'éditions augmente radicalement avec des ajouts spéciaux et les journaux paraissent plusieurs fois par jour.⁴⁵⁴ Alors qu'au contraire, la qualité des informations diminue considérablement. Pour résumer, les civils sont quotidiennement assaillis d'informations à la fiabilité douteuse.

⁴⁵² PALMER Michael, « L'âge d'or de la presse », dans *Le Temps des médias*, vol. 27, n°2, 2016, p. 97.

⁴⁵³ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 115.

⁴⁵⁴ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 205.

A. Les nouvelles : une source d'émotions à part entière

En temps de guerre ou sous occupation, les moyens d'obtenir des nouvelles sont multiples. Les informations au sujet de la guerre se propagent principalement par le biais de la presse, avec toutes les limites imposées par l'autorité qui domine. Au quotidien, les renseignements prennent la forme de dépêches, de télégrammes et d'annonces réalisées par l'occupant. La correspondance avec ses proches et les rumeurs qui circulent dans les rues constituent aussi un moyen d'information – ou plutôt de désinformation.

Les diaristes réceptionnent deux grandes catégories de nouvelles en temps de guerre : celles relatives au conflit et à ses évolutions d'un côté, celles concernant leurs proches de l'autre. Les nouvelles s'avèrent être un déclencheur à part entière d'émotions selon la forme qu'elle prend : mauvaises ou bonnes, absentes ou fausses.

Tableau 7 – Répartition relative du nombre d'émotions en fonction de leur cause et de leur thématique (Guerre ou Famille/Amis) pour sept diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 5 juin 1919 (N=229)⁴⁵⁵

Thématique Cause	Guerre	Famille/Amis	Total
Mauvaises nouvelles	46,3%	7,4%	53,7%
Bonnes nouvelles	17,9%	7%	24,9%
Rumeurs	11,8%	0,4%	12,2%
Absence de nouvelles	3,9%	5,2%	9,2%
Total	79,9%	20,1%	100%

Le *tableau 7* met en évidence la proportion d'émotions engendrées par les nouvelles dans les journaux personnels. Pendant le conflit, la majorité des nouvelles consignées entraînant l'expression d'émotions se focalisent sur la thématique de la guerre. Néanmoins, un cinquième des émotions est causé par les nouvelles des proches. Tous les diaristes à l'exception de Michał Brensztejn expriment des sentiments en lien avec l'arrivée ou non de nouvelles au sujet de leurs proches. Le diariste reste néanmoins celui qui accorde le plus d'encre à la thématique de la presse. En effet, il rapporte de manière extrêmement rigoureuse les informations quotidiennes sans jamais y attacher de sentiments. Les mauvaises nouvelles occupent la place la plus conséquente dans les journaux personnels. Les informations négatives au sujet du conflit

⁴⁵⁵ Pour le détail des données du *Tableau 7*, voir annexe 6.

constituent naturellement la source primaire d'émotions déplaisantes. Le malheur semble plus bruyant. Par rapport à cette catégorie, les émotions provoquées par de bonnes nouvelles du conflit n'atteignent pas la moitié du nombre de mauvaises nouvelles. Ces dernières sont omniprésentes dans les journaux personnels, elles déclenchent un état de détresse chez les diaristes et les forcent à prendre conscience de leurs conditions de vie pénibles, comme chez Janina Gajewska au mois d'août 1915 : « Les Moscovites ont pris Przemyśl hier. Je recommence à avoir peur pour Cracovie et j'ai envie de pleurer. Notre situation est si terrible qu'il est difficile d'imaginer pire⁴⁵⁶ ». Ces mauvaises nouvelles découragent Józef Rokoszyński alors sous domination russe : « Je suis abattu par cette nouvelle⁴⁵⁷ ». Les civils n'osent même plus espérer l'arrivée de bonnes nouvelles comme l'écrit Maria Lubomirska sous occupation allemande le 11 décembre 1915 : « Toutes les nouvelles sont mauvaises. Il n'y a plus de bonnes nouvelles maintenant⁴⁵⁸ ». Occupation ou non, les mauvaises nouvelles démoralisent.

Alors que d'un autre côté, l'écart demeure presque inexistant entre le nombre de sentiments provoqués par les bonnes et les mauvaises nouvelles émanant des proches du diariste. Ainsi, même si les données sont plus minoritaires, les bonnes nouvelles provenant de la famille font l'objet d'un intérêt plus marqué par rapport au total de cette catégorie. Par exemple, la princesse Lubomirska est soulagée de recevoir des nouvelles de sa famille exilée à Kyiv : « Les lettres de Kyiv sont assez rassurantes en ce qui concerne la santé de nos proches et leur sécurité actuelle [...]»⁴⁵⁹. La correspondance permet aux civils de maintenir et d'entretenir les relations d'avant-guerre. Selon Clémentine Vidal-Naquet, les lettres deviennent le « lieu de la perpétuation à distance des liens appartenant à la vie commune⁴⁶⁰ ». L'historienne remarque d'ailleurs une certaine homogénéité des thématiques évoquées. Elles concernent la famille, le travail, les mouvements de troupes et la santé, comme l'écrit Maria Lubomirska dans l'extrait précédent.⁴⁶¹ La jeune Jadwiga Rutkowska est aussi rassurée lorsqu'elle reçoit des nouvelles de son frère qui s'est engagé dans l'armée autrichienne dès le début de la guerre : « La lettre était de Staszek. Il est à Odessa. Il nous informe de sa santé, il est toujours dans l'armée polonaise, et il nous envoie

⁴⁵⁶ « Moskale wzięli wczoraj Przemyśl. Znowu zaczynam bać się o Kraków i chce mi się płakać. To jest takie okropne, ta nasza sytuacja, że chyba gorzej trudno sobie wyobrazić ». Janina Gajewska, 23 août 1915.

⁴⁵⁷ « Jestem przybity tymi wiadomościami ». Józef Rokoszyński, le 21 janvier 1915.

⁴⁵⁸ « Każda wiadomość jest zła. Dobrych wiadomości teraz nie ma ». Maria Lubomirska, le 11 décembre 1915.

⁴⁵⁹ « Listy z Kijowa względnie uspokajające co do stanu zdrowia naszych najbliższych i ich chwilowego bezpieczeństwa [...] ». Maria Lubomirska, le 3 janvier 1918.

⁴⁶⁰ VIDAL-NAQUET Clémentine, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », *Op. cit.*, p. 122.

⁴⁶¹ *Ibid.*

sa photo, sur laquelle il m'a beaucoup plu. Nous sommes donc rassurées à son sujet [...]»⁴⁶². À nouveau, il est question de l'état de santé du proche dont elle est séparée. La séparation est une autre de ces expériences communes de la guerre pour cette dernière diariste, ou de l'occupation dans le cas de Maria Lubomirska. Ce phénomène ne concerne pas que les familles séparées de leurs hommes partis pour le front. Dans une autre mesure, certains hommes sont aussi mobilisés, mais pas pour combattre. Durant cette période de guerre, l'organisation de la société est un élément essentiel. De ce fait, les hommes qui occupent des postes administratifs et politiques sont particulièrement sollicités en ces temps de guerre pour participer à la prise de décisions importantes. C'est le cas Zdzisław Lubomirski, mari de Maria Lubomirska. Homme politique et grand avocat, il fait partie des hommes les plus influents de Varsovie déjà avant la Première Guerre mondiale. Il en devient d'ailleurs le président du 5 août 1916 au 6 octobre 1917.⁴⁶³ Au vu de sa position, il n'est pas rare que la princesse Lubomirska se retrouve seule sans son mari : « Zdzis est parti pour Dzików ce matin. Le silence est tombé autour de moi – il a disparu ce tourbillon d'incertitude et d'attente, qui constitue ma vie domestique, et dont l'absence crée à la fois du soulagement et du vide, et un changement d'anxiété »⁴⁶⁴. Cet extrait démontre la complexité des émotions. Le départ du mari de la diariste entraîne à la fois des émotions plaisantes et déplaisantes. Si son absence est source d'anxiété, il en va de même pour sa présence. L'anxiété qui découle de sa situation sociale élevée entraîne un sentiment de soulagement une fois son mari parti. Nul repos émotionnel pour la diariste, toute situation s'avère déplaisante en temps de guerre. Cette séparation fait entrer la diariste dans un quotidien de solitude.⁴⁶⁵

Ainsi séparés, au plaisir de la réception du courrier s'ajoute la déception de son absence.⁴⁶⁶ L'absence de nouvelles de la part des êtres aimés préoccupe davantage les diaristes, que le manque d'information concernant la guerre. Les civils vivent dans un contexte de surinformation par rapport à la guerre, où il est au contraire bien plus compliqué d'obtenir des informations de ses proches. Le passage des fêtes rappelle aux diaristes l'absence des membres

⁴⁶² « List był od Staszka. Jest w Odessie. Donosi nam o swoim zdrowiu, dalej jest w Wojsku Polskim oraz przysyła swą fotografię, na której mi się bardzo podobał. Co do jego jestesmy więc fakt zaspokojone [...] ». Jadwiga Rutkowska, le 22 septembre 1919.

⁴⁶³ PAJEWSKI Janusz, « Lubomirski Zdzisław », dans *Polski Słownik biograficzny*, t. XVIII, Cracovie, Nakładem polskiej akademji umiejętności, 1973, p. 66.

⁴⁶⁴ « Zdzis wyjechał do Dzikowa dziś rano. Wokół mnie zaległa cisza - znikł ten wir, niepewność i wyczekiwanie, które są mi życiem domowym, a których brak tworzy zarazem ulgę i pustkę, oraz zmianę niepokoju ». Maria Lubomirska, le 22 mai 1916.

⁴⁶⁵ VIDAL-NAQUET Clémentine, « La séparation. L'amour à l'épreuve du départ au combat en août 1914 », dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 3, n°123, 2014, p. 113.

⁴⁶⁶ VIDAL-NAQUET Clémentine, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », *Op. cit.*, p. 127.

de leur famille dont ils restent sans nouvelles. Ainsi, Stanisław Cywiński s'inquiète du sort de son frère à l'approche de Noël : « Nous sommes déjà après le réveillon de Noël. J'ai un sentiment étrange aujourd'hui : comme si j'étais à l'enterrement de quelqu'un ; et en effet, nous ne savons rien de Wicio (mon frère) et de Wacio M. Je suis plus inquiet pour Wicio que pour Wacio⁴⁶⁷ ». L'absence de nouvelles, l'attente de courrier et enfin leur réception exercent ainsi une influence considérable sur l'expression d'émotions. Jadwiga Rutkowska résume ce chaos émotionnel dans l'extrait suivant :

« Les lettres de mon père n'arrivaient pas du tout. Ce n'est qu'après Noël qu'une lettre est arrivée de Roumanie, disant que mon père et mon frère sont en bonne santé et toujours dans les légions. Il est possible de s'imaginer la joie qu'il y avait. Maman, qui était fatiguée de s'inquiéter constamment, semblait avoir repris vie, et grand-mère se sentait en meilleure santé⁴⁶⁸ ».

L'absence de nouvelles est en effet une source permanente d'inquiétude qui épuise les individus dans l'attente. Clémentine Vidal-Naquet parle alors de « temps émotionnel » qui est cadencé par l'arrivée des lettres et qui balance entre inquiétude et soulagement.⁴⁶⁹ L'intensité des émotions ressenties et exprimées lors de la réception de nouvelles semble néanmoins proportionnelle au temps d'attente. Plus les personnes attendent et s'inquiètent, plus la joie est grande une fois les bonnes nouvelles arrivées. Dans l'extrait précédent, la jeune diariste alors sous occupation russe en Galicie, écrit que sa mère reprend vie lors de la réception des nouvelles et que sa grand-mère semble à présent en meilleure santé. Cela permet de réaliser le poids de cette donnée sur l'état psychologique des occupés.

Toutes ces nouvelles, peu importe leur type, sont à l'origine d'un grand nombre d'émotions à la fois plaisantes et déplaisantes.

⁴⁶⁷ « Jest już po Wigilji. Dziwne uczucia dziś przeżywam: jakgdybym był na czyims pogrzebie; i rzeczywiście nie wiemy nic co się dzieje z Wiciem (moim bratem) i Waciem M. Wbrew wszystkiemu, więcej się o Wicia niepokoję, niż o Wacia ». Stanisław Cywiński, le 23 décembre 1916.

⁴⁶⁸ « Listy od ojca wcale nie przychodziły. Dopiero po Bożym Narodzeniu przyszedł list przez Rumunię, że ojciec i bracia są zdrowi i nadal są w legionach. Można sobie wyobrazić, jaka była radość. Mama znękana ciągłym niepokojem jakby odżyła, a babcia czuła się zdrowsza ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

⁴⁶⁹ VIDAL-NAQUET Clémentine, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », *Op. cit.*, p. 128.

Tableau 8 – Répartition relative du nombre d'émotions en fonction de leur cause et de leur type (plaisantes, déplaisantes, ambivalentes) pour tous les diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 5 juin 1919 (N=229)⁴⁷⁰

Type d'émotion Cause	Déplaisantes	Plaisantes	Ambivalentes	Total
Mauvaises nouvelles	52,8%		0,9%	53,7%
Bonnes nouvelles	1,3%	23,1%	0,4%	24,9%
Rumeurs	10,9%	1,3%		12,2%
Absence de nouvelles	9,2%			9,2%
Total	74,2%	24,5%	1,3%	100%

Naturellement, l'arrivée de mauvaises nouvelles et l'absence d'informations sont à l'origine d'émotions déplaisantes, représentées majoritairement par la peur et l'anxiété. Les mauvaises nouvelles suscitent essentiellement de la peur (37%), de l'anxiété (31%) et de la tristesse (14%) ; et dans une moindre mesure du découragement, de l'indignation et de la colère (17%). Par rapport à l'absence de nouvelles, elle entraîne une fois sur deux l'expression d'anxiété (52%), le reste étant représenté par d'autres sentiments tels que la colère face à l'injustice de la séparation, la nostalgie des moments passés en famille et le découragement de les revoir un jour.⁴⁷¹

Quant aux rumeurs, l'historienne polonaise Katarzyna Sierakowska les définit comme étant « des informations plus ou moins vérifiées, transmises essentiellement par le biais d'un rapport oral, rarement par écrit, qui tente d'expliquer une situation incertaine qui génère de l'anxiété et de la peur⁴⁷² ». Isolées, les populations occupées ne connaissent que de manière imprécise les événements politiques et le déroulement des opérations militaires, ce qui permet la circulation de nombreuses rumeurs et de fausses nouvelles.⁴⁷³ Ces bruits de couloir sont souvent négatifs et provoquent effectivement de la peur et de l'anxiété auprès des sept diaristes, alors que l'absence de nouvelles des proches engendre uniquement de l'anxiété. L'expression « pas de nouvelles, bonnes nouvelles » n'est pas adaptée au temps de guerre. Néanmoins, certaines rumeurs s'avèrent positives. Celles-ci concernent majoritairement l'occupant. Ainsi, à Varsovie au mois d'octobre 1918, les rumeurs au sujet du départ prochain des Allemands entraînent

⁴⁷⁰ Pour le détail des données du *Tableau 8*, voir annexe 6.

⁴⁷¹ Pour le détail des données de chaque émotion, voir annexe 6.

⁴⁷² SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 64.

⁴⁷³ NIVET Philippe, *Op. cit.*, p. 23-24.

l'expression de joie auprès d'une partie de la population comme le note Maria Lubomirska : « Ici, en Pologne, on pense que les Allemands seront un jour ou l'autre contraints de quitter le Royaume : joie pour les uns, horreur pour les autres⁴⁷⁴ ».

Il en va de même à Radom, où le retour des Russes est souhaité par une partie de la communauté depuis le début de l'occupation austro-hongroise selon les observations du prêtre Józef Rokoszny :

« Une dame vient le matin : 'mesdames et messieurs, par Dieu, les Moscovites reviennent ; la lavandière me l'a dit [...] j'ai couru pour le raconter à certaines maisons - grande joie.' On comprend que la chose se révèle fausse, le soldat a dû dire autre chose, elle n'a pas compris et une rumeur est née. Mais quel changement de sentiments ? Le retour des Moscovites est accueilli avec joie !⁴⁷⁵ ».

Les rumeurs traduisent une forme de vérité. Dans ce cas-ci, ces on-dit prennent la forme des souhaits d'une partie de la population. Les bruits qui circulent dans les rues deviennent un véritable moyen de communication dans une situation où l'absence de nouvelles se révèle insupportable. En tant que seule source d'information provenant du monde auquel ils n'appartiennent plus, les diaristes y accordent une part de crédit qui suffit à les répertorier – toujours avec méfiance néanmoins – dans leur journal personnel. Le déclenchement de la guerre s'accompagne d'une multiplication des rumeurs qui, faute d'informations précises, ont un retentissement particulier.⁴⁷⁶ Le prêtre Józef Rokoszny analyse d'ailleurs la rumeur en tant que phénomène social alors qu'il se trouve à Radom le 12 août 1915 :

« Dans un aussi petit village que Sandomierz, il était toujours facile de désigner la première personne de qui provenait un message ; ici ce n'est plus possible, tout le monde répète : ils disent, hier ils ont parlé très sérieusement, une version persiste toujours, etc. – et la source est inconnue⁴⁷⁷ ».

Le diariste fait une distinction entre la ville et la campagne par rapport aux processus de diffusion de la rumeur. Si dans les plus petits villages, trouver la source pour ensuite la vérifier

⁴⁷⁴ « Tutaj u nas sadza, ze Niemcy lada dzien zmuszeni beda opuscic Królestwo: radosc dla jednych, przerazenie dla drugich ». Maria Lubomirska, le 10 octobre 1918.

⁴⁷⁵ « Wpada rano jakas pani: prosze panstwa, jak Boga kocham, Moskale wracaja; mówila mi praczka, a dzis, o teraz, szlam, a zolnierz niemiecki wyskoczyl z jadacego wozu i zawolal do mnie: Russe gehen!. Wie pani, ucieszylyśmy [sie]: polecialam powiedziec do kilku domów - radosc ogromna. Rozumie sie, rzecz okazala sie nieprawdziwa, zolnierz musial cos innego mówic, ta nie zrozumiala i powstala plotka. Ale co za zmiana uczuc ? Powrót Moskali wita sie z radoscia ! ». Józef Rokoszny, le 7 août 1915.

⁴⁷⁶ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 64.

⁴⁷⁷ « W takim malym miasteczku, jak Sandomierz, zawsze mozna bylo latwo wskazac pierwsza osobe, od której wyszla wiadomosc; tu juz niepodobna, wszyscy powtarzaja: mowia, wczoraj bardzo powaznie mówili, uporzeczywie utrzymuje sie wersja itp. – a źródło niewiadome ». Józef Rokoszny, le 12 août 1915.

semble être aisé, la même démarche semble plus fastidieuse dans les grandes villes où les rumeurs se propagent plus rapidement.

Les bonnes nouvelles sont dès lors la source d'émotions plaisantes telles que la joie, l'espoir et le soulagement : la joie d'avoir appris la victoire de troupes alliées, l'espoir d'un avenir meilleur et le soulagement de savoir enfin ses proches en bonne santé. Les journaux personnels révèlent la présence – même minime – d'émotions déplaisantes lors de la réception de renseignements positifs. En effet, Janina Gajewska, Maria Lubomirska et Ludwika Ostrowska, expriment de la méfiance et de la peur à l'arrivée de bonnes nouvelles. Celles-ci remettent en doute la véracité des propos tenus dans la presse, mais aussi l'excès d'enthousiasme qu'elle suscite. L'état de guerre les force à se méfier de tout et à chaque bonne nouvelle, succède un temps d'inquiétude. Ainsi, Ludwika Ostrowska a du mal à croire au recul des troupes allemandes le 9 novembre 1914 :

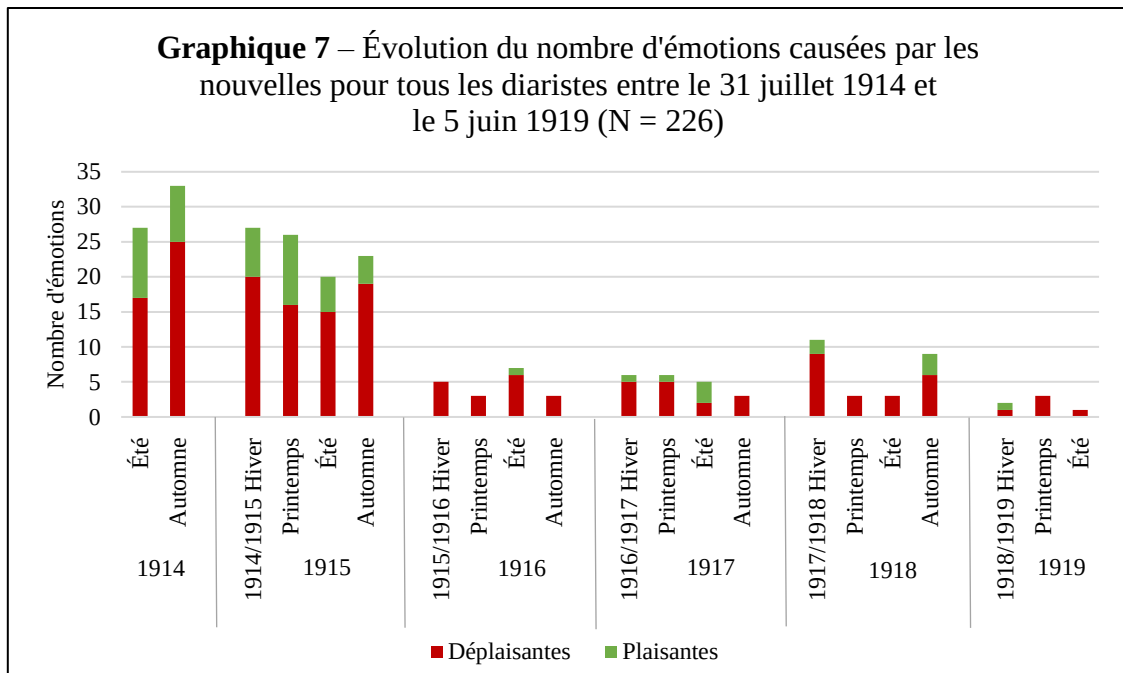
« Aujourd'hui encore, les officiers d'état-major, nous en avons 17 à midi, affirment qu'ils ont certainement quitté Czeszochowa sans bataille et se sont retirés vers leur frontière. Est-ce la vérité ? Peut-on s'attendre à ce qu'il n'y ait plus de rencontre chez nous ? La peur dans mon cœur ne peut s'apaiser⁴⁷⁸ ».

La rareté des nouvelles éveille la méfiance des occupés à la réception de bonnes nouvelles, possiblement manipulées et censurées par les autorités, comme l'avoue Maria Lubomirska le 9 août 1914 à Varsovie sous domination russe : « Quel beau, grand, exaltant moment ! L'optimisme des journaux s'explique par la censure et je n'ose pas y croire⁴⁷⁹ ». L'occupant n'est pas le seul en temps de guerre à orienter les nouvelles.

En procédant à ce recensement des émotions causées par l'élément « nouvelles » qu'elles soient bonnes, mauvaises ou absentes, les diaristes semblent y accorder beaucoup d'encre malgré son degré de fiabilité limité. De quelle manière ce type d'émotion se répartit-il sur les années de guerre ?

⁴⁷⁸ « Dziś znowu oficerowie sztabowi, których mamy 17 na obiedzie, twierdzą, że z pewnością opuścili Czeszochowę bez bitwy i cofnęli się ku granicy swojej. Czy to prawda? Czy możemy się spodziewać, że u nas już nie będzie spotkania? Trwoga z serca ustąpić nie może ». Ludwika Ostrowska, le 9 novembre 1914.

⁴⁷⁹ « Cóż to za piękna, wielka, upajająca chwila ! Optymizm gazet tłumaczy cenzura i nie smiem dowierzać ! ». Maria Lubomirska, le 9 août 1914.



L'analyse a déjà souligné l'abondance d'émotions consignées lors des premiers mois de la guerre. De ce fait, il n'est pas étonnant qu'il s'agisse de la période la plus représentée aussi en matière d'émotions influencées par les nouvelles.⁴⁸⁰ Le début de la guerre est un moment riche en informations particulièrement déplaisantes, à commencer par les déclarations de guerre, la mobilisation et les conséquences des premiers combats. Bien qu'il diminue, le nombre de sentiments reste relativement élevé jusqu'à l'automne 1915. Il s'agit effectivement d'une période riche en événements et en tourments. L'année 1915 est marquée par des changements considérables et brutaux en termes d'occupation. Il s'agit du moment où les combats se multiplient notamment sur le territoire du Royaume de Pologne et où les puissances centrales poussent le front plus vers l'est. La nouveauté du phénomène joue aussi un rôle. À partir de l'hiver 1916, le nombre d'émotions décroît radicalement et ne dépasse pas le nombre de dix émotions jusqu'à la fin de la guerre. Les diaristes sont en plein dans cette période qu'Annette Becker nomme la « période statique ».⁴⁸¹ Il s'agit du moment où les instants de l'invasion semblent bien loin et où l'occupation est bien installée. Après plus d'un an et demi de guerre, la lassitude se répand et les nouvelles de la guerre ne suscitent plus autant d'intérêt chez les diaristes qu'auparavant. Pour Józef Rokoszy, les nouvelles demeurent le seul moyen d'être conscient de l'état de guerre comme il l'explique le 24 octobre 1915 : « Je n'achète ni ne lis plus de journaux ; en général, le champ de bataille est devenu si éloigné que nous ne ressentons

⁴⁸⁰ Pour le détail des données du Graphique 7, voir annexe 6.

⁴⁸¹ BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre*, Op. cit., p. 33.

pas la guerre [...] – nous ne voyons pas les soldats, nous n’entendons pas les voitures ; et d’une certaine manière, la guerre a moins d’intérêt⁴⁸² ». Sans la presse, la guerre devient invisible pour certains. Il arrive aussi que l’occupant interdise la diffusion de la presse et de toute source d’informations. Les occupés subissent alors le silence assourdissant de la part des nouvelles, c’est le cas à Tarnopol le 29 avril 1916 : « Silence, silence, silence ! Aucune nouvelle de nulle part⁴⁸³ ». Une très légère augmentation est perceptible à l’hiver 1918 et à l’automne 1918. Les mois d’hiver ne mettent pas en évidence un événement en particulier, les diaristes mentionnent l’organisation du Conseil de régence formé depuis septembre 1917, ou encore les suites de la révolution russe en Ukraine. Les émotions déplaisantes de l’automne 1918 se concentrent dans les semaines qui précèdent l’armistice du 11 novembre 1918. Courte période durant laquelle les civils expriment de la joie ou de l’anxiété face à l’incertitude des prochains jours, en fonction du camp auquel chacun s’allie. Telle est la situation à Varsovie un mois avant la signature de l’armistice : « Ici, en Pologne, on pense que les Allemands seront un jour ou l’autre contraints de quitter le Royaume : joie pour les uns, horreur pour les autres⁴⁸⁴ ». Quant aux émotions de l’année 1919, elles sont exprimées par la plus jeune diariste de Lvov, Jadwiga Rutkowska, et concernent uniquement l’absence de nouvelles de la part de son frère engagé dans l’armée autrichienne et pour qui la guerre pour la défense des frontières de la Pologne se poursuit : « Cet après-midi, maman s’inquiète pour Staszek, qui n’a pas écrit depuis 5 mois déjà, elle est allée demander de ses nouvelles au quartier général de l’armée polonaise⁴⁸⁵ ».

B. La méfiance

« Qu’est-ce qui est vrai ?⁴⁸⁶ », s’exclame Stanisław Cywiński le 10 septembre 1914. Le journaliste de Vilnius n’est pas le seul à s’interroger sur la vérité et à exprimer son refus de croire à ce qu’il lit dans les journaux. Le désintérêt constaté pour les nouvelles après un peu plus d’un an de guerre s’explique par cette méfiance généralisée et entraînée par la pratique de la censure, les rumeurs et les fausses informations.

La censure de guerre est en vigueur en Galicie et dans le Royaume de Pologne, et ce dès les premiers mois de la guerre. La censure n’est pas camouflée, elle prend la forme de taches

⁴⁸² « Juz gazet nie kupuje i nie czytuje; w ogóle teren walk tak sie oddalil, ze wojny nie czujemy – nie widac zolnierzy, nie slychac samochodów ; i jakos wojna mniej interesuje ». Józef Rokoszny, le 24 octobre 1915.

⁴⁸³ « Cicho, cicho, cicho ! Znikąd wieści ». Helena Kozicka, le 29 avril 1916.

⁴⁸⁴ « Tutaj u nas sadza, ze Niemcy lada dzien zmuszeni beda opuscic Królestwo: radosc dla jednych, przerazenie dla drugich ». Maria Lubomirska, le 10 octobre 1918.

⁴⁸⁵ « Dzis popołudniu mama zaniepokojona o Staszka, który nie pisal juz 5 miesiecy, poszla dowiadywac sie o niego w komendzie Wojska Polskiego ». Jadwiga Rutkowska, le 5 juin 1919.

⁴⁸⁶ « Co w tem prawdy ? ». Stanisław Cywiński, le 10 septembre 1914.

blanches dans la presse.⁴⁸⁷ Les diaristes sont conscients de la censure dans les journaux, notamment à Varsovie : « À partir de demain, les journaux seront soumis à une stricte censure – plus aucune nouvelle peu réjouissante ne nous parviendra, et nous vivrons en dehors de l'enceinte de la Vérité essentielle⁴⁸⁸ ». En temps de guerre, toutes les informations sont filtrées avant d'être diffusées. Les civils ne sont pas dupes, l'expression de la méfiance vis-à-vis des nouvelles le démontre : « Quel beau, grand, exaltant moment ! L'optimisme des journaux s'explique par la censure, et je n'ose pas le croire !⁴⁸⁹ ». Les diaristes réceptionnent ainsi des renseignements qui ont été façonnés et falsifiés pour convenir à la politique de l'occupant. La presse polonaise s'impose automatiquement cette censure pour préserver son droit de diffusion, notamment à Varsovie comme l'indique la princesse Lubomirska le 4 août 1915 : « Lorsque les journaux russes sont tombés entre nos mains, nous avons constaté que nos quotidiens polonais ne soulignaient qu'à moitié les discours antigouvernementaux, peut-être par crainte de la censure⁴⁹⁰ ». Par peur de perdre leur droit de s'exprimer, les journaux se censurent eux-mêmes. Mais malgré ces coupures, les informations parviennent tout de même aux habitants de Varsovie le 19 janvier 1918 : « Il ne faut pas en parler dans nos journaux, mais la vérité traverse les mailles du filet⁴⁹¹ ». À noter que Maria Lubomirska exprime la même indignation concernant la censure de la presse à la fois lorsqu'elle se trouve sous domination russe, mais aussi sous occupation allemande.

La presse n'est pas le seul secteur qui subit la censure. À Vilnius, la culture de manière générale est soumise à la surveillance du gouvernement militaire allemand comme le note Michał Brensztejn le 25 novembre 1916 : « La censure allemande a accordé à "Lutnia" la permission de mettre en scène "Kościuszkę pod Racławicami". [Władysław Ludwik Anczyc] et "Celui-là". [Gabriela Zapolska] sans aucune suppression, à condition de respecter strictement le contenu⁴⁹² ». Il s'agit d'une véritable institution mobilisée par l'occupant. La censure des journaux, mais aussi des films ou de toute représentation culturelle, vise à éliminer les

⁴⁸⁷ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 57.

⁴⁸⁸ « Od jutra gazety ulegają ścisłej cenzurze - żadne niepomyślne wiadomości już nas nie dojdą i żyć będziemy poza obrębem istotnej Prawdy ». Maria Lubomirska, le 6 août 1914.

⁴⁸⁹ « Cóż to za piękna, wielka, upajająca chwila ! Optymizm gazet tłumaczy cenzura i nie smiem dowierzać ! ». Maria Lubomirska, le 9 août 1914.

⁴⁹⁰ « Gdy nam wpadły od nas gazety rosyjskie, przekonaliśmy się, że nasze polskie dzienniki bardzo polowicznie streszczały antyrządowe mowy, może w obawie przed cenzurą ». Maria Lubomirska, le 4 août 1915.

⁴⁹¹ « Nie wolno o tym pisać w naszych gazetach, ale prawda filtruje szczelinami ». Maria Lubomirska, le 19 janvier 1918.

⁴⁹² « Cenzura niemiecka udzieliła „Lutni” pozwolenia na wystawienie „Kościuszki pod Racławicami” [Władysława Ludwika Anczyca] i „Tamtego” [Gabrieli Zapolskiej] bez żadnych skreśleń, pod warunkiem ścisłego przestrzegania treści ». Michał Brensztejn, le 25 novembre 1916.

informations susceptibles d'être utiles à l'ennemi. Cela permet aussi de contrôler l'accès de la population aux nouvelles jugées défavorables pour le système d'occupation.⁴⁹³ L'autorité allemande instaure la censure dès le début des hostilités. Au fur et à mesure que la guerre avance, la machine de censure se développe et la propagande devient plus efficace et plus agressive pour mieux gérer le front de l'intérieur. Les diaristes évoquent la difficulté d'obtenir des nouvelles de leur proche, mais aucun ne mentionne directement l'appareil de censure appliqué à la correspondance personnelle. L'échange de lettres entre civils et soldats, ainsi qu'entre deux civils préoccupe aussi l'occupant. Une vaste bureaucratie est établie par les puissances centrales pour s'en occuper.⁴⁹⁴

La presse est limitée du point de vue de la forme et du contenu. De ce fait, l'absence de nouvelles ne correspond pas uniquement à l'absence de journaux, mais aussi à l'absence d'informations pertinentes et probantes : « Les journaux sont ennuyeux, ils apportent de la déception.⁴⁹⁵ » Le contenu des journaux est source de déception, mais le manque d'informations réelles signifie aussi une absence de nouvelles et devient donc une source d'inquiétude : « Dans les journaux, un vide inquiétant⁴⁹⁶ ». Ainsi, la diffusion de la presse n'augure pas forcément l'arrivée de nouvelles. La non-fiabilité des journaux rend les informations rédigées obsolètes : « [...] ce qui déprime tout le monde, c'est l'absence de nouvelles fiables de ce côté du front. En fait, nous ne savons rien !⁴⁹⁷ ». Helena Kozicka se sent isolée à Tarnopol le 31 mars 1915, située du mauvais côté de cette nouvelle frontière délimitée par le positionnement des armées. À nouveau le vide d'information atteint à la fois les zones libres et les zones sous occupation.

La présence de la censure rend ainsi les nouvelles moins fiables et vides. Les civils leur accordent moins de crédit. Alors qu'elle espère trouver des nouvelles rassurantes dans les journaux, l'incertitude des renseignements fournis provoque au contraire de l'inquiétude chez Helena Kozicka le 15 novembre 1914 : « Les nouvelles nous parviennent floues, incertaines et si variées qu'elles ne peuvent nous rassurer⁴⁹⁸ ».

Les nouvelles sont une véritable source d'inquiétude à tous les niveaux, qu'elles soient mauvaises, incertaines ou absentes. La confiance dans la presse est annihilée par le contexte

⁴⁹³ PROCTOR Tammy, *Op. cit.*, p. 103.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁹⁵ « Gazety nużą, zawod czynia ». Maria Lubomirska, le 13 janvier 1915.

⁴⁹⁶ « W gazetach złowroga pustka ». Maria Lubomirska, le 17 octobre 1914.

⁴⁹⁷ « [...] przygnębia wszystkich brak jakichś wiarygodnych wiadomości z tamtej strony frontu. Właściwie nic nie wiemy! ». Helena Kozicka, le 31 mars 1915.

⁴⁹⁸ « [...] dochodzą nas niejasne, niepewne i tak rozmaite, że uspokojenia nieść nie mogą ». Helena Kozicka, le 15 novembre 1914.

d'occupation notamment à Varsovie le 17 décembre 1915 : « les journaux sont lus sans conviction et sans foi⁴⁹⁹ ». Les gens veulent savoir ce qu'il se passe vraiment. Les messages secs et factuels ou énigmatiques, de manière à ne révéler aucun secret de la guerre, ne satisfont pas l'appétit des lecteurs. L'accès à la presse d'Europe occidentale est pratiquement impossible.⁵⁰⁰

Aux informations incertaines, s'ajoute l'instrumentalisation de la presse qui fait craindre la présence de fausses nouvelles : « Plus d'une nouvelle erronée que je dois répéter ici !⁵⁰¹ ». Alors que les journaux demeurent le seul canal de communication, ceux-ci sont qualifiés de mensongers par le prêtre Józef Rokoszy sous domination russe le 22 octobre 1914 : « Mais les journaux mentent, car ils écrivent que les Russes ont été repoussés⁵⁰² ». La partialité manifeste de certains journaux les discrédite d'autant plus à Varsovie : « Les journaux sont si partiaux qu'il est difficile de les croire⁵⁰³ ».

En fonction de l'autorité gouvernante, les journaux tendent pour l'un ou l'autre camp, comme l'indique Józef Rokoszy encore sous domination russe le 22 octobre 1914 : « En général, les journaux de Cracovie, et surtout la "Nouvelle Réforme", écrivent sur un ton extrêmement favorable à la Prusse, et hostile aux Moscovites⁵⁰⁴ ».

Les journaux sont soit censurés, partiaux, contenant de faux renseignements ou vides. Le prêtre de Sandomierz résume bien la situation concernant la réception de nouvelles durant la guerre :

« [...] depuis quelques jours, les nouvelles télégraphiques ne sont pas claires, nous sentons que quelque chose ne va pas, et on parle de plus en plus du retour des Allemands. Nous dévorons les quotidiens. Aujourd'hui, j'en ai lu six, mais ils ne m'ont rien expliqué. Partout, les nouvelles sur la guerre sont identiques, strictement censurées⁵⁰⁵ ».

Le diariste présente l'incertitude des nouvelles, la soif d'information et le vide malgré la présence de renseignements, comme des conséquences de la censure. L'absence ou la qualité des informations semble indigner davantage les diaristes au début de la guerre, lorsque six des huit diaristes ne demeurent pas sous occupation.

⁴⁹⁹ « Gazety czytuje sie bez przekonania i bez wiary ». Maria Lubomirska, le 17 décembre 1915.

⁵⁰⁰ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 206.

⁵⁰¹ « Niejedna bledna wiesc musze tu powtarzac ! ». Maria Lubomirska, le 21 septembre 1914.

⁵⁰² « Ale klamia gazety, bo pisza, ze Rosjanie zostali odparci. » Józef Rokoszy, le 22 octobre 1914.

⁵⁰³ « Gazety tak sa stronnicze, ze trudno im wierzyc ». Maria Lubomirska, le 12 août 1914.

⁵⁰⁴ « W ogóle gazety krakowskie, a przede wszystkim "Nowa Reforma" pisze w tonie nadzwyczaj przyjaznym dla Prus, a wrogim dla Moskali ». Józef Rokoszy, le 22 octobre 1914.

⁵⁰⁵ « [...] przez pare dni wiadomosci telegraficzne sa niejasne, odczuwamy, ze cos sie nie powdiodlo i coraz czesciej mówi sie, ze Niemcy wróca. Rozchwytyjemy dzienniki. Ja dzis przeczytalem szesc, ale mi nic nie wyjasnily. Wszedzie wiadomosci o wojnie identyczne, scisle cenzuralne ». Józef Rokoszy, le 16 novembre 1914.

C. Un silence qui isole

Les diaristes sont écrasés sous l'abondance de nouvelles, surtout au début du conflit. La diffusion des informations est rendue compliquée par le contexte de guerre. Une césure existe entre la manière de diffuser la presse avant la guerre et pendant la guerre. Les nouvelles deviennent plus rares et les fervents lecteurs d'avant-guerre rencontrent des difficultés pour assouvir leur faim de nouvelles dès les premiers instants de la guerre : « J'étais chez le vieux, l'ingénieur Jelenkowski. Confus qu'il n'y ait pas d'écrits. Depuis toujours, dit-il, je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde entier, et voilà que soudain toutes les nouvelles s'interrompent⁵⁰⁶ ». En effet, face au choc des débuts, les journaux sont silencieux alors même qu'il s'agit d'une période particulièrement anxiogène. L'absence de nouvelles sur la situation dramatique dans laquelle les civils sont projetés intensifie le sentiment d'inquiétude, mais aussi d'incertitude affiché par Ludwika Ostrowska le 3 août 1914 : « Depuis lors, sans nouvelles du monde, nous vivons au jour le jour dans l'attente de ce que le jour nous apportera⁵⁰⁷ ». Ce passage traduit aussi une sensation d'isolement par rapport au reste du monde : sans nouvelles, on se sent seul. Helena Kozicka exprime la même impression le 9 janvier 1916 alors qu'elle se trouve à Tarnopol sous occupation russe : « Nous vivons comme au milieu d'un océan. Toutes les quelques semaines à peine, un marchand se rend à Kyiv, mais même lui en revient sans aucune nouvelle [...] les nouvelles sont floues et trompeuses⁵⁰⁸ ». Les habitants russes ont accès à la presse d'Europe centrale, mais les informations qui parviennent par le biais de leurs journaux sont sélectives, censurées et surtout tardives.⁵⁰⁹

Alors que les diaristes se plaignent de la pénurie d'information, Maria Lubomirska se plaint du surplus d'informations fallacieuses à Varsovie dès le 19 août 1914 : « Ici, dans la ville, il y a un manque de silence - de nature nourrissante et de vérité. Les journaux mentent, les gens mentent, même les témoins oculaires⁵¹⁰ ». Il est possible d'établir une différence entre la situation de diffusion des nouvelles à la campagne et en ville. Maria Lubomirska à Varsovie et Michał Brensztejn à Vilnius, accordent une part considérable de leur journal personnel aux

⁵⁰⁶ « Byłem u staruszka, inżyniera Jelenkowskiego. Zmatrwiony, że nie ma pism. Zwsze, mówi, interesowałem się, co się dzieje w całym świecie, a tu naraz wszystkie wiadomości przerwane ». Józef Rokoszyński, le 4 août 1914.

⁵⁰⁷ « Od tej pory bez wiadomości ze świata żyjemy, w oczekiwaniu z dnia na dzień, co nam dzisiejszy przyniesie ». Ludwika Ostrowska, le 3 août 1914.

⁵⁰⁸ « Żyjemy jakby wśród oceanu. Ledwie co parę tygodni kupiec jakiś pojedzie do Kijowa ale i oni wracają stamtąd bez wiadomości [...] wiadomości są mętne i bałamutne ». Helena Kozicka, le 9 janvier 1916.

⁵⁰⁹ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 206.

⁵¹⁰ « Tutaj w mieście brak ciszy - odzywczej przyrody i prawdy. Kłamia gazety, kłamia ludzie, nawet naoczni świadkowie ». Maria Lubomirska, le 19 août 1914.

nouvelles et à la presse. Les zones urbaines semblent submergées d'informations émanant des journaux, mais aussi des rumeurs. La situation varie à la campagne où la diffusion de la presse, mais aussi du courrier se complique. Les nouvelles se raréfient, comme à Maluszyn chez Ludwika Ostrowska déjà sous occupation autrichienne à la fin du mois de mars 1915 : « En général, les nouvelles sont très rares, les journaux sont à peine distribués – est-ce interdit ? Et cela donne matière à réflexion⁵¹¹ ». Le début de la guerre est marqué par des interruptions dans l'approvisionnement des journaux et l'irrégularité de leur parution. Ce problème ne s'applique pas aux grandes villes telles que Varsovie, Lvov et Vilnius. Là-bas, les résidents sont tenus informés de manière régulière. Cependant, en raison de difficultés de communication, la presse arrive souvent en province avec un retard qui peut aller jusqu'à plusieurs jours.⁵¹² Józef Rokoszny réalise ainsi une chasse à l'information le 14 décembre 1914 à Sandomierz alors sous domination russe : « Je vais à la poste, les journaux sont du septième, et nous avons déjà lu du huitième. Je vais à la pharmacie, et M. Wieczorej dit qu'il a lu un journal du 11 et qu'il a découvert que Lodz est donné⁵¹³ ».

Concernant le cas précis d'Helena Kozicka, résidant à Tarnopol, centre urbain important de Galicie, le manque d'information semble prédominant dès l'arrivée de l'occupant. L'attente de nouvelles représente une forme d'expérience d'isolement.⁵¹⁴ La diariste souligne à plusieurs reprises ce sentiment engendré par l'absence de nouvelles. Il semble que le système d'occupation et la proximité avec le front renforcent cette sensation. La contiguïté entre les lieux de combat et les lieux de vie des civils occupés raréfient la présence de nouvelles, cette région devenant une zone de tension et de surveillance accrue. En effet, les autorités craignent l'influence indésirable des journaux, en particulier dans des zones considérées comme incertaines comme le Royaume de Pologne et la Galicie orientale. Bien que la censure militaire soit introduite partout avec la déclaration de l'état de guerre, le contrôle de la presse dans les territoires occupés est particulièrement pesant.⁵¹⁵

Cette impression de séparation et de confinement due au silence des nouvelles est omniprésente dans le carnet de la diariste de Tarnopol :

⁵¹¹ « W ogóle wiadomości bardzo skąpe, gazet nie roznoszą prawie – czy nie wolno? I to daje do myślenia. ». Ludwika Ostrowska, le 29 mars 1915.

⁵¹² SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 57.

⁵¹³ « Ide na poczte, gazety sa z siódmego, a mysmy czytali juz z ósmego. Ide do apteki, a pan Wieczorej mówi, ze czytał gazete z jednastego i dowiedział sie, ze Łódz oddana ». Józef Rokoszny, le 14 décembre 1914.

⁵¹⁴ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 116.

⁵¹⁵ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 207.

« Pendant ce temps, nous avons un silence de mort ici. Personne n'a reçu de lettre d'"Autriche" depuis six mois, les nouvelles du monde extérieur ne nous parviennent que par les journaux russes. Le bouche-à-oreille informe les gens [...] Nous sommes déjà terriblement fatigués de ce silence stérile et de la mort. Nous sentons que les autres vivent, pensent et agissent, alors que nous, enterrés vivants, ne pouvons pas bouger et ne vivons que dans la spéculation et la nostalgie ! Dans cette amertume, la méfiance mutuelle se répand, ce qui rend la vie plus horrible⁵¹⁶ ».

Cet extrait décrit avec précision le ressenti des occupés. La ville de Tarnopol est occupée par l'armée russe depuis plus d'un an. Les seules nouvelles disponibles sont celles fournies par l'occupant. Le silence semble écraser la diariste qui vit la situation comme un enterrement à vif. La vie sous occupation ne représente plus une prison, mais bien le tombeau de sa vie dont la sortie se révèle impossible. Isolés du monde extérieur, tout espoir de manœuvre pour l'intérêt des occupés est enseveli. Helena Kozicka jalouse les habitants des zones libres. L'absence de nouvelles et donc de perspectives rendent la vie insupportable, la population est bloquée dans la dimension de l'hypothétique et de la nostalgie.

La situation n'est pas réellement sans issue. Les civils trouvent des solutions pour faire face à ce chaos communicationnel. Ils apprennent d'abord à lire entre les lignes avec le temps et à desceller le vrai du faux.⁵¹⁷ Des réseaux de communication inédits sont créés. Les simples soldats sont désignés par la population comme étant les sources les plus fiables en temps de guerre. Selon la princesse Lubomirska, ils demeurent le seul moyen d'obtenir la vérité dès le mois d'octobre 1914 : « Il faut au moins un amoureux bavard dans l'armée pour obtenir un peu de vérité vivante. Dans les journaux, un vide inquiétant⁵¹⁸ ». Les soldats sont aussi la réponse trouvée contre le vide d'information lié à l'occupation à Tarnopol à partir du mois de décembre 1914 :

« De toute façon, c'est calme ici - de plus en plus calme et triste. Les nouvelles n'arrivent pas, même les blessés et les prisonniers de guerre ne sont pas transportés [...] L'absence de journaux et de nouvelles fiables est remplacée par des informations de contrebande, et le plus drôle est que les gens du peuple sont cette fois les informateurs et l'intelligentsia les auditeurs. Les soldats communiquent avec nos serviteurs dans la rue - ils diffusent des nouvelles, dont nous avons pu constater la véracité plus d'une fois. C'est aussi pourquoi l'intelligentsia prend autant au sérieux les nouvelles apportées par "le marchand de glace",

⁵¹⁶ « Tymczasem mamy tu śmiertelną ciszę. Od pół roku nikt listu z „Austrii” nie miał, wiadomości o szerokim świecie mamy tylko z pism rosyjskich. Pantoflową pocztą donoszą ludzie [...] Jesteśmy już strasznie zmęczeni tą jałową ciszą i martwością. Czujemy, że inni żyją, myślą, działają, a my, jak żywcem pogrzebani, drgnąć nie możemy i żyjemy jeno domysłami i tęsknotą! W tym rozgoryczeniu szerzy się nieufność wzajemna, która do reszty obrzydza życie ». Helena Kozicka, le 20 octobre 1915.

⁵¹⁷ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 206.

⁵¹⁸ « Trzeba mieć co najmniej gadatliwego kochanka w sztabie, by zdobyć trochę żywotnej prawdy. W gazetach złowroga pustka ». Maria Lubomirska, le 17 octobre 1914.

"la lavandière", "le commerçant", "le cuisinier" ou "le boucher". C'est ce que nous avons trouvé !⁵¹⁹ ».

À Tarnopol, c'est tout un réseau dit de « contrebande » qui est mis en place. Les serviteurs et le personnel des familles les plus riches de la ville réceptionnent les nouvelles des hommes en uniforme que les premiers propagent ensuite. La diariste insiste sur l'ironie de la situation et le renversement des normes sociales. L'intelligentsia qui détenait autrefois les savoirs dépend à présent de la frange de la population qui se trouve en dessous d'elle sur l'échelle sociale.

Les réactions aux articles de presse, aux rumeurs et à l'absence de nouvelles donnent une idée du chaos informationnel qui règne au début de la guerre et de la confusion des auteurs.⁵²⁰ Une énorme soif d'actualité dévore les populations de toutes les nations en guerre. Les civils ne possèdent pas et ne transmettent pas d'informations à l'ennemi. Ils se sentent eux-mêmes à la fois confus et passionnés, cherchant désespérément à étancher leur curiosité. L'extrême popularité des journaux le démontre, ainsi qu'à la propagation des rumeurs.⁵²¹ Malgré les restrictions de censure et la suppression d'articles, la Première Guerre mondiale n'en demeure pas moins une époque dorée pour la presse.⁵²² La réception ou non de nouvelles, ainsi que leur qualité, exerce une influence considérable sur le régime émotionnel des diaristes. Loin d'être le seul, il s'agit néanmoins d'un élément éminemment constitutif de leur quotidien et de la manière de l'appréhender.

⁵¹⁹ « Zresztą, cicho tu – coraz ciszej i smutniej. Wiadomości nie dochodzą, nawet rannych i jeńców nie wożą [...] Brak gazet i wiadomości wiarygodnych zastępują wieściami przemycanymi i rzecz zabawna, pospółstwo jest tym razem informatorema inteligencja słuchaczem. Soldaci porozumiewają się z naszą służbą na ulicy – oni rozsiewają wieści, o których prawdziwości przekonaliśmy się nieraz. To też inteligencja z całą powagą udziela sobie nowin, które przynosi „wodziarz”, „praczka”, „sklepikarz”, „kucharka”, lub „rzeźnik”. Na to nam przyszło ! ». Helena Kozicka, le 10 décembre 1914.

⁵²⁰ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 65.

⁵²¹ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 205.

⁵²² *Ibid.*

3. LE PAYSAGE SONORE

L'individu perçoit le monde extérieur par le biais de ses cinq sens. Ils lui permettent de ressentir des émotions qui le conduisent à exprimer des états d'âme et des tourments internes. Les sens sont le lien entre les êtres humains et le monde extérieur. L'expérience des protagonistes du passé peut être étudiée à la lumière de ces perceptions sensorielles. Cependant, il est difficile pour l'historien d'essayer d'atteindre ces éléments profondément intimes et insaisissables. Des traces sont laissées aussi bien par ces sensations que par les sentiments, qui ont comme caractéristique commune d'être éphémères et pourtant figées dans le papier.⁵²³ Dans son recueil, *Hearing History*⁵²⁴, Mark Smith insiste sur la considération qu'a gagné l'aspect acoustique dans les travaux d'histoire et qui reflète l'envie des historiens de ne pas insister sur une approche trop visualiste. Pour traiter la guerre, il est possible de tenir compte de l'ensemble des perceptions sensibles, parmi lesquelles l'impression visuelle n'est pas toujours celle qui prédomine, mais est – au contraire – un bruit continu.⁵²⁵ Chaque expérience spécifique de la guerre possède son propre *warscape* sonore ou phonosphère de guerre selon Martin Kaltenecker.⁵²⁶ Outre les différences inhérentes au type d'occupant dans le cas des terres polonaises, la distance qui sépare les zones occupées du front exerce une influence sur le vécu des civils. La variable géographique joue en effet un rôle majeur dans la définition de l'expérience. Ces portions de territoires sous occupation ne sont pas un espace homogène.⁵²⁷ La proximité ou la distance avec le front agit considérablement sur le paysage sonore. Il existe un véritable lien entre le son et les notions de frontière, de front, de position et de repérage.⁵²⁸ Une fois l'occupation, les frontières, le front et les zones administratives établies, seule Helena Kozicka demeure réellement proche des lieux de combat à Tarnopol. Néanmoins, même à plusieurs centaines de kilomètres du front, les sons des combats ainsi que d'autres types de bruits influent sur le paysage sonore, et par extension, sur les conditions de vie des diaristes et leur régime émotionnel.

Martin Kaltenecker établit quatre situations types du *warscape* sonore. Tout d'abord, la guerre lointaine, qui se ressent par des privations et par l'absence de certains sons. Ensuite, celle qui

⁵²³ AMBROISE-RENDU Anne-Claude et al. (dir.), *Émotions contemporaines, XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, Armand-Colin, 2014, p. 13.

⁵²⁴ SMITH Mark (dir.), *Hearing History. A Reader*, Londres, The University of Georgia Press, 2004.

⁵²⁵ KALTENECKER Martin, « VIII. Entrer dans le bruit », dans BATY-DELALANDE Hélène et TRÉVISAN Carine (éd.), *Entrer en guerre*. Paris, Hermann, 2016, p. 117.

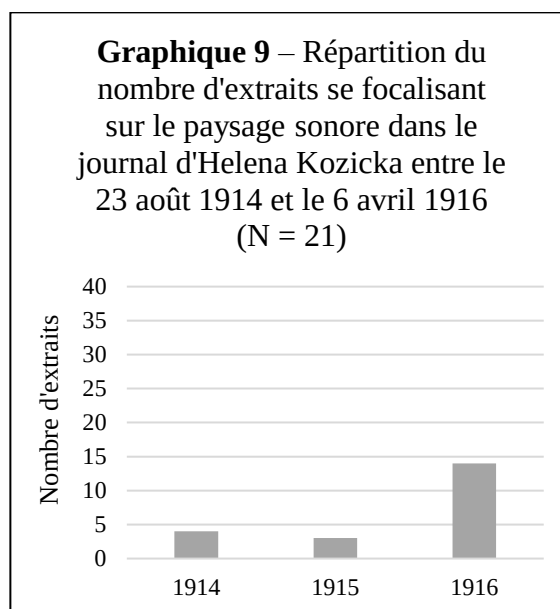
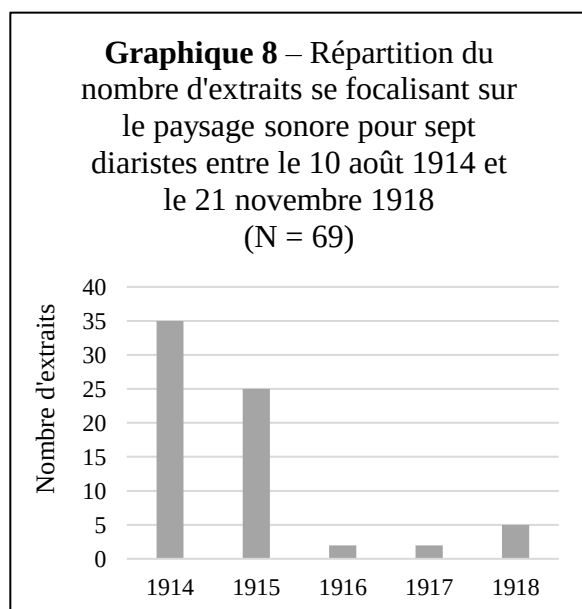
⁵²⁶ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », dans *Transposition*, vol. 6, 2016, p. 1-18.

⁵²⁷ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 181.

⁵²⁸ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 2.

est acoustiquement perceptible, qui force les civils à guetter le moindre bruit et les informations qu'il peut offrir sur l'état du front. À cela s'ajoutent les sons de guerre qui coïncident avec la vue de l'ennemi et enfin, les sons de la bataille où les frontières acoustiques sonores habituelles sont outrepassées. Ces situations se transforment et s'imbriquent l'une l'autre.⁵²⁹ La majorité des diaristes se situe ainsi dans la seconde catégorie selon leur manière de s'exprimer par rapport au paysage sonore. Helena Kozicka est la seule à posséder les caractéristiques nécessaires pour intégrer la troisième catégorie, où sons et visibilité de l'adversaire se complètent. Et pourtant, tous les diaristes font l'expérience de la confrontation avec l'ennemi. Assez logiquement, plus la distance au front est réduite, plus l'acuité et la violence de l'expérience de la guerre se remarquent. Manon Pignot propose à ce titre d'« interroger les conséquences de l'éloignement géographique sur des phénomènes de distanciation, sinon d'indifférence, vis-à-vis du conflit et des combattants⁵³⁰ ».

Le mélange de bruits qui accompagne le conflit se compose de sons provenant du champ sonore de la guerre tels que le son du canon, le passage des avions ou encore des bruits de combats. Notons aussi la présence de sons du quotidien tels que l'orage où les bruits de la ville. À ceux-ci s'additionnent les bruits de l'occupant, de ses bottes sur le trottoir, de son poing sur la porte ou de ses chants lors de festivités.



⁵²⁹ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 2.

⁵³⁰ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 182.

Le *graphique 8*⁵³¹ rend compte de la répartition chronologique des notes sur le paysage sonore dans les journaux personnels de tous les diaristes à l'exception d'Helena Kozicka. Que ce soit le grondement du canon, le passage d'un aéroplane ou la présence du silence, ceux-ci sont majoritairement répertoriés durant la seconde moitié de l'année 1914. La grande quantité d'extraits de l'année 1915 se regroupent principalement autour du mois de mai et de l'été 1915. En effet, les données pour cette période mettent en évidence les semaines les plus tourmentées qui précèdent l'arrivée de l'occupant allemand à Varsovie et à Vilnius, et de l'occupant autrichien chez Ludwika Ostrowska et Józef Rokoszyński dans le sud du Royaume de Pologne. Ainsi, les diaristes ne mentionnent que quatre fois le paysage sonore en période concrète d'occupation. L'année 1918 étant représentée uniquement dans le journal personnel de Jadwiga Rutkowska, résidant dans la ville de Lvov et libérée de l'occupant russe par l'armée autrichienne depuis le 22 juin 1915. La répartition des extraits du journal d'Helena Kozicka au sujet du paysage sonore est totalement opposée à celle des autres diaristes. Rappelons d'abord que la diariste pose la plume le 9 juin 1916. Elle rédige ainsi davantage sur le paysage sonore en six mois, que durant l'année et demie qui s'est écoulée. La surreprésentation de l'année 1916 s'explique par le déplacement du front par rapport à la ville d'Helena, Tarnopol. Alors que les Russes sont repoussés sur toutes les terres polonaises à partir du printemps 1915, en Galicie aussi le front se déplace vers l'est, jusqu'aux portes de Tarnopol. Ainsi, cela marque la fin de l'occupation pour l'autre diariste de Galicie, avec la libération de Lvov. Cependant, pour Helena Kozicka, cela signifie le début d'une nouvelle expérience de la guerre avec un paysage sonore spécifique à sa grande proximité avec les lieux de combats.

⁵³¹ Pour le détail des données du *Graphique 8* et du *Graphique 9*, voir annexe 7.

Tableau 9 – Répartition du nombre d'émotions en fonction de leur cause et de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) entre le 10 août 1914 et le 21 novembre 1918 pour six diaristes (N=48)⁵³²

Type d'émotion Cause	Déplaisantes	Plaisantes	Ambivalentes	Total
Silence	3	11	2	16
Canon	13	1	1	15
Aéroplanes	5		1	6
Tirs	4			4
Bruits	3			3
Célébrations		1	1	2
Orage	2			2
Total	30	13	5	48

Le peu de valeurs affichées sur ce tableau permet de se rendre compte de la distance à laquelle les diaristes se trouvent du front. Les deux diaristes de Vilnius, Stanisław Cywiński et Michał Brensztejn n'expriment aucune émotion en lien avec le paysage sonore. Pourtant, le son du canon s'entend bel et bien dans la ville. Un tiers des émotions relatives au son sont extériorisées et couchées sur le papier par Helena Kozicka, la diariste la plus proche de front de l'Est à partir de l'été 1915. La faible quantité de données imposent d'être vigilant quant aux résultats obtenus et aux interprétations qu'il est possible d'en tirer. Néanmoins, le tableau présente de réelles caractéristiques de l'occupation. De manière générale, c'est le son du canon qui suscite le plus d'émotions, mais aussi le plus d'intérêt de la part des diaristes. En effet, les chiffres présentés dans le tableau ne mettent pas en évidence la grande quantité de passages sans sentiment au sujet du canon. À l'exception d'Helena Kozicka, presque aucun des diaristes n'évoque le son du canon lors de la période de l'occupation. Il semble préoccuper les auteurs seulement au début de la guerre ou éventuellement durant la période qui précède l'arrivée de l'occupant. Le son du canon s'entend pourtant par la suite, mais la grande majorité des extraits concernant les canonnades ne dépassent pas l'année 1915. Il en va de même pour les autres types de sons présentés dans le tableau ci-dessus. L'absence de valeurs pour les périodes d'occupation peut s'expliquer par la distance par rapport au front. Cependant, jusqu'à l'été 1915, les diaristes de Vilnius sont bien plus éloignés du front qu'ils ne le deviennent par la suite et pour le reste de la

⁵³² Pour le détail des données du *Tableau 9*, voir annexe 7.

guerre. Alors qu'à Varsovie, le front s'avère plus proche au début de la guerre que durant l'occupation.

L'adaptation très rapide de la population civile à l'état de guerre offre un début d'explication à ce silence émotionnel. Nous allons tout de même voir à quoi ressemble le paysage sonore pour tous les diaristes au début de la guerre et comparer cette situation à celle d'Helena Kozicka.

A. Les sons de la guerre

Fréquemment, les diaristes notent la présence des coups de canon de manière systématique et impassible, tels que Michał Brensztejn le 12 août 1915, alors que l'armée allemande s'approche de Vilnius : « On peut entendre la canonnade très clairement⁵³³ ». Le simple fait de prendre le temps de l'écrire régulièrement est révélateur de l'importance de cette donnée pour les diaristes. Tout le monde ne demeure pas aussi insensible – du moins dans son carnet – face au son du canon, comme l'exprime Józef Rokoszy le 9 septembre 1914 : « Il terrifie ce grondement, il écrase, il étourdit⁵³⁴ ». L'extrait est bref, mais il permet de mesurer tout le poids qu'exercent les détonations incessantes sur l'état psychique des civils. Ce son omniprésent épuise, même pendant la nuit. Les oreilles ne trouvent pas de répit, car le canon n'a pas besoin de la lumière du soleil pour continuer à tonner : « La canonnade est entendue durant toute la nuit et le jour⁵³⁵ ». Ainsi, le paysage sonore de la guerre est d'abord caractérisé par la durée infinie du bruit.⁵³⁶

Les extraits d'Helena Kozicka sur le même sujet confirment l'effet de la proximité du son sur le régime émotionnel. Alors que l'occupant russe est arrivé depuis trois jours, le 26 août 1914, la contiguïté des combats et les coups de canon rapprochés plongent les civils dans une peur profonde :

« Les canons tonnent de façon assourdissante, résonnant douloureusement dans le silence ; je ressens un étrange picotement. Dans tout mon corps, la faiblesse et la peur, une crainte infâme du danger, et en même temps la honte et la révolte contre ma propre faiblesse d'esprit. Nous ne nous parlions pas du tout - qu'y avait-il à dire ? Nous sommes restés assis en silence et à l'agonie, tremblant à chaque grondement plus fort⁵³⁷ ».

⁵³³ « Kanonada daje się słyszeć dość wyraźnie ». Michał Brensztejn, le 12 août 1914.

⁵³⁴ « Przeraza ten huk, przygniata, oszalamia ». Józef Rokoszy, le 9 septembre 1914.

⁵³⁵ « Kanonadę słyhać w ciągu całej nocy i dnia ». Michał Brensztejn, le 4 septembre 1915.

⁵³⁶ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 6.

⁵³⁷ « Działa grzmiąły ogłuszająco, odbijając się bolesnym echem w ciszy; dziwne mrowienie czułam. W całym ciele, osłabienie i strach, podły strach przed niebezpieczeństwem, a równocześnie wstyd i bunt przeciw własnej

Cet extrait met en évidence une deuxième caractéristique du son durant les hostilités : son intensité inouïe.⁵³⁸ Celle-ci contraste avec l'état de paralysie des civils. Les détonations entraînent des conséquences à la fois physiques et psychologiques. La diariste a tellement peur qu'elle exprime de la honte. Le canon engendre des émotions essentiellement déplaisantes représentées par la peur et l'anxiété. L'évaluation des nouveaux sons et se rendre compte de leur présence, permet de réaliser la menace pour sa propre vie.⁵³⁹

Le canon n'est pas le seul nouvel élément amené par la guerre qui occupe le paysage sonore. Les tirs et les coups de feu créent aussi de la panique, notamment à Lvov alors sous occupation russe :

« L'autre jour, je suis allée avec ma mère le regarder sur le terrain du faucon, pour un tel exercice. Puis, de près, nous avons entendu des coups de feu. Une grande panique s'est installée. La nation a commencé à fuir dans la panique. Les Juifs, en pleurs, s'enfuient vers leurs maisons et vice-versa. Tout le monde a poussé un cri de désespoir "les cosaques arrivent !", ils vont attaquer et voler les gens⁵⁴⁰ ».

Cet extrait démontre à quel point les habitants de ville craignent l'occupant. Le moindre coup de feu crée un véritable mouvement de panique qui laisse transparaître un état d'anxiété constant chez des civils méfiants et prêts à réagir à la moindre alerte.

Aux bruits du canon et des tirs, s'ajoute celui du passage des avions et des bombardements. Ils sont évoqués par le prêtre Józef Rokoszyński à Sandomierz alors sous domination russe le 2 octobre 1914 :

« Les avions et les tirs augmentent encore la panique. Nous étions dans une nouvelle église sur une croix lorsque le troisième avion a été tiré par des canons. La terreur et la confusion étaient visibles parmi les personnes en prière, certaines femmes sont tombées près d'une croix sur le sol⁵⁴¹ ».

À Varsovie aussi, le passage d'un dirigeable durant la nuit du 26 février 1915, sort la princesse Lubomirska de son sommeil : « Je somnolais déjà quand j'ai été réveillé par une explosion choquante, puis une autre. La détonation était si forte que j'ai cru un instant que les deux ponts

słabości ducha. Nie mówiliśmy wcale do siebie – o czymże było mówić? W milczeniu i męce siedzieliśmy, wstrząsając się przy każdym silniejszym huku ». Helena Kozicka, le 26 août 1914.

⁵³⁸ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 6.

⁵³⁹ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 84.

⁵⁴⁰ « Jednego dnia poszłam z mama przypatrywać mu się na boisko sokole, na takie ćwiczenie. Wtem z bliskosci uslyszlismy strzaly. Powstala wielka panika. Naród zaczął uciekać w poplochu. Żydzi z wielkim placzem uciekali do domów i odwrotnie. Wszyscy podniesli krzyk rozpaczliwy "kozacy ida!", beda napadac i rabowac ludzi ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

⁵⁴¹ « Aeroplany i strzelanina podniosly jeszcze panike. Bylzm w nowym kosciel na różancu, kiedy strzelano do trzeciego aeroplanu z armat. Przerazenie i zamieszanie widac bylo wśród modlacych się, kilkanascie kobiet leglo krzyzem na posadzce ». Józef Rokoszyński, le 2 octobre 1914.

sur la Vistule avaient sauté, que les Allemands arrivaient...⁵⁴² ». De même qu'à Lvov où les coups de feu font craindre des représailles de l'occupant, dans la capitale aussi les bruits de guerre suggèrent l'arrivée prochaine de l'adversaire allemand. Le bruit devient l'ennemi.

Néanmoins, les diaristes s'habituent très rapidement à l'omniprésence de ces sons tels que celui du canon, jusqu'à ce qu'il suscite finalement de la joie et de la curiosité :

« Hier, il y a eu une bonne canonnade tout l'après-midi. Nous avons marché avec Zosia⁵⁴³ jusqu'à l'autoroute *Jerozolimskiej*, pour mieux entendre [...] Certaines personnes ont très peur. Chez nous, je ne dirais pas que l'ambiance est à l'inquiétude. Zosia est ravie d'entendre les détonations des canons⁵⁴⁴ ».

Cet extrait témoigne bien de la distance qui existe entre la diariste de Varsovie et les lieux de combats. Les civils s'accoutument du bruit, développent une habileté de reconnaissance des sons et parviennent à définir si le son est dangereux ou non pour eux.⁵⁴⁵ Rapidement, les canonnades ne sont plus la cause de la peur, mais deviennent un objet de curiosité. La réaction est la même sous occupation russe à Tarnopol comme le décrit Helena Kozicka :

« [...] des canons tonnent à l'extérieur du parc, si bien que tous ensemble, par moments, ils étourdissent et provoquent des embouteillages dans la ville. Et une chose amusante - les gens sortent de leurs maisons en courant dans les rues par curiosité, et les passants, au contraire, se cachent dans les portes et les magasins. Il s'agit donc d'une envie irréfléchie de changer de place, rien de plus⁵⁴⁶ ».

Les deux diaristes perçoivent des réactions distinctes au sein de la population face au son du canon. D'un côté, il existe la peur du danger que suggère ce type de son et de l'autre côté, la curiosité. Cela démontre qu'un même événement peut entraîner des répercussions variées sur le régime émotionnel des civils. Il est aussi possible de constater une ressemblance dans les réactions entre une situation hors occupation, d'une autre sous occupation. Les combats d'aéroplanes suscitent aussi une grande curiosité auprès de la communauté de Tarnopol comme le décrit Helena Kozicka le 19 janvier 1916 : « Et ce sera d'autant mieux vu que beaucoup de gens, dont moi, sont plus curieux qu'effrayés, il y aura donc beaucoup d'observateurs. Mais il

⁵⁴² « Juz drzemalam gdy mnie obudzil wstrzasajacy wybuch jeden, potem drugi. Huk byl tak silny, iz na razie sadzilam, ze wysadzono oba mosty na Wisle, ze ida Niemcy... ». Maria Lubomirska, le 26 février 1915.

⁵⁴³ Il s'agit de la sœur de la diariste.

⁵⁴⁴ « Wczoraj cale popoludnie byla porzadna kanonada. Chodziliśmy z Zosia az do rogatki Jerozolimskiej, zeby lepiej slyszec [...] Niektorzy ludzie bardzo sie boja. U nas, nie powiem, aby nastrój byl przygnebiajacy. Zosia zachwycona, ze slyszy huk dzial ». Janina Gajewska, le 14 octobre 1914.

⁵⁴⁵ SIERAKOWSKA Katarzyna, *Op. cit.*, p. 84.

⁵⁴⁶ « [...] armaty grzmia za parku, wiec wszystko to razem chwilami az oglosza i wywoluje ruch w miescie. I smieszna rzecz - z domow wybiegaja ludzie z ciekawosci na ulice, a przechodnie, przeciwnie, chowaja sie po bramach i sklepach. Jest to wiec bezmyslna dzalnosc zmieniania miejsca, nic wiecej ». Helena Kozicka, le 5 avril 1916.

est également beau et excitant de voir un tel combat aérien, un jeu de papillon meurtrier, mais apparemment charmant ! ». Ce passage démontre la force d'adaptation des civils aux situations inédites. Les avions sont d'abord craints pour le danger de mort qu'ils amènent, mais ils sont par la suite joliment décrits et deviennent une source de divertissement agréable. Néanmoins, le lendemain, la diariste de Tarnopol décrit un événement identique, en utilisant cette fois des termes radicalement différents et rappelant le caractère mortel de ce qu'elle qualifiait la veille de « charmants papillons » :

« Cette guerre à la bombe me semble barbare et inutile, car elle cause relativement peu de dégâts à l'armée ennemie, personne ne retire rien de la mort de quelques soldats, et parfois des civils en sont victimes, qui n'ont rien à voir avec la guerre, et une panique inutile se répand parmi les habitants de la ville⁵⁴⁷ ».

Les combats aériens fascinent autant qu'ils affolent les populations.⁵⁴⁸ Les extraits précédents suggèrent une différence sur le plan des réactions des civils face au bruit. Cette variation peut aussi s'observer auprès d'une même personne. Les émotions, la manière de les ressentir et de les exprimer ne sont pas un phénomène figé. Et ce même pour une cause identique séparée par moins de vingt-quatre heures comme dans les deux extraits précédents. Ces constats illustrent une théorie de la perspective cognitive selon laquelle un même événement peut entraîner l'émergence de sentiments variés chez plusieurs personnes ou chez un même individu à différents moments.⁵⁴⁹

La situation de guerre et l'atmosphère pesante sous occupation rendent le moindre bruit terrifiant et annonciateur d'une mauvaise nouvelle, comme l'écrit Helena Kozicka le 18 mai 1915 : « Chaque sonnerie me terrifie, chaque coup me fait peur. Dieu ! Pourquoi sommes-nous si fatigués ? Je ne pourrai jamais, jamais oublier cela aux Moscovites !⁵⁵⁰ ». Durant l'occupation autrichienne du Royaume de Pologne, Józef Rokoszy évoque qu'à une seule reprise les sons en lien avec l'occupant. Le 22 juin 1916, jour de célébration religieuse, le passage de l'armée autrichienne suscite des émotions opposées auprès de la population :

« Procession de la Fête-Dieu sur la place du Marché. L'armée y participait : à chaque autel, avant la lecture de l'Évangile, ils tiraient depuis leurs cabines [...] Certains étaient

⁵⁴⁷ « To wojowanie bombami wydaje mi się barbarzyńskim i bezcelowym, bo armii nieprzyjacielskiej stosunkowo niewielką sprawia szkodę, z zabicia kilku żołdatów nikomu nic nie przyjdzie, a padają nieraz ofiarą ludzie cywilni, z wojną nic nie mający wspólnego i szerzy się popłoch niepotrzebny wśród mieszkańców miasta ». Helena Kozicka, le 20 janvier 1916.

⁵⁴⁸ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, Op. cit., p. 111.

⁵⁴⁹ La perspective cognitive peut être considérée comme la plus dominante des théories sur les émotions. NUGIER Armelle, Op. cit., p. 10.

⁵⁵⁰ « Każdy dzwonek mnie przeraża, każde stuknięcie straszy. Boże! Dlaczego my się tak męczymy? Nigdy, nigdy nie potrafiłabym zapomnieć tego Moskalom! ». Helena Kozicka, le 18 mai 1915.

impressionnés par cette participation, d'autres étaient dégoûtés qu'ils jouent la marche, d'autres encore : pourquoi l'hymne autrichien ?⁵⁵¹ ».

Les uns sont surpris et les autres expriment du dégoût. Le paysage sonore est ainsi surchargé, du moins au début de la guerre. En effet, très tôt, l'arrivée de nouveaux bruits insupporte la princesse de Varsovie. Cependant, celle-ci prévoit déjà de s'y habituer le 10 août 1914 :

« Nos fenêtres semblent donner sur la vie de la ville, mais le bruit est fatigant et insupportable. L'armée, les cris, les tramways, les oiseaux qui hurlent, les "ajouts extraordinaires" de circulation jour et nuit. Peut-être nous y habituerons-nous, mais parfois le souffle des prés et des champs me manque, le village de Mała Wieś me manque.⁵⁵² »

En temps de guerre, le son dépasse régulièrement le « seuil de la tolérance⁵⁵³ ». Cet extrait met aussi en évidence un écart entre la réalité de la ville et celle de la campagne. En milieu urbain, le son du canon s'ajoute à une longue série d'autres bruits. Tandis qu'en milieu rural, le son du canon brise avec fracas le calme ambiant. La majorité des diaristes résident en ville, à l'exception de Ludwika Ostrowska et de Józef Rokoszy, du moins jusqu'au mois de mai 1915 pour le dernier. Ainsi, les habitants des zones urbaines semblent posséder une meilleure « résistance » au bruit. Cette hypothèse expliquerait dans une certaine mesure la faible représentation d'émotions à ce sujet dans les journaux personnels. Cet accommodement à la situation étonne tout de même les diaristes au début, suffisamment pour le faire remarquer. C'est le cas le premier avril 1915 dans le sud du Royaume de Pologne sous domination russe où le prêtre Józef Rokoszy décrit une scène de bombardement :

« [...] un avion allemand est apparu. Il y a eu une détonation, les fenêtres ont claqué, le sol a tremblé. L'avion a lancé une bombe sur des marchandises près de la gare, mais sans résultat. J'ai observé le public rassemblé. Cela n'a pas fait grande impression sur eux. Beaucoup sont restés à leur place, ont bu du thé, d'autres ont lu les journaux, je n'ai pas bougé, quelques dames et quelques élèves ont couru vers la porte pour savoir où la balle avait touché. C'est comme ça que les gens s'habituent aux explosions⁵⁵⁴ ».

⁵⁵¹ « Procesja Bozego Ciała po Rynku. Wzielo udział wojsko : przy kazdym oltarzu przed speiwaniem Ewangelii strzelali z kabinów [...] Niektórym ten udział zaimponował, inni byli zgorszeni, ze grali marsza, inni: po co hymn austriacki ? ». Józef Rokoszy, le 22 juin 1916.

⁵⁵² « Nasze okna zdają się patrzeć na życie miasta, ale hałas męczący i nieznośny. Wojsko, okrzyki, tramwaje, wrzaskliwe ptactwo, „dodatków nadzwyczajnych” ruch dzienny i nocny. Może i do tego się przyzwyczaimy, ale czasem brak mi tchnienia łąk i pól, do Małejwsi mi tęskno ». Maria Lubomirska, le 10 août 1914.

⁵⁵³ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 6.

⁵⁵⁴ « Gdysmy spokojnie czekali na nadejście pociagu, ukazał się aeroplan niemiecki. Rozległ się huk, zabreczały szyby, zadrzała ziemia. Aeroplan rzucił bombę na składy towarowe przy stacji, ale bez rezultatu. Obserwowałem zebrana publiczność. Zrobiło to na niej niewielkie wrażenie. Wielu pozostało na miejscach, pili herbatę, inni czytali gazety, ja się nie ruszyłem, kilka pan i kilku uczniów pobiegło do drzwi, dowiedzieć się, gdzie trafil pocisk. Tak ludzie oswoili się z wybuchami ». Józef Rokoszy, le 1^{er} avril 1915.

Une certaine détente apparaît.⁵⁵⁵ Le diariste le constate aussi, l'être humain possède cette capacité de s'habituer à tout, même aux situations les plus terribles. C'est ainsi qu'il survit. Cette accoutumance déconcertante est décrite par Janina Gajewska le 18 octobre 1914 à Varsovie :

« Pendant ce temps, on entendait le bruit de tous les côtés : les canons, les fusils et je ne sais quoi se heurtait à l'avion, l'écho résonnait contre les murs des maisons, et les Varsoviens - profitant du temps - se promenaient à dans la Grande Allée, ou - comme nous, assis sur les pelouses - regardaient l'avion qui, avec le même calme, survolait la ville...⁵⁵⁶ ».

Trois mois après le début de la guerre, la population de la capitale semble ne plus remarquer le son du canon : « Les grondements des canons sont également appelés "les bruits auxquels les habitants de Varsovie se sont déjà habitués"⁵⁵⁷ ». Les civils sont plus assurés, ils maîtrisent la situation au moins quant à son aspect sonore. Ils se sont habitués aux caractéristiques inédites de la phonosphère de guerre. Les civils se sont tellement accommodés de ce grondement permanent, qu'ils remarquent sa présence uniquement lorsqu'il devient silencieux : « Les canons continuent à jouer. Je me suis tellement habitué à ce murmure silencieux de loin, que je suis surpris quand parfois il se calme⁵⁵⁸ ». Cet extrait permet de mettre en évidence une autre composante du paysage sonore omniprésente durant la guerre : le silence.

B. Le silence

Le silence est consigné dans les journaux personnels de la même manière que le son du canon, comme par Michał Brensztejn le 16 août 1915, alors que les troupes allemandes approchent de Vilnius : « On n'entend pas la canonnade⁵⁵⁹ ». Noter l'absence d'un élément, permet de se rendre compte de l'importance de sa présence et de la déstabilisation de sa disparition. Le bruit devient l'habitude et le silence l'exception.

L'absence de bruits suscite dans un premier temps des émotions plaisantes telles que le plaisir, affiché par Maria Lubomirska le 16 octobre 1914 : « Je me repose bien dans le silence du soir après le tonnerre des canons toute la journée. Je ne savais pas jusqu'à présent que le silence

⁵⁵⁵ NIVET Philippe, *Op. cit.*, p. 265.

⁵⁵⁶ « Tymczasem ze wszystkich stron zagrzechotalo : armaty, karabiny i juz nie wiem co walilo do aeroplanu, echo stukotalo o sciany domów, a warszawianie - korzystajac z pogody - szli sobie na spacer w Aleje, albo - jak my, siedzac na lawkach - obserwowali aeroplan, który z równym spokojem polecial dalej nad miasto ». Janina Gajewska, le 18 octobre 1914.

⁵⁵⁷ « Również huk armat nazywany jest "odgłosami do których juz przyzwyczaili sie mieszkancy Warszawy" ». Janina Gajewska, le 20 octobre 1914.

⁵⁵⁸ « Armaty wciaz graja. Tak sie przyzwyczailam do tego gluchego pomruku z oddali, ze dziwie sie, gdy chwilami cichnie ». Janina Gajewska, le 15 octobre 1914.

⁵⁵⁹ « Kanonady nie słychać ». Michał Brensztejn, le 16 août 1915.

pouvait donner du plaisir⁵⁶⁰ ». Ludwika Ostrowska est aussi reconnaissante du silence qui se présente dans sa campagne le 29 juin 1915 à la suite du passage de troupes : « Le silence se poursuit ici, ce que nous acceptons avec gratitude, même si nos cœurs saignent à la pensée des désastres qui continuent de se produire⁵⁶¹ ». En zone libre, le silence provoque un sentiment plaisant, peu importe le diariste. Cependant, chez Helena Kozicka sous occupation russe et à proximité du front, le silence engendre uniquement l'expression d'émotions négatives. Elle exprime ainsi de la peur le 26 avril 1916 : « Depuis Noël jusqu'à maintenant, silence complet. Pas de coups de feu, pas de bombes, une sorte de calme terrifiant règne !⁵⁶² ». L'absence de son et le calme sont perçus négativement. Face à l'omniprésence du bruit, le silence s'avère d'autant plus assourdissant. Dans cette situation, les civils commencent à préférer les détonations.⁵⁶³ Le calme devient un étranger que les occupés accueillent avec inquiétude plus les saisons se succèdent. Si un arrêt du canon et des bombardements permet de soulager l'angoisse de voir sa maison anéantie dans un premier temps, le silence signale l'absence de changement en ce qui concerne l'avancée des combats. Et sans combat, pas de victoire, ni de délivrance comme la diariste de Tarnopol le rappelle : « une fois de plus notre "front" reste silencieux et une fois de plus nous demandons avec anxiété quand viendra le moment de reprendre Tarnopol !⁵⁶⁴ ». Le son du canon est ainsi préféré au silence ; ses détonations lui confirment que la guerre continue, que l'on est sur le chemin de la victoire et donc de la fin de l'occupation.⁵⁶⁵

Si le silence est parfois mal vécu, c'est aussi parce qu'il signifie l'absence d'information. Un lien existe entre le paysage sonore et les nouvelles. Cela met en l'accent sur une autre caractéristique des sons de guerre : celle de messenger. En effet, le son permet aux civils de s'orienter dans le conflit.⁵⁶⁶ C'est vrai en situation d'occupation comme le mentionne Helena Kozicka le 10 mars 1916 à Tarnopol : « Silence déprimant dans la ville, tirs, rares, nouvelles encore plus rares⁵⁶⁷ ». Cela explique pourquoi la diariste qualifie positivement le son du canon qui se révèle bien moins insupportable que le comportement de l'occupant russe le 21 décembre

⁵⁶⁰ « Mile odpoczywam w wieczornej ciszy po całodziennym grzmocie armat. Nie wiedziałam dotąd, że cisza może sprawić rozkosz ». Maria Lubomirska, le 16 octobre 1914.

⁵⁶¹ « Dalsza u nas cisza, którą z wdzięcznością przyjmujemy, choć serce się krwawi na myśl o tych klęskach, które się dalej rozwijają ». Ludwika Ostrowska, le 29 juin 1915.

⁵⁶² « Przez Święta do teraz cisza zupełna. Nie ma strzałów, nie ma bomb, jakiś przerażający spokój zapanował! ». Helena Kozicka, le 26 avril 1916.

⁵⁶³ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 10.

⁵⁶⁴ « [...] znów nasz „front” stoi cicho i znów z niepokojem pytamy, kiedy na odbicie Tarnopola czas przyjdzie?! ». Helena Kozicka, le 2 mars 1916.

⁵⁶⁵ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges*, *Op. cit.*, p. 110.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 108.

⁵⁶⁷ « Cisza w mieście przynębiająca, strzelanina, skąpe, wiadomości jeszcze skąpsze ». Helena Kozicka, le 10 mars 1916.

1915 : « Depuis quatre mois, nous sommes en ligne de bataille. Ce n'est pas le rugissement des canons qui nous dérange, qui oui, est agréable, mais les difficultés et le harcèlement constants, auxquels il n'y a pas de fin⁵⁶⁸ ». Néanmoins, en situation de guerre, certains civils se méfient tout de même du calme, de peur qu'il présage des tourments, comme l'écrit Ludwika Ostrowska sous occupation autrichienne le 16 juin 1915 : « Jusqu'à présent, le calme dure, étrange au milieu de la terrible agitation et étouffant comme le calme avant la tempête⁵⁶⁹ ».

Les bruits des combats et les coups de canon deviennent une habitude. Leur absence se ressent lourdement, ils deviennent un repère, une source de nouvelles. Dans un contexte où les renseignements deviennent rares et où la véracité de ces derniers est remise en question, le rapprochement et l'éloignement des tirs et des bruits de l'artillerie permettent d'évaluer les mouvements du front. Ce manque de nouvelles causé par l'absence de bruits est l'occasion d'émettre des hypothèses sur ce que signifie ce silence. C'est une manière de remplir le silence et de lui donner du sens comme l'écrit Janina Gajewska le 15 octobre 1914 à Varsovie : « Au moment où j'écris ces lignes, c'est déjà le soir et, étonnamment, il règne un grand calme. Papa dit qu'ils sont sûrs d'avoir chassé les Allemands de Varsovie et qu'ils reviendront bientôt ici. Nous verrons bien !⁵⁷⁰ ». Le silence n'est jamais absolu, il couve toujours ce que Martin Kaltenecker nomme « une sourde menace⁵⁷¹ ». En d'autres termes, l'état de guerre force les civils à imaginer le pire, peu importe la situation. Maria Lubomirska évoque elle-même ce besoin de deviner ce qu'il se passe lorsqu'elle entend le son du canon depuis Varsovie. Cependant, même cet exercice perd rapidement de son intérêt le 19 octobre 1914 : « [...] les canons sont silencieux - c'est la première heure de détente depuis ces dix mortelles journées ! Je respire, je souris, calmée pour le moment sans à chercher à deviner l'avenir⁵⁷² ».

L'analyse qualitative des extraits à la fois en zone libre et sous occupation a permis de mettre la lumière sur des points de ressemblance et des caractéristiques propres à la seconde situation sur le plan du paysage sonore. Nous avons pu démontrer, dans une certaine mesure, la grande influence de la proximité avec le front. De manière générale, sous occupation, le paysage

⁵⁶⁸ « Od czterech miesięcy jesteśmy na linii bojowej. Nie huk armat nam dokucza, to owszem, jest przyjemne, ale ciągle trudności i szykany, którym nie ma końca ». Helena Kozicka, le 21 décembre 1915.

⁵⁶⁹ « Do tej pory trwa ten spokój dziwny wśród strasznej zawie-ruchy i duszny jak spokój przed burzą ». Ludwika Ostrowska, le 16 juin 1915.

⁵⁷⁰ « W chwili, gdy to pisze jest już wieczór i, dziwo, wielka spokojna cisza. Tatus powiada, że na pewno odpechneli Niemców spod Warszawy i niepredko oni już tu wróca. Zobaczymy ! ». Janina Gajewska, le 15 octobre 1914.

⁵⁷¹ KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », *Op. cit.*, p. 7.

⁵⁷² « [...] armaty ucichły - c'est la première heure de détente depuis ces dix mortelles journées ! Je respire, je souris, calmée pour le moment sans à chercher deviner l'avenir ». Maria Lubomirska, le 19 octobre 1914.

sonore semble davantage préoccuper les civils et être la source d'émotions essentiellement déplaisantes. Cependant, dans les deux cas il est possible de remarquer un intérêt à la fois pour les sons de guerre et les silences, mais aussi une capacité à s'en accommoder. Contrairement à la diariste située à proximité du front, ceux de l'arrière entretiennent avec la guerre une relation davantage distanciée sur le plan sonore. D'un point de vue chronologique, il existe une césure entre l'euphorie et le traumatisme de l'entrée en guerre, et le passage au temps long de la guerre et à la vie quotidienne sous occupation.⁵⁷³

⁵⁷³ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 199.

4. LE PASSAGE DU TEMPS

« Je n'en peux plus⁵⁷⁴ ». Lorsqu'elle pose ces mots, cela fait huit mois que Maria Lubomirska fait l'expérience de l'occupation allemande à Varsovie, un an et huit mois que les combats ont commencés et qu'elle prend note quotidiennement. Le temps de guerre contient un réel paradoxe pour les civils. Il semble à la fois s'être arrêté pour ne redémarrer qu'une fois la paix signée et pourtant il continue bel et bien d'avancer. Dans cette partie, nous allons voir quel rapport entretiennent les diaristes avec ce temps qui semble s'allonger à l'infini. L'ennui modifie la perception du temps en le rendant plus long.⁵⁷⁵ Les journaux personnels permettent aux diaristes de réfléchir au passage du temps de guerre et à la manière dont il s'entrecroise avec le temps de leur propre vie.⁵⁷⁶ Plongés dans un état de stagnation, la présence d'une chronologie affective rappelle aux diaristes qu'ils « perdent » leur temps.

A. Une guerre sans fin : quand la lassitude et l'apathie s'installent

Une fois la guerre déclarée, les événements se succèdent de façon très rapide. Les historiens s'accordent sur la présence de plusieurs stades qui découpent le temps de l'occupation. Sur le front de l'Ouest, ce système s'instaure officiellement durant les derniers mois de l'année 1914. Sophie de Schaepdrijver mentionne ce qu'elle appelle le « long 1915 », caractérisé par des régimes d'occupation relativement modérés. Cependant, en 1916, l'exploitation des territoires occupés s'intensifie dans le contexte d'usure des deux camps.⁵⁷⁷ La situation ne va pas en s'améliorant avec l'arrivée de l'hiver 1917, quand la population doit faire face à des conditions météorologiques plus rudes et à de mauvaises récoltes. Les deux camps s'épuisent, et les conditions de vie, que ce soit sur le front ou dans les zones occupées, deviennent de plus en plus difficiles. À l'Est, la situation varie d'une région à l'autre comme nous avons pu le voir. Rappelons que les habitants de Galicie sont les premiers à faire l'expérience de l'invasion et de l'occupation russe dès la fin du mois d'août à Tarnopol et dix jours plus tard à Lvov. Les trois autres zones administratives plus tardives s'implantent durant l'été 1915. Ce moment marque la fin de l'occupation pour les habitants de Lvov, mais le début du même phénomène dans tout le Royaume de Pologne et bien plus au nord encore jusqu'à

⁵⁷⁴ Maria Lubomirska, le 2 avril 1916. L'extrait est rédigé en français dans le journal personnel de la diariste.

⁵⁷⁵ LE FOURN Jean-Yves et DOUVILLE Olivier, « La force de l'ennui, ici ou là », dans *Enfances & Psy*, vol. 70, n°2, 2016, p. 67.

⁵⁷⁶ DE SCHAEPPDRIVER Sophie, « A World War Seen From A "Side-Show" : an Englishwoman's secret Brussels diary », *Cahiers Bruxellois – Brusselse Cahiers*, vol. 54, n°1, 2017, p. 118.

⁵⁷⁷ DE SCHAEPPDRIVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (dir), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, p. 151.

Vilnius. Néanmoins, il ne faut pas attendre l'instauration de l'occupation pour que l'ennui se fasse ressentir. La vie durant la guerre, mais encore plus sous un régime d'assujettissement total, n'a plus rien de stimulant. Au fur et à mesure que les ordres se durcissent, les libertés diminuent également. Le couvre-feu est instauré, les déplacements sont limités ou rendus compliqués, les contacts avec l'extérieur s'amenuisent. La correspondance et les nouvelles se révèlent de plus en plus parcellaires jusqu'à devenir inexistantes.

L'espoir d'une guerre courte s'estompe et laisse place à une lassitude et une apathie de plus en plus prégnante dans les journaux personnels. Le temps est long, les jours se ressemblent. Maria Lubomirska explicite ce sentiment d'ennui le 3 novembre 1915, alors qu'elle se trouve sous occupation allemande à Varsovie : « [...] j'ai perdu beaucoup de ma vivacité, de ma couleur et de mon enthousiasme ! L'attente et le rapport nécessaire des événements de la journée constituent le contenu de mes journées, et je m'ennuie sans cesse avec moi-même !⁵⁷⁸ ». L'isolement déjà évoqué dans le troisième chapitre⁵⁷⁹ est amplifié par le profond sentiment de lassitude qui transparait des sources. Les civils sont confrontés à une sorte de cercle vicieux : l'isolement crée le désœuvrement qui lui-même entretient la sensation d'enfermement.⁵⁸⁰ Cet ennui n'est pas réservé uniquement aux occupés. Jadwiga Rutkowska extériorise ce sentiment le 16 juillet 1917 à Lvov, deux ans après la fin de l'occupation russe : « J'ai passé une journée agréable, car je ne me suis pas ennuyée⁵⁸¹ ». L'ennui est devenu la norme et il est essentiel pour la jeune diariste de mentionner dans son carnet les rares fois où elle ne ressent pas cette émotion. En tant que fins observateurs du monde qui les entoure, les auteurs constatent un état d'apathie généralisé dans l'ensemble de la population. Helena Kozicka le remarque à Tarnopol sous occupation russe le 29 avril 1916 : « Une telle apathie s'est emparée de la population, même les ragots ont cessé⁵⁸² ». La longueur de la guerre marque les visages des occupés de Radom où gouvernent les Autrichiens le 10 décembre 1916 : « On peut voir beaucoup d'épuisement sur les visages des gens et de la fatigue. Les gens les plus sensibles, fragiles, sont pris d'apathie [...]»⁵⁸³. À Varsovie aussi, Janina Gajewska n'ose même plus espérer un changement ou l'arrivée de la paix le dernier jour de l'année 1917 : « Une sorte d'indifférence ou d'engourdissement a pris la place de l'attente. Pour survivre ! Il semble maintenant que cette

⁵⁷⁸ « [...] wielez mi ubylo zywnotnosci, barwy i zapalu ! Oczekiwanie i konieczny stosunek z wypadkami dnia stanowi tresc moich dni i nieskonczenie mi nudno samej z soba ! ». Maria Lubomirska, le 3 novembre 1915.

⁵⁷⁹ Voir le point C du chapitre 3 : *Jusque dans les foyers* (p. 91-96).

⁵⁸⁰ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 188.

⁵⁸¹ « Miałam przyjemny dzien, bo sie nie nudzilam ». Jadwiga Rutkowska, le 16 juillet 1917.

⁵⁸² « Taka apatia ogarnęła ogół, że nawet plotki ustały ». Helena Kozicka, le 29 avril 1916.

⁵⁸³ « Duze widac przemordowanie na twarzach ludzi i umeczenie. Ludzie bardziej czujacy, wzraliwi, dostaja apatii [...] ». Józef Rokoszny, le 10 décembre 1916.

paix tant désirée ne tombera plus du ciel comme un éclair, mais qu'elle se traînera comme une tortue, par nécessité⁵⁸⁴ ». La princesse Maria Lubomirska ne fait pas exception. La diariste est consciente de la grande indifférence qu'elle affiche au sein de ses notes le 22 août 1917 : « Pardonnez-moi mon apathie.... Dans ces moments de grande importance⁵⁸⁵ ». L'aristocrate évoque ici indirectement l'épidémie de dysenterie qui sévit à Varsovie et les aléas politiques autour de l'organisation des autorités polonaises.⁵⁸⁶

Face à une telle impassibilité et une telle monotonie, les diaristes perdent de vue les raisons qui les ont conduits à prendre la plume. La durée de la guerre met à mal la tenue du journal personnel, les diaristes perdent l'envie d'écrire plus le conflit s'éternise. Cet ennui envers son carnet se ressent fortement chez la plus jeune des diaristes quelques semaines après le départ des troupes russes de la ville de Lvov : « Je n'ai plus rien à écrire aujourd'hui, et de toute façon je m'ennuie terriblement, il me semble que j'écris depuis très longtemps⁵⁸⁷ ». L'auteure tient son journal depuis exactement un an lorsqu'elle écrit ces propos. Cette attitude souligne l'importance de posséder une réelle motivation pour poursuivre le processus d'écriture. En effet, rappelons que la jeune diariste a entamé la rédaction de son carnet pour donner suite à la demande formulée par sa mère. Néanmoins, alors qu'elle se trouve sous occupation allemande et consciente de l'intérêt futur que suscitera son carnet intime, Maria Lubomirska s'avoue aussi découragée par cet exercice le 4 avril 1916 : « Nous rêvons du repos comme d'un paradis. Je dois déployer toute mon énergie pour ne pas abandonner ce pauvre journal⁵⁸⁸ ».

L'apathie s'explique par la capacité d'accoutumance des individus déjà évoquée.⁵⁸⁹ Pour que la situation vécue puisse servir de substrat à l'expression d'émotions, il est nécessaire que l'individu perçoive un changement dans l'environnement.⁵⁹⁰ L'aristocrate de Varsovie fait preuve de clairvoyance et le constate avant même qu'il soit question d'occupation dans la ville : « Quels que soient les horoscopes, je ne suis plus inquiète de l'entrée des Allemands et

⁵⁸⁴ « Jakieś zubożnienie, czy zdrętwienie zajęło miejsce oczekiwania. Aby przetrwać! Zdaje się teraz, że ów upragniony pokój nie spadnie już jako piorun z nieba, ale przywlecze się jak żółw, z konieczności ». Janina Gajewska, le 31 décembre 1917.

⁵⁸⁵ « Proszę mi wybaczyć moja apatie.... W chwilach doniosłych ». Maria Lubomirska, le 22 août 1917.

⁵⁸⁶ LUBOMIRSKA Maria, *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*, éd. PAJEWSKI Janusz, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2001, p. 524.

⁵⁸⁷ « Nie mam już nic więcej do pisania dzisiaj, a zresztą znudziło mi się strasznie, zdaje mi się że piszę już bardzo długo ». Jadwiga Rutkowska, le 11 août 1915.

⁵⁸⁸ « Marzymy o wypoczynku jak o raju. Muszę wysilić całą energię, by nie porzucić tego marnego dziennika » Maria Lubomirska, le 4 avril 1916.

⁵⁸⁹ Voir par exemple l'adaptation au nouveau paysages sonore dans le point précédent (p. 157-158).

⁵⁹⁰ NUGIER Armelle, *Op. cit.*, p. 11.

ne louche pas sur le danger, car l'être humain s'habitue à tout⁵⁹¹ ». Ainsi, la diariste est prête à s'accommoder de la présence de l'ennemi avant même qu'il n'arrive. Deux mois plus tard, la diariste semble toujours aussi disposée à apprendre à vivre en guerre et à se maîtriser face au danger : « Forte d'une expérience de sept mois, je regarde calmement dans l'anxiété - je ne plisse plus les yeux devant l'éclair du danger et je ne m'énerve pas devant la volatilité des événements⁵⁹² ». La tenue de son journal personnel lui permet certainement d'exprimer ses émotions, mais aussi de prendre du recul par rapport à la situation et de développer une forme d'intelligence émotionnelle. Jadwiga Rutkowska est à ce point habituée à l'état de guerre permanent – malgré la fin de l'occupation russe – qu'elle se demande le 2 mars 1918 si le temps de paix une fois revenu ne lui paraîtra pas étrange : « Et la guerre, je l'ai attendue avec impatience au début, puis j'ai demandé à Dieu une fin rapide. D'ailleurs, je ne sais pas si les temps de paix ne me sembleraient pas étranges maintenant⁵⁹³ ». Cet extrait éclaire sur les phases que traversent les civils depuis le commencement de la guerre. À l'enthousiasme des débuts succède l'espoir d'une guerre rapide, rapidement anéanti par la stagnation d'une situation – exceptionnelle au départ – qui devient la vie quotidienne.

D'ailleurs, les diaristes s'accoutument de la guerre au point qu'elle devienne invisible. C'est principalement le cas à Radom où nous l'avons déjà vu, le prêtre évite tous les éléments qui pourraient lui rappeler l'état de guerre alors qu'il se trouve sous occupation autrichienne : « Je n'achète ni ne lis plus de journaux ; en général, le champ de bataille est devenu si éloigné que nous ne ressentons pas la guerre - nous ne voyons pas les soldats, nous n'entendons pas les voitures ; et d'une certaine manière, la guerre est moins intéressante⁵⁹⁴ » ; « Hier, j'étais à table chez les Glogier. Aussi somptueux qu'en temps normal. Pas de journaux⁵⁹⁵ ». L'auteur évoque aussi un désintérêt total pour la guerre le 5 octobre 1916, sûrement causé par la surinformation des premiers instants du conflit : « Je ne lis plus les journaux depuis déjà une semaine, d'une certaine manière les nouvelles du champ de bataille sont tellement inintéressantes⁵⁹⁶ ».

⁵⁹¹ « Jakiegolwiek horoskopy, nie niepokoję się już obawa wejścia Niemców i nie mruzę oczu przed niebezpieczeństwem, bo do wszystkiego człek się przyzwyczaja ». Maria Lubomirska, le 3 décembre 1914.

⁵⁹² « Zahartowana siedmiomiesięcznym doświadczeniem spokojnie patrzę w niepokój - już nie mruzę oczu przed bliskim niebezpieczeństwem i nie szarpie się wśród zmienności wypadków ». Maria Lubomirska, le 22 février 1915.

⁵⁹³ « A wojna, czyż nie cieszyłam się na nią na początku, aby potem prosić Boga o rychły koniec. Nie wiem zresztą, czy czasy pokoju nie zdawałyby mi się teraz dziwne ». Jadwiga Rutkowska, le 2 mars 1918.

⁵⁹⁴ « Już gazet nie kupuje i nie czytuje; w ogóle teren walk tak się oddalił, że wojny nie czujemy – nie widac żołnierzy, nie slychac samochodów ; i jakos wojna mniej interesuje ». Józef Rokoszyński, le 24 octobre 1915.

⁵⁹⁵ « Wczoraj byłem na kolacji u Glogierów. Także wystawna jak w czasach normalnych. Gazet nie ma ». Józef Rokoszyński, le 25 avril 1916.

⁵⁹⁶ « Już od tygodnia nie czyta gazet, tak jakos nieinteresujące są te komunikaty z pola bitwy ». Józef Rokoszyński, le 5 octobre 1916.

La lassitude transparait aussi de la rigueur de la prise de notes. Dans tous les journaux personnels, les entrées s'espacent de plus en plus et l'écriture est bien moins systématique après plusieurs mois d'occupation. La source contient un véritable paradoxe à ce sujet-là. D'une part, la lassitude décourage les diaristes qui n'éprouvent plus l'envie de poursuivre leur journal personnel. D'autre part, l'écriture représente le meilleur moyen d'occuper ses pensées et de faire passer le temps.⁵⁹⁷

B. Un futur incertain

L'état de guerre, ainsi que les nouvelles parcellaires et incertaines, plongent les civils dans un climat d'incertitude permanent. Même lorsque la situation n'est pas encore dramatique, Janina Gajewska s'inquiète de ce que peut apporter le lendemain alors qu'elle se trouve sous occupation allemande à Varsovie le 15 septembre 1915 : « Jusqu'à présent ce n'est pas encore trop mauvais, mais on ne sait pas ce qui va se passer ensuite⁵⁹⁸ ». Le sentiment est le même un an plus tôt à Tarnopol sous occupation russe : « Pire encore, on ne peut pas prévoir le lendemain. Cette incertitude peut durer longtemps⁵⁹⁹ ».

Le futur est incertain, il empêche les individus de se projeter. Sans projet, Janina Gajewska écrit qu'il est difficile de rester optimiste à Varsovie le 8 mai 1918 : « J'ai des projets, mais j'ai peur d'en proposer, de peur que cette guerre répugnante ne me gâche tout à nouveau⁶⁰⁰ ». Seul le fil de plus en plus ténu de l'espoir d'une paix prochaine permet de supporter ces nouvelles conditions de vie. Helena Kozicka, sous occupation russe à Tarnopol, explique parfaitement ce sentiment le 9 avril 1915 :

« C'est seulement maintenant que je réalise à quel point les gens vivent dans le futur. En ce moment, nous sommes surtout ennuyés par le fait que demain est fermé devant nous, que nous ne pouvons faire aucun projet, ni de près ni de loin. Le moment présent est indiciblement dur et demain est sombre !⁶⁰¹ ».

Ne sachant pas quand la guerre va se terminer, les diaristes s'interrogent sur leur avenir et le sort qui leur est réservé. Alors que les projets sont ce qui animent et forcent les individus à aller

⁵⁹⁷ SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier et VRINTS Antoon, *Op. cit.*, p. 25.

⁵⁹⁸ « Dotychczas zatem nie jest zle, ale co bedzie dalej, nie wiadomo ». Janina Gajewska, le 15 septembre 1915.

⁵⁹⁹ « Gorzej, że nie można przewidzieć jutra. Ta niepewność może trwać długo ». Helena Kozicka, le 15 novembre 1914.

⁶⁰⁰ « Mam projekty, ale boje sie cokolwiek naprzód ukladac, zeby mi ta obrzydla wojna znów wszystkiego nie popsula ». Janina Gajewska, le 8 mai 1918.

⁶⁰¹ « Dopiero teraz zdaję sobie sprawę z tego, jak dalece człowiek żyje przyszłością. W chwili obecnej nuży nas przede wszystkim to, że jutro jest zamknięte przed nami, że żadnych nie możemy robić planów, ani bliższych, ani dalszych. Chwila obecna jest niewypowiedzianie ciężka a jutro ciemne! ». Helena Kozicka, le 9 avril 1915.

de l'avant, que leur restent-ils comme espoir face à l'incertitude du lendemain ? D'autant plus que le déroulement des événements s'avère d'une importance capitale pour ceux qui voient dans la guerre la possibilité de retrouver une Pologne indépendante. Ces espoirs sont déjà brisés avant l'installation de l'occupation à Varsovie, le 12 mai 1915 :

« Cet après-midi, à la lueur dorée du soleil couchant, j'ai eu un terrible moment de doute, qui m'a brisée. Il n'y aura plus de Pologne, il faut un miracle pour cela ! La Russie n'a pas grandi pour gagner. Je me sens vieux, comme si notre vie était déjà terminée, la vie dans son intégralité. Qu'est-ce qui nous attend encore ? Peut-être la ruine, probablement inévitable après avoir perdu la guerre⁶⁰² ».

D'autres, sont considérablement découragés et ne nourrissent plus aucun espoir pour l'avenir tels que Janina Gajewska le premier novembre 1916 :

« Le monde est très mauvais et va de mal en pis. Je ne sais pas ce qui va se passer : nous allons probablement perdre notre emploi, car tout est endormi ; et la vie devient de plus en plus chère. Des rumeurs constantes font état de l'intention des Allemands de déclarer l'indépendance de la Pologne. Quelle imposture ! Je commence à penser avec une certaine anxiété à l'avenir, à cet hiver qui arrive⁶⁰³ ».

La crainte de l'avenir remplace la peur de la guerre. Au sujet du journal intime, Philippe Lejeune remarque que « le journal est tourné vers l'avenir, faire le bilan d'aujourd'hui, c'est se préparer à demain⁶⁰⁴ ». Cependant, si le journal personnel permet d'apprendre à se connaître et de se voir évoluer, il permet aussi de se voir stagner. Le désespoir que suscite chez la princesse Lubomirska l'arrivée de l'occupant allemand à Varsovie est bien réel le 17 août 1915 : « La vie n'est plus qu'une terrible tourmente, et là-bas, plus loin à l'horizon, il y a la mort - une mort terrifiante et implacable...⁶⁰⁵ ». L'anxiété laisse place à l'apathie. L'incertitude entraîne un sentiment d'impuissance auprès des civils qui lui-même provoque le sentiment de lassitude, notamment chez Janina Gajewska le 8 mai 1918 : « Alors pourquoi l'avenir est si incertain, et le présent si ennuyeux ; je ne m'inquiète de rien, je ne pense pas, et ne réfléchis pas. J'ai une si

⁶⁰² « Dzis po południu przy złotych blaskach zachodzącego słońca miałam straszną chwilę zwątpienia, która mnie zlamala. Polski już nie będzie, potrzebny na to cud ! Rosja nie dorosła do zwycięstwa. Czuje się stara, jakby nasze życie było już skończone, życie w pełni tego słowa. Cóż nas jeszcze czeka ? Może ruina, zapewne nieunikniona po przegranej wojnie ». Maria Lubomirska, le 12 mai 1915.

⁶⁰³ « Na świecie jest bardzo źle i coraz gorzej. Nie wiem w ogóle, co będzie: potracimy pewnie posady, bo wszystko śpi; życie zaś jest coraz droższe. Chodzą ciągle słuchy, że Niemcy mają ogłosić niepodległość Polski. Co za szopka! Zaczynam myśleć z pewnym niepokojem o przyszłości, o tej ziemi, która idzie ». Janina Gajewska, le 1^{er} novembre 1916.

⁶⁰⁴ LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *op. cit.*, p. 10.

⁶⁰⁵ « Życie jest teraz straszliwa zawierucha, a tam dalej na widnokręgu jest śmierć - nieublagana przerażająca śmierć... ». Maria Lubomirska, le 17 août 1915.

grande confiance enfantine que, d'en haut, ils arrangeront tout pour moi afin que tout soit bon⁶⁰⁶ ».

Tandis que les batailles font rage dans sa campagne depuis plusieurs mois, Ludwika Ostrowska démontre que tous les civils ne perdent pas forcément espoir et continuent courageusement leurs activités malgré l'incertitude de la situation : « Józio ne perd pas courage, il pense à occuper les ouvriers, à installer dans l'usine un séchoir à farine et à pommes de terre, à survivre à cette crise. Mais que dira le prochain combat de tous ces plans ?⁶⁰⁷ ».

C. Une chronologie affective

Les longs épisodes de lassitude sont ponctués par des événements qui préservent leur importance symbolique même pendant la guerre dans la vie des diaristes. Ces jours festifs autrefois, leur rappellent que leur quotidien a radicalement changé. Dans un contexte où tous les jours se ressemblent et se révèlent sans espoir, les dates « importantes » rappellent aux diaristes que le temps s'écoule. Par dates importantes, nous entendons les festivités de fin d'année, les jours de fête du calendrier religieux tels que Pâques ou la Sainte Marie, ainsi que les jours d'anniversaire d'un proche ou du début de la guerre. Tous ces événements rompent la linéarité du temps long de la guerre et de l'occupation. Ils rendent une journée moins banale et sont dès lors à l'origine d'émotions et d'un état d'esprit spécifique. Par le biais de leur journal personnel, les auteurs font entrer leur chronologie affective personnelle dans le temps de guerre. La différence avec le temps de paix réside sur le plan du type de sentiments exprimés lors de ces festivités. Autrefois, il s'agissait d'événements heureux qui suscitent à présent une majorité d'émotions déplaisantes. De fait, deux tiers des émotions liées à ces « dates importantes » sont désagréables.

Ce sont d'abord les fêtes de fin d'années, Noël et la Saint-Sylvestre, qui suscitent davantage d'émotions. Ces fêtes sont tristes parce qu'elles sont célébrées différemment du temps de paix, même en zone libre comme l'indique Janina Gajewska le 25 décembre 1915 : « Hier, c'était un réveillon de Noël comme je n'en ai jamais vu : pas de poisson, pas de foin et pas de sapin de

⁶⁰⁶ « Wiec przeciz przyszlosc jest taka niepewna, a terazniejszosc taka denerwujaca; nie martwie sie o nic, nie mysle i nie kombinuje. Mam taka wielka dziecięca ufnosc, ze tam z góry uloza mi wszystko tak, zeby bylo dobrze ». Janina Gajewska, le 8 mai 1918.

⁶⁰⁷ « Józio nie upada na duchu, myśli o daniu zajęcia robotnikom, o urządzeniu w fabryce mączkarni i suszarni kartofli, o przetrzymaniu tego kryzysu. Ale co na te wszystkie plany powie wojna dalsza? ». Ludwika Ostrowska, le 16 juin 1915.

Noël. Surtout pas de sapin de Noël !⁶⁰⁸ ». Ces jours de fête font remarquer aux diaristes que le conflit n'est pas prêt de se terminer. C'est le cas à Tarnopol sous occupation russe le soir du réveillon de Noël de 1914 : « Les fêtes arrivent. Qui aurait cru que nous la passerions encore en captivité ! La guerre était censée durer trois mois au maximum. Aujourd'hui, quatre mois se sont écoulés depuis la prise de Tarnopol, et il n'y a pas de fin en vue⁶⁰⁹ ». Il en va de même à Radom sous occupation autrichienne le 23 décembre 1916 : « Le réveillon de Noël – le troisième en temps de guerre. Comme s'il n'y avait pas de paix, mais il n'y en a effectivement pas⁶¹⁰ ». Lors de dates importantes, le diariste ressent principalement de la tristesse. Auparavant, ces événements sont l'occasion de rassemblements et de moments joyeux pour les civils entourés de leurs proches. Durant la guerre, ces jours autrefois heureux rappellent aux diaristes que leur vie n'est plus celle d'avant. Ils sont séparés de leur entourage habituel et limités en moyens pour célébrer ces journées spéciales qui n'ont plus la même saveur :

« L'année dernière, Florian était là, et des vagues de nouveaux espoirs, de nouveaux projets, flottaient au-dessus de la joyeuse table de Noël. Aujourd'hui, il est une ombre, toujours autant attendue, et Zosia décroche sa photo du bureau, pour ne pas la regarder. Personne n'a dit son nom, personne ne l'a mentionné, mais il y a des larmes au fond de l'âme de chacun... Aujourd'hui, c'est un Noël silencieux, silencieux et triste [...] lorsque je pense maintenant en silence à ce qui s'est passé au cours de l'année écoulée, un sentiment de tristesse tranquille m'envahit. Une vague de vie chasse l'autre, l'une efface la trace de l'autre, et penser à ce qu'il y aura demain, ou l'année prochaine - pourquoi, alors que nous ne serons peut-être plus là ?⁶¹¹ ».

Cet extrait met en évidence l'état d'esprit d'une grande partie des civils pris dans la guerre. Ces dates sont l'occasion d'exprimer toute la nostalgie, la tristesse et l'incertitude du moment. Ces jours sont transformés par la guerre et attristés par l'absence. Dans d'autres cas, comme pour la jeune diariste de Lvov alors sous occupation russe, le passage de la nouvelle année est marqué par la grande joie de revoir son frère, légionnaire polonais engagé dans l'armée autrichienne :

« Le Nouvel An a été très triste pour nous. Mais après le Nouvel An, la joie était grande. C'est au moment du coucher du soleil que quelqu'un a frappé à la porte. Maman est allée

⁶⁰⁸ « Wczoraj była taka Wigilia, jakiej jeszcze nigdy w życiu nie pamiętam : bez ryb, bez siana i bez choinki. Szczególniej bez choinki ! ». Janina Gajewska, le 25 décembre 1915.

⁶⁰⁹ « Nadchodzą święta. Któż z nas przypuszczał, że je jeszcze w niewoli spędzać będziemy! Wojna miała trwać co najwyżej trzy miesiące. Dziś upływają cztery miesiące od wzięcia Tarnopola, a o końcu mowy nie ma ». Helena Kozicka, le 23 décembre 1914.

⁶¹⁰ « Wigilia – trzecia w czasie wojny. Pokoju jak nie było, tak nie ma ». Józef Rokoszny, le 23 décembre 1916.

⁶¹¹ « Zeszłego roku był tu Florian, i całe fale nowych nadziei, nowych zamiarów, unosiły się nad wesółym wigilijnym stołem. Dzisiaj cieniem jest ten, zawsze tak oczekiwany, a Zosia zdejmuję z biurka jego fotografie, żeby nie patrzeć. Nikt nie wymówił jego imienia, nikt nie wspomniał, ale każdemu na dzień duszy drżały... Dzisiaj jest cicha Gwiazdka, cicha i smutna [...] gdy teraz w ciszy pomyśle, co przez ten rok się stało, ogarnia mnie uczucie spokojnego smutku. Jedna fala życia goni drugą, jedna zmywa ślad drugiej, a myśleć, co będzie jutro, albo za rok - po cóż, gdy może nas już nie będzie ? ». Janina Gajewska, le 24 décembre 1914.

l'ouvrir. Et... elle a vu devant elle un homme robuste dans un manteau épais avec un bonnet en peau de mouton sur la tête. [...] C'est moi, Stasio ! En entendant cela, je me précipite sans retenue dans le couloir et je vois ma mère qui le salue. N'en croyant pas mes yeux, je me précipite et rencontre enfin mon frère. En pleurant, je me suis jetée à son cou, ne croyant pas à mon bonheur, ma mère pleurait aussi et répétait sans cesse "c'est toi, Stasio, c'est vraiment toi !" ⁶¹² ».

Le ton employé par la diariste traduit bien le bonheur incommensurable de l'instant vécu et la charge émotionnelle que représentent ces retrouvailles. Cette joie n'est cependant pas partagée par tous. Si les fêtes rappellent l'absence des êtres aimés, ceux-ci sont remplacés sous occupation par la présence non souhaitée et indisposante de l'ennemi comme chez Ludwika Ostrowska :

« Les fêtes tristes sont passées, sans la messe de minuit, sans la veillée de Noël, sans cloches – mais avec une étoile militaire, dans le salon des officiers, dans la pièce près du garde-manger des sous-officiers, avec des chants jusqu'à 2 heures du matin, mais sans abus ni ivresse. ⁶¹³ ».

Le jour de l'an apparaît comme une date clé, sans doute la plus éminente avec le jour de Noël. ⁶¹⁴ Pour certains diaristes, le passage à une nouvelle année est davantage l'occasion pour eux de faire le compte rendu de leur situation et de leur état d'esprit. Les jours de fête d'autrefois sont désormais alourdis par des bilans désastreux de « l'année écoulée », comme Stanisław Cywiński sous occupation allemande le 2 janvier 1916 :

« Que va nous apporter cette année ? Probablement de nouvelles querelles et de nouveaux bouleversements [...] Que va apporter cette année ? Elle peut apporter des choses extraordinaires, comme sa prédécesseure ; lorsqu'il y a un an, j'écrivais dans ce carnet, aurais-je pu imaginer ce qui se passerait en 1915 ? Il en est ainsi aujourd'hui : [...] ⁶¹⁵ ».

Un an plus tard, le diariste se répète la même question : « Que va apporter 1917 ? La poursuite de l'épuisement, du désespoir et de l'oppression de l'Allemagne contre nous. ⁶¹⁶ » Les occupés

⁶¹² « Nowy Rok był dla nas bardzo smutny. Za to po Nowym Roku czekała nas wielka radość. Było to o zmroku, gdy ktoś zapukał do drzwi. Mama poszła otworzyć. I... ujrzała przed sobą człowieka rosnącego w grubym oberoku w baraniej czapce na głowie [...] No ja Stasio! Gdym to usłyszała, pędzę bez opamiętania do przedpokoju i widzę jak mama wita się z nim. Nie wierząc własnym oczom, postępuję naprzód i oto poznaję wreszcie swego brata. Z płaczem rzuciłam się mu na szyję, nie wierząc swemu szczęściu, mama także płakała i powtarzała ciągle „to ty Stasiu, to ty, to naprawdę ty?!” ». Jadwiga Rutkowska, le 16 août 1914.

⁶¹³ « Minęły smutne święta bez Pasterki, bez Wilii, bez dzwonów – za to z wojskową gwiazdką, w salonie dla oficerów, w pokoju przy spiżarni dla podoficerów, ze śpiewami do 2 w nocy, ale bez żadnych nadużyć i pijaństwa. ». Ludwika Ostrowska, le 4 janvier 1915.

⁶¹⁴ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 200.

⁶¹⁵ « Co ten rok nam przyniesie ? Chyba nowe waiki i nowe przewroły [...] Co ten rok przyniesie? A może on nadzwyczajności przyniesie, tak jak jego poprzednik; gdy przed rokiem pisałem w tym zeszytce, czyż mogłem przypuszczać, co się w tym 1915 r. stanie? Tak też obecnie : [...] ». Stanisław Cywiński, le 2 janvier 1916.

⁶¹⁶ « Co 1917 przyniesie ? Dalsze wyczerpywanie się Niemiec, rozpacz z tem polaczona, ucisk wymierzony przeciw nam ». Stanisław Cywiński, le 28 décembre 1916.

soulignent combien ces journées, qui rythment aussi l'avant-guerre, s'inscrivent dans un temps suspendu, provisoire et incertain, entièrement tournés vers le regret du passé.⁶¹⁷

Cette même question revient, tous les ans dans les journaux personnels, notamment chez Janina Gajewska le 2 janvier 1916 à Varsovie : « Nous avons donc dit au revoir à cette année charnière, terrible, sanglante et étrange. Qu'apportera cette nouvelle année ? Je ne sais pas et je ne veux pas y penser⁶¹⁸ » ; mais aussi le 31 décembre 1917 : « Je commence à écrire et je me dis : est-ce déjà la dernière année ? Pour la quatrième fois, nous célébrons les fêtes de la guerre, pour la quatrième année, le grand et inouï incendie universel se poursuit. Est-ce déjà la fin ?⁶¹⁹ ». Dans cet extrait, la diariste se rend elle-même compte que le processus d'écriture l'amène à penser.

À cette chronologie affective s'ajoutent les dates anniversaires. Tout d'abord l'anniversaire des diaristes qui rappelle que leur âge continue d'augmenter, comme l'écrit Janina Gajewska le jour de son anniversaire le 18 février 1916 sous occupation allemande : « Il y a une chose dans le monde qui ne change pas, c'est que le temps passe. Aujourd'hui, j'ai trente ans, et demain, cela fera dix ans que j'ai rejoint le bureau où je travaille. Je ne sais pas si c'est plus drôle ou plus triste⁶²⁰ ». La diariste ne sait pas quelle émotion ressentir. À cet anniversaire, s'ajoute celui du décès des proches. Celui-ci engendre une émotion toute particulière, qui permet de se rendre compte de la difficulté du moment vécu : l'envie. Le journal personnel autorise les diaristes à se confier et à qualifier de « chanceuses » les personnes décédées qui n'ont pas à endurer ces instants pénibles. Ludwika Ostrowska exprime explicitement ce sentiment le 18 avril 1915, la journée d'anniversaire de la mort d'une connaissance : « Anniversaire de la mort du frère d'Augusta. On envie un peu ceux qui n'ont pas vécu pour voir ces temps. Mais on peut aussi à nouveau demander à Dieu de donner la force de tout survivre. C'est illogique, mais c'est un mélange naturel de sentiments⁶²¹ ». Il en va de même pour Maria Lubomirska lorsqu'elle se rend sur la tombe de son père le 2 novembre 1918 : « Une journée grise et douce, imprégnée d'une profonde mélancolie, qui incline la tête. Ne sont-ils pas plus heureux ceux qui ont déjà

⁶¹⁷ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 201.

⁶¹⁸ « Pożegnaliśmy więc ten epokowy, ten straszny, krwawy i dziwny rok. Co przyniesie ów nowy? Nie wiem i nie chcę myśleć ». Janina Gajewska, le 2 janvier 1916.

⁶¹⁹ « Zaczynam pisać i myślę: czy to już ostatni rok? Czwarty raz obchodzimy wojenne Świąta, czwarty rok trwa wielka, niesłychana wszechświatowa pożoga. Czy to już koniec? ». Janina Gajewska, le 31 décembre 1917.

⁶²⁰ « Jedna rzecz na świecie nie podlega zmianom ani wątpliwości, to że czas płynie. I ja dzisiaj kończę okragłe trzydzieści lat, a jutro upływa dziesięć lat, jak wstąpiłam do biura, gdzie pracuję. Czy to jest bardziej śmieszne, czy bardziej smutne - nie wiem ». Janina Gajewska, le 18 février 1916.

⁶²¹ « Rocznicą śmierci brata Augusta. Trochę się zazdrości tym, co nie dożyli tych czasów. To znów prosi się Boga, by dał przetrwać wszystko. To nielogiczne, ale naturalna mi-szanina uczuć ». Ludwika Ostrowska, le 18 avril 1915.

vécu ? Sur le cercueil de Papa, j'ai mis une couronne de feuilles violettes⁶²² ». Ces passages profondément intimes soulignent toute la détresse des diaristes pris dans la guerre.

L'anniversaire du conflit suscite aussi l'intérêt des auteurs et tout particulièrement celui de l'habitant de Vilnius, Michał Brensztejn. Il semble compter quotidiennement le nombre de jours qui le sépare du début des hostilités : « 1000e jour de guerre⁶²³ » ; mais aussi de l'occupation : « 100 jours d'occupation allemande de Vilnius se sont écoulés⁶²⁴ ». Le diariste compte aussi les minutes écoulées depuis le début de la guerre : « À dix heures et dix minutes du matin, 1 million de minutes se sont écoulées depuis le début de la guerre⁶²⁵ ». Le fait de compter les jours et même les minutes de manière si rigoureuse est transposable à l'imaginaire du prisonnier qui compte les jours et les minutes qui le séparent de sa libération, symbolisée par la fin de l'occupation et de la guerre. Le diariste de Vilnius n'est pas le seul à agir de la sorte, le prêtre Józef Rokoszny annonce aussi le premier anniversaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie : « La guerre de l'Allemagne avec la Russie dure déjà depuis un an !⁶²⁶ ».

Enfin, les journaux personnels polonais accordent un intérêt tout particulier à la date du 3 mai et du 29 novembre. Ces deux jours de célébration patriotique revêtent un caractère particulier surtout au vu du contexte de l'époque. Le Trois Mai est célébré en Pologne comme étant la fête de la Constitution. Les Polonais commémorent la proclamation de la Constitution de 1791. À cette date, la Pologne est le premier pays européen, après la Corse, à se doter d'une constitution de manière démocratique.⁶²⁷ Celle-ci est abolie en 1793, à la suite du partage du pays par ses voisins, mais elle n'en demeure pas moins un symbole d'indépendance du pays.⁶²⁸ Alors que les mesures imposées par l'occupant renforcent la privation de la liberté, cette date est un moment de grande tristesse pour les Polonais surtout à Varsovie, comme l'évoque Janina Gajewska d'abord le 7 mai 1916 : « Le Trois Mai a été une grande fête, traitée sans

⁶²² « Dzień szary, łagodny nasiakły głęboka melancholia, która pochyla głowę. Czy nie szczęśliwsi Ci co już dokonali żywota ? Na trumnie Papy składam wieniec z listy purpurowych ». Maria Lubomirska, le 2 novembre 1918.

⁶²³ « 1000ny dzień wojny » Michał Brensztejn, le 26 avril 1917.

⁶²⁴ « Ubiegło 100 dni okupacji niemieckiej Wilna ». Michał Brensztejn, le 27 décembre 1915.

⁶²⁵ « O godzinie [dziesiątej] minut [dziesięć] rano upłynęło 1 milion minut od wybuchu wojny ». Michał Brensztejn, le 1^{er} juillet 1916.

⁶²⁶ « Rok już trwa wojna Niemiec z Rosją ! ». Józef Rokoszny, le 1^{er} août 1915.

⁶²⁷ BEAUVOIS Daniel, *Op. cit.*, p. 190.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 194 et p. 198.

enthousiasme, mais avec la dignité et la solennité d'une nation malheureuse⁶²⁹ » ; mais aussi l'année suivante :

« Aujourd'hui, cette fête commune est observée de très près à Varsovie. Même mes "chiens" ont fermé le chenil pendant toute la journée et ont accroché des bannières. Mais malgré cela et malgré le soleil, c'est triste et bien vide dans la ville. Le vent froid n'ajoute pas de gaieté et le pain à soixante-cinq kopecks la livre. Varsovie a faim⁶³⁰ ».

Cette journée autrefois joyeusement célébrée passe à présent au second plan. L'état de famine à Varsovie préoccupe davantage la diariste. Par ailleurs, elle utilise le terme « chien » pour désigner l'occupant allemand qui a fermé son administration, ou son « chenil », en ce jour férié. Ce choix volontaire de mots à connotation négative éclaire sur le profond mépris qu'éprouve la diariste pour l'occupant. Il souhaite néanmoins permettre aux Polonais de célébrer cette fête comme le précise Maria Lubomirska le 4 mai 1916 :

« Les Allemands sont très fiers de la fête d'hier. Ceux sur qui retomberait la responsabilité en cas de troubles poussent un soupir, tandis que d'autres sont excités par leur propre grandeur, se sentant grands, parce qu'au lieu du rôle habituel d'opresseurs, ils étaient les donneurs de liberté⁶³¹ ».

Ensuite, les Polonais célèbrent la fête de l'Insurrection de novembre le vingt-neuf du même mois tous les ans. Cette date représente le début d'un soulèvement du Royaume de Pologne le 29 novembre 1830 contre le tsar Nicolas Ier alors roi de Pologne et contre les abus de la tutelle russe. Après une guerre de huit mois, Varsovie tombe aux mains des Russes et est suivie d'une sévère répression et d'une réduction drastique de l'autonomie du Royaume de Pologne.⁶³² Maria Lubomirska évoque cet épisode en 1914 : « C'est aujourd'hui l'anniversaire du soulèvement de novembre. On craignait une manifestation des jeunes, mais elle a été évitée par des chants patriotiques dans l'église, noyés par l'orgue, et par une bombe placée sous l'horrible monument de la Place Verte⁶³³ ». À Vilnius sous occupation allemande, Michał Brensztejn rappelle aussi cet épisode le 29 novembre 1916 : « Anniversaire du soulèvement de novembre.

⁶²⁹ « Dzień Trzeciego Maja był jednym wielkim świętem, potraktowanym bez entuzjazmu, lecz z godnością i powagą nieszczęśliwego narodu ». Janina Gajewska, le 7 mai 1916.

⁶³⁰ « Dzisiaj powszechnie święto, obserwowane jest bardzo ściśle w Warszawie. Nawet moje "psy" zamknęły budy na cały dzień i wywisły sztandary. Ale mimo to i mimo słońca, smutno i dość pusto jest na mieście. Wiatr zimny nie dodaje humoru, nie dodaje go i chleb po sześćdziesiąt pięć kopiejek funt. Warszawa jest głodna ». Janina Gajewska, le 3 mai 1917.

⁶³¹ « Niemcy bardzo dumni z wczorajszego święta. Ci, na których spadłaby odpowiedzialność w razie zaburzeń, odetchnęli, zaś inni podnieceni są własną wspaniałomyślnością, czują się wielcy, bo zamiast zwykłej roli gniebicieli byli dawcami swobody ». Maria Lubomirska, le 4 mai 1916

⁶³² BEAUVOIS Daniel, *Op. cit.*, p. 228.

⁶³³ « Dzisiaj rocznica powstania listopadowego. Obawiano się demonstracji ze strony młodzieży, lecz obyło się jakimiś patriotycznymi śpiewkami w kościele zagłuszonymi przez organy i bomba podłożona pod wstretny pomnik na Placu Zielonym ». Maria Lubomirska, le 29 novembre 1914.

Service funèbre solennel pour les morts de l'insurrection de 1831⁶³⁴ ». Le même jour à Varsovie, Janina Gajewska décrit une atmosphère pesante dans la capitale. Elle mentionne le soulèvement de 1830 de manière déguisée :

« Une si terrible morosité règne partout, qu'il est difficile de vivre. Les soucis généraux et personnels, l'incertitude du lendemain à tous égards, ont déjà pesé sur chacun comme une pierre [...] Mais de denses patrouilles allemandes marchaient avec des baïonnettes, apparemment effrayées par les souvenirs. Il y a des craintes du tout, que cela n'aboutisse à rien, car l'humeur est, comme je l'ai écrit, dépressive et irritée⁶³⁵ ».

L'occupant allemand semble craindre un soulèvement de la population en ce jour symbolique. Cela explique l'organisation de festivités décrite dans l'extrait du 4 mai 1916 par Maria Lubomirska.

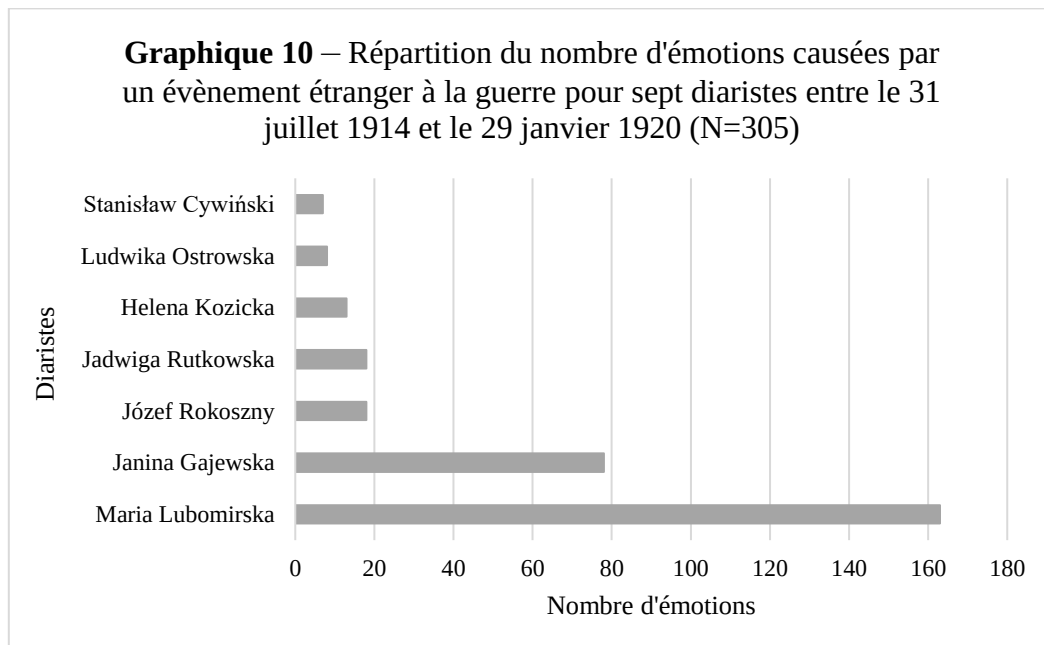
La longueur de l'état de guerre et de l'occupation sont synonymes de lassitude. Au début l'écriture aide à combattre l'ennui, mais avec la longueur de la guerre même écrire devient ennuyant. La lassitude s'observe autant au travers de la forme du journal personnel que dans le contenu des notes dont la régularité diminue. De manière logique, l'expression d'émotions diminue aussi. Cette réduction est aussi causée par l'installation de l'apathie qui se caractérise par l'absence d'émotions, de motivations et d'initiatives.

⁶³⁴ « Rocznicą powstania listopadowego. Uroczyste nabożeństwo żałobne za poległych w powstaniu roku 1831 ». Michał Brensztejn, le 29 novembre 1916.

⁶³⁵ « Takie straszne przygnębienie panuje wszędzie, że aż ciężko żyć. Troski ogólne i osobiste, niepewność jutra pod każdym względem, zaciążyły już każdemu jak kamień [...] Ale gesty patroli niemieckie chodziły z bagnietami, widocznie obawiając się wspomnień. Są obawy w ogóle, aby nie doszło do czegośkolwiek, bo nastrój jest, jak pisałam, przygnębiony i podrażniony ». Janina Gajewska, le 29 novembre 1916.

5. LA VIE CONTINUE

« Je pensais aujourd’hui que si quelqu’un voulait extraire des données de mes mémoires des six derniers mois concernant la guerre européenne, il serait cruellement déçu⁶³⁶ ». Le 11 juin 1916, la diariste de Varsovie, Janina Gajewska, se rend compte de son désintérêt pour les faits de guerre. Pendant ces « six derniers mois », l’auteure a pourtant poursuivi la rédaction de son journal personnel. Que contient-il si la diariste ne mentionne par le conflit ? Les hostilités et l’occupation déstabilisent considérablement la vie des civils à tous les égards, mais il est faux de penser que toutes les habitudes du temps de paix ne survivent pas au temps de guerre. Nous l’avons vu au tout début de cette entreprise, sur les 1639 émotions répertoriées, 305 émotions sont étrangères à la guerre.⁶³⁷



Les deux diaristes de Varsovie sont les deux seules à présenter des valeurs significatives sur le plan des émotions engendrées par des éléments « anodins » de la vie quotidienne.⁶³⁸ Néanmoins, tous les journaux personnels en contiennent, à l’exception de celui de Michał Brensztejn. Si on fait l’impasse sur la présence d’émotions, tous les diaristes sans exception mentionnent des faits indépendants de l’état de guerre. La présence plus ou moins conséquente de cette donnée dans les carnets renforce le sentiment d’intimité. Il est vrai que les deux femmes

⁶³⁶ « Zastanowilam sie dzisiaj nad tym, ze gdyby ktos z moich pamietnikow z ostatniego półroczka chcial wyciagnac jakies dane, dotychczone wojny europejskiej, to zawiódłby sie srodze. ». Janina Gajewska, le 11 juin 1916.

⁶³⁷ Voir page 24 : Tableau 2 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant), liées ou non à la thématique de la guerre pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639)

⁶³⁸ Pour le détail des données du Graphique 10, voir annexe 8.

de Varsovie mises de côté, les six autres documents affichent un contenu davantage « guerrier », même si la situation politique du Royaume de Pologne occupe une part considérable du journal personnel de la princesse de Varsovie.

Rappelons que la lassitude ainsi que la distance par rapport aux lieux de combats rendent la guerre presque invisible pour certains diaristes. « Comme s’il n’y avait pas de guerre !⁶³⁹ », écrit le prêtre Józef Rokoszny sous occupation autrichienne le 24 juin 1916. Pourtant, le diariste poursuit son carnet jusqu’en 1919. De là vient notre interrogation : quelles thématiques ne concernant pas la guerre sont tout de même jugées dignes d’être transcrites et dans quelle mesure est-il possible d’observer une influence de la guerre sur ces éléments spécifiques ? En d’autres termes, est-ce que le régime émotionnel davantage déplaisant en temps de guerre intensifie les joies anodines d’autrefois ?

Tableau 10 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur type (déplaisantes, plaisantes et ambivalentes) et de la thématique pour sept diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 305)⁶⁴⁰

Type d’émotion Thématique	Déplaisantes	Plaisantes	Ambivalentes	Total
Famille	29	24	1	54
Vie sociale	23	20	3	46
Amitiés	15	29		44
Divers	23	9	2	34
Voyage	11	17		28
Météo	16	5	1	22
Vie intellectuelle	5	13		18
Nature	3	14	1	18
Personnel	8	9	1	18
État de santé	12	3		15
Mort	7	1		8
Total	152	144	9	305

⁶³⁹ « Jakby wojny nie było ! ». Józef Rokoszny, le 24 juin 1916. Pour la citation complète, voir les pages 24 et 130.

⁶⁴⁰ Le journal personnel de Michał Brensztejn, habitant de Vilnius, contient uniquement des émotions causées par l’état de guerre. Pour le détail des données du *Tableau 10*, voir annexe 8.

Pour ce type précis d'émotion, il existe un équilibre presque parfait entre les sentiments plaisants et déplaisants. Ainsi, lorsque la guerre n'exerce pas d'influence directe sur le diariste, celui-ci est plus enclin à exprimer de la joie (95) et du plaisir (25). En ce qui concerne les émotions déplaisantes, la peur est encore la plus représentée, mais l'écart est moins tranché par rapport aux autres émotions. On dénombre ainsi trente-huit sentiments de peur, trente-six de tristesse et vingt-cinq de colère. Alors que dans les analyses précédentes, l'anxiété se situe encore parmi les deux premières émotions désagréables exprimées. Cette fois, sa valeur ne dépasse pas le nombre de quatorze.

Sur le plan des thématiques, l'aspect relationnel représente la moitié des sentiments consignés qui ne sont pas en lien avec la guerre dans les journaux personnels. Les relations familiales et amicales, ainsi que les moments d'interaction en société sont les plus représentés quantitativement dans le *tableau 9*. Presque autant d'émotions agréables que désagréables sont extériorisées pour ces catégories. En ce qui concerne les relations amicales, il s'agit même principalement d'une source de bonheur. Ainsi, Janina Gajewska se rend fréquemment à des réunions organisées par des amis, même après huit mois d'occupation allemande : « La réunion de samedi chez Mme B. était joyeuse et l'une des plus agréables qu'il n'y ait jamais eu⁶⁴¹ ». La guerre ne met pas un terme à leurs soirées hebdomadaires. Maria Lubomirska évoque la même joie lors de la présence de l'une de ses amies à Varsovie le 20 janvier 1917 : « La présence d'Anna est une joie pour moi, un rappel que j'ai un cœur⁶⁴² ». Ce passage présente d'abord une émotion indépendante du conflit en cours, mais la diariste la relie tout de même à l'état de guerre. En effet, la présence de son amie lui fait ressentir de la joie, mais ce sentiment lui sert en réalité de remède à son état d'apathie sous-entendu dans la seconde partie de l'extrait. Les émotions déplaisantes engendrées par les thématiques relationnelles sont causées par le comportement des amis des diaristes.

En ce qui concerne les relations familiales, les émotions plaisantes sont naturellement engendrées par les moments agréables passés en famille. Les sentiments déplaisants démontrent la colère face à un mauvais comportement ou à des faits divers négatifs dont sont victimes les proches des diaristes.

Ainsi, les activités relationnelles permettent aux diaristes d'oublier le temps d'un instant le contexte dans lequel ils vivent. Les activités intellectuelles, moins représentées, demeurent un

⁶⁴¹ « Sobotnie zebranie u pani B. bylo wesole i jedno z milszych, jakie w ogóle byly ». Janina Gajewska, le 6 mars 1916.

⁶⁴² « Obecność Anny jest mi radością, przypomnieniem, że mam serce ». Maria Lubomirska, le 20 janvier 1917.

autre moyen de se changer les idées. Les civils essaient d'occuper au mieux ces longues et ennuyeuses journées par l'apprentissage de nouvelles langues, d'un nouvel instrument de musique ou par la lecture comme Janina Gajewska le 22 septembre 1916 : « J'ai commencé par Les Soirées florentines. C'est un certain plaisir spirituel que la bibliothèque soit si proche de nous et que l'on y trouve tout ce que l'âme désire⁶⁴³ ». Ces nouveaux centres d'intérêt créent aussi des frustrations personnelles chez la diariste. Ils mettent la lumière sur ses lacunes intellectuelles. L'auteure de Varsovie se donne ainsi comme but de mobiliser le temps libre imposé par la guerre pour développer toutes ses connaissances : « J'ai repris les Portraits littéraires de Brandes. Je suis fâché de constater que, tout en m'occupant de ces choses, je connais encore si peu les peuples d'Europe⁶⁴⁴ ».

Si ces éléments ne suscitent pas d'émotions auprès du diariste de Vilnius, le journal personnel de Michał Brensztejn n'est pas dénué d'extraits concernant des sujets étrangers à la guerre. Ainsi, il évoque aussi des éléments de la vie culturelle de Vilnius, notamment le 26 décembre 1915 : « Concert musical et déclamatoire au profit de l'école de Mme Czarnocka. Mlle Wanda Bohuszewiczówna a joué du violon, Mlle Kulicka du piano et l'artiste dramatique Maria Biskupska a récité⁶⁴⁵ ». Maria Lubomirska conte aussi régulièrement dans son journal personnel, comme Janina Gajewska, ses sorties culturelles notamment à l'opéra : « [...] j'ai respiré un peu à l'Opéra sur Onéguine. La musique est belle, mais les voix et le jeu sont très faibles, cependant, par moments, les tons s'apaisent et passent de la prose à la poésie⁶⁴⁶ ». Ces deux extraits datés de la fin du mois de décembre 1915 démontrent la capacité de faire abstraction de la guerre et de l'occupant allemand dans ces deux journaux personnels.

Dans la partie *divers* se trouvent tous les extraits contenant une émotion, mais qu'il n'est possible de rattacher à aucune thématique. Il s'agit de faits divers survenant dans la vie quotidienne des diaristes. Pour ne donner qu'un exemple, Jadwiga Rutkowska évoque une journée à la piscine le 25 juin 1915, à peine trois jours après la reprise de Lvov par les Autrichiens : « Marylka et moi nous sommes baignées dans ce premier, mais nous sommes

⁶⁴³ « Zaczelałam od Wieczorów florenckich. Jest to pewna rozkosz duchowa, że biblioteka jest tak blisko nas i że w niej jest wszystko, czego dusza zapagnie ». Janina Gajewska, le 22 septembre 1916.

⁶⁴⁴ « Wzielałam teraz Portrety literackie Brandesa. Zła jestem że zajmując się niby tymi rzeczami, tak mało wiem jeszcze o ludziach Europy ». Janina Gajewska, le 10 décembre 1916.

⁶⁴⁵ « Koncert muzyczno-deklamacyjny na rzecz szkół pani Czarnockiej. Panna [Wanda] Bohuszewiczówna grała na skrzypcach, panna Kulicka na fortepianie i artystka dramatyczna Maria Biskupska – deklamowała ». Michał Brensztejn, le 26 décembre 1915.

⁶⁴⁶ « [...] trochę odetchnęłam w Operze na Onieginie. Muzyka piękna, ale głosy i gra arcysłabe, jednak chwilami tony koją i z prozy w poezję przerzucają ». Maria Lubomirska, le 22 décembre 1915.

aussi allées dans le bassin pour les hommes, qui est beaucoup plus profond [...] Cependant, nous voulions traverser cette piscine jusqu'aux marches, mais nous avons un peu peur⁶⁴⁷ ».

Pour ce qui est de la catégorie « personnel », il s'agit de toutes les émotions exprimées par les diaristes et qui les concernent eux-mêmes. Il s'agit souvent de l'expression de leur humeur générale ou de leur état d'esprit à un moment donné sans qu'il soit directement question de la guerre.

Ensuite, les diaristes rédigent au sujet de leurs voyages, généralement d'une courte durée, mais qui leur permettent de fuir les réalités du conflit. Ces voyages les mènent en général vers de la famille ou vers la campagne dans le cas des deux diaristes de Varsovie. Là-bas elles retrouvent le calme, absent en ville. Cela explique le nombre d'émotions plaisantes. De même pour la nature, qui leur procure un apaisement bien réel. La princesse Lubomirska est particulièrement sensible à cette donnée. Ainsi, un beau bouquet de fleurs suffit à la ravir le 9 avril 1917, alors à Varsovie sous occupation allemande : « Les fleurs me font plaisir - Je ne sais pas si je pourrais vivre sans un pot fleuri à mon bureau⁶⁴⁸ ». Le printemps et l'été sont accompagnés d'une végétation luxuriante qui enchante l'auteure. L'hiver se révèle davantage propice à l'extériorisation d'émotions déplaisantes à cet égard. La flore dépérissant attriste la diariste le 18 octobre 1916 : « Et quand la neige s'est arrêtée, le vent s'est levé et un blizzard de feuilles d'automne tourbillonnantes a surgi. Elles tombaient par centaines, projetés avec une violence impitoyable, et il y avait là une peine incomparable⁶⁴⁹ ». Le schéma est similaire en ce qui concerne la météo. Les conditions météorologiques influencent le moral des diaristes. Le mauvais temps, le froid et la pluie découragent les civils, alors que le soleil réchauffe leurs cœurs endormis, tels que celui de Janina Gajewska le 18 mars 1915 alors sous domination russe : « Que ce soit parce qu'il y a déjà beaucoup de soleil, ou pour d'autres raisons, je me sens bien moralement et physiquement. Surtout sur le plan moral⁶⁵⁰ ». Il arrive aussi que la chaleur du soleil et la douceur de l'été créent un contraste trop conséquent avec la tristesse du moment vécu. Le beau temps détonne avec l'état de désespoir dans lequel les habitants de Varsovie sont plongés depuis l'installation de l'occupant allemande, comme l'exprime Maria

⁶⁴⁷ « Ja i Marylka kapalysmy sie w tym pierwszym, lecz szlismy tez do przedzialu dla pan, który jest o wiele głębszy [...] Chcemy jednak przejsc przez ten basen az do schodków, ale troche sie boimy ». Jadwiga Rutkowska, le 25 juin 1915.

⁶⁴⁸ « Kwiaty mi sprawiaja rozkosz - nie wiem, czy potrafialabym zyc bez doniczki kwitnacej przy biurku ». Maria Lubomirska, le 9 avril 1917.

⁶⁴⁹ « A gdy snieg ustal, zerwal sie wiatr i powstala zamiec wirujacych lisci jesiennych. Opadaly one setkami, miotane nielitosna przemoca i byl w tym nieporównany smutek ». Maria Lubomirska, le 18 octobre 1916.

⁶⁵⁰ « Czy dlatego, ze jest juz duzo slonca, czy dla innych jakich przyczyn, czuje sie dobrze moralnie i fizycznie. Szczególniej moralnie ». Janina Gajewska, le 18 mars 1915.

Lubomirska le 25 septembre 1915 : « Dans le monde à nouveau le retour de l'été, du soleil, l'Ukraine baigne dans un éclat doré transparent. À la maison, c'est triste et ennuyeux⁶⁵¹ ». Ainsi, la météo exerce bel et bien une influence sur le moral des diaristes, avant ou pendant la période d'occupation.

Enfin, les dernières thématiques évoquées par les diaristes qui ne concernent pas la guerre sont leur propre état de santé ou celui de proches lorsque celui-ci se détériore. Ainsi, Stanisław Cywiński prend peur et s'indigne lorsqu'il est confronté à un collègue malade le 22 octobre 1917 à Vilnius :

« Aujourd'hui, pendant la première leçon, alors que nous étions seuls dans la salle des professeurs, il me dit : "Aujourd'hui, en allant à l'école, j'ai mesuré ma température : j'avais 38,7°". J'étais effrayé et indigné. J'ai à peine réussi à le convaincre de rentrer à la maison⁶⁵² ».

Le décès des proches ou des personnalités célèbres suscite aussi de l'émotion ou de la compassion. Ainsi, Józef Rokoszyński se révèle attristé par le décès du célèbre écrivain polonais Henryk Sienkiewicz le 15 novembre 1916 : « Partout, tristesse et dépression à la suite de la mort de Sienkiewicz⁶⁵³ ».

Maria Lubomirska est issue de la haute aristocratie polonaise et Janina Gajewska d'une famille noble. Même si elle ne se situe pas au même étage sur l'échelle sociale, les deux diaristes appartiennent aux classes aisées de la société. L'analyse d'extraits ne concernant pas la guerre est un autre moyen de mettre la lumière sur l'influence du statut social sur leur expérience de la guerre et de l'occupation. Au début du 20^e siècle, les familles élevées bénéficient d'un niveau de vie très confortable et supérieur à ce qu'ont connu les générations précédentes. C'est dans ce milieu que se forme l'élite intellectuelle et artistique. En témoigne l'intérêt des diaristes pour les événements sociaux, les activités intellectuelles, mais aussi la nature. Juste avant le déclenchement de la guerre, la vie en société n'a jamais été aussi variée sur les terres polonaises.⁶⁵⁴ Daniel Beauvois, indique que les Polonais de cette époque ont le « sens de la cause ». La population de tous les milieux fait des dons financiers et s'investit dans les actions les plus diverses : les bibliothèques, les églises ou l'éducation.⁶⁵⁵ Tous les diaristes, à

⁶⁵¹ « Na świecie znów powrót lata, słonca, luba Ukraina kapie się w przezroczystym złotym blasku. W domu smutno i nudno ». Maria Lubomirska, le 25 septembre 1915.

⁶⁵² « Dzisiaj w czasie pierwszej lekcji gdy byliśmy w pokoju nauczycielskim sami, mówi on do mnie: "Dzisiaj, wychodząc do szkoły, mierzyłem temperaturę: miałem 38,7°". Ja się przestraszyłem i oburzyłem. Ledwie udało mi się przekonać go, by poszedł do domu ». Stanisław Cywiński, le 22 octobre 1917.

⁶⁵³ « Wszędzie smutek i przygnębienie z powodu śmierci Sienkiewicza ». Józef Rokoszyński, le 19 novembre 1916.

⁶⁵⁴ BEAUVOIS Daniel, *Op. cit.*, p. 291.

⁶⁵⁵ BEAUVOIS Daniel, *Op. cit.*, p. 292.

l'exception d'Helena Kozicka et de Ludwika Ostrowska, investissent leur temps dans l'éducation durant la guerre. Janina Gajewska à Varsovie et Jadwiga Rutkowska à Lvov, donnent toutes les deux des cours particuliers à de jeunes filles. La plus jeune des diaristes évoque d'ailleurs la réussite de son élève dans la dernière entrée de son journal personnel : « Ma petite a réussi l'examen pour la 1^{re} [classe] du collège et elle en est fière⁶⁵⁶ ». Maria Lubomirska se préoccupe aussi de l'état des écoles polonaises à Varsovie pendant l'occupation allemande. Elle participe régulièrement à des collectes de fonds malgré le fait qu'elle soit essentiellement invitée pour son statut, tel que le 22 décembre 1915 : « [...] on m'a incité à faire preuve d'habileté, à m'auréoler de mérites passés dans le domaine de la philanthropie, pour faire de moi une machine à extraire de l'argent. Les écoles ont besoin de la modeste somme de six cent mille roubles cette année, qu'il faut réunir⁶⁵⁷ ». À Vilnius, Michał Brensztejn et Stanisław Cywiński participent concrètement à la vie d'un collège pour l'un et comme professeur de polonais à l'université pour l'autre. Les deux diaristes se trouvent d'ailleurs à la même inauguration le 15 janvier 1916 :

« Le soir, dans la salle „Sokoła” [sic], a eu lieu l'inauguration solennelle des "Cours scientifiques" du soir pour l'intelligentsia. Stanisław Cywiński a commencé par un long discours, présentant l'importance de l'ancienne université technologique de Vilnius pour le pays et pour les autres nations de Lituanie coexistant avec les Polonais [...]»⁶⁵⁸.

Quant au prêtre Józef Rokoszny, il anime un séminaire le soir pour la population de la ville de Radom alors sous occupation autrichienne : « Joie pendant le séminaire⁶⁵⁹ ». L'éducation de la population n'est pas uniquement un divertissement. Elle représente aussi le moyen de préserver l'identité polonaise face aux politiques de germanisation et de russification des territoires occupés. L'occupant autrichien demeure plus laxiste de ce point de vue-là, en témoigne l'extrait suivant de Józef Rokoszny daté du 22 août 1916 : « Il y avait plusieurs enseignants d'autres districts, l'inspecteur scolaire actuel l'a remarqué, a fait un grand tapage, disant que la réunion était illégale, qu'il pouvait la dissoudre, etc., mais voyant l'indignation des enseignants, il s'est vite calmé et la réunion a continué⁶⁶⁰ ». Ainsi, l'étude des éléments indépendants de la guerre

⁶⁵⁶ « Moja mała zdala egzamin do I-szej gimnazjalnej i jest z tego dumna ». Jadwiga Rutkowska, le 27 juin 1919.

⁶⁵⁷ « [...] kadzono mi zreczenie, świecono dawnymi zasługami na polu filantropii, aby mnie urobić na maszynę do wyciskania pieniędzy. Szkoły potrzebują w tym roku skromnej sumy sześciuset tysięcy rubli, które należy zdobyć ». Maria Lubomirska, le 22 décembre 1915.

⁶⁵⁸ « Wieczorem w sali „Sokoła” uroczysta inauguracja „Kursów Naukowych” wieczornych dla inteligencji. Zagaił dłuższą przemową Stanisław Cywiński, przedstawiając znaczenie dla kraju i innych współżyjących z Polakami narodów na Litwie byłej Wszechnicy Wileńskiej [...] ». Michał Brensztejn, le 15 janvier 1916.

⁶⁵⁹ « W seminarium radość ». Józef Rokoszny, le 1^{er} mars 1916.

⁶⁶⁰ « Było kilkunastu nauczycieli z innych powiatów, zauważył to obecny inspektor szkolny [Paczosa], zrobił głośną awanturę, że zjazd nielegalny, że on go może rozwiązać etc., ale widząc oburzenie wśród nauczycielstwa, sam się szybko uspokoił i obrady poszły dalej ». Józef Rokoszny, le 22 août 1916.

permet aussi de se rapprocher de la culture, des activités et des préoccupations de la population du début du siècle passé.

6. CONCLUSION

L'analyse minutieuse des journaux personnels du point de vue de leur contenu, et ce pour plusieurs thématiques, ont permis de dresser la toile de fond de ce à quoi ressemble la vie quotidienne sous occupation. Elle a surtout permis de mettre la lumière sur les caractéristiques qui influent sur la manière de faire l'expérience de la guerre et de l'occupation. Les influences du statut social sur la façon de vivre cette période de trouble sont indéniables. À cela s'ajoutent des données géographiques avec d'un côté la localisation en milieu urbain ou rural, et d'un autre côté la position de l'individu par rapport au front. La guerre et l'occupation entraînent des répercussions sur des éléments à priori universels tels que paysage sonore et le temps. Pourtant, ces éléments sont vécus différemment par chaque individu. La superposition de toutes ces caractéristiques insiste sur l'existence d'une infinité de profils et d'expériences.

Après avoir considérablement développé les conséquences du conflit sur la vie quotidienne des diaristes, il ressort de cela que certaines thématiques passent à travers le filtre de la guerre. Si elle est certes très présente dans les journaux personnels, la dernière partie de ce chapitre a permis de nuancer son omniprésence. Le conflit est présent à des degrés variables dans les huit journaux personnels. Il s'agit en effet d'une caractéristique supplémentaire qui souligne l'individualité de ce type de source, mais aussi de l'expérience vécue.

Chapitre 5 : La fin n'est que le début

Si la première entrée d'un journal personnel permet de révéler le secret de son origine, il en va de même pour la dernière page. Dans cette partie nous allons voir dans un premier temps quand et pour quelles raisons nos huit diaristes ont décidé de poser la plume pour un temps ou pour toujours. Ensuite, il est intéressant de voir ce que signifie la « fin de la guerre » pour les habitants des terres polonaises. En Europe de l'Ouest, la mémoire collective autour de la Grande Guerre a retenu le 11 novembre 1918 comme point d'arrêt du premier conflit mondial. Loin de se faire autour de cette date fixe, les sorties de guerres surviennent progressivement au rythme d'un long processus de désinvestissement.⁶⁶¹ Existe-t-il une telle date emplies d'autant de symbolisme pour les Polonais ? La fin de l'année 1918 marque le début d'un tout autre tournant pour la future Pologne et le commencement d'une nouvelle lutte. Il n'y a pas une seule et unique manière de sortir de la guerre. L'unicité de l'expérience de sortie de guerre et d'occupation des diaristes est une illusion. Il n'y a pas non une seule et unique manière de clôturer un journal personnel. Chaque récit possède une fin unique.

⁶⁶¹ PIGNOT Manon, *Op. cit.*, p. 333.

1. LES FINS ANTICIPÉES

Sur nos huit diaristes, trois arrêtent de prendre note de manière « anticipée ». Cependant cet adjectif suppose l'existence d'une fin unique et collective. Par fin anticipée, nous entendons les journaux personnels qui s'interrompent alors que la guerre, mais surtout l'occupation, sont encore en cours.

Ludwika Ostrowska pose la plume le 8 octobre 1915, alors qu'elle se trouve sous occupation autrichienne depuis le mois de juin 1915. Du fait de sa position géographique, la diariste a connu un grand nombre de troubles et de mouvements de troupes avant même que l'occupant ne s'installe officiellement. À partir de cet instant, les faits de guerre mobilisent moins d'encre et les notes deviennent plus rares et plus courtes. Son carnet s'interrompt « naturellement » sans raison explicite et sans que la diariste pose un réel point final. La diariste termine en se plaignant du manque de nouvelles et en contant les dernières informations qu'elle possède sur ses proches. Dans une position compliquée durant la première année de guerre, l'installation de l'occupation signifie l'arrivée du calme pour la diariste. En effet, une fois le front déplacé vers l'est durant l'été 1915, elle vit à une grande distance du front. Si dans les chapitres précédents nous avons remarqué que la distance avec le front rend la guerre moins concrète et diminue son implication dans le quotidien, pour Ludwika Ostrowska la distance avec le front et l'absence du spectre de la guerre la conduisent à poser la plume. La guerre se trouve si loin, qu'elle ne justifie plus la prise de notes.

Helena Kozicka est la deuxième diariste à arrêter son journal personnel. Elle pose la plume le 9 juin 1916, alors qu'elle se trouve sous occupation russe depuis bientôt deux ans. Cela fait surtout un an qu'elle doit faire avec la grande proximité du front. La diariste clôture son journal en évoquant le triste quotidien des habitants de la ville de Tarnopol qui doivent affronter la peur de mourir sous les tirs des soldats et les bombes des avions :

« Beaucoup ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, ils deviennent tout simplement fous de peur. Les bombes démolissent les toits et les plafonds, brisent les fenêtres, tuent les gens dans la rue [...] Et les camions, les charrettes avec des munitions, les voitures et les motos remplissent la ville de cliquetis, de sifflements, de poussière et de cris constants. La vie ici n'est pas enviable !⁶⁶² ».

⁶⁶² « Wielu od dwóch miesięcy nie rozbiera się na noc, po prostu szaleją ze strachu. Bomby burzą dachy i sufity, wybijają okna, zabijają na ulicach ludzi [...] A fury, jaszczyki z amunicją, samochody i motocykle napęlniają miasto nieprzerwanym terkotem, gwizdem, kurzem i krzykiem. Życie tu nie do pozazdroszczenia! ». Helena Kozicka, le 9 juin 1916.

Il est difficile de savoir ce qui a conduit la diariste à poser la plume. Il est possible de l'expliquer par la fatigue et la difficulté des moments qu'elle vit. On ne possède pas d'information au sujet de la diariste pour le reste de la guerre.⁶⁶³ La lassitude et le climat de peur constante ont probablement eu raison du journal personnel de la diariste.

Michał Brensztejn termine ferme son dernier cahier le 17 décembre 1917. L'ultime entrée n'indique aucune information spécifique qui annoncerait la fin du journal. Il s'agit d'une entrée qui ressemble à beaucoup d'autres sur le plan du contenu. Le diariste n'a pas attendu la fin de l'année pour arrêter de rédiger. À nouveau, il est difficile de trouver une explication. Il n'y en a peut-être aucune. La lassitude, l'absence de perspectives et l'occupation interminable l'ont tout simplement découragé. En effet, certains perdent la volonté de poursuivre l'écriture lorsqu'ils se rendent compte qu'ils ne font que répéter les mêmes incertitudes et les mêmes informations factuelles. L'absence de nouveautés et la perpétuité de cette vie quotidienne sous occupation mettent un terme au processus d'écriture.

Les arrêts de ces trois journaux personnels ne peuvent s'expliquer par des points communs apparents. Ils demeurent tous les trois dans trois zones d'occupation distinctes et possèdent tous les trois des profils très différents. Ils résident à la fois à la ville et à la campagne, il s'agit d'un homme et de deux femmes, à la fois très proches et très éloignés du front. Ces constats nous forcent à insister encore une fois sur la multiplicité des récits et des expériences.

⁶⁶³ KOZICKA Helena, *Rosjanie w Tarnopolu. Dziennik 1914-1916*, éd. FLORCZAK Ilona et GOŁOTA Janusz, Ostrolenka, Ostrołęckie Towarzystwo Naukowe (OTN), 2015, p.

2. LE 11 NOVEMBRE 1918

Parmi les cinq autres diaristes, Maria Lubomirska est la seule à clôturer son journal personnel autour de la date du 11 novembre 1918. Celle-ci annonce de manière explicite la fin de son carnet et les raisons qui l'ont conduite à poser la plume le 14 novembre 1918 :

« J'écris sans fin, en tissant un fil gris... L'obscurité tombe, obscurité mélancolique du début de l'automne... C'est l'heure de terminer ! L'heure est venue où je casse ma plume, ayant terminé mon histoire. La guerre mondiale est terminée, une partie de l'Europe se transforme en une grise, laide et anonyme masse de personnes. La Russie détruite, l'Allemagne tuée, l'Autriche inexistante, la Pologne libérée de ses ennemis, indépendante, unie [...] Sur quoi écrire encore, quand une telle fin est arrivée ? Alors je jette mon stylo sec, dépouillé de ses illusions.

Pourquoi cette heure empoisonne-t-elle, grande au-delà de toute attente ?

Regardons donc à travers notre petitesse, au-delà de ce jour, vers l'avenir⁶⁶⁴ ».

Cette date marque un grand tournant pour l'histoire de l'Europe, mais aussi de la Pologne. S'il s'agit d'un événement éminemment heureux, le ton employé par la diariste n'est pourtant pas très joyeux. La diariste est bien certaine que ce 11 novembre symbolise la fin de la guerre de manière générale, mais elle reste consciente que cela ne signifie pas la disparition de tous les tourments. L'auteure clôture son journal personnel sur le mot « Avenir », auquel elle met une majuscule. L'avenir de la Pologne semble plus radieux, mais encore instable à ce moment-là.

Tous les autres diaristes clôturent leur journal personnel durant l'année 1919, voire en 1920 pour Stanisław Cywiński. Que dit le contenu de leur journal personnel sur le 11 novembre 1918 ? Trois jours avant de poser la plume, le ton de Maria Lubomirska est plus enthousiaste :

« Aujourd'hui appartient à l'historique, à l'inoubliable, au joyeux, au triomphant ! Nous sommes maîtres chez nous. C'est arrivé et dans des conditions aussi inattendues. Lorsque je suis sorti en ville aujourd'hui, la rue m'a semblé chanter, être jeune, vibrante avec un sentiment de liberté !⁶⁶⁵ ».

Le 11 novembre 1918 à Varsovie est l'occasion d'une effusion de joie chez tous les civils. En effet, les autorités allemandes remettent les pouvoirs ce même jour entre les mains des Polonais,

⁶⁶⁴ « Pisze bez konca, snujac szara nic pajeczka... mrok zapada, melancholijny wczesny mrok jesienny... Czas konczyc ! Oto wybila godzina, w której krusze pióro, dokonawszy mej opowiesci. Wszechswiatowa wojna skonczona, czesc Europy przemienia sie w szara , szpetna, anonimowa mase ludowa. Rosja rozbita, Niemcy polegli, Austria nie istnieje, Polska od wrogów uwolniona, niezalezna, zjednoczona [...] O czym tu dalej pisac, kiedy taki nadszedl kres ? Wiec rzucam pióro me wyschniete, z iluzji odarte. Czemu zatruta ta godzina, wielka ponad spodziewanie ? Starajmy wiec wytezac wzrok poprzez nasza malosc, hen za dzien dzisiejszy w Przyszlosci dal ». Maria Lubomirska, le 14 novembre 1918.

⁶⁶⁵ « Dzien dzisiejszy nalezy do historycznych, do niezapomnianych, do weselszych, do triumfalnych ! Jestesmy panami u siebie. Stalo sie i to w tak nieoczekiwanych warunkach. Gdy dzis wyszlam na miasto, ulica wydala mi sie rozspiewana, mloda, rozkolysana poczuciem wolnosci ! ». Maria Lubomirska, le 11 novembre 1918.

et le Conseil de Régence transmet temporairement les pleins pouvoirs à Józef Piłsudski, récemment arrivé après des mois de détention dans la forteresse de Magdebourg.⁶⁶⁶ L'État polonais recouvre son indépendance et Varsovie redevient la capitale de la Deuxième République de Pologne. Janina Gajewska évoque la même excitation ce jour-là à Varsovie : « L'excitation est grande dans toute la ville⁶⁶⁷ ». La diariste insiste davantage sur le départ de l'occupant allemand, de ces « chiens » :

« Aujourd'hui est une journée chaude à Varsovie. La nuit, ils ont déjà désarmé les Allemands. Depuis le matin, des légionnaires se promènent et enlèvent aux "chiens" des fusils, des revolvers et des ceintures, sur lesquelles est écrit *Gott mit uns*. Eh bien, et *Gott* n'est plus *mit uns*⁶⁶⁸ ».

Le désarmement des soldats allemands occupant la ville est effectué par de jeunes soldats polonais irréguliers appartenant à l'Organisation militaire polonaise (POW). Il s'agit de l'une des images les plus triomphales du récit national polonais. L'évacuation de l'occupant, des soldats et des fonctionnaires s'effectue de manière pacifique.⁶⁶⁹ Cependant, la joie est atténuée par de nouvelles inquiétudes comme l'écrit Janina Gajewska le 12 novembre 1918 :

« Maintenant, le soir, c'est aussi calme et tranquille, c'est agréable. Les gens sont heureux. Puisse Dieu faire en sorte que plus aucun murmure de bolchévisme ne vienne troubler ces premiers moments de liberté, que nous nous révélions être une nation véritablement en paix et tenant fermement dans ses mains les rênes de son destin futur⁶⁷⁰ ».

Nous le verrons, ses craintes concernant le bolchévisme sont fondées. La diariste prend note une seule fois par mois à partir de l'hiver 1917-1918. Cela met à nouveau en évidence la lassitude qui s'empare des civils après plus de trois années de guerre. La situation change néanmoins à partir du début du mois d'octobre 1918. En effet, à partir du 5 octobre, Janina Gajewska mentionne uniquement les événements liés à la guerre en reprenant note de manière très rigoureuse et presque quotidienne. Rappelons qu'il s'agit de l'auteure qui s'intéresse le moins aux faits de guerre par rapport aux sept autres diaristes. De manière inconsciente, elle insiste ainsi sur les changements conséquents qui s'opèrent à cet instant et de la période charnière que cette date représente. En effet, dès le mois d'octobre 1918, la défaite des

⁶⁶⁶ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 4 et p. 233.

⁶⁶⁷ « Podniecenie w całym mieście wielkie ». Janina Gajewska, le 11 novembre 1918.

⁶⁶⁸ « Dzisiaj jest gorący dzień w Warszawie. W nocy już rozbierali Niemców. Od rana chodzą legionisci i odbierają "psom" karabiny, rewolwery i pasy, na których jest napisane *Gott mit uns*. No, i *Gott* już nie jest *mit uns* ». Janina Gajewska, le 11 novembre 1918.

⁶⁶⁹ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 233.

⁶⁷⁰ « Teraz wieczorem jest też cichutko i spokojnie, aż miło. Ludzie cieszą się. Daj Boże, aby już żadne pomruki bolszewizmu nie zakłócały tych pierwszych chwil swobody, abysmy się okazali narodem naprawdę tych pierwszych chwil swobody, abysmy się okazali narodem naprawdę zrównowazonym i mocno ujmującym w dłoń ster swoich przyszłych losów ». Janina Gajewska, le 12 novembre 1918.

Puissances centrales est scellée et la dissolution de l'Empire des Habsbourg est imminente.⁶⁷¹ La libération de la ville constitue la date clé de leur expérience de la guerre. Les deux diaristes de Varsovie évoquent un sentiment de liberté autour de cette date. C'est la sensation d'être à nous maître chez soi qui prime grâce au départ de l'ennemi. D'ailleurs, il faut patienter avant que la date du 11 novembre gagne en importance et devienne la fête de l'indépendance retrouvée. Il ne s'agit pas d'une journée éminente pour tous les Polonais en 1918. En 1919, le 11 novembre est principalement célébré à Varsovie, comme la fête de sa libération.⁶⁷²

Les extraits du 12 novembre de Janina Gajewska et du 14 novembre de Maria Lubomirska démontrent la rapidité à laquelle cet enthousiasme est de courte durée et à laquelle la complexité de la situation rattrape la population. En effet, les rues de la ville présentent en réalité des scènes d'une grande diversité. La faim et la maladie continuent de sévir dans les maisons et les rues vidées de leurs habitants. Les tensions au sein des classes, mais aussi ethniques dans la ville atteignent un point d'ébullition, que les nouvelles autorités ont du mal à contenir.⁶⁷³ La principale préoccupation de la plupart des habitants de Varsovie en novembre 1918 n'est pas l'indépendance ou la révolution, mais la nourriture.⁶⁷⁴ Il faut aussi rappeler la grippe espagnole, bien qu'elle soit relativement moins meurtrière qu'à l'Ouest.⁶⁷⁵

La situation est radicalement différente à Vilnius, colonie militaire encore sous occupation allemande. Le journaliste de la ville, Stanisław Cywiński, prend note le 10 novembre 1918 sans évoquer un quelconque état de trouble dans la ville. Cependant, il ne reprend note que le 23 novembre 1918. Il commence cette entrée par ces mots : « Nous sommes complètement coupés du monde.⁶⁷⁶ » Ce silence de plus de dix jours éclaire sur la période de bouleversements qui succède à la signature du cessez-le-feu. À Vilnius, on est loin des rues remplies d'une population excitée et enthousiaste. Le diariste poursuit ainsi le 23 novembre 1918 : « [...] Même les lettres allemandes n'arrivent pas jusqu'à nous, les civils. Polonais - pas un son ; "Vilnius Journal". - complètement vide. Nous ne savons pas ce qui se passe en Pologne ni ce que fait la Coalition⁶⁷⁷ ».

⁶⁷¹ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 137.

⁶⁷² SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 50.

⁶⁷³ BLOBAUM Robert, *Op. cit.*, p. 4.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 234.

⁶⁷⁵ SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 49.

⁶⁷⁶ « Zupelnie jestesmy odciéci od swiata ». Stanisław Cywiński, le 23 novembre 1918.

⁶⁷⁷ « Nawet niemieckie pisma do nas, ludzi cywilnych, nie dochodza. Polskich - ani sluchu; "Dziennik Wilenski" - pusty calkowicie. Nie wiemy, co w Polsce, ani co robi Koalicja ». Stanisław Cywiński, le 23 novembre 1918.

En Galicie occidentale et au sud du Royaume de Pologne, le pouvoir autrichien n'existe plus. L'occupation prend fin le 3 novembre 1918. Un gouvernement indépendant se proclame à Lublin le 7 novembre.⁶⁷⁸ D'ailleurs, les événements qui se déroulent à Varsovie ce jour-là parviennent jusqu'à Radom où réside Józef Rokoszyński :

« Il y a aussi une nouvelle, Pilsudski est revenu. Maintenant, tous les regards sont tournés vers lui ; il jouit d'une grande popularité dans le pays ; va-t-il rassembler ? saura-t-il calmer ? Le ministère a écrit que les scouts devraient être répartis en cadres militaires spéciaux, et les guides comme infirmières ; et donc une sorte de guerre... avec qui ?⁶⁷⁹ ».

L'armistice de 1918 signifie la fin provisoire des combats de la Première Guerre mondiale et admet la défaite allemande. Partout dans la nouvelle Pologne indépendante, cette date annonce le début d'une nouvelle guerre où même les plus jeunes sont mobilisés. Cependant, le diariste s'interroge encore sur l'identité du nouvel ennemi.

À Lvov alors sous domination autrichienne, Jadwiga Rutkowska prend note le 11 novembre 1918. Cependant, celle-ci n'évoque pas l'armistice ce jour-là ni les jours suivants. Elle ne signale pas un changement de situation. Le 13 novembre 1918, elle continue de se demander quand la guerre se terminera. Sur la ville, la diariste écrit uniquement ceci le 11 novembre 1918 : « Lvov présente un visage triste⁶⁸⁰ ». Pourtant, dès le 5 novembre, les habitants polonais descendent dans les rues en brandissant des drapeaux blancs et rouges. Le 11 novembre, les mêmes drapeaux et des bannières avec l'aigle polonais blanc flottent dans toute la ville où sont organisées des célébrations. L'humeur de la population est celle d'une nation qui a retrouvé son territoire. Cependant, cette menace d'une unification de la Galicie avec le Royaume de Pologne ne ravit pas la minorité ukrainienne de la région.⁶⁸¹ Une atmosphère de trouble règne à Lvov au mois de novembre 1918 et la diariste en a conscience. En effet, alors qu'elle n'a plus pris note dans son journal personnel depuis le 22 mars 1918, celle-ci en reprend la rédaction le 3 novembre 1918, et ce de manière très régulière et presque quotidienne pendant tout le mois de novembre. Ces dates correspondent au moment où les membres de la Commission polonaise de liquidation⁶⁸² ont communiqué leur arrivée le 1^{er} novembre pour commencer les préparatifs de

⁶⁷⁸ SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 51.

⁶⁷⁹ « Jest również wiadomość, że Pilsudski wrócił. Teraz oczy wszystkich skierowane na jego ; ma wielką popularność w kraju; czy on zjednoczy ? czy zaspokoi ? Przyszło z ministerstwa pismo, żeby harcerzy wydzielic na specjalne kadry wojskowe, a hancerki na sanitariuszki; więc jakas wojna... z kim ? ». Józef Rokoszyński, le 11 novembre 1918.

⁶⁸⁰ « Lwów przedstawia teraz smutny widok ». Jadwiga Rutkowska, le 11 novembre 1918.

⁶⁸¹ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 77-78.

⁶⁸² Polska Komisja Likwidacyjna Galicji i Śląska Cieszyńskiego en Polonais, il s'agit d'un gouvernement de transition formé à Cracovie le 28 octobre 1918. Il a ensuite étendu son autorité à la Galicie occidentale. KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 210.

l'incorporation de la Galicie orientale à l'État de Pologne. Cependant, le Conseil national ukrainien, conscient de l'imminence d'un coup d'État polonais, décide de prendre le pouvoir à dans la région.⁶⁸³ Les premiers affrontements ont ainsi lieu la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1918. Les Polonais sont pris par surprise et n'ont aucune troupe, notamment depuis la dissolution des légions polonaises. Une vraie lutte se déroule en terrain urbain entre les Polonais et les Ukrainiens pour la ville.⁶⁸⁴ La diariste de Lvov est consciente malgré son jeune âge de ce qui se trame dans les rues de la ville le 4 novembre 1918 : « J'étais sur le point de partir, quand maman a fait irruption dans l'appartement en criant : "C'est bien que tu sois à la maison, tu ne peux pas sortir toute seule. Il y a des tirs dans la ville. Les gens disent que les Ukrainiens ont pris Lvov"⁶⁸⁵ ». Une guerre civile éclate entre les nationalistes polonais et les Ukrainiens.⁶⁸⁶ Les troupes polonaises les repoussent de la ville le 21 novembre 1918. Ceux-ci préservent tout de même le contrôle sur une grande partie de la Galicie orientale jusqu'en mai 1919 et menacent la ville. Ce conflit polono-ukrainien prend fin le 16 juillet 1919 après que l'armée ukrainienne de Galicie est finalement repoussée. Les événements des années 1918-1919 et le conflit militaire gagné par les Polonais décident du sort de Lvov et de la Galicie orientale qui constituent une partie intégrante de l'État polonais.⁶⁸⁷

⁶⁸³ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 144.

⁶⁸⁴ WOŁOS Mariusz, « Sortir de la guerre à Lvov », dans *Revue historique des armées*, vol. 251, 2008, p. 75.

⁶⁸⁵ « Byłam już zupełnie gotowa do wyjścia, gdy mama wpadła do mieszkania, wołając : "Dobrze, że jesteś w domu, sama nie możesz pójść na miasto. W mieście strzelanina. Ludzie mówią, że Ukraińcy zajęli Lwów" ». Jadwiga Rutkowska, le 4 novembre 1918.

⁶⁸⁶ KAUFFMAN Jesse, *Op. cit.*, p. 210.

⁶⁸⁷ WOŁOS Mariusz, *Op. cit.*, p. 75 et p. 77.

3. UNE GUERRE EN ENTRAINE UNE AUTRE

Si le 11 novembre 1918 a apporté la fin de la Grande Guerre et la libération de Varsovie, ce n'est pas le cas pour les combats que doit mener la Pologne. Seule la première étape est terminée. Il faut à présent fixer les frontières d'un état dont l'existence même n'est pas garantie.⁶⁸⁸ C'est d'ailleurs cette date que choisit la diariste de Varsovie, Janina Gajewska, pour poser la plume. À l'enthousiasme et l'excitation du 11 novembre succède une période de tension au sein de la population de Varsovie comme l'écrit la diariste le 29 novembre 1918 : « Je ne dirais pas que les premières semaines de la Pologne libre ont été telles que je les avais imaginées. Émeutes et rassemblements - c'est le moment présent⁶⁸⁹ ». La liberté, la paix et le calme tant attendu s'avèrent bien décevants. Un mois plus tard, la situation n'est pas encore meilleure à Varsovie : « Un mois s'est écoulé, et presque rien n'a changé pour le mieux dans notre situation politique ». D'autant plus que les civils ont du mal à supporter le spectre de l'Allemagne sur leur Pologne fraîchement indépendante :

« Pendant un mois, ces "chiens" sont restés à proximité et, tous les quelques jours, des manifestations hostiles ont été organisées contre eux, jusqu'à ce que finalement - sous la pression finale de l'opinion publique - le gouvernement décide de rompre les "relations diplomatiques" avec l'Allemagne⁶⁹⁰ ».

C'est finalement le premier janvier 1919 que la diariste décide symboliquement d'arrêter son journal personnel. Elle insiste à nouveau sur l'importance des moments qu'ils vivent, mais qui ne sont pas pour autant les plus joyeux :

« La « grande » année est terminée. Il n'y en aura probablement jamais de plus grande pour nous, mais elle peut être plus gaie. Il n'en a pas encore l'air. Ces derniers jours, Varsovie a été le théâtre d'émeutes constantes, de rassemblements socialistes, de fusillades et même d'attaques contre l'armée⁶⁹¹ ».

Elle réalise une conclusion à ses notes qui se terminent ainsi :

« Je pense que je ne pourrais jamais être complètement heureuse dans une Pologne malheureuse, alors laissez la Pologne être complètement heureuse d'abord, et ensuite moi.

⁶⁸⁸ SZYMCAK Damian, *Op. cit.*, p. 52.

⁶⁸⁹ « Nie powiem, żeby pierwsze tygodnie wolnej Polski były takie, jak ja sobie wyobrażałam. Zamek i wiecie - oto chwila obecna. » Janina Gajewska, le 29 novembre 1918.

⁶⁹⁰ « Przez miesiąc blisko siedziały tu te "psy" i urządzano im co parę dni wrogie manifestacje, aż nareszcie - pod ostatecznym naciskiem opinii publicznej - rząd zdecydował się zerwać "stosunki dyplomatyczne" z Niemcami ». Janina Gajewska, le 29 décembre 1918.

⁶⁹¹ « "Wielki" rok skończył się. Większego chyba już nigdy dla nas nie będzie, ale może być weselszy. Tymczasem nie zanoszą się na to jeszcze. W Warszawie w ostatnich dniach były ciągłe zamieszki, wiece socjalistyczne, strzelaniny, a nawet napady na wojsko ». Janina Gajewska le 1^{er} janvier 1919.

Oh, le soleil, le soleil ! dissiper tous les nuages et allumer un rayon sur le berceau de cette année, qui devrait être belle⁶⁹² ».

Le futur s'avère en effet encore compliqué même dans la capitale polonaise. Les craintes concernant le bolchévisme évoquées plus tôt s'avèrent réelles. Sans déclaration officielle, la guerre polono-soviétique qui représente la lutte de la Pologne pour le tracé des frontières commence aux débuts de 1919.⁶⁹³ À l'été 1920, l'Armée rouge se rapproche dangereusement de Varsovie, mais les forces polonaises ne se laissent pas faire. Le 12 octobre 1920, un cessez-le-feu est signé.⁶⁹⁴ C'est ce dernier épisode qui se révèle réellement significatif pour la Pologne, et non celle du 11 novembre 1918 où « rien d'important ne s'est produit ».⁶⁹⁵

Il faut attendre le début de l'année 1919 pour que Stanisław Cywiński et la ville de Vilnius soient libérés du joug allemand d'après le diariste. C'est sur ces mots que le journaliste de Vilnius débute l'année 1919 : « Nouvelle année ! Une fusillade cruelle ! Ce sont les Allemands qui tirent en guise d'adieu⁶⁹⁶ ». Une bataille fait rage entre les Allemands d'un côté et les Polonais qui souhaitent se réapproprier leur indépendance. Le 2 janvier 1919, ils y parviennent temporairement : « Les Polonais ont pris Vilnius - hier à 17 heures. Aujourd'hui, ils ont capturé le siège des bolchéviques dans la rue Wronia⁶⁹⁷ ». Cependant, alors que certains espèrent un avenir de paix, le diariste sait que la situation ne promet rien de bon : « Le Dr Maj affirme que Vilnius sera l'une des villes les plus sûres d'Europe. Moi-même, j'hésite entre Scylla et Charybde⁶⁹⁸ ». Les combats se poursuivent à proximité de la ville et le 4 janvier, le diariste avoue que la situation est très mauvaise. L'armée polonaise doit laisser la ville le 5 janvier 1919 : « Le pire semble devenir un réel : ce soir, notre armée est censée quitter Vilnius⁶⁹⁹ ». Le journaliste ne reprend note que le 29 janvier 1919, alors qu'il se trouve à Varsovie. À nouveau, ce silence d'exactly vingt-quatre jours démontre le climat de tension et de danger dans

⁶⁹² « Mysle, ze nie mogłabym przeciez nigdy byc zupełnie szczeniwa w nieszczeniwej Polsce, wiec niech naprzód Polsce bedzie zupełnie dobrze, a potem mnie. O slonce, slonce ! Rozpedz te wszystkie chmury i zapal sноп promieni nad kolebka tego roku, który powinien byc pieknym ». Janina Gajewska, le 1^{er} janvier 1919.

⁶⁹³ SZYMCZAK Damian, *Op. cit.*, p. 54-55.

⁶⁹⁴ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 472.

Au sujet de la guerre russo-polonaise de 1920, se référer à l'ouvrage d'Adam Zamoyski, *Warsaw 1920. Lenin's failed conquest of Europe*, Londres, HarperCollins, 2008.

⁶⁹⁵ BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Op. cit.*, p. 473.

⁶⁹⁶ « Nowy rok ! Strzelanina okrutna ! To Niemcy na pozegnanie strzelaja ». Stanisław Cywiński, le 1^{er} janvier 1919.

⁶⁹⁷ « Polacy zajeli Wilno - wczoraj o g. 5 p. p. Dzis zdobyli siedlisko bolszewickie na Wroniej ». Stanisław Cywiński, le 2 janvier 1919.

⁶⁹⁸ « Dr. Maj twierdzi, ze Wilno bedzie jednym z najbezpieczniejszych miast w Europie. Ja sam – chwieje sie medzy Scylla a Charybda ». Stanisław Cywiński, le 2 janvier 1919.

⁶⁹⁹ « Najgorsze bodaj staje sie faktem : dzis w nocy podobno wojsko nasze ma opuscic Wilno ». Stanisław Cywiński, le 5 janvier 1919.

lequel évolue le diariste. Le 29 janvier 1919, il écrit avoir quitté Vilnius le 7 janvier 1919 à pied pour les raisons suivantes : « [...] non seulement parce que je supervisais la formation militaire des garçons à l'école, mais aussi parce que lorsque j'ai vu les premiers bolchéviques, j'ai compris que j'allais mourir de consommation⁷⁰⁰ ». En effet, dans les premiers jours de 1919, tant les Lituaniens que les Polonais reconnaissent leur incapacité à résister à l'Armée rouge qui approche et ils décident d'évacuer la ville. Les bolchéviques entrent dans la ville sans opposition dans la nuit du 5 janvier 1919. Cette domination de l'Armée rouge ne dure que trois mois. Les troupes polonaises dirigées par Józef Pilsudski reprennent la ville le 19 avril 1919.⁷⁰¹ L'Armée rouge entre à nouveau dans la ville le 14 juillet 1920 et la remet sous contrôle lituanien le 26 août, après la défaite polonaise face aux armées soviétiques. Le diariste ne retourne pas par la suite à Vilnius. Il clôture son journal personnel à Cracovie le 30 septembre 1920, après avoir trouvé un emploi à la bibliothèque de la ville. Il termine sur ces mots le 30 septembre 1920 : « Est-ce que nous arriverons un jour à retourner à Vilnius ?⁷⁰² ». Les Polonais reprennent la ville aux Lituaniens le 9 octobre 1920 et officiellement en 1922.⁷⁰³

Ainsi, rien de très significatif ne change à Vilnius en novembre 1918. Les véritables changements se sont produits plus tôt. D'abord en 1917 avec les deux révolutions dans la Russie voisine. Ensuite, avec l'invasion soviétique et les batailles décrites par le diariste entre les Polonais, les Lituaniens et l'Armée rouge pour la ville. Ces combats ne se sont terminés qu'en 1920 avec l'établissement de la domination polonaise sur la ville.⁷⁰⁴ L'année 1918 n'est pas la dernière année de guerre, mais une période de transition d'une situation relativement stable à une situation de chaos. Avec l'abdication de l'empereur et la signature de l'armistice en novembre 1918, les troupes allemandes de Vilnius se sont retrouvées dans une situation impossible. Elles sont en principe stationnées dans un pays étranger au service d'un gouvernement qui n'existe plus, entourés de luttes nationalistes et menacées par une intervention de l'Armée rouge à l'est et de la Pologne à l'Ouest. Les Allemands ont évacué la ville à la mi-décembre. L'Armée rouge est entrée dans Vilnius pour combler le vide laissé par les Allemands en retraite.⁷⁰⁵

⁷⁰⁰ « [...] nie tylko dlatego, że czuwałem w szkole nad przysposobieniem wojskowym chłopców, ale że gdy zobaczyłem pierwszych bolszewików rozumiałem, że umrę z suchoty ». Stanisław Cywiński, le 29 janvier 1919.

⁷⁰¹ WEEKS Theodore, *Op. cit.*, p. 55.

⁷⁰² « Czy nam się kiedyś uda wrócić do Wilna ? ». Stanisław Cywiński, le 30 septembre 1920.

⁷⁰³ WEEKS Theodore, *Op. cit.*, p. 56.

⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁷⁰⁵ WEEKS Theodore, *Op. cit.*, p. 53-54.

La fin de l'occupation ne met pas non plus un terme au journal personnel de Jadwiga Rutkowska. Il s'agit tout de même d'un moment important. La manière dont la diariste tient son carnet durant cette période est révélatrice, elle se devine de manière implicite. En effet, alors qu'elle n'a plus écrit depuis longtemps, le 22 juin 1915 marque la reprise de son journal personnel. La diariste rédige de manière beaucoup plus constante, pendant une série de jours, jusqu'à la fin du mois de juin. Date à laquelle les Russes laissent la ville de Lvov aux mains des troupes autrichiennes⁷⁰⁶ :

« Il n'y avait plus un seul Moscovite à voir. Cependant, les patrouilles autrichiennes ont commencé à entrer dans Lvov et ont été accueillies avec des fleurs et une grande joie. Quelques heures plus tard, avec une musique de triomphe, les troupes autrichiennes sont entrées. Maintenant, nous verrons peut-être bientôt les nôtres, car ils peuvent prendre un congé. Comme j'aimerais les voir !⁷⁰⁷ ».

La famille de Jadwiga représente cette partie des Polonais loyaux à l'Autriche. Avec des légionnaires dans l'armée autrichienne dans sa famille, le départ des Russes et le retour des Autrichiens suscitent une grande joie.⁷⁰⁸ Néanmoins, la guerre semble sans fin pour elle. Tant que ses proches seront occupés à se battre, la guerre ne sera pas terminée. Jadwiga Rutkowska pose la plume le 27 juin 1919, la veille de la signature officielle de la paix sans l'évoquer pour autant. Elle n'annonce pas officiellement la clôture de son carnet, mais elle le termine sur un passage de profonde lassitude face à la situation dans laquelle elle évolue depuis bientôt cinq ans :

« Ma disposition est sans espoir après tout. Je ne veux rien faire, je n'ai pas un soupçon de bonne humeur et aucune compagnie ne peut me sortir de l'apathie qui s'est emparée de moi. Est-ce que quelque chose peut me guérir de ça ? Probablement l'air des montagnes, la vie dans l'abondance sans souci, les jeux, les excursions, mais ces désirs sont vains⁷⁰⁹ ».

Józef Rokoszy est quant à lui conscient de la signature de la paix, mais dont l'importance reste à nuancer :

« [...] les allemands ont signé la paix et j'aurais pu terminer ce journal là-dessus. Cette grande, horrible et terrifiante guerre s'est terminée, mais les vagues de la mer d'humains indignés ne vont pas s'arrêter de sitôt ; nous par exemple nous nous battons encore. [...] Il

⁷⁰⁶ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 62.

⁷⁰⁷ « Nie było już widac ani jednego Moskala. Zaczęły natomiast wjeżdżać do Lwowa patroli austriackie, które witano kwiatami z wielką radością. W kilka godzin później z muzyką w tryumfie wkroczyły wojska austriackie. Teraz może przedziej zobaczymy naszych, gdyż mogą oni wziąć urlop. Och jakbym chciała ich zobaczyć ! ». Jadwiga Rutkowska, le 22 juin 1915.

⁷⁰⁸ MICK Christoph, *Op. cit.*, p. 62.

⁷⁰⁹ « Moje usposobienie jest mimo wszystko beznadziejne. Nic mi się nie chce, nie mam krzty humoru i żadne towarzystwo nie jest w stanie wybić mnie z apatii, jaką mnie opanowała. Czy zdola mi coś z tego uleczyć ? Chyba powietrze górskie, życie w dostatku bez troski, zabawy, wycieczki, lecz daremne pragnienia ». Jadwiga Rutkowska, le 27 juin 1919.

faut encore écrire, jusqu'à la paix polonaise. Je ne dirai pas que cette signature nous a fait grande impression, tout le monde voit que ce n'est pas terminé, qu'il y a encore tellement de problèmes à l'intérieur de chaque nation, et que la Russie est encore un mystère !⁷¹⁰ ».

Le diariste décide finalement de poser la plume le 15 juillet 1919, soit deux semaines après la signature de la paix. Il clôture son journal personnel sur ces mots : « On n'entend pas parler de la guerre ici, [...] - les gens s'occupent de leurs propres affaires, ils s'inquiètent de voir les trèfles être mouillés dans les champs ; seuls les jeunes garçons manquent, car ils ont été pris dans l'armée⁷¹¹ ». La disparition de la guerre, du moins par les sens du diariste, met un terme à son journal personnel. La population de Radom semble avoir repris ses habitudes et ses émotions du temps de paix.

4. CONCLUSION

Ces passages permettent d'insister sur le fait que la réalité qu'on connaît à l'Ouest avec la célébration du 11 novembre comme date de délivrance n'est pas la même à l'Est où la fin d'une guerre annonce le début d'une autre. Traditionnellement, les limites chronologiques de la Première Guerre mondiale sont claires : des déclarations de guerre au début du mois d'août 1914 au cessez-le-feu du 11 novembre 1918. En Europe de l'Est, et dans les territoires situés en dehors d'anciennes frontières du Royaume de Pologne, cette chronologie et surtout sa date de fin, n'ont pas de sens.⁷¹²

⁷¹⁰ « [...] niemcy podpisali pokój i moznaby tem zakonczyc ten dziennik. Wojna wielka olbrzymia wstrzasajaca swiatem skonczyła sie, ale nie predko uspokoja sie wzburzone fale morza ludzkiego ; my na przyklad jeszcze walczymy. [...] Jeszcze pisac trzeba, az do poslkiego pokoju. Nie powiem, ze to podpisanie zrobilo na nas duze wrazenie, kazdy widzi, ze to nie koniec, ze jeszcze tyle spraw wewnatrz kazdego narodu, a Rosja jeszcze zagadkowa ! ». Józef Rokoszy, le 29 juin 1919.

⁷¹¹ « Nic tu nie slychac o wojnie, [...] – ludzie swoje robia, martwia sie ze konczyzna moknie na polu; chlopakow tylko mlody zabraklo, bo ich wzjeli to wojska ». Józef Rokoszy, le 15 juillet 1919.

⁷¹² WEEKS Theodore, *Op. cit.*, p. 34.

Conclusion

Un front, quatre zones d'occupation et huit expériences uniques. Dans son ouvrage sur les « Cicatrices rouges », Annette Becker explique que les cicatrices d'occupation « sont inscrites dans les âmes, dans les corps, dans les paysages ; elles sont bien souvent invisibles. » et que c'est aux historiens de les retrouver.⁷¹³ Les huit journaux personnels ont servi de substrat pour parvenir à sculpter la silhouette de l'expérience civile de la guerre en Pologne occupée. Les émotions exprimées explicitement par les diaristes constituent le fil rouge de cette étude. Cet angle d'approche a servi de porte d'entrée partielle vers l'intimité des hommes et des femmes placés au cœur de ce travail. Bien loin de prétendre avoir réussi à percer tous les secrets de leur expérience de la Première Guerre mondiale, ceux-ci nous ont tout de même permis d'entrevoir leur quotidien.

À quoi ressemble la vie sous occupation à l'Est ? Les civils sont tout d'abord des individus pris dans la guerre. C'est d'ailleurs cet élément qui les conduit à prendre la plume. Le processus d'écriture débute lorsque la guerre devient concrète et perceptible par les sens des diaristes. Elle prend alors la forme des déclarations de guerre diffusées par les journaux et de la mobilisation qui entraînent l'arrêt du travail, la fermeture des écoles ou encore l'exil. Il s'agit d'une période à part entière, de transition, durant laquelle il n'est pas encore question de vie quotidienne sous occupation. Sur le plan des émotions, celles exprimées au moment de l'entrée en guerre ne peuvent être mélangées à celles ressenties durant le temps long de l'occupation. La peur demeure le sentiment le plus représentatif de ce moment très riche sur plan émotionnel.

Six diaristes entrent en guerre sans subir de changement d'autorité. Ce n'est pas le cas pour les deux auteures de Galicie, Helena Kozicka et Jadwiga Rutkowska, qui rencontrent l'occupant russe à la fin du mois d'août pour la première et début septembre pour la seconde. Cette différence s'avère non négligeable. Demeurer un an sous occupation durant la première année du conflit et subir ce régime durant trois années après un an de guerre, constituent deux expériences bien distinctes. Dans les deux cas, les premiers temps de l'occupation s'avèrent très abondants en émotion et plus difficilement supportables au vu de la proximité – à nuancer en fonction des situations – des combats et des changements qui accompagnent l'envahisseur. Pour tous succèdent ensuite un temps d'adaptation et enfin d'accoutumance.

⁷¹³ BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, p. 19.

Cette étude a mis en évidence la capacité d'acclimatement des êtres humains face à des situations inédites et pénibles. Après cette phase, les journaux personnels racontent cette nouvelle vie quotidienne. Nous pouvons parler du temps long de l'occupation. L'un des objectifs est de mettre la lumière sur les éléments qui constituent cette expérience spécifique de la guerre. La première étape a été de brosser le portrait des nouveaux individus qui interviennent dans le quotidien des civils. Les rapports avec leur ancien entourage sont d'abord perturbés. Leurs anciennes relations à la fois amicales, familiales et professionnelles sont bouleversées par la mobilisation des hommes, le phénomène de l'exil et les difficultés que rencontrent les réseaux de communication et de transport. Ensuite, le conflit met en scène de nouveaux protagonistes, visibles ou invisibles, valides ou invalides, en uniforme ou simple civil, aux nationalités multiples. Espions, voleurs, soldats et simples blessés, s'imposent à plusieurs niveaux de la vie des diaristes : d'abord dans les rues et les lieux publics, et ensuite dans la sphère privée. Leur omniprésence devient la première source d'expression d'émotions déplaisantes. La méfiance et l'insécurité règnent en maître parmi la population civile. Automatiquement, les individus prennent leur distance et s'isolent, ce qui renforce le sentiment de solitude occasionné par les conditions de guerre.

De plus, les sociétés occupées sont des sociétés de privations à la fois symboliques - telles que la liberté – mais surtout matérielles. L'occupant apporte son lot de réquisitions. Les sociétés occupées sont des sociétés de pénurie. Les combustibles et la nourriture manquent rapidement. Les informations sont une autre denrée qui devient rare en temps de guerre. C'est encore plus le cas sous occupation où la censure s'opère de manière plus rigoureuse et où seules les nouvelles émanant de l'occupant parviennent aux civils. La réception ou non de nouvelles, ainsi que leur qualité, exerce une influence considérable sur le régime émotionnel des diaristes. Loin d'être le seul, il s'agit néanmoins d'un élément éminemment constitutif de leur quotidien et de la manière de l'appréhender. Les civils parviennent à s'informer grâce au paysage sonore. Les journaux personnels mettent en avant les perceptions sensorielles. L'ouïe, avec la vue, demeurent les sens le plus représentés. Il s'agit d'un moyen mis en place par les diaristes pour s'orienter dans le conflit. Les bruits des combats, qui prennent la forme de canonnades, de tirs et de bombardements, sont à l'origine d'émotions majoritairement déplaisantes. À ce sujet, les témoins manifestent aussi une accoutumance : l'aéroplane qui générait autrefois de la peur, suscite à présent de la curiosité et les grondements du canon meurtrier tant redoutés, sont regrettés lorsqu'il se tait. Le silence, synonyme de calme, devient aussi inquiétant, car il rappelle la pénurie d'informations et laisse place à une imagination pessimiste. La période d'occupation

et de guerre de manière générale est aussi caractérisée par une chronologie spécifique. Les civils n'ont plus de prise sur ce temps qui s'allonge, s'éternise et pourtant continue d'avancer sans apporter de changements. Le temps long de l'occupation correspond à un état de lassitude et d'apathie intense où tout perd de son intérêt : la vie et même la guerre.

La vie quotidienne sous occupation ne se limite pas à ces seules thématiques. Les diaristes trouvent des solutions à toutes les restrictions imposées par l'état de guerre et renforcées par l'occupant. Un dernier protagoniste éminent dans la vie des diaristes n'a pas encore été cité : il s'agit du journal personnel. Source d'inquiétude sous occupation, leur carnet demeure le dernier espace de liberté. Il soulage, rassure et représente un espace sûr. Il permet de lutter contre l'isolement et d'exprimer ce que l'on n'ose pas dire à haute voix. Les civils poursuivent aussi certaines activités du temps de paix ou s'en trouvent de nouvelles.

Des facteurs internes, propres aux diaristes, ainsi que des facteurs externes inhérents à leur situation géographique, influencent la manière dont ils font l'expérience des phénomènes cités précédemment. Il n'existe pas de grandes variations en fonction des genres pour les thématiques évoquées. La plus grande différence à ce sujet concerne la manière de tenir le journal personnel. Le milieu social est certainement la donnée qui influence le plus la manière de vivre cette nouvelle vie sous occupation. Malgré l'absence de sources provenant de classes plus modestes de la société, le niveau de vie aisé des diaristes transparait tout de même des notes. Il existe même une différence au sein du corpus, entre les personnes de bonnes conditions et celles de très bonnes conditions. La surreprésentation des catégories sociales les plus élevées explique le silence émotionnel autour de la question des pénuries ou l'absence d'informations sur le travail forcé pourtant pratiqué par l'occupant. Il n'est pas rare de voir les diaristes devenir les observateurs plutôt que les victimes directes des situations pénibles qu'ils décrivent telles que la famine même si elle en atteint certains.

Le lieu de vie des diaristes est la donnée externe qui influence le plus leur expérience de la guerre et de l'occupation. D'abord, la situation n'est pas la même en milieu urbain qu'en milieu rural. Sur le plan du ravitaillement, la situation s'avère plus dramatique en ville. Le paysage sonore varie aussi radicalement d'un endroit à l'autre. Le rythme de la ville semble être un meilleur substrat pour la peur et l'anxiété. Certains diaristes urbains se rendent d'ailleurs régulièrement à la campagne pour se reposer. La dernière caractéristique exerçant le plus de répercussions sur le contenu concerne l'emplacement des diaristes par rapport au front. La proximité avec les lieux de combats intensifie les répercussions négatives de la guerre et de

l'occupation. Le paysage sonore est plus intense, l'occupant et les blessés sont plus visibles, il en va de même pour les réquisitions et la complexité du ravitaillement. Tous ces éléments augmentent aussi le sentiment d'isolement. Ceux de l'arrière entretiennent avec la guerre une relation davantage distanciée sur tous les plans.

Sur le plan des émotions, les chiffres ont démontré que, pour notre corpus, les femmes sont plus enclines à en exprimer que les hommes. Les sentiments restent néanmoins extériorisés par tous les diaristes. L'étude des émotions a permis de démontrer une évolution dans leur expression, principalement causée par la durée de la guerre et de l'occupation. Cette expérience est l'occasion de consigner un large panel de sentiments, mais elle est dominée par l'expression de la peur à tous les égards et à tous les sujets. Cependant, celle-ci s'atténue avec le temps. Les civils s'habituent aux changements apportés par la guerre et par l'occupant. Un phénomène qui engendre au départ de la peur et de la tristesse provoque finalement de la curiosité et du soulagement. L'ennemi est humanisé et le son du canon laisse espérer une fin rapide. Les diaristes expriment moins d'émotions avec le temps à cause de l'accoutumance, mais aussi de l'apathie. Les nouveautés apportées par la guerre ne sont plus remarquables après s'y être habitué. La situation se renverse, ce qui était anodin autrefois devient exceptionnel et inversement. Dans certains cas, l'état de guerre est oublié malgré l'occupation, d'autant plus lorsqu'on est à distance du front. Les deux phénomènes exercent une influence sur l'évolution de l'état psychologique des auteurs. Il est possible de distinguer un régime émotionnel propre au début du conflit et un autre spécifique au temps long de l'occupation. L'être humain qui fait face à la barbarie de la guerre en 1914 n'est plus le même après toutes ces années de guerre. Ce constat est mis sur le papier dans le journal personnel de Maria Lubomirska le 27 mai 1918 : « Pour la première fois de ma vie, cette douceur du printemps me passe sous le nez. Cela m'effraie que les actions fleurissent sans moi - après tout, je suis mort de mon vivant ; vais-je m'en remettre ? Est-ce qu'on va s'en remettre ?⁷¹⁴ ». Les occupés vont-ils s'en remettre ? Il serait intéressant d'essayer de répondre à cette question par une autre recherche. Tenter de savoir ce que sont devenus ces individus et quelle répercussion cette expérience spécifique du conflit exerce sur leur vie future.

Cette étude démontre une fois de plus la pertinence de l'utilisation des journaux personnels pour raconter l'expérience des civils. Cela permet de renverser le regard et d'offrir un point de vue plus humain sur un phénomène qui déshumanise. Le contenu de ces *egodocuments* nous a

⁷¹⁴ « Po raz pierwszy w zyciu ta slodycz wiosny pomija mnie. Az mi straszno, ze akcje przekwitaja beze mnie - wszak umarlam za zycia; czy odzyje ? Czy odzyjemy ? ». Maria Lubomirska, le 27 mai 1918.

permis de dégager tous les constats évoqués précédemment. Cependant, la forme et les règles d'écriture qu'impose ce genre ont aussi permis d'appuyer les résultats qui ressortent de l'analyse du contenu. Ainsi, la caractéristique chronologique permet d'observer la fréquence dans la prise de notes ainsi que des silences qui s'avèrent révélateurs et riches en informations. Il est ainsi possible d'observer la lassitude sans même avoir lu le contenu de l'entrée. La reprise de notes après un silence ou le retour d'une prise de notes régulières éclaire sur des moments clés de leur expérience de la guerre. Elle met aussi en évidence l'existence d'une chronologie affective. Nous avons posé le choix arbitraire de faire la lecture de ces documents au travers du spectre des émotions. Une analyse lexicométrique ou qui se focaliserait davantage sur les perceptions sensorielles offrirait d'autres informations sur l'expérience personnelle des civils. Elles se grefferaient de manière complémentaire à celles extraites de l'analyse des émotions.

Nous avons apporté qu'une explication partielle à ce à quoi pourrait ressembler la vie quotidienne sous occupation pour les individus qui se reconnaissent comme polonais. Cette étude doit être complétée par l'expérience d'autres diaristes de manière générale. Le plus pertinent serait aussi de mobiliser des documents émanant des franges plus modestes de la société pour avoir un point de vue plus juste sur l'expérience générale de la population. Le voile sur cette expérience n'est qu'à demi levé. Les possibilités sont sans fin. Ces journaux, rédigés il y a plus d'un siècle, attendent encore de rencontrer les lecteurs qui leur permettront de livrer les secrets de cette expérience encore trop méconnue malgré les avancées de ces dernières années.

Sources

1. SOURCES INÉDITES

BRENSZTEJN Michał, *Dziennik z czasów okupacji niemieckiej Wilna*, t.3 : 1 I-17 XII 1917, Biblioteka Narodowa, Rps 10610 II, <https://polona.pl/item/dziennik-z-czasow-okupacji-niemieckiej-wilna-t-3-1-i-17-xii-1917,MTg2MTM1MDQ/4/>

ROKOSZNY Józef, *Dziennik z okresu pierwszej wojny światowej, pisany w Sandomierzu i Radomiu*, 30.VII.1914-15.VII 1919, Biblioteka Narodowa, Archiwum Józefa Rokosznego, Rps akc. 7765/5, <https://polona.pl/item/dziennik-z-okresu-pierwszej-wojny-swiatowej-pisany-w-sandomierzu-i-radomiu,MTAwNjg0NTY4/6/>

2. SOURCES ÉDITÉES

« Article 46 », *Deuxième Conférence internationale de la Paix. Actes et documents. Convention IV concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre. Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre*, La Haye, vol. 1, 18 octobre 1907.

BRENSZTEJN Michał, *Dziennik 1915-1918*, t.1 : rok 1915 i 1916, éd. PRZENIOSŁO Małgorzata et Marek, Kielce, Université Jan Kochanowski, 2015.

CYWIŃSKI Stanisław, *Kartki z pamiętnika (1914–1920)*, Vilnius, 1931, <https://polona.pl/item/kartki-z-pamietnika-1914-1920,Njc4NTg4NjU/4/>

GAJEWSKA Janina, *Ta wojna zmieni wszystko*, éd. WAJS Anna, Varsovie, Direction générale des archives d'État, 2014.

KOZICKA Helena, *Rosjanie w Tarnopolu. Dziennik 1914-1916*, éd. FLORCZAK Ilona et GOŁOTA Janusz, Ostrolenka, Ostrołęckie Towarzystwo Naukowe (OTN), 2015.

LUBOMIRSKA Maria, *Pamiętnik księżnej Marii Zdzisławowej Lubomirskiej 1914-1918*, éd. PAJEWSKI Janusz, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie, 2001.

OSTROWSKA Ludwika, *Trochę się zazdrości tym, co nie dożyli tych czasów... dziennik Ludwiki Ostrowskiej z Maluszyna*, éd. KITA Jarosław et ZAWILSKI Piotr, Varsovie, Naczelna Dyrekcja Archiwów Państwowych, 2014.

ROKOSZNY Józef, *Diariusz Wielkiej Wojny 1914-1915*, éd. CABAN Wiesław et PRZENIOSŁO Marek, t. 1, Kielce, 1998.

ROKOSZNY Józef, *Diariusz Wielkiej Wojny 1915-1916*, éd. CABAN Wiesław et PRZENIOSŁO Marek, t. 2, Kielce, 1998.

RUTKOWSKA Jadwiga, *Pamiętnik lwowianki 1914-1919*, Toruń, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 2017.

Bibliographie

1. INSTRUMENTS DE TRAVAIL

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.

Encyklopedia Państwowe Wydawnictwo Naukowe (PWN), <https://encyklopedia.pwn.pl/>

Polski Słownik biograficzny, t. XVIII, Cracovie, Nakładem polskiej akademji umiejętności, 1973.

2. OEUVRES LITTÉRAIRES

MICKIEWICZ Adam, *Livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais*, Paris, G. Charpentier, 1882.

ZWEIG Stefan, *Le Monde d'hier, souvenirs d'un européen*, Paris, Albin Michel, 1948.

3. TRAVAUX

ALARY Éric, « 5. L'heure allemande », dans ALARY Éric, *La Grande Guerre des civils*, Paris, Perrin, 2018, p. 183.

AMSELLE Frédérique, *Virginia Woolf et les écritures du moi. Le journal et l'autobiographie*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2008.

AMBROISE-RENDU Anne-Claude et al. (dir.), *Émotions contemporaines, XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, Armand-Colin, 2014.

BACLIN Guillaume, CAMPION Jonas et ROUSSEAU Xavier, « Les chiffres en guerre », dans *Histoire & mesure*, vol. 22, n°1, 2007, p. 5-44.

BEAUVOIS Daniel, *La Pologne : histoire, société, culture*, Paris, La Martinière, 2004.

BECHTEL Delphine, « Lemberg / Lwów / Lvov / Lviv identité d'une « ville aux frontières imprécises », dans *Diogène*, vol. 2, n° 210, 2005, p. 73-84.

BECKER Anette, *Oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre (1914-1918). Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998.

BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18*, Paris, Fayard, 2010.

BECKER Jean-Jacques, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre : contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps été 1914*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

BLOBAUM Robert, *A Minor Apocalypse. Warsaw during the First World War*, Ithaca, Cornell University Press, 2017.

BOQUET Damien et NAGY Piroska, « Une histoire des émotions incarnée », dans *Médiévales*, n°61, 2011, p. 5-24.

BORODZIEJ Włodzimierz et GÓRNY Maciej, *Nasza wojna*, Varsovie, W. A. B., 2021.

CHAMSINE Chirine, *Traduire les émotions*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 7-8.

CHWALBA Andrzej, « Le quotidien difficile des terres polonaises, 1914-1918 », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 260, n° 4, 2015, p. 19-32.

CONNOLLY James (dir.), *En territoire ennemi : Expériences d'occupation, transferts, héritages (1914-1949)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018.

CONNOLLY James, *The experience of occupation in the nord 1914-18*, Manchester, Presses universitaires de Manchester, 2018.

DABROWSKI Patrice, *Poland. The first thousand years*, Cornell University Press, 2016.

DANTZER Robert, *Les émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

DAVION Isabelle, KŁOCZOWSKI Jerzy et SOUTOU Georges-Henri, *La Pologne et l'Europe : du partage à l'élargissement (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007.

DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « L'Europe occupée en 1915 : entre violence et exploitation », dans HORNE John (dir), *Vers la guerre totale : le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, p. 121-152.

DE SCHAEPDRIJVER Sophie, « A World War Seen From A "Side-Show" : an Englishwoman's secret Brussels diary », *Cahiers Bruxellois – Brusselse Cahiers*, vol. 54, n°1, 2017, p. 117-129.

DE SCHAEFDRIJVER Sophie, « Neuf sources, trois visages de la Belgique pendant la Grande Guerre », dans *Bulletin de la Commission royale d'histoire : 1914/1918 Fragments de guerre / Oorlogsfragmenten*, vol. 184, 2018, p. 17-26.

DOMAŃSKA-NAGOJCZYK Maria et WÓJCIK Tomasz, « Seria wydawnicza : Kresy w Polskich Pamietnikach i Listach 1795-1918 – omówienie », dans *Wrocławskie Studia Wschodnie*, n°22, 2018, p. 211-228.

FLORCZAK Ilona, « Obraz armii rosyjskiej w okupowanej Galicji w swietle dzienników i wspomnien (1914-1915) », dans *Acta universitatis lodziensis*, n°102, 2018, p. 75-87.

GATRELL Peter, *A whole empire walking. Refugees in Russia during World War I*, Bloomington, Presses universitaires de l'Indiana, 2005.

KALTENECKER Martin, « VIII. Entrer dans le bruit », dans BATY-DELALANDE Hélène et TRÉVISAN Carine (éd.), *Entrer en guerre*, Paris, Hermann, 2016, p. 117-135.

KALTENECKER Martin, « Paysage endivisionné », dans *Transposition*, vol. 6, 2016, p. 1-18.

KAUFFMAN Jesse, *Elusive Alliance : The German Occupation of Poland in World War I*, Harvard, Presses universitaires de Harvard, 2015.

KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2003.

KRAMER, Alan, *Dynamic of Destruction. Culture and Mass Killing in the First World War*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

KRZEMINSKI Tomasz, « K-Brot, marmolada i ziemniaki. Pozywienie mieszkanców prus zachodnich w czasie pierwszej wojny swiatowej », dans *Zapiski Historyczne*, vol. 2, n°79, 2014, p. 215-232.

LABBÉ Morgan, « 8 : National indifférence, statistics and the constructivist paradigm. The case of the Tutejsi ('the people from here') in interwar Polish censuses », dans VAN GINDERACHTER Maarten et FOX Jon, *National indifference and the history of nationalisme in modern Europe*, Londres, Routledge, 2019, p. 161-179.

LE FOURN Jean-Yves et DOUVILLE Olivier, « La force de l'ennui, ici ou là », dans *Enfances & Psy*, vol. 70, n°2, 2016, p. 63-70.

LEHNSTAEDT Stephan, « Das Militärgeneralgouvernement Lublin. Die "Nutzbarmachung" Polens durch Österreich-Ungarn im Ersten Weltkrieg », dans *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, n° 61, 2012, p. 1-26.

LEHNSTAEDT Stephan, « La Première Guerre mondiale en Pologne : simple prodrome à l'indépendance nationale ? », dans *Histoire@Politique*, vol. 22, n°1, 2014, p. 137-151.

LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Un journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.

LE NAOUR Jean-Yves, « Et la Russie perd pied », dans *1914-1918. L'intégrale*, Paris, Perrin, 2018, p. 453-475.

LEWANDOWSKI Jan, « Okupacja austriacka w Królestwie Polskim (1914-1918) », dans *Dzieje Najnowsze*, vol. 30, n°4, 1998, p. 29-42.

LIULEVICIUS Vejas, *War land on the Eastern front. Culture, national identity and German occupation in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

MAZZINI Federico, « Writing the Self-at-War: World War I. Popular Writings as "Technologies of the Self" », dans *Open Science Journal*, vol. 2, n°4, 2017, p. 1-28.

MICK Christoph, *Lemberg, Lwów, L'viv 1914-1947. Violence and Ethnicity in a Contested City*, Indiana, Purdue University Press, 2016.

MIRAUX Jean-Philippe, *L'autobiographie : écriture de soi et sincérité*, Paris, Fernand Nathan, 1996.

NIVET Philippe, *La France occupée 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011.

NUGIER Armelle, « Histoire et grands courants de recherche sur les émotions », dans *Revue électronique de psychologie sociale*, n°4, 2009, p. 8-14.

PAJEWSKI Janusz, « Lubomirski Zdzisław », dans *Polski Słownik biograficzny*, t. XVIII, Cracovie, Nakładem polskiej akademji umiejętności, 1973, p. 66-69.

PALMER Michael, « L'âge d'or de la presse », dans *Le Temps des médias*, vol. 27, n°2, 2016, p. 97-110, p. 97-110.

PIGNOT Manon, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande-Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

PROCTOR Tammy, *Civilians in a World at War, 1914-1918*, New-York, New-York University Press, 2010.

ROSENWEIN Barbara, « Worrying about Emotions in History », dans *AHR*, vol. 107, n°3, 2002, p. 821-845.

ROSENWEIN Barbara, « Les communautés émotionnelles et le corps », dans *Médiévales*, vol. 61, n°2, 2011, p. 55-75.

ROTHSTEIN Robert, « Pilsudski in song », dans *The Polish Review*, vol. 56, n°1/2, 2011, p. 9-22.

SALSON Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

SCHEER Tamara, « Österreich-Ungarns Besatzungsmacht in Russisch-Polen während des Ersten Weltkriegs (1914-1918) », *Zeitschrift für Ostmitteleuropa-Forschung*, vol. 58, 2009, p. 538-571.

SCHRAMM Tomasz, « La mémoire polonaise de la Première Guerre mondiale », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 228, n°4, 2007, p. 52-57.

SCHRAMM Tomasz, « Les Polonais : citoyens des états belligérants », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 260, n°4, 2015, p. 5-18.

SIERAKOWSKA Katarzyna, *Smierc – wygnanie – głód, w dokumentach osobistych. Ziemie polskie w latach Wielkiej Wojny 1914-1918*, Varsovie, Instytut Historii PAN, 2015.

SMITH Mark (dir.), *Hearing History. A Reader*, Londres, The University of Georgia Press, 2004.

SPIJKERMAN Rose, LUMINET Olivier et VRINTS Antoon, « Fighting and Writing. The psychological functions of Diary Writing in the First World War », dans WARLAND Geneviève (éd), *Experience and Memory of the First World War Belgium: Comparative and Interdisciplinary insights*, Waxmann, Münster, 2018, p. 23-43.

SUMPF Alexandre, *La Grande Guerre oubliée 1914-1918*, Paris, Perrin, 2014.

SZYMCZAK Damian, « 1914-1920 : comment les Polonais retrouveront-ils leur indépendance ? », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 260, n°4, 2015, p. 33-58.

VIDAL-NAQUET Clémentine, « La séparation. L'amour à l'épreuve du départ au combat en août 1914 », dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 3, n°123, 2014, p. 102-116.

VIDAL-NAQUET Clémentine, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 47, 2018.

VIDAL-NAQUET Clémentine, « Habité, l'intime ? », dans *Sensibilité*, 2019, vol. 1, n°6, p. 6-9.

WEEKS Theodore, « Vilna, Wilno, Vilnius 1863-1939 : Une étude de cas sur les cultures parallèles et sur 'l'Autre' invisible », dans *Revue germanique internationale*, n° 11, 2010, p. 79-102.

WESTERHOFF Christian, « 'A kind of Siberia' : German labour and occupation policies in Poland and Lithuania during the First World War », dans DE SCHAEPDRIJVER Sophie (éd.), *Military Occupations in First World War Europe*, Londres, Routledge, 2014, p. 51-63.

WIECH Arkadiusz, « Jadwiga Rutkowska, Pamiętnik lwowianki 1914-1919, wstęp, oprac. i red. nauk. Wojciech Polak, Sylwia Galij-Skarbińska, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikołaja Kopernika w Toruniu, Toruń 2017, Wojna i Pamięć, ss. 226 », dans *Krakowskie Prismo kresowe*, n°9, 2017, p. 181-184.

WOŁOS Mariusz, « Sortir de la guerre à Lvov », dans *Revue historique des armées*, vol. 251, 2008, p. 72-77.

VAN YPERSELE, Laurence. « Trois volontaires de guerre dans les geôles allemandes, 1914-1918. Expériences et émotions », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 268, n°4, 2017, p. 135-156.

ZAMOYSKI Adam, *Warsaw 1920. Lenin's failed conquest of Europe*, Londres, HarperCollins, 2008.

Table des matières

Introduction	1
1. État de la question	4
A. L'occupation des terres polonaises	5
B. Renverser le regard : histoire sociale et expérience des civils.....	7
C. L'histoire des émotions	8
2. Les sources : l'écriture de soi et les journaux personnels	9
A. Limites de la source	11
B. Les journaux personnels polonais.....	11
C. Méthodologie : analyser et quantifier les émotions.....	12
Chapitre 1 : l'expression d'émotions durant la Grande Guerre	16
1. L'expression d'émotions dans les journaux personnels	17
A. Tenir un journal personnel.....	18
B. Les émotions dans les journaux personnels.....	22
C. Les sujets des émotions	26
2. Panorama général	29
L'expression d'émotions durant la guerre	29
A. L'évolution chronologique des émotions durant la guerre	29
B. L'éventail émotionnel des journaux personnels	32
3. Conclusion.....	34
Chapitre 2 – Le début de tout	35
1. Le début du conflit Particularités des terres polonaises frappées par la guerre	36
A. Une nation sans territoire : la « Pologne » avant la Première Guerre mondiale.....	36
2. Le début du carnet Les habitants des terres polonaises happés par la guerre	40
A. Prendre la plume	40
B. Climat émotionnel au début de la guerre	50
3. Le début de l'occupation L'instauration d'un nouveau régime	55
A. L'ennemi arrive	55
B. Avant l'arrivée de l'occupant	58
C. Le jour J : de civil en guerre à occupé.....	63
D. L'expression d'émotions dans les premiers temps de l'occupation	71
4. Conclusion.....	74

Chapitre 3 : Un nouvel entourage	75
1. L'omniprésence de l'occupant	76
A. L'occupant, une source d'émotions à part entière	76
B. L'instauration d'un système	81
C. Jusque dans les foyers	92
2. Des nouveaux acteurs dans les rues, les maisons et les esprits	98
A. La méfiance au sein de la population	98
B. Les soldats polonais	102
C. Les blessés	108
3. Conclusion	114
Chapitre 4 – Le temps long de l'occupation	115
1. Observer et endurer la faim	116
A. Le manque et les pénuries	117
B. La peur de la faim	126
2. La soif d'informations	133
A. Les nouvelles : une source d'émotions à part entière	134
B. La méfiance	142
C. Un silence qui isole	146
3. Le paysage sonore	150
A. Les sons de la guerre	154
B. Le silence	159
4. Le passage du temps	163
A. Une guerre sans fin : quand la lassitude et l'apathie s'installent	163
B. Un futur incertain	167
C. Une chronologie affective	169
5. La vie continue	176
6. Conclusion	183
Chapitre 5 : La fin n'est que le début	184
1. Les fins anticipées	185
2. Le 11 novembre 1918	187
3. Une guerre en entraîne une autre	192
4. Conclusion	196
Conclusion	197

Sources.....	202
1. Sources inédites.....	202
2. Sources éditées	202
Bibliographie.....	204
1. Instruments de travail	204
2. Oeuvres littéraires	204
3. Travaux.....	204

Table des tableaux et figures

Tableau 1 – Nomenclature de l’émotion « peur ».....	13
Tableau 2 – Typologie des sujets associés à des émotions dans les journaux personnels.....	15
Tableau 3 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant), liées ou non à la thématique de la guerre pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639).....	25
Tableau 4 – Répartition relative des émotions en fonction de leur sujet pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 1639).....	27
Tableau 5 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur objet et de leur type (déplaisant et plaisant) pour sept diaristes entre le 29 juillet et le 16 août 1914 (N = 88).....	51
Tableau 6 – Répartition des émotions liées à l’occupant en fonction de leur cause et de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) entre le 4 août 1914 et le 20 septembre 1918 pour tous les diaristes (N = 161).....	77
Tableau 7 – Répartition relative du nombre d’émotions en fonction de leur cause et de leur thématique (Guerre ou Famille/Amis) pour sept diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 5 juin 1919 (N=229).....	134
Tableau 8 – Répartition relative du nombre d’émotions en fonction de leur cause et de leur type (plaisantes, déplaisantes, ambivalentes) pour tous les diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 5 juin 1919 (N=229).....	138
Tableau 9 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur cause et de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) entre le 10 août 1914 et le 21 novembre 1918 pour six diaristes (N=48).....	153
Tableau 10 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur type (déplaisantes, plaisantes et ambivalents) et de la thématique pour sept diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N = 305).....	178
 Graphique 1 – Répartition du nombre d’émotions en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N=1639).....	 24
Graphique 2 – Évolution du nombre d’émotions en fonction du type (déplaisant, ambivalent et plaisant) pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 30 novembre 1918 (N=1614).....	29
Graphique 3 – Répartition du nombre d’émotions exprimées pour tous les diaristes entre le 29 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N=1639).....	32

Graphique 4 – Répartition des premières entrées en fonction de la date pour l'année 1914 et pour sept diaristes (N=7).....	41
Graphique 5 – Répartition du nombre d'émotions exprimées en fonction de leur type (déplaisant, ambivalent et plaisant) pour tous les diaristes entre le 29 juillet et le 16 août 1914 (N=103).....	50
Graphique 6 – Répartition du nombre d'émotions exprimées par type (plaisant et déplaisant) au moment de l'arrivée de l'envahisseur pour tous les diaristes (N=55)	72
Graphique 7 – Évolution du nombre d'émotions causées par les nouvelles pour tous les diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 5 juin 1919 (N = 226).....	141
Graphique 8 – Répartition du nombre d'extraits se focalisant sur le paysage sonore pour sept diaristes entre le 10 août 1914 et le 21 novembre 1918 (N = 69).....	151
Graphique 9 – Répartition du nombre d'extraits se focalisant sur le paysage sonore dans le journal d'Helena Kozicka entre le 23 août 1914 et le 6 avril 1916 (N = 21).....	151
Graphique 10 – Répartition du nombre d'émotions causées par un évènement étranger à la guerre pour sept diaristes entre le 31 juillet 1914 et le 29 janvier 1920 (N=305).....	177

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial